

30

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

II.

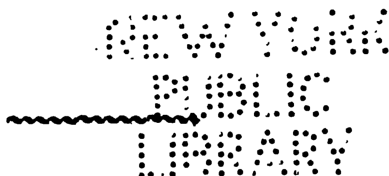
HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

OUVRAGE DANS LEQUEL ON S'EST PROPOSÉ DE DÉTRUIRE DES PRÉJUGÉS INVÉTÉRÉS SUR L'HISTOIRE DES PREMIERS SIÈCLES DE LA RÉPUBLIQUE, SUR LA MORALE DES ROMAINS, LEURS VERTUS, LEUR POLITIQUE EXTÉRIEURE, LEUR CONSTITUTION ET LE CARACTÈRE DE LEURS HOMMES CÉLÈBRES.

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Professeur de Morale et d'Histoire au Collége de France.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

HISTOIRE

CRITIQUE

DE

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

SUITE DE LA SIXIÈME PÉRIODE.

La fortune des Romains se relevait; l'Afrique était menacée; les Carthaginois souffraient dans leur commerce et craignaient pour leurs murailles. Ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs demander la paix, et l'on ajoute qu'ils joignirent à cette ambassade Régulus, croyant que, las de la captivité, il engagerait le sénat et le peuple à déposer les armes. Mais loin de répondre à leurs intentions, il exhorta les Romains à pousser vigoureusement la guerre, et fidèle à la parole qu'il avait donnée, il revint à Carthage, dont il avait trahi les espérances[1]. Les Carthaginois irrités le firent périr, en le renfermant dans un cachot étroit, hérissé de

[1] Epit. Livii. l. 18.

pointes aiguës; d'autres disent en le roulant dans un tonneau garni de pointes de fer; d'autres encore assurent qu'il fut mis en croix [1].

Un critique judicieux [2] paraît avoir combattu victorieusement ce récit, fondé sur des bruits populaires qu'adopta la haine des Romains contre les Carthaginois. Polybe, après avoir rapporté la défaite et la captivité de Régulus, ne parle plus de ce Romain. Cependant si l'histoire de son voyage à Rome, de son généreux retour à Carthage et de sa mort atroce, avait eu quelque fondement, on ne peut guère soupçonner qu'il eût gardé le silence sur tous ces faits, tandis qu'il en a recueilli de bien moins importans. On peut croire qu'il a mieux aimé garder le silence, que de contredire une tradition que les Romains se plaisaient à consacrer.

Un fait semble contredire la cruauté des Carthaginois envers Régulus : c'est qu'au commencement de la guerre, ils avaient fait prisonnier le consul Scipion, qu'on ne voit pas qu'ils lui aient fait éprouver aucun mauvais traitement, qu'on sait même qu'il recouvra la

[1] Aurel. Victor *de viris illustribus*. Eutropius, l. 2. — Florus, l. 2. c. 2. — Cic. in Pison. 19.

[2] Paulmier de Grentemenil.

liberté, qu'il fut créé consul une seconde fois, qu'il commanda encore contr'eux, et que ce fut lui qui leur enleva Panorme.

Mais la narration de Diodore de Sicile a plus de force encore que ce fait et que le silence de Polybe. Il raconte que la veuve de Régulus avait entre ses mains deux prisonniers Carthaginois, Bostar et Amilcar. On peut croire qu'ils avaient été pris avec les cent quatorze galères dont les Romains se rendirent maîtres au combat naval d'Herméum. Elle crut que son époux était mort par la négligence de ceux qui le retenaient en captivité. Ces paroles de Diodore sont remarquables : il y a loin de la négligence dont il parle, au supplice affreux qu'on veut que les Carthaginois lui aient fait souffrir; mais aux yeux de la veuve de Régulus, cette négligence était un crime. Elle s'en vengea d'une manière atroce sur les prisonniers dont la garde lui était confiée. Par ses ordres, ses fils les renfermèrent ensemble dans un lieu étroit et privé d'air, où ils les laissèrent plusieurs jours sans nourriture. Le méphitisme ou la faim ôta la vie à Bostar; Amilcar respirait à peine, quand les tribuns furent instruits de cette cruauté, qui déshonorait le nom romain. Ils en firent leur rapport, et peu s'en fallut que la famille de

Régulus ne fût condamnée à mort. Ses fils furent du moins obligés de rendre les derniers devoirs à Bostar, de renvoyer ses cendres à Carthage, et de prendre tous les soins qu'exigeait l'état d'Amilcar pour le rappeler à la vie [1].

Déjà la guerre durait depuis quatorze ans; les Romains ne pouvaient plus faire les mêmes efforts que les premières années; ils se contentèrent d'armer deux cents vaisseaux, et entreprirent le siége de Lilybée [2]. Cette place s'élevait sur un promontoire de la Sicile qui regarde l'Afrique. Elle avait un port avantageusement situé pour se rendre à Carthage, d'où elle n'était éloignée que d'environ trente lieues de nos lieues. S'ils pouvaient s'en rendre maîtres, bientôt les Carthaginois ne posséderaient plus rien dans la Sicile, et eux-mêmes porteraient sans obstacle, en Afrique, le théâtre de la guerre [3].

Himilcon avait le commandement de la place. Ses talens égalaient sa valeur et son activité. Les travaux endommagés par les Romains étaient aussitôt réparés; les machines des assiégeans n'étaient pas plutôt dressées, qu'elles devenaient la proie des flammes, et

[1] Diod. Sic. frag. l. 24.
[2] Polyb. l. 1. c. 41. [3] *Ibid.* c. 42.

eux-mêmes étaient tourmentés par des sorties journalières. Il était si cher aux hommes qu'il commandait, que des chefs de mercenaires ayant formé le complot de livrer la place aux Romains, furent lapidés par leurs propres soldats [1].

Il ne pouvait faire une telle résistance sans essuyer des pertes; mais il reçut des renforts supérieurs à celles qu'il avait éprouvées. Ils lui furent amenés par Annibal, fils d'Amilcar. Cet amiral, profitant d'un vent favorable et de la légèreté de ses vaisseaux, passe avec ses cinquante galères au milieu de la flotte ennemie, et descend ses troupes dans le port. Himilcon les emploie sans perdre de tems, et fait une sortie. Les assiégés n'étaient pas moins nombreux que les assiégeans; le combat fut terrible, opiniâtre : mais il ne remplit pas les vues d'Himilcon, qui était de brûler toutes les machines des Romains. Cette journée lui coûta des hommes, et ne lui procura que de la gloire. C'en fut une aussi pour Annibal, après avoir rempli sa mission, de sortir du port pendant la nuit, sans être aperçu des Romains [2].

Ils durent être encore plus humiliés de l'audace d'un Rhodien, qui, sur un bâtiment léger,

[1] Polyb. l. 1. c. 43.   [2] *Ibid.* c. 44.

sortait de Drépane, et venait à Lilybée apporter aux assiégés des rafraîchissemens et des nouvelles, et s'informer de leur situation. En vain le consul faisait tenir à l'entrée du port dix galères, la rame haute, et prêtes à fondre sur lui ; le Rhodien sortait à leur vue, se faisait jour entr'elles, s'arrêtait ensuite pour les braver, en faisait le tour comme pour les défier au combat, et s'échappait à leur vue [1]. Cette manœuvre, souvent renouvelée, trouva des imitateurs, favorisés par les écueils, dont ils avaient une parfaite connaissance. Ils partaient de Drépane, gagnaient, sans être aperçus des ennemis, quelque îlot voisin de Lilybée, et attendaient un vent favorable qui les poussait dans le port.

Les Romains travaillaient, mais inutilement, à l'obstruer. La mer était profonde ; elle emportait tous les matériaux qu'ils y jetaient [2].

Ils parvinrent enfin à enlever l'audacieux Rhodien : faible avantage, comparé aux désastres qu'ils éprouvèrent bientôt après. Un vent impétueux s'éleva : il soufflait de la place sur le camp des assiégeans, et les assiégés en profitèrent pour mettre le feu aux machines. En peu de tems, l'incendie les gagna toutes.

[1] Polyb. l. 1. c. 46. [2] *Ibid.* c. 47.

Les matières enflammées qu'ils jetaient y étaient portées avec force, et les Romains, tourmentés par les flammes, la fumée, les étincelles, ne pouvaient donner aucun secours à leurs ouvrages. Les tours furent consumées jusque dans leurs fondemens; les têtes même des béliers, en partie mises en fusion, ne furent plus d'aucun usage. Dès-lors ils furent obligés de changer le siége en blocus; et pendant qu'ils travaillaient à leurs retranchemens, les assiégeans réparaient leurs fortifications, et se disposaient à une défense encore plus vigoureuse [1].

Les Romains avaient perdu beaucoup de monde. P. Claudius Pulcher, nouveau consul, amena des renforts qui réparaient ces pertes: mais il ruina les affaires par sa vaniteuse ineptie [2]. Fier des talens qu'il n'avait pas, il blâmait la conduite des généraux qui l'avaient précédé, et se croyait destiné à réparer leurs fautes. Il convoqua les tribuns des cohortes, et leur déclara que le moment était venu de se porter à Drépane, où commandait Adherbal; que ce général n'était pas encore informé des nouvelles forces que les Romains avaient

[1] Polyb. l. 1. c. 48.

[2] An de Rome 505, avant l'ère vulgaire 249.

reçues ; qu'il serait aisé de le surprendre dans sa sécurité, et qu'il fallait marcher sans délai à une victoire certaine [1].

Mais il fallait aussi arriver de nuit, et c'était un point auquel il n'avait pas songé. Le jour parut, qu'il était encore loin de Drépane. Il fut aperçu par Adherbal, qui, d'abord étonné, prit bientôt le parti d'aller au-devant du téméraire qui venait le visiter. Le consul vit appareiller la flotte ennemie ; surpris lui-même quand il avait compté surprendre, il donna l'ordre de la retraite; mais il ne lui restait plus même la ressource d'une fuite honteuse [2]. Attaqué, poussé à la côte, renfermé, ce fut avec beaucoup de peine qu'il sauva sa vie et trente vaisseaux : il en perdit quatre-vingt-treize, coulés à fond, brisés contre les écueils, échoués sur le rivage, ou tombés avec les équipages entre les mains des ennemis [3].

Adherbal avait réparé les malheurs de sa patrie ; il y acquit le plus grand honneur. Claudius fut déshonoré chez les Romains, et puni d'une forte amende. Le désastre qu'il venait d'éprouver fut attribué à son irrévérence pour la religion. Le ministre qui consul-

[1] Polyb. l. 1. c. 49.

[2] *Ibid.* c. 50. [3] *Ibid.* c. 51.

tait les poulets sacrés était venu lui dire, avant son départ pour Drépane, qu'ils ne mangeaient pas. « Eh bien, répondit-il, qu'on les jette à la « mer, et qu'ils boivent. » Il est utile de détruire à propos la superstition; mais il est dangereux de l'attaquer en certaines circonstances. Quand on n'a pas le tems d'éclairer le peuple, il faut mettre à profit ses erreurs, et les faire concourir au bien de la patrie. Le soldat romain dut être effrayé de ce qu'il appelait l'impiété du consul, et il était devenu incapable de vaincre, parce qu'il croyait que le ciel irrité s'opposait à ce qu'il remportât la victoire.

Lucius Junius, collègue de Claudius, prit le commandement. Il partit pour Syracuse, et y rassembla cent vingt vaisseaux de guerre et huit cents vaisseaux de charge, qui portaient les munitions. Il remit une partie de ses forces aux questeurs, les chargeant d'aller rafraîchir les assiégeans de Lilybée, tandis que lui-même attendrait les subsistances que lui devaient apporter les alliés de Rome [1].

Cependant Carthalon, collègue d'Adherbal, venait d'enlever ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains tenaient devant Lily-

[1] Polyb. l. 1. c. 52.

bée. Après cette expédition, il se mit en croisière vers Héraclée. Là, lui fut annoncé qu'une flotte considérable paraissait. C'était celle des questeurs. Il cingle à sa rencontre. Les questeurs, qui ne sont pas en état de soutenir le combat, se réfugient dans une rade protégée par un petit fort qui appartenait aux Romains. Des rochers les défendaient; Carthalon n'osa les attaquer, mais il ne les perdit pas de vue, et mit à l'ancre à l'embouchure du fleuve Halice [1].

En même tems le consul faisait voile vers Lilybée, persuadé qu'il y avait été précédé par les questeurs. Quand il aperçut Carthalon, il n'était plus tems de fuir, et cependant il n'osait engager une affaire. Il chercha sa sûreté entre des écueils. Carthalon n'eut garde de l'y poursuivre, au hasard de briser ses vaisseaux : il se mit en station autour d'un promontoire, entre les deux flottes romaines, dont l'une ni l'autre ne pouvait lui échapper. Cependant s'il fut la cause de leur destruction, ce fut pour avoir retardé leur marche. Bientôt il fut averti par ses pilotes qu'on était menacé d'une furieuse tempête : il doubla, quoiqu'avec peine, le promontoire de Pachime, et se mit en sûreté. Les

[1] Polyb. l. 1. c. 53.

Romains, qui ne savaient pas de même prévoir les dangers de la mer, restèrent exposés à toute la rage des vents, et furent brisés contre les écueils qui, d'abord, avaient fait leur sûreté. De leurs deux flottes, ils ne sauvèrent pas même des débris dont on pût faire usage. Ainsi toute leur marine fut détruite une seconde fois [1].

Le consul joignit l'armée par terre. Il prit Eryx par intelligence. C'était un bien faible dédommagement de ses malheurs : mais la possession de cette place, située entre Drépane et Panorme, était importante pour les Romains. Forte par sa situation sur le penchant d'une montagne d'un difficile accès, elle reçut du consul de nouveaux ouvrages qui la rendirent d'une meilleure défense, et ce général fit en même tems fortifier un bourg qui était au pied de la montagne, sur le chemin qui conduisait à Drépane. L'attaque et la défense d'Eryx occupèrent plusieurs années les deux nations rivales [2].

Le travail des censeurs fit connaître combien la guerre que soutenait la république était funeste à sa population [3]. Ils n'y trou-

[1] Polyb. l. 1. c. 54. [2] *Ibid.* c. 58.

[3] An de Rome 507, avant l'ère vulgaire 247.

vèrent que deux cent cinquante-un mille deux cent vingt-deux citoyens [1] et le dernier cens en avait donné deux cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept. Ainsi dans le cours d'un lustre, Rome en avait perdu quarante-six mille cinq cent soixante et quinze citoyens.

Carthalon servait bien sa patrie. Il ravageait les côtes de l'Italie, et méditait des expéditions plus décisives, quand sa sévérité, peut-être nécessaire, excita la révolte entre ses soldats. Il fut révoqué.

Il eut pour successeur Amilcar Barcas, supérieur aux généraux qui l'avaient précédé dans le commandement, et à tous ceux que Rome lui pouvait opposer. C'était la dix-huitième année de la guerre [2]. Il commença par désoler en Italie les terres des Locriens et des Bruttiens; descendit toutes les troupes de sa flotte en Sicile, dans la campagne de Panorme, et prit, entre Eryx et cette dernière ville, un lieu qui s'élevait sur les bords de la mer. Les Romains le nommaient *Carcer* (Prison), et c'était une traduction du mot Ercté, qui était le nom que lui avaient donné les Grecs.

[1] Epit. Liv. l. 19.

[2] An de Rome 508, avant l'ère vulgaire 246.

C'était un camp fortement assis, où l'on pouvait se défendre long-tems. Amilcar se trouvait placé entre les ennemis sans les craindre, et il leur faisait beaucoup de mal. Dans ses courses maritimes, il allait ravager l'Italie jusqu'à Cumes, et par terre, voisin de Panorme, il livrait aux Romains de fréquens combats. Ce fut ainsi que, pendant trois années entières il ne cessa de les tourmenter [1]. Enfin il leur enleva Eryx, quoiqu'ils eussent élevé deux forts pour la défendre, l'un au pied, l'autre sur la crête de la montagne. Il les bravait, logé lui-même entre leurs deux forteresses, dont il faisait le siége et par lesquelles il était assiégé. Les Romains et les Carthaginois méritèrent, en cette occasion, les mêmes éloges de constance et de valeur, également livrés aux rigueurs de la disette, et aux fatigues continuelles de l'attaque et de la défense. Amilcar, qui ne tirait de subsistances que d'un petit port dont il était maître, sut tenir ce poste si difficile, sans laisser prendre aucun avantage aux ennemis [2].

Depuis que la marine des Romains n'existait plus, ils ne faisaient aucun progrès au siége de Lilybée. C'était par nécessité qu'ils

[1] Polyb. l. 1. c. 56. [2] *Ibid.* c. 58.

n'avaient plus de flotte ; ce fut par une autre nécessité qu'ils résolurent, pour la troisième fois, de s'en former une, puisque, privés de cet avantage, ils ne pouvaient espérer de terminer la guerre [1]. Le trésor public était vide; le zèle des citoyens fournit un trésor. Chacun des plus riches fit à lui seul les frais d'une galère à cinq rangs de rames; les autres contribuèrent en proportion de leurs facultés. C'était ainsi que les Athéniens formaient et entretenaient leur marine. C'est ainsi que furent construits par les Romains deux cents vaisseaux de guerre, sur le modèle de celui qu'on avait capturé sur l'audacieux capitaine Rhodien dont nous avons parlé.

Le consul C. Lutatius partit avec cette flotte au commencement de l'été [2]. On n'était point encore dans l'usage d'entretenir des espions chez les puissances ennemies ; une sorte d'insociabilité qui régnait entre les nations, rendait cette pratique impossible. Les puissances belligérantes ignoraient leurs apprêts respectifs. Le consul, par son apparition imprévue en Sicile, étonna les ennemis, qui n'avaient rien soupçonné des travaux des

[1] An de Rome 511, avant l'ère vulgaire 243.

[2] An de Rome 512, avant l'ère vulgaire 242.

Romains. Leurs flottes étaient retournées aux ports de Carthage. Lutatius se rendit maître, sans combat, du port de Drépane, et de toutes les baies des environs de Lilybée. On apprit à-la-fois, à Carthage, la création subite d'une flotte romaine, le départ du consul et ses succès [1].

Les Carthaginois avaient négligé leur marine, parce qu'ils n'avaient plus de marine à combattre. Ils mirent en mer ce qu'ils avaient de vaisseaux en état de service. Hannon en eut le commandement. Le poids des munitions et des soldats qu'il était chargé de transporter, appesantissait ses bâtimens. Il devait les alléger à Eryx, recevoir Amilcar sur sa flotte, et venir ensuite présenter la bataille aux ennemis. Ceux-ci ne lui laissèrent pas le tems d'exécuter son dessein.

Dès que Lutatius apprit qu'Hannon avait relâché à Hiéra, il conçut quel était son projet, et se hâta d'y mettre obstacle. Il embarqua ce qu'il avait de meilleurs soldats, et fit voile pour Æguse, île qui regarde Lilybée. Il devait attaquer le lendemain. Cependant, au lever de l'aurore, la mer était houleuse, les vents étaient contraires, et les Carthaginois

[1] Polyb. l. 1. c. 59.

s'avançaient à toutes voiles avec un vent favorable. Il fut quelque tems dans la perplexité ; mais une courte réflexion détruisit son incertitude. Il sentit qu'en bravant les obstacles, il n'aurait affaire qu'à des vaisseaux appesantis par leur charge et incapables de bien manœuvrer ; qu'il n'aurait à combattre que des recrues, qui surchargeaient plutôt la flotte ennemie qu'elles n'étaient en état de la défendre ; au lieu que s'il attendait un vent plus favorable, il aurait à combattre des vaisseaux allégés, des troupes exercées, et, ce qu'il craignait plus que tout le reste, Amilcar. Il saisit donc l'occasion, et fut vainqueur [1]. Tout était différent du combat de Drépane, si funeste aux Romains. Alors ils avaient négligé, ou plutôt ils n'avaient pas connu l'art de la construction ; ils n'avaient eu que des vaisseaux pesans, des matelots inexpérimentés, des soldats qui ne connaissaient point la guerre : mais ici, c'était les ennemis qui éprouvaient tous ces désavantages ; c'était eux dont les vaisseaux surchargés ne pouvaient obéir à la manœuvre, dont les matelots avaient long-tems négligé leur métier, dont les troupes, nouvellement levées, étaient sans expérience. Cinquante

[1] Polyb. l. 1. c. 60.

vaisseaux furent coulés à fond, soixante et dix furent pris, dix mille hommes reçurent des fers [1].

Cette défaite obligea les Carthaginois à rechercher la paix. Ils envoyèrent des pleins pouvoirs à Amilcar. Ce général avait mieux fait la guerre qu'aucun de ceux de son pays, peut-être mieux qu'aucun des Romains. Il eut une science plus rare que celle des combats ; la science de connaître quand il faut céder à la nécessité. D'un autre côté, Lutatius venait de remporter une victoire éclatante ; on aurait pu lui pardonner de la présomption : mais il ne se laissa pas aveugler, comme Régulus, par des avantages que la fortune pouvait lui ravir. Il connaissait les maux de sa patrie, et après l'avoir rendu triomphante, il voulut lui procurer la paix. Les conditions du traité furent que les Carthaginois abandonneraient aux Romains toutes leurs possessions en Sicile ; qu'ils ne feraient pas la guerre à Hiéron ni aux alliés de Syracuse ; qu'ils rendraient tous les prisonniers sans rançon, et qu'ils paieraient, en vingt ans, un tribut de deux mille deux cents talens d'Eubée (plus de onze millions de francs).

[1] Polyb. l. 1. c. 61.

Rome nomma des commissaires pour faire quelques amendemens au traité [1] : le terme du paiement fut abrégé de moitié, la somme du tribut augmentée de moitié, et les Carthaginois eurent ordre de se retirer de toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie [2].

La guerre, funeste aux deux partis, comme elle l'est presque toujours, avait duré plus de vingt-deux ans. Les Carthaginois y avaient perdu cinq cents galères à cinq rangs de rames, et les Romains sept cents. On ne parle pas des vaisseaux de charge : les Romains en avaient perdu huit cents en un seul jour, par la faute de Junius. Quand on sait que le siége d'Agrigente coûta seul aux Romains trente mille hommes, on est effrayé du nombre d'hommes que durent enlever aux deux partis les autres siéges, les batailles et les naufrages.

Tout ce qui avait, en Sicile, reconnu la domination de Carthage, devint province romaine. C'était du choix de Rome que les peuples recevaient leurs magistrats; c'était à la volonté de Rome qu'ils conservaient ou perdaient leurs lois; c'était aussi la volonté

[1] An de Rome 513, avant l'ère vulgaire 241.

[2] Polyb. l. 1. c. 62.

de Rome qui réglait les tributs auxquels ils étaient soumis. Chaque année, Rome envoyait en Sicile un préteur, qui avait à la fois le commandement des armées et l'administration de la justice, et un questeur qui présidait à la levée des impôts ; c'est-à-dire, que, chaque année, la Sicile éprouvait l'oppression civile d'un nouveau commandant absolu, et la vexation pécuniaire d'un nouvel officier des finances.

Après la guerre de Carthage, les Romains s'aperçurent à peine de celle qu'ils eurent à soutenir contre les Falisques : elle ne coûta que six jours aux vainqueurs ; mais s'il est vrai qu'elle coûta quinze mille hommes aux vaincus, doit-on être étonné de ne voir, dans les siècles suivans, que des esclaves dans les campagnes de la république [1]. Les armes romaines détruisaient la population dans les pays qu'elles soumettaient, et la terre n'était plus cultivée que par des hommes marqués des stigmates de l'esclavage.

Les Carthaginois épuisés eurent à soutenir contre les Numides et autres étrangers mercenaires qui avaient combattu pour eux, une guerre plus terrible encore que celle dont ils

[1] Epit. Tit.-Livii. l. 19. — Eutropius.

sortaient, et qui sembla devoir entraîner leur destruction. Le récit en est étranger à l'histoire romaine : mais il s'y lie, parce qu'il est attaché à celle de Carthage. Il montre d'ailleurs combien est précaire la puissance qui se repose sur des secours mercenaires, et il renferme une leçon utile à tous les peuples, parce qu'il fait bien connaître la démence et les fureurs d'une multitude ou d'une soldatesque insurgée. Je ne crains donc pas de déplaire, en offrant ici les principaux traits de ce tableau intéressant de Polybe [1].

Quand la paix eut été conclue avec les Romains, Giscon, gouverneur de Lilybée, fut chargé de faire transporter en terre ferme les soldats Numides et Africains : mais il sentit le danger d'envoyer à-la-fois dans la capitale une foule d'hommes armés : il eut la sagesse de ne les faire partir que par pelotons, afin qu'on eût le tems de satisfaire et de congédier les premiers, avant l'arrivée des autres.

Si cette mesure eût été suivie, elle aurait pu avoir le succès qu'il s'en promettait. Mais le trésor était appauvri. On crut à Carthage qu'en réunissant toutes les troupes, il serait plus aisé de traiter avec elles, que lorsqu'elles

[1] Polyb. l. 1, *à cap.* 65. *ad* 85.

seraient séparées, et que, sans revenir toujours à de nouvelles négociations pour le même objet, on obtiendrait, en une seule fois, de leur consentement général, une réduction sur ce qu'elles avaient à réclamer. On les retint donc à mesure qu'elles arrivaient. On éprouva bientôt un premier inconvénient de cette imprudente résolution. Tant de soldats, renfermés dans une seule ville, y causaient du trouble nuit et jour, et l'on eut même à craindre un soulèvement du bas peuple, que cette milice irritait. Pour remédier à ce mal, il fallut s'imposer de nouveaux frais. On invita les commandans à se retirer, avec leurs troupes, dans une ville nommée Sicca, où on les défraierait de leurs dépenses journalières, jusqu'à ce que leurs comptes fussent terminés. Ils demandèrent à laisser dans la capitale leurs enfans et leurs femmes. Ils ne pensaient pas que c'était des otages qu'ils offraient; et ce qui peut étonner davantage, les Carthaginois n'y pensèrent pas non plus et les refusèrent.

Oisifs à Sicca, les soldats s'amusèrent à faire leur compte à leur manière : ils s'aidaient les uns les autres à se rappeler toutes les promesses qu'ils avaient reçues des généraux,

dans les circonstances les plus critiques ; ils regardaient toutes ces promesses, oubliées depuis long-tems, comme des dettes sacrées, et se croyaient dans l'opulence. Ils résolurent, d'un commun accord, de demander tout ce qu'ils regardaient comme leur fortune.

Leurs espérances furent bien déçues, quand Hannon vint leur exposer la détresse où se trouvait la république, et leur demander une remise sur ce qu'elle convenait qui leur était dû. Dès-lors éclata la sédition.

Sicca devint le théâtre de la plus étrange confusion. C'étaient des groupes de soldats d'un même pays : c'étaient des rassemblemens tumultuaires de troupes de pays différens, qui ne s'entendaient pas entr'elles, mais qui toutes avaient une même volonté, celle de ne supporter aucune réduction sur ce qu'elles réclamaient. Il était avantageux aux Carthaginois, dans les circonstances ordinaires, d'avoir des troupes de langues différentes, parce qu'elles ne pouvaient aisément conspirer ensemble : mais si des circonstances imprévues, comme celles où l'on se trouvait alors, amenaient cette conspiration, c'était un grand inconvénient de ne pouvoir les appaiser en leur parlant à toutes à-la-fois.

Avec des soldats de tant de nations diverses, Africains, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléares, Grecs, il fallait employer le ministère d'interprêtes multipliés : c'était courir le danger d'une foule de traductions infidèles. Hannon prit le parti de traiter avec les commandans des différentes nations : mais ces commandans avaient les mêmes intérêts que leurs soldats, et c'étaient encore des interprêtes qui, par ignorance ou par malice, faisaient de fausses traductions : de là, les incertitudes, les défiances, la confusion, la discorde.

Dans leur fureur, les mercenaires partent, et viennent camper à Tunis, à cent vingt stades (un peu plus de quatre lieues) de Carthage. Ils étaient plus de vingt mille. Alors, mais trop tard, les Carthaginois reconnurent leur faute. Ils mirent tout en œuvre pour les appaiser ; ils leur envoyaient des subsistances en abondance, et laissaient aux révoltés eux-mêmes le soin d'en régler le prix. Ils leur députaient des sénateurs chargés de promettre tout ce qu'il ne serait pas impossible d'accorder : les troupes ne virent en cela que crainte et faiblesse, et devinrent plus audacieuses. Elles croyaient qu'elles n'avaient qu'à prendre les

armes , et que les Carthaginois n'oseraient regarder en face des hommes qui avaient combattu contre les Romains. Satisfaits sur une demande, ils en faisaient une autre plus exorbitante, et laissaient entrevoir qu'ils ne l'obtiendraient, que pour annoncer encore de nouvelles prétentions.

On leur proposa de traiter avec l'un des généraux qui les avaient commandés en Sicile; on leur en laissait le choix, et ils choisirent Giscon. Avec l'amour des soldats, une longue habitude de vivre avec eux, et un caractère conciliant, il fut sur le point de les accorder.

Mais, dans les troubles populaires, il ne faut souvent qu'un seul homme pour rallumer le feu presqu'éteint de la révolte. Il se trouvait, entre les soldats, un certain Spendius, Campanien, qui avait été esclave à Rome, et qui avait pris la fuite. Il était intéressé à la durée du trouble, parce qu'il craignait d'être réclamé par son maître, et puni suivant toute la rigueur des lois romaines. C'était un homme d'une force extraordinaire, et d'un courage égal à sa force. Il était secondé par un nommé Mathos, Africain, de condition libre, mais qui avait été

l'un des principaux auteurs de la sédition, et qui s'attendait à la peine qu'il avait méritée. Il rassembla les troupes de son pays, et leur fit entendre que les Carthaginois, en ménageant un accord, ne se proposaient autre chose que de faire partir les troupes des autres pays, de se venger sur les Africains quand ils les auraient isolés, et d'effrayer, par leur supplice, ceux qui, dans la suite, se mettraient à leur solde.

Ces deux chefs convoquèrent des assemblées tumultuaires. Là, ils échauffèrent les esprits contre Giscon. Cet officier les avait satisfaits sur la solde; mais il différait le remboursement du prix des chevaux qu'ils avaient perdus, et du blé qu'ils avaient payé fort cher en différentes occasions. La liberté était bannie de ces conciliabules populaires. L'avis de ceux qui les dominaient devait passer sans examen : si quelqu'un osait prendre la parole, il arrivait souvent qu'il était lapidé avant que l'on pût savoir dans quel sens il voulait parler. Spendius et Mathos se firent décerner le commandement.

Giscon persistait à chercher des voies de conciliation : il n'en était pas avec des furieux. Ce qui lui restait de la caisse fut pillé;

lui-même fut arrêté avec les Carthaginois qui l'accompagnaient. Les deux chefs des révoltés poussaient les troupes à ces excès, pour leur ôter tout espoir d'indulgence et rallumer une guerre interminable.

Ils envoyèrent demander du secours aux villes d'Afrique ; ils les appelaient à la liberté, et de tous côtés il leur vint des munitions et des renforts. Cette défection était la suite de la dureté des Carthaginois envers les Africains. C'était de ces peuples qu'ils tiraient tous ceux de leurs revenus qui n'étaient pas le produit de leur commerce ; et, pendant la dernière guerre, ils avaient doublé le tribut qu'ils imposaient aux villes, et levé sur la campagne la moitié des fruits, sans aucun égard pour la misère que causaient ces vexations. Aussi n'eut-on pas besoin d'exhorter ces peuples à secouer le joug ; il ne fallut que leur annoncer que l'occasion était venue de se soustraire à la tyrannie : les femmes sacrifièrent même leurs parures pour seconder une si belle entreprise.

Ainsi les Carthaginois, qui combattaient sur-tout avec des troupes mercenaires, virent se tourner contre eux ce qui faisait leur force accoutumée. Constamment maltraités dans la

guerre de Sicile, ils avaient espéré se refaire dans la paix, et ils avaient désormais à combattre, non plus pour conserver une île voisine et des conquêtes chères à leur ambition, mais pour leur propre existence. Epuisés par de longs efforts, ils manquaient d'armes, de vaisseaux, d'équipages; ils n'avaient aucune espérance de trouver des amis, des auxiliaires; et la paix, qui avait fait l'objet de leurs desirs, consommait leur infortune.

Les révoltés se partagèrent pour faire à-la-fois le siége d'Utique et d'Hippacra[1], deux villes qui avaient refusé d'entrer dans leur rébellion. Ils continuaient d'avoir un camp à Tunis, et venaient, de jour et de nuit, insulter les murs de Carthage, et porter la terreur dans l'ame des habitans.

Hannon fut le général à qui les Carthaginois confièrent leurs destinées. Habile à faire de sages dispositions, il avait l'art de vaincre, et non celui de mettre à profit sa victoire. Plus d'une fois il fut mis à deux doigts de sa perte, lorsqu'il croyait avoir assuré celle de ses ennemis; homme peu capable en un mot

[1] Hippacra, grande ville entre Carthage et Utique, est aussi nommée *Hippuacra* et *Hippagreta*; mais ce dernier nom est peut-être corrompu.

de réussir contre des soldats formés à l'école d'Amilcar. Les Carthaginois, las de ses fautes, rendirent à celui-ci le commandement.

Il n'avait que dix mille hommes et soixante éléphans. Ses troupes étaient encore des mercenaires qu'on avait su déterminer à servir la république, des déserteurs de l'armée rebelle, de la cavalerie et de l'infanterie carthaginoise. A l'approche d'Amilcar, les révoltés levèrent le siége d'Utique : leur courage était abattu par le nom du général qu'on leur opposait.

A la tête de l'isthme qui joignait Carthage au continent, étaient des monticules escarpés, coupés par des sentiers taillés de mains d'hommes. Mathos était maître de toutes ces hauteurs. Le Macar, fleuve profond, était une autre barrière qui fermait l'issue de Carthage. Sur ce fleuve était un seul pont, et, pour le garder, les rebelles y avaient construit une forteresse : mais Amilcar observa que, par de certains vents, l'embouchure s'ensablait et devenait guéable. Il saisit un moment favorable, et, pendant la nuit, il fit traverser le gué à ses troupes, et s'avança contre la garde du pont. Spendius, par d'habiles mouvemens, se promit de l'enfermer ; mais, plus

habile encore, Amilcar feignit une retraite, et ce fut lui qui enferma les rebelles. Six mille furent tués, deux mille pris ; le reste se sauva dans la forteresse : mais elle fut enlevée d'emblée. Ceux qui purent échapper se réfugièrent à Tunis. Amilcar fit des courses, prit de force plusieurs places, en effraya d'autres qui se rendirent, et, par ses succès, on vit succéder l'espoir et la confiance à l'abattement des Carthaginois.

Mathos, qui continuait le siége d'Hippacra, obtint de nouveaux renforts d'Africains et de Numides. Spendius, avec les débris de ses troupes, n'abandonnait point les hauteurs, et toujours il se tenait près des Carthaginois. On voit que, par ses talens, cet esclave était digne de commander, et même d'avoir pour adversaire Amilcar. Quand les secours furent arrivés aux rebelles, ce général, par les adroites dispositions de Mathos, eut en tête les Africains, en queue les Nomades, et Spendius sur les flancs.

Cette position pouvait lui devenir funeste. Mais un Numide, nommé Naravase, avait hérité de son père une forte inclination pour les Carthaginois ; il était né d'ailleurs avec l'amour de la gloire, et celle d'Amilcar le

remplissait d'enthousiasme. Il se présente au camp de ce général, accompagné seulement de cent hommes, et demande à lui parler. D'abord il inspire des soupçons; mais il laisse à ses gens ses armes, son cheval, et se jette avec confiance au milieu des gardes avancées. On admire son courage. Conduit au général, il lui offre ses services, ceux de deux mille hommes qu'il commande, et plaît tellement par sa sincérité, qu'Amilcar lui promet sa fille.

Cette défection, et la crainte de défections semblables, obligea les rebelles à réunir leurs trois armées en un seul corps, et à perdre leurs avantages. Amilcar attaqua et fut vainqueur : la force de ses éléphans et la valeur de Naravase le servirent bien dans cette journée. Dix mille ennemis restèrent sur le champ de bataille, et cinq cents furent pris.

Amilcar était clément par caractère et par politique. Il admit au nombre de ses soldats ceux des prisonniers qui voulurent le servir, et n'exigea des autres, en leur rendant la liberté, que la promesse de ne plus porter les armes contre les Carthaginois.

Cependant les mercenaires de Sardaigne imitèrent ceux du continent : ils tuèrent le

commandant de l'île et tout ce qui s'y trouvait de Carthaginois. On y fit passer des troupes ; mais elles n'y furent pas plutôt arrivées, qu'elles se soulevèrent et mirent en croix leur général. Elles restèrent quelque tems maîtresses de l'île : mais violentes et indisciplinées, elles ne purent s'accorder avec les naturels du pays, qui les chassèrent, et elles passèrent en Italie.

Spendius et Mathos étaient parvenus à se sauver de la dernière bataille, aussi bien qu'Antarite, chef gaulois, digne, par sa violence et ses excès, de leur être associé. Ils ne craignaient pas moins la clémence d'Amilcar, que ses talens et sa valeur, et ils cherchèrent à rendre leurs troupes irréconciliables avec les Carthaginois. Pour y parvenir, ils les convoquèrent, et ayant aposté un inconnu qui se donnait pour un courrier dépêché par les mercenaires de Sardaigne, ils le firent paraître. On ouvrit la lettre dont il était porteur. Elle annonçait qu'il fallait garder rigoureusement Giscon et tous ceux qui avaient été faits prisonniers avec lui, parce qu'il existait, pour les sauver, des intelligences avec le camp d'Amilcar. Alors Spendius saisit l'occasion qu'il avait fait naî-

tre, et déclara qu'il fallait se défier de la perfide humanité de ce général; que sa clémence n'était qu'un piége que tendait sa cruauté, et qu'au lieu de punir seulement quelques prisonniers, il voulait attirer l'armée entière dans ses filets, pour en tirer une vengeance atroce quand il la tiendrait dans ses mains.

Il parlait encore quand, par une suite de cette scène concertée, un autre faux courrier arriva de Tunis, apportant des dépêches semblables à celles que l'on recevait de Sardaigne. Spendius en fit le rapport, et ajouta que la seule espérance de salut était de n'en attendre aucun de la part des Carthaginois; que tout homme qui avait quelque confiance en leur humanité, ne pouvait être qu'un allié dangereux; qu'on ne devait croire, écouter ni suivre que ceux qui ouvriraient les avis les plus durs contre ces ennemis, et ne voir que des ennemis dans ceux qui oseraient parler en leur faveur. Il finit en disant qu'il fallait faire périr Giscon et tous ceux qui avaient été arrêtés avec lui, et tout ce qu'on avait de prisonniers carthaginois.

On put voir, en ce moment, combien Giscon était aimé. Des soldats de toutes les nations s'avancèrent à-la-fois, parlant tous en

faveur de ce général dont ils avaient éprouvé la douceur. Comme ils parlaient des langues différentes, ils ne furent pas d'abord généralement entendus; mais quand on se fut fait expliquer leurs discours, une voix s'écria: « Lapidez-les tous. » Et ce cri de mort fut aussitôt suivi de l'exécution.

On courut chercher Giscon et les compagnons de ses fers. Ils furent amenés en présence de Spendius, et, par ordre de ce barbare, on leur coupa les mains, on leur brisa les cuisses, on les jeta vivans dans une fosse profonde. Ces cruelles exécutions furent suivies d'autres cruautés. Tous les Carthaginois dont on pouvait se rendre maître, étaient mis à mort; les alliés avaient les poings coupés, et étaient renvoyés à Carthage. Ces atrocités étaient punies par des représailles semblables: les Carthaginois ne faisaient quartier à personne, et exposaient aux bêtes féroces les ennemis qu'ils ne tuaient pas sur le champ de bataille.

Amilcar crut pouvoir accélérer la fin de la guerre, en unissant son armée à celle d'Hannon. Il se trompa. Les deux généraux ne purent s'accorder. On manquait toutes les occasions favorables de combattre; on don-

nait aux rebelles des avantages dont ils savaient profiter, et les affaires, florissantes tant qu'Amilcar avait commandé seul, allaient déclinant de jour en jour. Il fallut rappeler Hannon.

Les malheurs des Carthaginois se succédèrent avec rapidité. Une flotte qui leur apportait des vivres fut détruite par la tempête; deux villes qui avaient résisté à la valeur d'Agathocle et à la puissance des Romains, Utique et Hippacra, entrèrent en pleine défection. Les habitans égorgèrent les troupes qui étaient venues à leur secours, massacrèrent les commandans, jetèrent les corps du haut des murailles, et se donnèrent aux rebelles. Enfin Spendius et Mathos se trouvèrent en état de mettre le siége devant Carthage. Cette ville était perdue, si le dominateur de la Sicile, Hiéron, n'avait eu soin, par une générosité politique, de pourvoir à ses besoins. Il sentait que les Romains ne lui conserveraient pas long-tems leur amitié intéressée, si Carthage n'existait plus, et que, dès qu'ils n'auraient plus à combattre cette puissante république, ils songeraient bientôt à s'emparer de la Sicile.

Il fallait que les Romains eux-mêmes fussent

encore bien mal remis des maux de la guerre ; ou qu'ils crussent que les rebelles suffiraient à la destruction de Carthage, puisqu'ils observèrent religieusement les conditions de la paix. Ils ne montrèrent même que du zèle pour leurs anciens ennemis, ordonnèrent aux marchands d'Italie de porter aux Carthaginois ce qui leur serait nécessaire, et se refusèrent aux invitations des mercenaires révoltés qui les appelaient en Sardaigne.

Amilcar parvint à bloquer, en quelque sorte, Spendius et Mathos, qui croyaient bloquer Carthage. Réduits à la plus grande disette, ils se trouvèrent heureux de pouvoir se retirer.

Mais ils firent de nouveaux efforts, rassemblèrent ce qu'il y avait de meilleures troupes entre les Libyens et les autrés mercenaires, et parvinrent à tenir la campagne avec cinquante mille hommes. Ils observaient et cherchaient à gêner tous les mouvemens d'Amilcar. Comme ils craignaient les éléphans des Carthaginois et la cavalerie de Naravase, ils évitaient les plaines et s'emparaient des hauteurs. Mais avec des troupes nouvelles, sans discipline et sans expérience, et ayant en tête un général habile, ils recevaient de fréquens

échecs. Amilcar les tourmentait, leur dressait des embûches, et parvenait à les surprendre : le jour, la nuit, il était par-tout où ils ne l'attendaient pas. Il parvint à les investir si étroitement qu'ils furent réduits à manger d'abord leurs prisonniers et ensuite leurs esclaves.

Enfin Spendius, Autarite et le commandant d'une horde africaine, nommé Zarxas, entrèrent en négociation. Amilcar promit de ne punir que dix hommes à son choix, et de laisser partir le reste avec la simple tunique. Sur ce préliminaire, les chefs vinrent traiter avec lui, et ce fut d'eux-mêmes qu'il fit choix.

Les Libyens ne connaissaient pas les premières conditions qu'il avait imposées : en le voyant retenir leurs chefs, ils se crurent trahis, prirent les armes, et furent taillés en pièces au nombre de plus de quarante mille.

Après une telle victoire, Amilcar n'eut plus qu'à tenir la campagne pour voir les villes s'ouvrir à son approche. Cependant Tunis osa résister, parce que Mathos y était. La place fut assiégée par Annibal, du côté qui regardait Carthage, et de l'autre par Amilcar. Les assiégés reconnurent qu'il régnait beaucoup de négligence dans le camp d'An-

nibal ; ils l'attaquèrent, et prirent Annibal lui-même. Spendius avait été mis en croix devant les murailles ; ils le détachèrent, et mirent à sa place ce général, après lui avoir fait souffrir les plus cruelles tortures. Ils enterrèrent vifs trente Carthaginois, hommes de la plus haute distinction, qu'ils avaient pris avec lui. Amilcar, trop éloigné, ne fut instruit que fort tard de ces événemens ; et trop faible pour tenir seul la place assiégée, il se retira vers l'embouchure du Macar.

Des renforts lui furent amenés par Hannon, qui eut ordre d'être mieux d'accord cette fois avec son collègue. Comme ils agirent d'intelligence, ils n'éprouvèrent plus de revers. Mathos et ses complices eurent d'abord le dessous dans des actions de peu d'importance : réduits enfin aux dernières extrémités, ils furent obligés de hasarder une bataille décisive, et la perdirent. Le plus grand nombre des Libyens resta sur la place ; le reste se réfugia dans différentes forteresses, et fut obligé de se rendre. Utique et Hippacra étaient trop coupables pour ne pas faire une longue résistance ; mais elles finirent par se remettre à la discrétion des vainqueurs. Cette guerre, qui avait duré trois ans et

quatre mois, fut terminée par Amilcar, et ce fut le plus grand de tous les services qu'il rendit à sa patrie.

Pendant toute la durée de cette guerre, la conduite des Romains fut généreuse. Ils terminèrent à l'amiable un différend qui survint entre eux et les Carthaginois, sur ce que ceux-ci retenaient en prison des marchands d'Italie qui avaient porté des munitions aux mercenaires révoltés. Ces marchands leur furent rendus, et eux-mêmes, de leur côté, renvoyèrent tout ce qui leur restait des prisonniers qu'ils avaient faits en Sicile. Ils ordonnèrent aux marchands italiens de porter aux Carthaginois tout ce qui leur serait nécessaire, et leur défendirent tout commerce avec les mercenaires. S'ils n'avaient pas tenu cette conduite, les Carthaginois n'auraient point été en état de se défendre quand ils furent assiégés par les rebelles.

Mais quand ils se furent un peu remis des fatigues de la guerre, ils ne se montrèrent plus les mêmes. La révolte des mercenaires continuait en Sardaigne : les Romains avaient d'abord rejeté les propositions de ces rebelles qui les appelaient auprès d'eux ; ils les acceptèrent quand elles leur furent re-

nouvelées [1]. Les Carthaginois, indignés de se voir enlever cette île, sur laquelle ils croyaient avoir des droits, se disposaient à punir les auteurs de la défection; et Rome les menaça de la guerre, s'ils persistaient dans ce dessein : ils furent contraints de céder aux circonstances, de renoncer à la Sardaigne, et de payer encore aux Romains douze cents talens [2].

La-guerre d'Illyrie fut, suivant Polybe, la première de quelqu'importance, que les Romains entreprirent après celle de Carthage.

L'Illyrie terminée par la mer Adriatique confinait à la Macédoine; elle comprenait ce qu'on appelle aujourd'hui la Dalmatie et la Slavonie. Agron, roi de cette contrée, l'emporta sur ses prédécesseurs par ses forces de terre et de mer. Gagné par l'argent de Démétrius, roi de Macédoine, père du dernier Philippe, il prit les armes contre les Etoliens, peuple célèbre entre les Grecs, au tems du siége de Troie, mais qui n'ayant pas suivi les progrès des Athéniens et de la plus grande partie des Grecs, n'étaient plus regardés que comme des barbares. Agron remporta sur

[1] An de Rome 516, avant l'ère vulgaire 238.

[2] Polyb. l. 1. c. 88.

eux une victoire signalée [1]. Il laissa, en mourant, un fils en bas âge. Teuta ou Teuka, sa veuve, qui n'était pas mère de cet enfant, monta sur le trône de son époux : avec une ambition démesurée, elle abandonnait à ses favoris les rênes de l'Etat [2]. Sa marine, ou plutôt ses pirates, car elle n'avait de vaisseaux que pour exercer sur mer le brigandage, ses pirates, dis-je, portèrent l'effroi sur les côtes maritimes de la Grèce, et firent dans l'Epire un riche butin [3]. Toute la Grèce aurait dû s'armer contre ces barbares, et l'on vit, au contraire, les Acarnanes et même les Epirotes devenir leurs alliés, pour attaquer l'Etolie et l'Achaïe [4]. Enhardis par ces alliances et par leurs succès, les Illyriens enlevèrent des vaisseaux de marchands italiens. Des plaintes réitérées furent portées contre eux au sénat de Rome, qui envoya des ambassadeurs demander satisfaction à Teuta. Elle reçut avec hauteur ces ministres qui avaient l'habitude d'inspirer le respect. Elle leur répondit cependant que le royaume ne ferait aucune insulte aux Romains ; mais elle ajouta que l'usage ne permettait pas

[1] Polyb. l. 2. c. 2.
[2] *Ibid.* c. 4.
[3] *Ibid.* c. 5.
[4] *Ibid.* c. 6.

aux rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets. Peut-être en effet n'avait-elle qu'un pouvoir étroitement limité par les usages, et n'aurait-elle pas impunément tenté d'interdire à ses Illyriens la seule industrie, peut-être, qu'ils connussent, dans laquelle les ports qu'ils possédaient leur donnaient un grand avantage, et qui fut long-tems regardée comme glorieuse par les peuples maritimes. Quoi qu'il en soit, le plus jeune des ambassadeurs répondit, avec plus de hauteur que de prudence, que les Romains avaient coutume de poursuivre en commun les insultes que les sujets osaient se permettre en particulier, et qu'ils sauraient bientôt forcer les Illyriens à réformer leurs lois. Les ambassadeurs partirent; mais Teuta fit courir après eux, et assassiner celui qui l'avait menacée [1].

C'était provoquer contre elle la vengeance des Romains : ils se disposèrent à punir cet attentat contre le droit des gens. Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs, les Illyriens enlevèrent Corcyre, et en donnèrent le commandement à Démétrius, principal personnage d'une petite île voisine nommée Pharos [2].

[1] Polyb. l. 2. c. 8. [2] *Ibid.* c. 10.

Il n'ignorait pas qu'il avait des ennemis auprès de Teuta, sa souveraine, et il craignait la vengeance de cette princesse. Dès que les Romains parurent [1], il remit la place au consul, et offrit de lui servir de guide pour le reste de l'expédition. Les Romains firent lever aux Illyriens le siége d'Epidamne, dont ils changèrent le nom en celui de Dyrrhachium, et qui s'appelle aujourd'hui Durazzo. Ils entrèrent dans l'Illyrie, et enlevèrent sur la côte plusieurs villes. Teuta, fort mal accompagnée, se réfugia dans une place forte de la partie de ses Etats, qui porte aujourd'hui le nom de Dalmatie [2]. Elle fut réduite à recevoir la loi de Rome [3], et cette loi fut de payer le tribut qui lui serait imposé, de se retirer de toute l'Illyrie, excepté de quelques endroits qui lui furent assignés, et de ne pas naviguer, avec plus de deux bâtimens, au-delà de Lissus, ville située sur les confins de l'Illyrie et de l'Epire.

Comme Teuta ne pouvait plus faire aucune entreprise qui menaçât le repos de la Grèce, les Romains semblèrent être les bienfaiteurs

[1] An de Rome 525, avant l'ère vulgaire 229.

[2] Polyb. l. 2. c. 11.

[3] An de Rome 526, avant l'ère vulgaire 228.

des Grecs, et ce fut la première fois qu'ils eurent avec eux quelques liaisons. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Athènes et à Corinthe. Les Corinthiens leur donnèrent le droit d'assister aux jeux isthmiens : les Athéniens, celui d'être initiés aux grands mystères d'Eleusis [1]. Les Grecs, toujours enthousiastes, ne prévoyaient pas qu'un jour ces nouveaux citoyens d'Athènes et de Corinthe détruiraient Corinthe jusque dans ses fondemens, et ne laisseraient guères, à la république d'Athènes, d'autre avantage que de fournir à la jeunesse romaine des précepteurs et des maîtres d'école.

Cependant les Carthaginois, après avoir terminé la guerre contre les mercenaires révoltés, avaient envoyé dans l'Ibérie, qui depuis fut nommée Espagne, cet Amilcar qui paraît avoir été, avant son fils Annibal, le plus grand homme de leur république. Il se fit accompagner par cet enfant, alors âgé de neuf ans, et qui devait acquérir un jour tant de gloire par le mal qu'il ferait aux Romains. Amilcar soumit à sa patrie une grande partie de l'Espagne, soit par la force des armes, soit par la force non moins puissante de la

[1] Polyb. l. 2. c. 12.

persuasion. C'était un chemin qu'il s'ouvrait pour gagner l'Italie ; mais il n'eut pas le tems de remplir les grands desseins qu'il méditait. Il mourut, après avoir passé neuf ans dans le pays que ses talens et sa valeur réduisaient sous la domination de Carthage. C'était la même année que les Romains terminaient la guerre d'Illyrie. Son successeur fut Asdrubal son gendre, digne de suivre les projets d'Amilcar [1]. Il affermit dans l'Ibérie la puissance de Carthage : il y fonda une ville qu'il nomma Carthage comme sa patrie, et qui porte aujourd'hui le nom de Carthagène. Elle lui offrait le port le plus sûr de la Méditerranée.

Les Romains ne voyaient pas sans crainte et sans jalousie les Carthaginois étendre leur domination, et se rapprocher de l'Italie par les acquisitions qu'ils faisaient en Espagne, et par les établissemens qu'ils y formaient. Ils étaient d'ailleurs sollicités à prendre les armes, par les Sagontins, le peuple le plus puissant de cette contrée, et qui se voyait menacé par Asdrubal : mais comme ils s'attendaient à une attaque prochaine de la part des Gaulois, ils eurent recours à cette dissimulation qui leur était familière quand la

[1] Polyb. l. 2. c. 1.

fierté pouvait leur être funeste. Au lieu de prendre avec Asdrubal ce ton de hauteur dont ils avaient l'habitude, ils eurent la politique de le caresser. Ils conclurent avec lui un traité qui leur ôtait toute crainte d'être attaqués par les Carthaginois, tandis qu'eux-mêmes auraient affaire à ceux de leurs ennemis qu'ils redoutaient le plus. Suivant ce traité, Carthage ne devait pas porter les armes au-delà de l'Ibère, aujourd'hui l'Ebre. C'était pourvoir tout ensemble à la sécurité de Rome et à celle de Sagonte [1].

Les Romains n'eurent donc plus d'inquiétude que de la part des Gaulois. Ces peuples plusieurs fois vaincus, mais dont une de leurs victoires laissait aux Romains de terribles souvenirs, étaient restés quarante-cinq ans en paix, étonnés de la défaite de Pyrrhus. Mais quand la mort eut enlevé les témoins de cet événement, et ceux de leurs propres malheurs, ils en perdirent le souvenir et reprirent leur ancienne audace. Ils avaient laissé les Romains tranquilles pendant les guerres de Carthage et d'Illyrie. Peut-être, s'ils eussent saisi ces occasions favorables, auraient-ils détruit la puissance de Rome.

[1] Polyb. l. 2. c. 13.

En étudiant l'histoire des peuples dont la fortune fut la plus brillante, on trouve des époques où leur destruction eût été facile, si leurs ennemis avaient su profiter de leurs avantages. Les nations et les particuliers doivent toujours, dans leurs prospérités, quelque chose à la fortune, c'est-à-dire, à des concours de circonstances que leur habileté n'a pas fait naître [1].

Ce ne fut donc qu'après que les Romains eurent triomphé de tous leurs autres ennemis, que les Gaulois songèrent à reprendre les armes : mais encore plus imprudens, après avoir formé et laissé éclater ce projet, ils se firent la guerre entre eux, et donnèrent la mort à deux de leurs rois. Les Romains, qui étaient déjà entrés en campagne, ne crurent pas devoir poursuivre une guerre inutile ; ils abandonnèrent les ennemis à leurs propres fureurs, et rentrèrent chez eux.

Cinq ans après furent distribuées au peuple romain quelques terres du Picenum. Comme elles appartenaient à des Gaulois, cette mesure répandit chez eux la terreur : c'était ainsi que les Romains s'étaient déjà partagé des terres de certaines nations dont ils méditaient

[1] Polyb. l. 2. c. 21.

la ruine. L'alarme se répandit dans toute la Gaule cisalpine. Les Boiens, logés au nord de l'Etrurie en-deçà du Pô, et les Insubres, maîtres de ce que les modernes appellent le Milanès, entrèrent dans la ligue qui se forma. Ils appelèrent les Gésates qui logeaient au-delà des Alpes, sur les bords du Rhône, hommes toujours prêts à porter les armes pour ceux qui voulaient les soudoyer [1].

Ce fut un grand bonheur pour la république, que les Cénomaniens, qui habitaient le Crémonais et le Mantouan, et les Vénètes, logés au fond du golfe Adriatique, où fut depuis l'Etat de Venise, se déclarassent en sa faveur. Les Gaulois furent obligés de laisser une partie de leurs forces pour veiller sur ces peuples; ils prirent avec le reste le chemin de l'Etrurie. Leur armée était composée de cinquante mille hommes d'infanterie, et de vingt mille, tant cavaliers que guerriers combattant sur des chars; sorte de milice connue dans les siècles héroïques, où l'on n'avait point encore de cavalerie proprement dite, abandonnée bientôt par les Grecs, conservée long-tems par les peuples de l'Asie, et que Rome n'adopta jamais [2].

[1] Polyb. l. 2. c. 22. [2] *Ibid.* c. 23.

Alors les Romains [1], tant par eux-mêmes que par leurs alliés, pouvaient, suivant Polybe, disposer de sept cent mille hommes d'infanterie et de soixante et dix mille de cavalerie [2]. L'historien dit expressément que c'est la somme de tout ce qui était en état de porter les armes, et de ce qu'aurait produit une levée générale.

[1] An de Rome 529, avant l'ère vulgaire 225.

[2] Montesquieu s'est trompé, quand il a dit que les Romains avaient mis en effet sur pied ce nombre d'hommes contre les Gaulois : *Considérations sur la grandeur des Romains*, *ch.* 4. Il cite Polybe. Pline ne l'avait pas mieux entendu ; car il dit que l'Italie, sous le consulat de L. Emilius Paulus (il faut lire Papus) et de C. Attilius Régulus, ayant appris le soulèvement des Gaulois, arma seule et sans secours extérieurs, et sans comprendre les nations qui logeaient au-delà du Pô, 80,000 cavaliers et 700,000 hommes d'infanterie. *Hist. nat. l.* 3. *c.* 20 *s.* 24. Ce n'est pas la seule fois qu'il ait traduit sans précision, et même à contre-sens, des auteurs grecs. Le dernier des lustres antérieurs à l'époque dont il s'agit ici, et dont le dénombrement ait été conservé, est celui de l'an de Rome 507. Il donne en tout, comme nous l'avons déjà vu, 251,222 citoyens. Celui de l'an de Rome 534, postérieur seulement de cinq ans au soulèvement des Gaulois, en donne 270,213. Ces deux dénombremens confirment, ce que l'on sait d'ailleurs, que Rome tirait sa plus grande force de ses alliés.

Des troubles qui s'élevèrent eu Sardaigne obligèrent d'y envoyer le consul Attilius avec une armée. Son collègue, L. Emilius Papus, s'avança le long de la mer Adriatique jusqu'à Ariminum, dans le pays des Senonais; une armée commandée par un préteur passa dans l'Etrurie; une autre resta pour la défense de Rome; un corps de troupes alliées fut envoyé dans le pays des Boiens [1].

Il semblait que les Gaulois ne pourraient faire aucun mouvement. Cependant ils passèrent l'Apennin et entrèrent dans l'Etrurie, sans y être même aperçus par l'armée du préteur. Ils y exercèrent à loisir le ravage, sans trouver aucun obstacle à leur marche ni à leurs excès, et parvinrent jusqu'à Clusium, à trois journées de Rome.

Ce fut là qu'ils apprirent qu'il existait une armée romaine dans l'Etrurie, et que cette armée, qui leur avait abandonné si paisiblement le passage, s'avançait pour les combattre. Ces barbares étaient habiles dans le métier des armes; ils ne voulurent pas la laisser derrière eux, et retournèrent sur leurs pas. Romains et Gaulois se trouvèrent en présence, et fort près les uns des autres, vers le coucher du soleil.

[1] Polyb. l. 2. c. 24.

Les Gaulois, qui avaient déjà rendu vaines toutes les mesures des Romains, continuèrent à se montrer plus habiles qu'eux, et parvinrent à les tromper. Ils allumèrent des feux, et décampèrent dans l'obscurité, donnant ordre à leur cavalerie de rester jusqu'au jour, pour être aperçue des ennemis, et de se retirer ensuite par le chemin qu'eux-mêmes allaient prendre. Ils marchèrent vers Fésule (Fiesoli) pour y attendre leur cavalerie.

Ce stratagême eut le succès qu'ils en avaient espéré. Les Romains prirent la retraite des Gaulois pour une fuite, et se mirent à la poursuite de leur cavalerie. Ils se laissèrent attirer ainsi jusqu'au corps de bataille qui était en embuscade, et qui se leva à leur approche. Le combat fut opiniâtre; mais les Romains cédèrent enfin au grand nombre. Ils ne perdirent pas moins de six mille hommes; le reste prit la fuite. Ils parvinrent à gagner un lieu élevé et fort de sa nature, et s'y arrêtèrent. Les ennemis, fatigués des travaux de la journée, remirent au lendemain à les y assiéger [1].

Il semblait que le préteur ne pût que différer sa perte, et mourir avec la gloire d'avoir signalé ses derniers momens par une défense coura-

[1] Polyb. l. 2. c. 25.

geuse. Mais le consul Emilius, qui était resté inutilement campé près de la mer Adriatique, ayant appris que les Gaulois s'approchaient de Rome, s'était mis en marche au secours de la capitale. Par un heureux hasard, il parut au moment où son secours devenait si nécessaire.

Les Romains qui étaient avec le préteur aperçurent les feux de son camp, et parvinrent à lui faire donner avis de leur situation. Ces mêmes feux avertirent les Gaulois de l'arrivée du consul. Embarrassés, comme ils l'étaient, de tout le butin qu'ils venaient de faire, prisonniers et troupeaux, ils ne voulurent pas risquer une action contre des ennemis qui venaient d'acquérir de nouvelles forces. Ils résolurent d'aller mettre d'abord en sûreté leur proie, et de revenir ensuite combattre. Ils partirent au point du jour.

Emilius fit sans obstacle sa jonction avec les débris de l'armée vaincue. Lui-même n'avait pas envie d'engager une affaire : il croyait plus sage de choisir une position et des circonstances favorables. Telles étaient ses dispositions, quand un nouveau hasard vint servir les Romains [1].

Le consul Attilius, à son retour de Sar-

[1] Polyb. l. 2. c. 26.

daigne, venait de débarquer à Pise avec ses légions. Il ignorait tout ce qui s'était passé, et suivait, sans le savoir, un chemin qui le menait à la rencontre des ennemis. Il était près de Télamon, sur la côte d'Etrurie, quand leurs fourrageurs tombèrent au milieu de sa garde avancée. Il apprit d'eux tout ce qu'il avait un si grand intérêt de savoir. A la joie des succès qu'il allait procurer à sa patrie, se joignit celle de s'imaginer qu'il aurait la plus grande part à la gloire des événemens [1].

Les Gaulois s'aperçurent qu'ils étaient pris entre deux armées. Cette fâcheuse découverte les consterna, sans pouvoir abattre leur courage. Ils firent les dispositions qu'on pouvait attendre d'un peuple qui avait une grande expérience de la guerre. On reconnut dans la suite, par l'événement, combien furent imprudens les Gésates, qui se dépouillèrent de tous leurs habits pour combattre avec plus de légèreté, et pour n'être pas accrochés par les ronces dont la terre était hérissée. Peut-être aussi, nouvellement sortis de la Gaule transalpine, et trop incommodés des chaleurs de l'Italie, crurent-ils qu'ils combattraient avec

[1] Polyb. l. 2. c. 27.

plus de vigueur, en se dépouillant de tous leurs vêtemens [1].

La bataille fut terrible : le consul Attilius fut tué dès le commencement de l'action, dont il s'était flatté de recueillir tout l'honneur. Sa tête fut portée aux rois ennemis. Cependant le bruit des cornets et des trompettes qui retentissait dans le camp des Gaulois, aurait saisi d'effroi des hommes moins aguerris que les Romains. Le spectacle étrange de ces Gésates nus, qui formaient la tête de l'armée, et l'impétuosité de leurs mouvemens sauvages, leur causaient aussi cette sorte de terreur qu'excitent des objets inaccoutumés [2].

Mais quand l'action fut engagée, les javelots tombant sur ces hommes nus, et mal protégés par leurs boucliers trop étroits, mirent entr'eux le désordre. Les plus braves, réduits au désespoir, se jetaient d'eux-mêmes au milieu des ennemis pour y recevoir une mort plus prompte et moins douloureuse; les autres, intimidés, prenaient la fuite, et troublaient les rangs où ils cherchaient leur sûreté.

Les Insubres, les Boiens et les Taurisques, ancêtres des Suisses voisins des bouches du Rhône, tinrent ferme au milieu du désordre :

[1] Polyb. l. 2. c. 28. [2] *Ibid.* c. 29.

par leur valeur, ils méritaient la victoire, et n'avaient contr'eux que le désavantage des armes. Leurs boucliers trop petits ne les couvraient pas; leurs glaives mal trempés s'émoussaient au premier coup, et, pour en frapper un second, ils étaient obligés de les passer sous leurs pieds pour en redresser le tranchant. Ils ne purent que mourir en gens de cœur, à la même place où ils avaient combattu [1]. Il en périt quarante mille; il n'y en eut pas moins de dix mille faits prisonniers. Leur cavalerie prit la fuite. L'un de leurs rois, Concolitane, fut du nombre de ceux qui tombèrent dans la captivité; l'autre, Anéroeste, ne pouvant soutenir la honte d'une défaite, se donna la mort. Tous les Gaulois qui tenaient quelque rang dans les armées, avaient des colliers et des bracelets d'or : luxe dont tous les historiens rendent témoignage [1], et qui peut étonner chez un peuple dont les palais étaient des cabanes, et qui n'avaient, excepté leur or, d'autres richesses que leurs armes et des bestiaux. Le consul eut les honneurs du triomphe : sa victoire dissipait les craintes des Romains et de tous les peuples de l'Italie [2].

Mais si Rome n'avait pas été secondée par

[1] Polyb. l. 2. c. 30. [2] *Ibid.* c. 31.

un concours fortuit de circonstances inattendues, qui sait si les Gaulois n'y fussent pas entrés une seconde fois victorieux. Supposons que le hasard n'eût pas réuni, sans préméditation et contre toute espérance, les deux armées consulaires et celle du préteur, il est vraisemblable que la défaite de la dernière eût été consommée; qu'Emilius seul eût offert aux Gaulois une seconde victoire, et que forts de ces deux succès, et de la terreur qu'ils auraient inspirée aux ennemis, ils auraient été vainqueurs d'Attilius, et auraient porté vers Rome leurs pas rapides et triomphans. Que les Romains n'eussent pas succombé, ils auraient été du moins affaiblis, et n'auraient pu résister, quelques années après, aux forces carthaginoises et aux talens du grand Annibal, soutenu de ces mêmes Gaulois.

Les Romains voulurent chasser les Gaulois des bords du Pô, et firent marcher contr'eux les nouveaux consuls Q. Fulvius et T. Manlius [1]. Ces généraux forcèrent les Boiens à se soumettre. Mais l'armée, tourmentée de furieux orages et frappée de maladies contagieuses, que causa l'humidité, ne put mettre à profit le reste de la campagne.

[1] An de Rome 530, avant l'ère vulgaire 224.

L'année suivante [1], les consuls Pub. Furius et C. Flaminius reprirent l'entreprise entamée par leurs prédécesseurs. Ce fut la première fois que les Romains passèrent le Pô. Ils pénétrèrent dans le pays des Insubres. Ces peuples, voyant qu'il n'était aucun moyen de désarmer leurs ennemis, se préparèrent à la défense avec toute la force qu'inspire le désespoir. Ils levèrent même les enseignes d'or qu'ils appelaient les immobiles; elles restaient déposées dans un temple [2], et ne s'arboraient que dans les dernières extrémités. Elles étaient, pour les Gaulois, ce que, pour les Français, fut l'oriflamme. Leurs troupes montaient à cinquante mille hommes. Les Romains en avaient moins, et, parmi leurs alliés, étaient aussi des Gaulois dont ils craignaient l'inconstance [3]. Ils leur firent passer l'Adda, et rompirent eux-mêmes le pont. Ayant au dos le fleuve, ils ne se réservaient aucune espérance de retraite s'ils étaient vaincus. Polybe, qui ne s'en laisse pas imposer par le succès, blâme Flaminius d'avoir posté ses troupes de manière à leur rendre impos-

[1] An de Rome 531, avant l'ère vulgaire 223.

[2] L'historien dit dans le temple de Pallas; mais Pallas ou Minerve n'était pas une divinité des Gaulois.

[3] Polyb. l. 2. c. 32.

sible l'une de leurs manœuvres accoutumées, qui était de se retirer en arrière pour recommencer le combat. Il le blâme encore de s'être mis au hasard de voir son armée précipitée dans l'Adda.

Mais si les Romains firent des fautes, elles furent réparées par leur bonheur et leur courage. Ils donnèrent, contre l'usage, aux troupes qui formaient les premiers rangs de la bataille, de longues piques, semblables à celles dont étaient armés les derniers rangs que formaient les triaires. Cette mesure eut le succès qu'ils en avaient attendu. Les Gaulois, en se défendant, émoussèrent le tranchant de leurs glaives sur le bois et le fer des piques, et, comme ils ne se servaient pas de la pointe, ils leur devinrent inutiles. Les Romains, qui combattaient de la pointe, perçaient de coups redoublés des ennemis sans défense, et ils en firent un affreux carnage. Ils remportèrent une victoire due en partie à la supériorité de leurs armes; mais cette supériorité entre pour quelque chose dans ce qui compose la gloire des nations[1].

La guerre des Gaulois[2] fut terminée par la

[1] Polyb. l. 2. c. 33.

[2] An de Rome 532, avant l'ère vulgaire 222.

conquête du pays des Insubres, et par la prise des chaumières qui formaient alors la ville de Milan. Ce fut M. Claudius Marcellus qui eut la gloire de cette campagne, et qui ne fit alors que commencer sa réputation. Il triompha, comme Romulus, portant sur ses épaules les dépouilles du général ennemi; c'est ce qu'on nommait dépouilles opimes. C'étaient celles de Virdumare ou Viridomare, roi des Gésates, qu'il avait tué de ses mains : les Gaulois cisalpins avaient soudoyé trente mille de ces barbares [1]. Alors l'Italie, jusqu'aux pieds des Alpes, se trouva toute entière sous la domination de la république, qui, forte de la puissance de tous les peuples qu'elle s'était soumis, n'eut plus à porter qu'au-dehors son ambition et son inquiétude. Exercée par des guerres continues, et s'étant affilié les nations qui avaient long-tems combattu contr'elle, et qui désormais ne combattaient plus que sous ses enseignes, il était probable qu'elle serait victorieuse de toutes celles qu'elle voudrait attaquer, ou qui oseraient braver sa puissance.

Nous avons vu que les Romains n'avaient eu d'abord qu'un préteur ou chef de la justice : mais quand ils eurent étendu leur domination

[1] Polyb. l. 2. c. 35. — Plut. in Marcello. t. 2. p. 249.

sur toute la partie de l'Italie qui n'appartenait pas aux Gaulois, les étrangers qui se trouvaient dans l'alliance de Rome y abondaient de toutes parts, et leur affluence augmenta considérablement le nombre des procès. Un seul préteur ne suffit plus à cette foule d'affaires, et l'on sentit la nécessité d'en créer un second [1]. Il porta le titre de préteur des étrangers, parce que leurs différends entrèrent seuls dans son ressort. Le premier préteur, qui jouit d'une grande prééminence sur son collègue, prit alors le titre de préteur de la ville. Dix-sept ans après [2], deux autres préteurs furent créés pour la Sicile et la Sardaigne, que les Carthaginois, par le traité de paix, avaient été obligés de céder aux Romains. Deux autres encore furent dans la suite nommés pour l'Espagne.

On adjoignit aux préteurs cent cinq juges, qu'on nommait centumvirs. Ils prononçaient sur les causes civiles [3]. Les affaires judiciaires laissaient aux préteurs le loisir de commander des armées. Nous venons d'en voir une com-

[1] An de Rome 512, avant l'ère vulgaire 242. — Epit. Livii. l. 19.

[2] An de Rome 527, avant l'ère vulgaire 227. — Epit. Livii. l. 20.

[3] Cic. de Orat. l. 1. Festus *voce* Centumviralis.

mandée par un préteur contre les Gaulois. On les trouve quelquefois adjoints aux consuls, quand il était nécessaire de donner à une armée plus d'un commandant. On les voit aussi commander des flottes. Enfin le commandement militaire entrait si bien dans leurs fonctions, que les Grecs traduisaient le mot *préteur*, par le mot de leur langue qui signifiait *général*.

La première guerre punique ayant épuisé le trésor, on diminua le poids de la monnaie, et l'as, qui avait toujours été de douze onces, fut réduit à deux [1]. Ainsi le débiteur fut quitte envers son créancier, en lui payant le sixième de la somme qu'il avait reçue.

[1] Plin. hist. nat. l. 33. c. 3. s. 13.

SEPTIÈME PÉRIODE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Seconde guerre punique.

A-PEU-PRÈS dans le même tems que Rome achevait de subjuguer les Gaulois d'Italie, mourait en Espagne Asdrubal, assassiné par un mercenaire. Il avait encore mieux servi Carthage par son art à lui ménager la bienveillance des souverains espagnols, que par sa valeur. Le commandement de son armée fut remis au fils du célèbre Amilcar Barcas, à cet Annibal qui n'avait pas vingt-cinq ans, et que ses talens, mieux secondés par les circonstances, rendront encore plus célèbre que son père. A peine revêtu de l'autorité, il annonça qu'il ne tarderait pas à faire la guerre aux Romains. Il n'avait pas oublié que, dans son enfance, aux pieds des autels, il leur avait juré, entre les mains de son père, une haine

irréconciliable. Mais il ne voulait la déclarer qu'après avoir terminé les affaires de l'Espagne. Pour se voir maître de toute cette contrée jusqu'à l'Ebre, il ne lui restait plus qu'à soumettre Sagonte, ville protégée par la République romaine.

Les Sagontins ne tardèrent pas à soupçonner ce projet [1]. Ils firent connaître à Rome leurs justes craintes, et la république se contenta d'envoyer une ambassade en Espagne. Annibal la reçut avec cette même hauteur qui était si familière aux Romains. Ceux-ci crurent qu'ils auraient toujours le tems de prévenir ses desseins et de sauver Sagonte. Une guerre nouvelle les occupait. Démétrius de Pharos leur devenait infidèle, comme il avait été perfide envers Teuta [2]. Nous avons vu qu'ils lui avaient formé une puissance dans l'Illyrie; ils lui avaient aussi confié la tutelle de Pinée, fils du dernier roi. Quand il vit la république près de s'engager dans de longues querelles avec les Carthaginois, il oublia ses bienfaits, parce qu'il la crut dans l'impuissance de punir son ingratitude. Il ravagea les campagnes de l'Il-

[1] An de Rome 536, avant l'ère vulgaire 218.
[2] Polyb. l. 3. c. 15.

lyrie soumises à la domination de Rome, mit en mer cinquante bâtimens contre la teneur des traités, et dévasta plusieurs des îles Cyclades. Les Romains armèrent pour le punir. Cette guerre, qui leur coûta peu d'efforts, fut terminée par le consul L. Emilius [1]. La couronne fut conservée au jeune Pinée, et Démétrius chercha une retraite auprès de Philippe, roi de Macédoine, qui venait de succéder à Antigone Doson. Il avait servi ce dernier prince contre Cléomène, roi de Sparte, et c'était la confiance qu'il avait mise dans l'appui d'Antigone qui avait causé son audace [2].

Quand la guerre d'Illyrie fut terminée, guerre qui seule avait détourné les Romains de contenir Annibal, ce général avait déjà pris et ruiné Sagonte. Qui sait s'il n'entra pas dans la politique des Romains de sacrifier cette ville et ses nombreux habitans, pour se donner un grand sujet de vengeance à exercer contre les Carthaginois ? Sagonte soutint un siége de huit mois. Les habitans, déterminés à périr plutôt que de subir le joug d'un peuple qu'ils haïssaient, refusèrent toute ca-

[1] An de Rome 535, avant l'ère vulgaire 219.

[2] Polyb. l. 3. c. 16. 19.

pitulation; et, quand il ne leur resta plus d'espérance, ceux qui ne purent mourir les armes à la main se renfermèrent avec leurs familles dans leurs maisons, et y mirent le feu. La destruction de cette place entraîna la soumission de la plupart des peuples de l'Espagne qui n'étaient point encore domptés [1].

Les Romains, qui n'avaient pas secouru les malheureux Sagontins, voulurent au moins les venger, parce qu'il était utile à leur ambition d'embrasser cette vengeance. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Carthage, avec ordre de se faire livrer Annibal et tous ceux qui avaient partagé ses desseins.

Mais ce général, en envoyant aux Carthaginois les riches dépouilles de Sagonte, venait de leur inspirer le goût de la guerre, et, quand on leur prescrivait de le punir, sa victoire leur causait le plus vif enthousiasme. Les ambassadeurs ne reçurent donc aucune réponse satisfaisante [2]. Alors le plus âgé d'entr'eux prenant la parole : « Je vous apporte, « dit-il, dans ce pli de ma tunique, la paix ou « la guerre : choisissez. » Le chef du sénat, à qui Polybe donne le titre de roi, et que les Carthaginois nommaient Suffète, se contenta

[1] Polyb. l. 3. c. 17. [2] *Ibid.* c. 20.

de répondre : « Choisissez vous-mêmes. » — « Eh bien, reprit l'ambassadeur, en secouant « sa tunique, je secoue sur vous la guerre. » — « Et nous l'acceptons », s'écria le plus grand nombre des sénateurs [1].

Les ambassadeurs, à leur retour, traversèrent la Gaule, dans le dessein d'engager les habitans à refuser le passage aux Carthaginois. Toute l'assemblée gauloise, vieillards et jeunes gens, ne répondirent que par un grand éclat de rire. Ils trouvaient absurde la demande des Romains, qui leur proposaient de livrer eux-mêmes leurs champs à la dévastation, pour l'épargner aux campagnes romaines [2]. Des propositions semblables sont souvent écoutées favorablement, chez les modernes, par des cours qui se croient savantes en politique.

La guerre était décidée : Annibal en faisait les préparatifs à Carthagène. Il donnait à son frère Asdrubal des instructions sur la conduite qu'en son absence il devait tenir en Espagne; et, pour lier les Espagnols et les Africains par un commun intérêt, au soutien les uns des autres, il fit passer des Espagnols en Afrique

[1] Polyb. l. 3. c. 33.

[2] Tit.-Liv. l. 21. c. 20.

pour la défendre, et appela des Africains en Espagne [1].

En même tems, il travaillait à se ménager l'amitié des Gaulois : il s'informait de leurs forces, de leurs ressources, de leurs dispositions à l'égard des Romains. Quand il aurait franchi les obstacles du passage en Italie, c'était sur le secours des Gaulois voisins des Alpes et des pays qu'arrose le Pô, qu'il fondait ses espérances : déjà il avait contracté avec eux des liaisons, et c'était de leurs ambassadeurs qu'il avait appris que le passage des Alpes offrait d'effrayantes difficultés, mais qu'elles n'étaient pas insurmontables [2].

Il se mit en campagne au printems [3] avec quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie et douze mille de cavalerie, pour entamer la plus grande entreprise dont, peut-être, l'Europe eût été jamais le théâtre : car si Darius et Xerxès avaient fondu sur la Grèce avec plus de forces, le dessein de soumettre la Grèce, partagée en un grand nombre de faibles républiques peu d'accord entr'elles, ne semblait pas avoir la même audace que celui de con-

[1] Polyb. l. 3. c. 33.

[2] *Ibid.* c. 34.

[3] An de Rome 536, avant l'ère vulgaire 218.

quérir l'Italie réunie toute entière sous la domination de Rome. Le héros qui formait ce projet, et qui était digne de l'exécuter, n'avait que vingt-huit ans.

Il soumit d'abord la partie de l'Espagne qui ne reconnaissait pas encore la puissance de Carthage. Dans ce prélude de ses opérations, il eut des combats à soutenir qui lui coûtèrent des hommes; il fut obligé d'en laisser à la garde de ses conquêtes, et n'eut plus, en passant les Pyrénées, que cinquante mille hommes de pied et neuf mille chevaux [1]. Avec cette armée, qui va faire encore de grandes pertes sur la route, il allait affronter une république que nous avons vu qui contenait, suivant le témoignage de Polybe, ou dans son sein, ou chez ses alliés, quatorze fois plus d'hommes en état de porter les armes. Mais une grande partie de ces hommes appartenait à des peuples ou conquis, ou soumis, ou alliés par crainte et non par inclination, qui haïssaient Rome plus encore qu'elle n'était haïe de ses ennemis déclarés, et qui étaient plus à redouter, parce qu'ils tenaient leur haine secrète.

Les Romains apprirent avec étonnement qu'Annibal avait déjà passé l'Ebre : mais pen-

[1] Polyb. l. 3. c. 35.

dant qu'ils s'étonnaient d'une telle célérité, il avait fait bien d'autres progrès plus capables encore de les surprendre. C'était sur des expéditions lointaines qu'ils fondaient le plan de leur défense ; ils résolurent d'envoyer le consul P. Cornélius Scipion en Espagne, et son collègue Tibérius Sempronius en Afrique. En même tems, sans prévoir combien il était dangereux d'irriter les Gaulois, ils se pressèrent d'établir les colonies qu'ils avaient résolu de fonder dans la Gaule cisalpine. En trente jours, ils y firent passer les habitans qu'ils destinaient à les former, six mille pour chaque ville. Ils en fondèrent une en-deçà du Pô, qu'ils nommèrent Plaisance, et une autre au-delà, qu'ils appelèrent Crémone. C'était montrer aux Gaulois les chaînes qu'on se préparait à leur donner.

Les Boiens n'attendaient qu'une occasion de se soulever ; ces entreprises la firent naître. Leur audace était animée par l'espérance de voir paraître bientôt les Carthaginois, et les Romains ne soupçonnaient pas même que les Carthaginois pussent entrer, de ce côté, en Italie. Les Insubres se joignirent aux Boïens, et ils portèrent ensemble la désolation dans les campagnes dont les Romains avaient fait le

partage. Les fuyards se retirèrent à Mutine; aujourd'hui Modène, colonie de la république, et les Gaulois en firent le siége. Ils y renfermèrent les triumvirs nommés pour faire le partage des terres [1], les attirèrent à des conférences, et les retinrent pour sûreté des otages qu'ils avaient à Rome depuis la dernière guerre. Ces embarras qu'on suscitait aux Romains devaient les empêcher, s'ils recevaient des avis sur la marche d'Annibal, de défendre les passages des Alpes du côté de l'Italie [2].

Cependant Sempronius partait avec cent soixante vaisseaux à cinq rangs de rames. Il rassembla tant de forces, que, d'ailleurs présomptueux, il se promettait de n'avoir qu'à descendre en Afrique pour faire le siége de Carthage, et même pour s'en rendre maître. En même tems, Scipion partait pour l'Espagne avec soixante vaisseaux de la même force, et, quoique plus modeste, on peut croire qu'il se promettait aussi de brillans succès.

[1] Quand les Romains fondaient des colonies, ils nommaient des commissaires pour établir les colons sur le territoire qui leur était concédé, et leur en faire la distribution. Ces commissaires étaient créés dans les comices par tribus, et se nommaient *triumvirs*, *quinquevirs*, *septemvirs*, etc., en raison de leur nombre.

[2] Polyb. l. 3. c. 40.

En relâchant à Marseille, il apprit qu'Annibal avait déjà franchi les Pyrénées. Cette nouvelle lui donna peu d'inquiétude : il ne doutait pas qu'il ne fût long-tems retenu par la difficulté des marches et par la prodigieuse population des Gaulois qu'il croyait attachés aux Romains ; mais il ne connaissait pas Annibal, ni l'ascendant qu'il savait prendre sur les hommes. Ce général avait commencé par gagner des Gaulois par argent; ceux-ci l'avaient aidé à en imposer aux autres par la force ; et, pendant qu'on le croyait encore bien loin, il se présenta pour passer le Rhône vers l'endroit où il forme une île en se partageant en deux branches; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui la Camargue [1].

Favorisé par les habitans de la rive droite de ce fleuve, qui lui fournirent tous les bâtimens dont eux-mêmes faisaient usage pour leur commerce, et tout le bois dont il pouvait avoir besoin pour construire des radeaux, il fut prêt en deux jours à exécuter son passage. Mais il y aurait eu de la témérité à braver les habitans de la rive gauche, qui avaient embrassé les intérêts des Romains. Il ne pouvait les forcer, et, par un trop long séjour, il risquait de voir

[1] Polyb. l. 3. c. 41.

s'augmenter le nombre de ses ennemis. Son habileté ordinaire ne l'abandonna pas dans cette conjoncture critique. Il fit partir secrètement un corps de troupes, qui, pendant la nuit, remonta le fleuve jusqu'à neuf lieues environ du camp, passa le Rhône sans obstacle près de l'endroit où est maintenant Avignon, et redescendit pour s'approcher des ennemis. Annibal, averti par des signaux de l'approche de ses gens, embarqua ses troupes[1]. Les Gaulois, qui ne croyaient pas qu'on pût même songer à une telle entreprise, étaient en assez grand désordre : quand ils furent instruits de son dessein, ils virent en même tems les flammes qui dévoraient leur camp, et furent attaqués par des ennemis qu'ils étaient loin d'attendre. Obligés de se défendre, empressés d'éteindre l'incendie et de sauver leur bagage, ils ne purent inquiéter Annibal[2].

Il apprit que les Romains avaient pris terre : il les envoya reconnaître par un corps de cavalerie numide, qui eut une rencontre avec un corps de cavalerie romaine, et fut assez maltraité. Scipion, instruit par ses cavaliers du voisinage des Carthaginois, voulut les com-

[1] Polyb. l. 3. c. 42.
[2] *Ibid.* c. 43.

battre, et n'arriva que le surlendemain de leur départ [1]. Il n'avait pu comprendre comment ils étaient arrivés; il ne put comprendre comment ils étaient partis. Il prit la résolution de retourner par mer en Italie, et de traverser l'Etrurie, pour atteindre et défendre les défilés des Alpes. Il envoya son frère en Espagne.

Annibal parvint le quatrième jour à cette contrée des Gaules qu'embrassent le Rhône et la Saône, et à qui, par cette raison, on donnait alors le nom d'île. Il trouva prêts à se combattre deux frères qui se disputaient la royauté : c'était, en se déclarant pour l'un des deux, saisir l'occasion de se faire un ami du plus fort. Il se déclara pour l'aîné, et en reçut des armes, des habits, des munitions. Il lui était bien utile d'avoir pour amis les Gaulois voisins des Alpes, avant de s'engager dans ces montagnes [2].

On se dispute assez vainement sur la route qu'il choisit [3]. On aimerait à croire avec Fer-

[1] Polyb. l. 3. c. 44. 45.

[2] *Ibid.* c. 49.

[3] On le fait passer par le grand Saint-Bernard, par le petit Saint-Bernard, par le mont Cénis, par le mont Genièvre, et enfin par le mont Viso. M. l'abbé Denina embrasse cette dernière opinion, et la soutient avec

gusson, qu'il franchit le Saint-Bernard : ce serait une conformité de plus que ce grand homme aurait eue avec un autre grand homme. Mais pour embrasser cette opinion, il faudrait admettre qu'Annibal prit l'Isère pour le Rhône, et le Rhône pour la Saône, et attribuer aussi cette erreur à ses guides. Quoi qu'il en soit, il gravit au commencement les montagnes sans obstacle, parce que sa cavalerie et les barbares qui lui servaient d'escorte en imposaient aux Allobroges. Mais quand ces barbares se furent retirés, quand les passages devinrent plus difficiles, les Allobroges occupèrent en grand nombre les routes périlleuses qu'il avait à franchir. Si leurs mesures avaient pu rester secrètes, l'armée était détruite; et, quoiqu'on les eût pressenties, elle eut beaucoup à souffrir : mais elle ne fit pas moins de mal aux ennemis qu'elle en éprouva de leur part. Annibal apprit, par les Gaulois qui lui servaient de guides, que les Allobroges gardaient fort assiduement leurs postes pendant le jour; mais que, la nuit, ils se retiraient dans un château voisin. Il fit donc une grande marche

beaucoup d'érudition et de sagacité. *Voyez* son ouvrage intitulé : *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie*, note 2, pag. 358.

pendant le jour, et assit son camp aussi près qu'il lui fut possible de ces montagnards; la nuit venue, il fit allumer des feux, pour leur persuader qu'il restait dans son camp, et, avec des troupes lestes, il gagna, par des sentiers étroits, les lieux qu'ils occupaient de jour. Les Allobroges, reconnaissant qu'il en était maître, perdirent quelque tems l'envie de l'attaquer[1]: mais dès qu'ils virent l'embarras de la cavalerie et des bêtes de somme dans des sentiers bordés de précipices, ils furent invités par les circonstances mêmes à les mettre à profit. Ils n'eurent que trop de succès. Tous les chevaux qu'ils blessaient, troublés par la douleur, et voulant ou s'avancer ou reculer, entraînaient d'autres chevaux et des hommes dans leur chute, et tombaient dans les précipices avec leur charge. Annibal continuait de suivre les hauteurs dont il s'était emparé; il courut porter aux siens des secours; mais en détruisant ses ennemis, il faisait lui-même beaucoup de mal à son armée, parce que, dans des pas si difficiles, le moindre trouble, le plus léger mouvement était dangereux.

Cependant le plus grand nombre des Allobroges périt; le reste prit la fuite : mais les

[1] Polyb. l. 3. c. 50.

bêtes de somme et les chevaux de main, même lorsqu'on ne les inquiétait plus, eurent encore beaucoup de peine à franchir les chemins dans lesquels ils étaient engagés [1].

Les Carthaginois prirent un jour de repos dans le fort qui avait servi de repaire aux Allobroges. Ils se remirent en marche, pour éprouver des dangers encore plus terribles que ceux auxquels ils venaient d'échapper. Tout ce qu'il y avait de barbares logés dans les environs avait conspiré contr'eux, ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachaient leur haine sous les dehors de la bienveillance. Ils vinrent à leur rencontre, portant, en signe de paix et d'amitié, des couronnes et des guirlandes. Annibal avait peu de confiance en ces démonstrations astucieuses : mais, dans le doute, il valait encore mieux accepter leur amitié fausse ou véritable, que de se mettre en un danger certain en provoquant leur haine. D'ailleurs ils lui donnaient des gages de leur bonne foi, ils lui faisaient des présens de bestiaux, ils se mêlaient sans défiance avec ses soldats, ils s'empressaient à lui servir de guides. Cette bonne intelligence dura deux jours entiers : on reconnut combien elle était perfide, quand on fut engagé de nouveau

[1] Polyb. l. 3. c. 51.

dans des précipices [1]. Mais Annibal, savant dans l'art de tendre des piéges, ne l'était pas moins dans celui de les éviter. Il avait eu la précaution de placer en avant la cavalerie et les bêtes de somme, et en queue les hommes complètement armés. Ce fut ce qui le sauva. Ces derniers résistèrent à l'attaque subite, mais non pas imprévue, des montagnards. Ceux-ci furent repoussés, mais non sans avoir fait beaucoup de mal, n'ayant eu besoin que de lancer ou de rouler des pierres pour précipiter des hommes et des animaux [2].

Après les avoir dissipés, on n'éprouva plus d'attaques dangereuses; mais les lieux eux-mêmes étaient de formidables ennemis. La neige amoncelée au sommet des Alpes donnait de nouvelles peines et en préparait encore pour l'avenir. Annibal, pour consoler ses soldats, leur montrait l'Italie. Quoiqu'à la descente des montagnes, ils n'eussent à se défendre que contre des ennemis en petit nombre et qui leur faisaient peu de mal, ils n'eurent guère moins à souffrir qu'en les gravissant, et ne perdirent guère moins de monde. La neige leur cachait les sentiers, et les malheureux qui s'en

[1] Polyb. l. 3. c. 52.
[2] *Ibid.* c. 53.

écartaient roulaient dans les précipices. Mais l'armée tomba dans le désespoir, parvenue à un endroit où tout-à-coup la route s'interrompait, nouvellement écroulée [1]. On essaya vainement de faire le tour. La neige récente, tombée sur la glace d'une autre année, avait peu d'épaisseur : elle s'attachait aux pieds, qui glissaient sur la vieille glace. On tombait, et l'on faisait de vains efforts des genoux et des mains pour se relever; on ne faisait que glisser plus bas encore avec la neige qu'on saisissait pour s'en faire un appui. L'armée fut occupée toute entière à briser les glaces et à tailler le roc pour élargir le sentier [2]. On a écrit qu'après avoir fait rougir le roc, en y allumant de grands feux, les Carthaginois y versaient du vinaigre pour le calciner [3]; mais le judicieux Polybe ne dit rien de cette opération trop peu vraisemblable. Enfin ce ne fut qu'après trois jours du plus rude travail, qu'on put faire passer les éléphans. Après trois autres journées d'une marche laborieuse, on entra dans la plaine. Le passage des Alpes avait occupé quinze jours, et détruit plus de la moitié de

[1] Polyb. l. 3. c. 54.
[2] *Ibid.* c. 55.
[3] Tit.-Liv. l. 21. c. 37.

l'armée. Une inscription qu'Annibal avait fait graver sur une colonne à Lacinium, dans le pays des Bruttiens, et que Polybe avait transcrite, prouvait que ses troupes étaient réduites à douze mille hommes d'infanterie africaine, huit mille d'infanterie espagnole, et six mille de cavalerie, en tout vingt-six mille hommes, et qu'il en avait eu cinquante-neuf mille à son passage des Pyrénées. Les Carthaginois se trouvèrent, après tant de fatigues, dans les champs qu'arrose le Pô et dans le pays des Insubres.

A-peu-près dans le même tems qu'Annibal débouchait par les Alpes en Italie, P. Scipion prenait terre à Pise. Il traversa l'Etrurie, prit avec lui les cohortes des préteurs qui faisaient la guerre aux Boïens, et gagna les bords du Pô, pressé d'en venir aux mains avec l'ennemi [1].

Annibal eut, dès les premiers pas, des combats à livrer. Après avoir donné du repos à ses troupes, et leur avoir laissé le tems de se refaire, il attaqua les Tauriniens, habitans du pays que les modernes ont nommé Piémont. Il avait d'abord essayé de les gagner, et il voulut en faire un exemple capable d'effrayer les peuples qui présume-

[1] Polyb. l. 3. c. 56.

raient de se déclarer contre lui. En trois jours de siége il prit leur capitale, fit égorger ceux qui lui avaient résisté, et répandit dans la contrée tant de terreur, que les peuples vinrent de tous côtés se remettre à sa foi. Tous les Gaulois de la plaine avaient un penchant secret à suivre son parti; mais ils ne se déclaraient pas, contenus par la crainte des Romains, et plusieurs même étaient forcés de combattre avec eux. Il n'était pour lui rien de plus instant que de leur inspirer l'audace de se prononcer en sa faveur[1].

Le bruit se répandit de l'arrivée de Scipion. Annibal avait peine à croire que ce consul, qu'il avait laissé aux bouches du Rhône, eût déjà passé le Pô; et Scipion pouvait encore moins se figurer qu'Annibal eût traversé les Alpes. D'après l'idée qu'on avait de cette route, il s'était figuré que ce général avait trop de prudence pour s'engager dans des montagnes regardées comme inaccessibles, ou que, s'il avait cette témérité, il ne pouvait manquer d'y périr avec toute son armée.

Les Romains, restés dans la capitale, n'étaient pas moins étonnés. A peine instruits de

[1] Polyb. l. 3. c. 60.

la prise de Sagonte, ils avaient envoyé une armée en Espagne pour punir Annibal, et une autre en Afrique pour assiéger Carthage. Ils n'avaient point douté des succès de l'une et de l'autre; et ils apprenaient que déjà Annibal était en Italie, que déjà il avait assiégé, que déjà ils avait pris des villes. Ils envoyèrent aussitôt à Sempronius, qui était à Lilybée, l'ordre de ramener ses légions au secours de la patrie [1].

Scipion ayant traversé le Pô, fit jeter un pont sur le Ticin, que nous appelons le Tésin, et passer le fleuve à ses troupes. Annibal s'avança pour le reconnaître, et l'action s'engagea. C'est ce que les Romains avaient intérêt d'éviter : une défaite leur enlevait la Gaule Cisalpine; des délais pouvaient la leur conserver, et devaient ruiner Annibal. Mais ils avaient contracté l'habitude de se croire invincibles. D'abord le combat fut égal des deux parts : mais les cavaliers numides enveloppèrent la cavalerie romaine, et bientôt on n'y vit plus que fuyards, qu'hommes foulés aux pieds des chevaux [2]. Le consul, blessé lui-même, resta quelque tems dans les mains

[1] Polyb. l. 3. c. 61.
[2] *Ibid.* c. 65. 66.

des ennemis : il dut sa délivrance à son valeureux fils, jeune guerrier qui faisait alors ses premières armes, et qui, le premier, rendra célèbre un jour le nom des Scipions[1].

Le consul ordonna de rompre le pont qu'il avait fait construire ; et quoique son infanterie, qui n'avait pas souffert, fût supérieure à celle des ennemis, il ne se crut en sûreté qu'après avoir mis entre eux et lui le Tésin et le Pô. Il assit son camp à la vue de Plaisance, colonie Romaine dont nous avons marqué la fondation. Annibal le suivit de près. Bientôt les deux camps furent voisins. Scipion avait dans le sien des Gaulois. Ils profitèrent de la nuit pour l'attaquer, lui tuèrent et lui blessèrent beaucoup de monde, et portèrent aux Carthaginois, en gage de leur bienveillance, les têtes des Romains qu'ils avaient égorgés. Annibal fut moins flatté de se voir renforcé d'environ deux mille hommes, que de voir, par l'attentat qu'ils venaient de commettre, ces deux mille hommes, qui appartenaient à différentes villes, brouiller ces villes avec la république, et les forcer à se déclarer ennemies de Rome.

[1] Polyb. l. 10. c. 3.

Cet événement ne causait pas moins de douleur à Scipion, qu'Annibal en ressentait de joie. Il lui faisait reconnaître tous les dangers qu'il courait au milieu de peuples mal affidés, qui n'attendaient que les occasions de lui nuire. Il profita de l'obscurité pour gagner et passer la Trébie, et campa dans un lieu fortifié par la nature, que lui offraient les champs voisins de ce fleuve [1]. Il aurait éprouvé de grandes pertes avant d'y parvenir, si les Numides, redoutables par leur valeur, mais trop avides de butin, ne s'étaient pas amusés à piller et à brûler son camp, lorsqu'ils n'auraient dû songer qu'à le poursuivre. Ils ne prirent que quelques traîneurs, et laissèrent au consul le tems de se fortifier, et celui d'être joint par Sempronius son collègue.

On ne doit pas rejeter cette faute sur Annibal; mais on doit lui accorder la gloire de l'avoir réparée. Il vint camper à quatre à cinq milles des Romains. Les Gaulois s'empressaient de lui apporter des vivres, et son armée oubliait, dans l'abondance, tous les maux qu'elle avait soufferts. Une action s'engagea;

[1] Polyb. l. 3 c. 66. 67.

mais pour inspirer aux ennemis une dangereuse sécurité, il ne souffrit pas qu'elle devînt générale : il fit sonner la retraite et rentrer dans le camp les troupes que poursuivait Sempronius [1].

Ce consul était naturellement vain, et sa présomption venait d'être augmentée par quelques avantages qu'il avait eus en Sicile, et par la prise de Malte, qu'il avait enlevée aux Carthaginois [2]. Il crut que les soldats d'Annibal avaient été trop heureux de lui échapper, et qu'ils n'osaient se mesurer avec lui. Il ne voulait qu'une occasion décisive pour consommer leur défaite ; et, dans le dessein de s'en procurer l'honneur à lui seul, il était impatient de profiter de la maladie de son collègue, qui n'était pas encore guéri de sa blessure. Scipion, moins pour sa propre gloire que pour l'intérêt de sa patrie, pensait au contraire qu'il fallait laisser aux nouvelles troupes le tems de s'aguérir, et aux Gaulois celui de se livrer à de nouvelles inconstances. Il espérait, au retour de sa santé, n'être pas inutile à la république ; et Sempronius voulait prévenir, et le tems où Scipion serait en état

[1] Polyb. l. 3. c. 68. 69.

[2] Tit.-Liv. l. 21. c. 50. 51.

d'agir, et l'élection des nouveaux consuls.

Ses vues s'accordaient avec celles d'Annibal : ce général voulait mettre à profit la confiance de Sempronius, la maladie de Scipion, l'inexpérience des recrues romaines et la première ardeur des Gaulois ; mais surtout il ne voulait pas laisser ses troupes se corrompre dans l'inaction. L'ennemi qui pénètre dans une terre étrangère, n'a qu'un moyen de ne pas se perdre ; c'est de réchauffer, par des entreprises toujours nouvelles, le zèle de ses alliés [1].

Il choisit, pour son champ de bataille, une plaine découverte, près d'un ruisseau dont les bords élevés étaient garnis de haies et de buissons. Les Romains avaient l'habitude de craindre les pays boisés où les Gaulois leur dressaient des embûches ; mais ils ne se défiaient pas des plaines ; et cependant, suivant l'observation de Polybe, elles ne sont pas moins propres à ménager des surprises, dès qu'il s'y trouve des roseaux, des broussailles ou des endroits creux capables de cacher de la cavalerie. Annibal profita de la nuit pour y placer en embuscade des troupes

[1] Polyb. l. 3. c. 70.

d'élite : il en donna le commandement à Magon son frère.

Le jour venu, ses Numides passent la Trébie et insultent le camp du consul [1]. Sempronius les voit ; il fait sortir contre eux sa cavalerie, ensuite les gens de traits, puis enfin toute l'armée. Les Numides, suivant l'ordre du général, reculent et repassent la rivière. Le consul, séduit par leur fuite insidieuse, et gonflé de l'avantage que son adroit ennemi lui a laissé remporter la veille, croit n'avoir qu'à se montrer pour être vainqueur. Il donne l'ordre de passer la Trébie. La journée était froide et brumeuse ; il tombait de la neige qui fondait aussitôt, et la rivière était grosse. Les Romains, qui avaient de l'eau jusqu'à la poitrine, étaient tourmentés du froid et de la faim ; car le jour était déjà avancé, et ils n'avaient pas encore pris de nourriture. Pendant qu'ils souffraient, leurs ennemis prenaient tranquillement leur repas, et faisaient manger leurs chevaux [2]. Ils sortent de leur camp, frais et bien repus, et se présentent aux Romains depuis long-tems harcelés par les Numides, qui chargeaient, reculaient, se

[1] Polyb. l. 3. c. 71.
[2] *Ibid.* c. 72.

dispersaient et revenaient à la charge, toujours plus dangereux. Alors commence l'action. Déjà les Romains cèdent, déjà leurs premiers rangs sont poussés, renversés, écrasés par les éléphans, quand les soldats de l'embuscade les surprennent par-derrière. Leur défaite est consommée : il ne se sauva guères plus de dix mille hommes qui se retirèrent à Plaisance [1].

Sempronius écrivit au sénat qu'il avait livré bataille, et que le mauvais tems lui avait enlevé la victoire. On crut d'abord qu'il n'avait éprouvé qu'un léger désavantage : mais quand on sut qu'il avait abandonné son camp, que tous les Gaulois avaient embrassé la cause d'Annibal, que les restes de ses troupes étaient dispersées dans les villes, qu'elles ne tiraient de subsistances que par mer, en remontant le Pô, on sentit toute la grandeur du danger.

C'était dans de semblables circonstances que les Romains déployaient sur-tout leur courage et leurs ressources. Ils envoient des armées en Sicile et dans la Sardaigne ; ils mettent des garnisons à Tarente et par-tout où ils les croient nécessaires. Cnéus Servilius

[1] Polyb. l. 3. c. 73. 74.

et Caius Flaminius, nouveaux consuls, lèvent des troupes étrangères et romaines [1]. Soixante vaisseaux à cinq rangs de rames sont équipés, des munitions sont envoyées à Ariminum (Rimini), et dans l'Etrurie, où doit être le rendez-vous des armées. On demande des secours à Hiéron, qui envoie cinq cents Crétois et mille hommes de troupes légères [2]. Les avantages que Cnéus Scipion avait en Espagne, étaient du moins une consolation des échecs qu'on avait éprouvés en Italie : il avait soumis tous les pays situés en-deçà de l'Ebre, et pris ses quartiers à Tarracone.

Annibal, après sa victoire, avait perdu, par la mauvaise saison, un grand nombre d'hommes et de chevaux, et ne conservait plus qu'un seul éléphant. C'étaient des désastres auxquels devait s'attendre le chef d'une armée transportée, de l'Afrique et de l'Espagne, dans les parties les plus froides de l'Italie et dans le voisinage des Alpes. Mais il savait réparer amplement ses pertes par les alliés que sa politique lui procurait [3]. C'était avec une extrême dureté qu'il traitait

[1] An de Rome 537, avant l'ère vulgaire 217.
[2] Polyb. l. 3. c. 75.
[3] *Ibid.* c. 76.

les prisonniers romains ; il ne leur accordait que le plus absolu nécessaire ; mais il se plaisait à prodiguer aux prisonniers alliés de Rome tous les égards de l'humanité. Il leur faisait entendre qu'il n'était pas venu pour leur faire la guerre, mais pour les servir en combattant leurs véritables ennemis ; qu'il était de leur intérêt de devenir ses amis ; que sa seule ambition était de les rendre à la liberté, et de leur faire recouvrer les pays qu'avaient usurpés sur eux les Romains. Après se les être rendu favorables par ces traitemens et par ces discours, il les renvoya sans rançon. Une telle conduite lui gagnait les peuples auxquels appartenaient ces prisonniers, et rendait à-la-fois ennemis de Rome tous ceux dont l'alliance ou la soumission faisait la plus grande force de cette république [1].

Mais, pour se conserver la faveur des Gaulois, il fallait porter loin d'eux la guerre, et leur épargner les souffrances qu'éprouvent les pays qui en sont le théâtre. Dans le dessein de partir aussitôt qu'il serait possible, il s'informa des différentes routes qui conduisaient à l'ennemi. Elles étaient longues, et ne lui laissaient aucun moyen de cacher sa

[1] Polyb. l. 3. c. 77.

marche. Une seule, celle de l'Etrurie, par les vallées de l'Apennin, n'avait pas ces inconvéniens; mais elle en avait un capable de rebuter tout autre qu'Annibal[1] : c'est qu'on ne pouvait la franchir qu'à travers des marais qu'avaient inondés les neiges et les pluies de l'hiver. D'ailleurs elle était courte, et offrait l'avantage assuré de surprendre les Romains, qui la croyaient impraticable.

Annibal composa son avant-garde d'Africains et d'Espagnols, et les bagages leur furent confiés. Il ne jugeait les munitions nécessaires que pour cette marche : dans la suite, vaincu, il n'aurait besoin de rien; vainqueur, il vivrait sur le pays ennemi. Il mit au centre les Gaulois, et en queue sa cavalerie. Si l'on pouvait soupçonner le général carthaginois d'avoir lu, dès-lors, l'Iliade[2], on croirait qu'il avait pris l'idée de cette ordonnance dans le prince des poëtes : mais le raisonnement est de tous les tems et de tous les lieux, et, quand il est juste, il donne les mêmes résultats. Annibal voulait que sa cava-

[1] Polyb. l. 3. c. 78.

[2] Il apprit le grec dans la suite, mais il ne le savait pas encore; et l'on ne peut guère soupçonner que l'Iliade ait été traduite en carthaginois.

lerie, placée derrière les Gaulois, fût à portée de les pousser et de les faire avancer par force, si ces troupes, ardentes au commencement d'une entreprise, mais faciles à rebuter, s'abandonnaient à leur crainte naturelle de la fatigue et voulaient retourner en arrière. Il fallut marcher dans l'eau pendant trois jours et trois nuits. La plupart des bêtes de somme périrent, moins dures à la fatigue que les hommes. Leur perte fut compensée par un avantage inappréciable dans une telle circonstance : on étendait ces cadavres sur le marais; sur les cadavres, on posait le bagage, et ce fut sur ce bagage que les hommes, accablés de fatigue, parvinrent à goûter quelques instans de sommeil. Ceux des chevaux qui ne moururent pas furent presque tous dessolés. Annibal était monté sur le seul éléphant qui restât; malgré ce soulagement, il fut attaqué d'une fluxion qui le priva d'un œil[1].

Arrivé dans l'Etrurie, il y prit d'abord un repos qu'il sut bien employer à se procurer la connaissance du pays, et celle du caractère de Flaminius. Il apprit que le pays, offrait la plus grande abondance, et que Flaminius était un orateur, habile à capter dans le *Forum* la

[1] Polyb. l. 3. c. 79.

faveur du petit peuple ; mais peu savant dans l'art de la guerre, orgueilleux des forces qu'il commandait et se regardant comme invincible [1]. Plébéïen odieux au sénat, dont il avait provoqué la haine et blessé les intérêts, et redevable de son élection à la faction du peuple, il était pressé d'agir pour humilier les sénateurs par le bruit de ses exploits, et répondre à l'attente de la multitude. Avant de quitter Rome, il aurait dû présider aux féries latines ; mais impatient de tout délai, il s'était échappé furtivement comme un fugitif, pour aller joindre son armée [2]. Annibal comprit qu'il n'aurait qu'à s'avancer, à braver le présomptueux consul, à ravager sous ses yeux la campagne, et que Flaminius ne pourrait supporter les murmures et les sarcasmes de ses soldats sans livrer bataille, d'autant plus incapable de temporiser, qu'il voudrait prévenir l'arrivée de son collègue [3].

Le Carthaginois qui avait intérêt de prévenir cette jonction, se mit à désoler le pays, et feignit de vouloir s'approcher de Rome. C'en fut assez pour attirer contre lui Flami-

[1] Polyb. l. 3. c. 80.
[2] Tit.-Liv. l. 21. c. 63.
[3] Polyb. l. 3. c. 80.

nius, malgré les ordres précis qu'il avait reçus de ne rien hasarder avant sa jonction avec l'autre consul. Annibal choisit à loisir le lieu où il lui serait avantageux de l'attendre et de lui préparer des embûches. Il se décida pour un vallon de médiocre étendue, où l'ennemi ne pouvait parvenir que par un chemin étroit, que bordaient d'un côté les montagnes de Cortone; et, de l'autre, le lac Thrasymène : ce lac a donné son nom à la bataille ou plutôt à la déroute. Flaminius, arrivé le soir, s'engagea dans le défilé avant le jour, sans même s'être ménagé le tems de prendre connaissance des lieux [1]. Entouré d'embuscades, il se vit assailli de toutes parts. Les Romains furent battus, lorsque le consul ne savait pas enore quelles dispositions il devait faire, et qu'eux-mêmes n'avaient pas eu le tems de se mettre en état de défense. Divisés par pelotons, ils ne purent se mettre en ordre de bataille, et les ennemis en firent une boucherie, sans avoir à livrer un combat. Ils tuèrent quinze mille hommes, entre lesquels fut le consul, et ne firent pas un moins grand nombre de prisonniers. Eux-mêmes n'eurent à regretter que quinze cents hommes, presque

[1] Polyb. l. 3. c. 81.

tous Gaulois, qu'Annibal avait eu sans doute la politique d'exposer plus que les autres ; de même qu'après sa victoire sur les bords de la Trébie, il continua de renvoyer les alliés de Rome sans rançon, et de retenir les Romains dans une rude captivité, se donnant toujours pour l'ami et le libérateur de l'Italie [1]. Quoique Tite-Live affecte de le traiter de barbare, il avoue qu'il fit chercher avec grand soin le corps de Flaminius, pour lui accorder les derniers honneurs [2]. Nous le verrons exercer la même piété envers le corps de Marcellus ; et nous verrons, au contraire, les Romains traiter en barbares les restes d'un général malheureux, frère d'Annibal, et bien respectable à ce titre.

A-peu-près dans le tems que se donnait cette bataille, l'autre consul, campé près d'Ariminum, apprit qu'Annibal était entré dans l'Etrurie, et que déjà même il se trouvait en présence de son collègue. Sa première pensée fut de s'y porter avec son armée entière : mais elle était trop pesante pour faire des marches rapides. Il fit partir à la hâte quatre mille hommes de cavalerie. Annibal

[1] Polyb. l. 3. c. 84. 85.
[2] Tit.-Liv. l. 22. c. 7.

venait de remporter la victoire, quand il apprit que ce renfort arrivait à une armée qui n'était plus. Il envoya Maharbal à sa rencontre, avec des piquiers et un parti de cavalerie. Maharbal, du premier choc, taille en pièces la moitié de la troupe; l'autre se sauve sur une hauteur, et, le lendemain, elle est obligée de se rendre.

La nouvelle de ce dernier échec fut portée à Rome trois jours après celle de la première défaite. Déja le peuple était dans la consternation : le sénat conservait encore de la fermeté; mais alors il tomba dans le même abattement que la multitude.

Annibal se regardant comme assuré désormais du succès de toutes ses entreprises, ne crut pas devoir encore s'approcher de Rome : ce fut peut-être une faute. Il voulait attendre, sans doute, que, par de nouveaux revers, le découragement y fût au comble, et qu'on n'osât plus même y concevoir la pensée de lui résister. Il s'avança vers les bords de la mer Adriatique, marquant son passage par la dévastation; ce fut ainsi qu'il traversa le pays des Ombriens et des Picentins, et qu'en dix jours, il parvint au voisinage de la côte. Il fit dans sa marche un tel butin, que ses

soldats surchargés abandonnaient les objets les moins précieux. Comme ils étaient embarrassés du nombre des prisonniers, ils avaient ordre de tuer tout ce qui était en âge de porter les armes : ordre barbare, dont il ne faut pas rejeter l'horreur sur les seuls Carthaginois, et qui, d'ordinaire, était mis sur-tout en vigueur dans la prise des villes [1].

Annibal, dans un pays fertile, eut bientôt rétabli ses hommes et ses chevaux, ruinés par la disette. Maître des armes de tant d'ennemis qu'il avait fait périr, et de toutes celles qui s'étaient trouvées dans les villes dont il s'était emparé, il put en donner à ses troupes africaines et espagnoles, et se prépara l'avantage de combattre les Romains avec des armes romaines, supérieures à celles de tous les autres peuples.

Carthage qui reçut, pour la première fois, des nouvelles d'Annibal lorsqu'il eut gagné les bords de la mer, put reconnaître que toutes les forces de la république résidaient dans ce grand capitaine. Par-tout où il n'était pas, elle cédait à l'ascendant des Romains [2]. Ceux-ci, vaincus en Italie, étaient

[1] Polyb. l. 3. c. 86.
[2] *Ibid.* c. 87.

victorieux en Espagne ; ils apprenaient au monde qu'ils avaient d'habiles généraux, mais qu'aucun n'était digne de se mesurer avec le héros de Carthage ; et ils confirmaient également la gloire de ce grand homme par leurs victoires remportées loin de lui, et par les défaites qu'il leur faisait éprouver. Cnéus Scipion battit sur mer Asdrubal qui avait une flotte de quarante vaisseaux et qui en perdit vingt-cinq. Le consul Servilius, avec le même bonheur, chassa une flotte de soixante et dix vaisseaux qui abordait à Pise. Il passa de là en Afrique, où il mit à son gré les peuples à contribution.

Publius Scipion, le même qu'Annibal avait vaincu près du Tésin, eut ordre de joindre son frère Cnéus avec vingt vaisseaux. Alors, pour la première fois, les Romains passèrent l'Ebre. Ils s'approchèrent de Sagonte. Dans cette ville, étaient gardés les otages qu'Annibal s'était fait remettre par les peuples qui lui inspiraient de la défiance. Bostar, commandant carthaginois, homme simple, les avait sous sa garde : ils furent livrés à Scipion par l'adresse et la perfidie d'un Espagnol, qui trompa la crédulité de Bostar. Les Scipions rendirent ces otages à leurs familles,

et se concilièrent ainsi la bienveillance des villes auxquelles ils appartenaient. On célèbre la vertu des Scipions, et il serait odieux de vouloir attenter à leur renommée ; mais leur conduite fut la même que celle d'Annibal à son entrée en Italie, et la postérité, séduite par les Romains, accuse Annibal d'une politique perfide [1].

Mais que gagnait la république à ses victoires lointaines, quand elle avait un redoutable ennemi dans son sein; quand, toujours victorieux, il pouvait se présenter bientôt aux portes de Rome? On eut recours à l'autorité dictatoriale, dont, depuis trente-trois ans, on n'avait plus fait usage pour le commandement des armées. Elle fut conférée, après la malheureuse journée de Thrasymène, à Q. Fabius Maximus, qui sauva sa patrie, mais qui, long-tems, eut la réputation de la mal servir : homme du plus grand courage dont l'histoire ait conservé le souvenir, puisqu'il eut même celui de sacrifier sa renommée à l'intérêt de l'Etat. On lui donna, pour général de la cavalerie, M. Minutius [2].

Flaminius n'avait pas été plutôt décoré du

[1] Polyb. l. 3. c. 95. 99.
[2] *Ibid.* c. 87.

consulat, que nous l'avons vu, dans la crainte d'être retenu sous quelques prétextes par la haine du sénat, s'évader de Rome pour aller se mettre à la tête des légions, sans avoir pris les auspices, sans avoir fait des vœux au dieu Mars, sans avoir célébré les grands jeux en l'honneur de Jupiter, sans avoir consulté les livres de la Sibylle. Les Romains attribuaient leurs malheurs à son impiété. Fabius évita de mériter un semblable reproche : soit qu'il partageât les superstitions populaires, soit qu'il sentît qu'il est des tems et des circonstances où l'homme d'Etat doit respecter les erreurs de la multitude et les faire servir à ses desseins, au lieu de les combattre ; il remplit avec scrupule tous les usages religieux, et tous les rits que lui prescrivirent les gardes des livres sibyllins, et ne négligea rien de ce qui pouvait persuader au peuple qu'il s'était rendu le ciel favorable [1].

Annibal avait été appelé par les Campaniens. Il était alors dans l'Apulie, que nous appelons la Pouille. Le dictateur vint camper en sa présence, à la distance d'un peu moins de deux lieues. Le Carthaginois veut mettre à profit les premiers instans pour effrayer les

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 9.

ennemis, et range son armée en bataille devant le camp des Romains : personne ne sort, il est obligé de retourner dans ses retranchemens [1]. Fabius avait pris la ferme résolution de ne rien hasarder, de se tenir en observation, et d'attendre, pour agir, l'occasion d'un succès assuré. Toujours fidèle à ce plan, il eut à braver le mépris. On l'accusait de timidité ; mais il força tout le monde enfin à reconnaître que, dans les conjonctures, on n'avait pu montrer plus de sagesse. Il voyait en effet des ennemis continuellement exercés dans les combats depuis leur première jeunesse, souvent victorieux en Espagne, et trois fois vainqueurs en Italie, des Romains eux-mêmes et de leurs alliés. Il les voyait sous les ordres d'un général élevé avec eux, et, depuis l'enfance, accoutumé aux affaires de campagne ; mais sur-tout, il savait que leur seule ressource était dans la victoire. Il trouvait tout le contraire dans l'armée romaine, et sentait le danger d'une affaire décisive qui ne pouvait guères être que malheureuse [2]. Avec les deux avantages que les Romains avaient sur les ennemis, des subsistances assurées, et des armées que des re-

[1] Polyb. l. 3. c. 87. [2] *Ibid.* c. 89.

crues faciles pouvaient entretenir toujours également nombreuses, ils devaient, avec le tems, obtenir la supériorité. Il conduisit donc toujours son armée dans le voisinage de celle des ennemis; et, par la connaissance qu'il avait du pays, toujours il savait se camper à son avantage. Comme il avait soin de se ménager, par les derrières, les moyens d'être sans cesse rafraîchi de munitions, il ne souffrait pas que ses soldats sortissent des retranchemens, et les partis ennemis ne pouvaient quitter les leurs pour fourrager ou chercher des subsistances, sans tomber dans ses mains et être taillés en pièces. C'etait ainsi qu'il ruinait insensiblement l'armée d'Annibal, et qu'il rendait le courage à ses soldats abattus de leurs derniers malheurs, en leur procurant de fréquens avantages dans de petites affaires.

Tant de circonspection déplaisait à Minutius. Il répétait avec la multitude, que le dictateur était un homme mou, qui ne savait pas forcer les circonstances. Il se vantait d'être déterminé, dans l'occasion, à tomber sur les ennemis, sans se laisser étonner par de vains périls. Ces rodomontades le rendaient agréable aux Soldats : ils croyaient que le dictateur leur ôtait des mains la victoire, et qu'ils ne

manqueraient pas de se signaler, s'ils étaient conduits par le général de la cavalerie.

Cependant les Carthaginois, ravageant tout autour d'eux, désolant les campagnes, incendiant les villages, passent l'Apennin, et entrent dans le Samnium, pays encore vierge, qui ne s'était pas ressenti des maux de la guerre. Ils courent le Bénéventin, colonie romaine, ils prennent Venuse, place forte et remplie de richesses. Toujours les Romains étaient à leur suite, éloignés, tout au plus, d'une ou deux marches de chemin [1].

Annibal, voyant que Fabius ne le quittait pas, mais que toujours il évitait de combattre, résolut de passer dans les plaines de Capoue et dans les campagnes de Salerne. C'était le plus riche et le plus beau pays de l'Italie. Il espérait ou forcer les ennemis à combattre, ou faire connaître manifestement qu'il était maître du pays entier, et que les Romains lui cédaient tout ce qui n'était pas défendu par des murailles. De là, il se représentait les villes effrayées se déclarant à l'envi contre les Romains. C'est ce qu'aucune n'avait fait encore après les victoires qu'il avait remportées, tant la puis-

[1] Polyb. l. 3. c. 90.

sance romaine excitait d'enthousiasme ou répandait de terreur [1].

Fabius admira l'audace d'Annibal, mais sans changer de conduite. Pour exciter les Romains à le suivre, il feignit n'avoir pas moins que personne l'ardeur de combattre ; mais arrivé dans les campagnes voisines de Falerne, il se tint sur les hauteurs, sans permettre aux soldats de descendre dans la plaine. Il sentait le faible de son armée ; il ne se dissimulait pas la supériorité de la cavalerie numide, et prévoyait que, dans une campagne découverte, elle ne manquerait pas d'avoir l'avantage.

Annibal, chargé de butin, ne pouvait plus subsister dans la Campanie qu'il avait dévastée. Il ne songeait plus qu'à mettre en sûreté sa proie, et à retourner dans l'Apulie pour y prendre des quartiers d'hiver. Il fallait retourner par les gorges qu'il avait franchies. Elles étaient propres à des embuscades, et Fabius les fit occuper par quatre mille hommes, disant à ses troupes que, si elles avaient tant d'envie de combattre, elles en allaient trouver l'occasion. Lui-même, avec la force de son armée, assit son camp sur une hauteur qui dominait l'entrée du défilé [2]. Là, il espérait enlever aux

[1] Polyb. l. 3. c. 91. [2] *Ibid.* c. 92.

Carthaginois leur butin, et peut-être terminer la guerre par leur entière défaite.

Annibal reconnut toute l'étendue du danger, et s'en tira par son adresse. Il fit appeler Asdrubal, qui commandait ce que nous appellerions le corps du génie, et lui ordonna de faire rassembler au plutôt la plus grande quantité de bois sec qu'il serait possible, de choisir deux mille bœufs des plus vigoureux, de leur attacher aux cornes des faisceaux de ce bois, et, lorsqu'il en recevrait le signal, d'y faire mettre le feu, et chasser ces bœufs sur les hauteurs. Le signal fut donné dans la plus grande obscurité de la nuit. Les bœufs, fortement aiguillonnés, et troublés par la crainte et par la douleur, se dispersèrent sur toutes les collines [1]. Les Romains postés dans le défilé, voient ces feux mouvans, et croient que ce sont les Carthaginois qui se retirent par les montagnes. Ils y courent confusément. Fabius ne peut rien comprendre à ce qui se passe : il conçoit bien que c'est une ruse de guerre ; mais en quoi consiste cette ruse, et quel en est l'objet ? Trop prudent pour s'exposer, ou plutôt pour exposer l'Etat à un péril inconnu, il reste dans son camp en attendant le jour. Le

[1] Polyb. l. 3. c. 93.

jour vient, et lui découvre que les ennemis ont fait leur retraite par le défilé même où il avait préparé leur perte. Cet événement donna contre lui une nouvelle prise aux mauvais discours : on ne lui épargna pas même le reproche de lâcheté.

Cependant il fut obligé d'aller à Rome présider à des cérémonies solennelles. Tel était chez les Romains l'un des dangereux effets de la superstition, qu'il fallait souvent qu'un général, lorsque sa présence était le plus nécessaire à la tête de son armée, l'abandonnât sous la conduite de commandans subalternes, pour aller remplir à Rome des fonctions purement sacerdotales [1]. Il recommanda en partant à Minutius de ne point livrer de combat, et Minutius n'aspirait qu'à trouver l'occasion de désobéir [2]. Elle se présenta. Annibal avait établi son camp à la vue d'un lieu nommé Gérunion ou Géryon, où il voulait prendre son quartier d'hiver. Il l'avait fortifié de fossés, et ne cherchait plus à combattre. Chaque jour, il faisait sortir les deux tiers de ses troupes, l'un pour fourrager, l'autre pour chercher des munitions. Minutius, à l'exemple de Fabius, se tenait sur les hauteurs; mais ce n'était que

[1] Polyb. l. 3. c. 94. [2] *Ibid.* c. 95.

pour attendre le moment d'attaquer. Il apprend qu'une grande partie des Carthaginois est hors du camp ; il fait descendre dans la plaine un détachement de cavalerie, et attaque avec avantage des fourrageurs épars. Lui-même, avec ses légions, va insulter les retranchemens d'Annibal, qui se défendit avec peine, perdit du monde, et ne put repousser les Romains avant que quatre mille hommes fussent rentrés dans le camp [1].

Minutius fit passer à Rome le récit de cet exploit. On blâmait l'inactivité du dictateur, on loua l'indiscipline du général de la cavalerie. Le mécontentement redoubla contre Fabius. On disait qu'il ne savait ni faire naître les occasions, ni les saisir ; et, ce qu'on n'avait jamais vu, comme la loi ne permettait pas de le destituer, on donna un commandement absolu à Minutius, ensorte que, sous des noms différens, on eut en effet deux dictateurs.

L'injustice des Romains ne put engager Fabius à changer de principes. Il eut la généreuse opiniâtreté de bien servir la patrie en dépit d'elle-même. De retour à son camp, il offrit à Minutius de commander à son tour, ou de partager avec lui l'armée. Minutius préféra

1 Polyb. l. 3. c. 100. 102.

ce partage. En ne jouissant que d'un commandement alternatif, il aurait craint de perdre une occasion de s'illustrer. Les deux généraux se séparèrent, et chacun d'eux établit son camp à un mille à-peu-près l'un de l'autre [1].

Annibal fut instruit de leurs divisions, et en conçut d'heureuses espérances. Il ne songea plus qu'à piquer la vanité du général de la cavalerie. Il logea pendant la nuit des troupes en embuscade dans certains endroits creux de la plaine, et, au point du jour, il fit sortir des troupes légères, comme pour s'emparer d'une hauteur qui se trouvait entre les deux camps. Minutius croit voir l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire. Il envoie des troupes légères disputer ce poste, les fait bientôt soutenir par de la cavalerie, et fait sortir enfin son infanterie pesante [2]. Alors Annibal sort de ses retranchemens à la tête de son armée : la cavalerie romaine, repoussée sur l'infanterie, la met en désordre. Annibal donne le signal, et les troupes embusquées se lèvent au nombre de cinq mille hommes d'infanterie et de cinq cents de cavalerie. Les Romains sont attaqués de toutes parts. Une prompte défaite allait punir sur eux la témérité de leur général : mais

[1] Polyb. l. 3. c. 103. [2] *Ibid.* c. 104.

Fabius, assez vengé, ne voulut pas être témoin de leur perte. Il s'avance. Annibal est trop circonspect pour se hasarder contre des troupes fraîches, et contre un général qu'il estime. Il donne le signal de la retraite. On reconnut alors que l'audace de Minutius devait tout perdre, et que la sage timidité de Fabius avait tout sauvé. Les deux camps se réunirent, et il n'y eut plus de commandant que Fabius [1].

Minutius répara du moins sa faute par son repentir : ce fut lui-même qui conduisit ses légions au camp du dictateur : il abjura dans ses mains le pouvoir qu'il avait reçu du plébiscite, l'appela son père, et ajouta qu'il ne devait à son père que la vie, mais qu'il devait à Fabius et son propre salut, et celui de tous les hommes qu'il avait conduits avec tant de légèreté [2].

Cependant Annibal tira parti de la victoire qu'il venait de remporter. Il réunit à son camp, par un fossé, la colline qui était devenue sa conquête, la fortifia, et se mit en état de n'être pas inquiété pendant l'hiver [3].

Fabius abdiqua la dictature, à l'expiration

[1] Polyb. l. 3. c. 105.

[2] Tit-Liv. l. 22. c. 29. — Plut. in Fabio.

[3] Polyb. l. 3. c. 106.

des six mois pendant lesquels il devait en jouir. Il faut observer qu'il n'avait pas été créé dans les formes accoutumées. C'était à Cnéus Servilius, resté seul des deux consuls, qu'il appartenait de le nommer ; mais il était absent : la terreur générale et la nécessité ne permettaient point de délai, et ce fut le peuple qui, contre l'usage, nomma Fabius : mais sa gloire, ses services, la reconnaissance des Romains qui voulurent honorer sa mémoire, lui ont fait donner le titre de dictateur, quoiqu'il n'eût été en effet que prodictateur, ou, comme nous nous exprimerions dans notre langue, vice-dictateur [1]. Cette particularité nous donne la raison des déboires qu'éprouva ce grand homme, pendant sa magistrature, de la part du général de la cavalerie et de celle du peuple. S'il avait eu, dans toute sa plénitude, l'autorité dictatoriale, autorité qui imposait, sous peine de la hache, la plus entière, la plus prompte soumission, Minutius n'aurait osé lui désobéir, ni le peuple élever à l'égal de Fabius, ce subalterne indocile, dont la désobéissance avait mérité la mort.

Par l'abdication de Fabius, l'autorité revint aux deux consuls, Servilius et Attilius. Ce

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 8.

dernier fut subrogé à Flaminius, mort pendant son consulat. Ils furent fidèles au plan conçu par le dictateur, évitant les actions critiques, observant toutes les démarches de l'ennemi, tombant sur ses détachemens, lui enlevant ses convois, le tourmentant sans cesse, et le ruinant en détail. Annibal mettait ses espérances dans les nouvelles élections, et elles le servirent bien [1].

Rome était dans un état de fermentation, comme il arrive toujours dans les tems désastreux. Le peuple, égaré par les tribuns et par des esprits turbulens, attribuait aux patriciens les malheurs de l'Etat; on les accusait d'avoir appelé les Carthaginois en Italie, et d'éviter, pour les y maintenir, toutes les occasions de les vaincre. Quoique les bons esprits rendissent justice à Fabius, les agitateurs du peuple continuaient de le lui représenter comme un traître, un suppôt de la faction sénatoriale, qui avait voulu livrer l'Italie aux Carthaginois, comme si le sénat n'aurait pas tout perdu, en livrant la patrie aux étrangers [2]. Mais il n'est pas nécessaire de respecter la vraisemblance pour tromper le peuple; il suffit de remuer ses passions ou de lui inspirer des terreurs

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 32. [2] *Ibid.* c. 34.

chimériques : sa crédulité fait le reste, et le mène souvent plus loin que ne voudraient ses conducteurs.

Entre les détracteurs de Fabius et des patriciens, se distinguait un certain C. Terentius Varro, homme né dans une profession que l'opinion publique rendait ignoble aux yeux des Romains [1] : il était fils d'un boucher; lui-même s'était enrichi dans le courtage. Il s'était rendu agréable à la multitude, en plaidant pour ce qu'il y avait d'hommes plus sordides dans la plus basse populace, et en déclamant avec fureur contre les patriciens. C'était par ces moyens qu'il était parvenu à la questure, aux deux édilités plébéienne et curule, et enfin à la préture. Il se mit sur les rangs pour le consulat, et y fut porté par la faveur populaire. Le sénat eut beaucoup de peine à lui faire donner pour collègue, Lucius Emilius Paulus, homme consulaire, qui avait commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos [2].

Pendant que Rome s'affaiblissait en se donnant un général méprisable, elle crut se pro-

[1] Valer. Max. l. 3. c. 4.

[2] An de Rome 538, avant l'ère vulgaire 216. — Les Æmilius Paulus ou Paullus formaient une branche de la maison Æmilia. Plusieurs se rendirent célèbres. Les

curer une force invincible en augmentant le nombre de ses troupes [1]. On avait coutume de ne lever que quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. On en donnait deux à chacun des consuls : les alliés fournissaient le même nombre de fantassins et le triple de cavalerie. Mais dans cette occasion, comme dans celles qui exigeaient des mesures extraordinaires, on leva huit légions de citoyens, et on les composa chacune de cinq mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Le contingent des alliés fut augmenté dans la même proportion, et l'armée fut composée de quatre-vingt mille hommes de pied et de plus de six mille de cavalerie. Annibal, plus faible de moitié, était plus fort par le nombre et la bonté de sa cavalerie [2].

Il était campé près des bords de l'Aufide, dans l'Apulie, à la vue des ruines de Cannes, petite ville qui avait été rasée l'année pré-

Français ont contracté l'usage de transposer ces deux noms, et de leur ôter la terminaison latine, pour un seul des Romains de cette branche, celui qui fut vainqueur de Persée ; ils le nomment *Paul-Emile*.

[1] Polyb. l. 3. c. 107. 108.

[2] *Ibid.* c. 113.

cédente, et dont le château, qui subsistait encore, servait de magasin aux Carthaginois. Ce fut après qu'elle avait cessé d'exister, que son nom devint célèbre par le désastre des Romains.

Au départ des consuls, le sénat conduisit avec honneur Emilius : le peuple fit à Varro un cortège tumultueux. Annibal fut moins affligé de l'augmentation de l'armée romaine, que flatté de la voir aux ordres de nouveaux commandans. Il espéra que les principes seraient changés avec les généraux [1]. Ceux-ci commandaient chacun un jour alternativement. Il leur présenta l'occasion d'engager une affaire : mais c'était Emilius qui commandait ce jour-là. Il y eut une escarmouche où les Romains ne perdirent que cent hommes et en tuèrent dix-sept cents aux ennemis. Le consul ne permit pas de les poursuivre. Il était sûr qu'ils seraient bientôt obligés de décamper faute de subsistance, et ne voulait pas perdre des hommes et tenter la fortune, pour la vaine gloire de battre des ennemis qu'il regardait comme vaincus. Varro ne manqua pas de crier à la trahison, assurant qu'on avait laissé échapper les Carthaginois, et qu'il n'avait tenu

[1] Polyb. l. 3. c. 107.

qu'aux Romains de consommer leur défaite [1].

Le lendemain, il eut les faisceaux à son tour, et présenta lui-même la bataille aux Carthaginois. Comme il avait des troupes plus nombreuses, il aurait pu s'étendre et essayer de renfermer les ennemis ; il eut la maladresse de donner à son armée peu de front et beaucoup de profondeur.

Annibal, au contraire, donna un large front à la sienne, et en disposa le centre dans la forme d'un croissant, dont la partie convexe, se présentant aux ennemis, s'avançait beaucoup au-delà des deux ailes [2]. On ajoute que, par son ordre, quatre cents Numides, ayant de courtes épées cachées sous leurs cuirasses, passèrent avant l'action, comme des transfuges, du côté des Romains, et jetèrent en s'approchant, leurs javelots et leurs boucliers. Les Romains reçurent sans défiance des hommes qui semblaient désarmés, ne les fouillèrent pas, et les firent passer à la queue [3]. La journée commença par des escarmouches de troupes légères, et l'avantage fut à peu-près égal des deux parts. Mais il n'en fut pas de

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 45.

[2] Polyb. l. 3. c. 113. — Tit.-Liv. l. 22. c. 47. 49.

[3] Valer. Max. l. 7. c. 4.

même quand la cavalerie gauloise et africaine eut donné sur la cavalerie romaine. Ce fut, de la part des Gaulois et des Africains, un combat de barbares : combat horrible, qui ne ressemblait point aux actions ordinaires. Au lieu de faire des évolutions, de s'avancer, de charger, de reculer pour charger encore, chaque cavalier s'attachait à un cavalier ennemi, le pressait, l'enveloppait de ses bras, l'enlevait de dessus son cheval, en sautait lui-même, et, comme dans les luttes de l'arêne, s'efforçant de le terrasser, il le poignardait après l'avoir mis hors d'état de se défendre. Les Romains, déconcertés par cette manière extraordinaire de combattre, firent peu de résistance et presque tous furent taillés en pièces.

L'infanterie romaine attaque le centre de l'armée carthaginoise, qui s'avance en se détachant des aîles : les ennemis cèdent ; leurs rangs se serrent à mesure qu'ils reculent, parce qu'au lieu de rester étendus pour former un croissant, ils tendent à former une ligne droite. Les Romains, conduits par leur inepte général, poursuivent ce perfide avantage ; et, comme le centre auquel ils s'attachent opiniâtrément continue toujours de flé-

chir, ils finissent par se trouver entre les deux aîles ennemies, qui, se repliant, la droite vers la gauche et la gauche vers la droite, les renferment de toutes parts. En même tems les faux déserteurs Numides tirent les épées qu'ils avaient cachées, ramassent à terre les boucliers des morts, et percent les Romains par-derrière, ou leur coupent les jarrets. En vain où se trouvait Emilius, il rétablit plusieurs fois le combat : son collègue avait tout perdu ; il ne put gagner qu'une mort glorieuse [1]. Avec lui périrent les deux consuls de l'année précédente : soixante et dix mille Romains ou alliés restèrent sur la place ; dix mille furent faits prisonniers sans avoir combattu. Ainsi le nombre des morts et des prisonniers surpassa du double celui des vainqueurs , et chaque soldat de l'armée carthaginoise tua ou prit deux Romains.

L'auteur d'un si grand désastre, Varro, parvint à se sauver à Venuse (aujourd'hui Venosa, dans la Basilicate) avec cinquante hommes. S'il n'avait pas livré cette funeste bataille, Annibal était perdu. On sut dans la suite qu'il ne lui restait plus que pour quelques jours de subsistances [2]. Déjà même se

[1] Polyb. l. 3. c. 115.

[2] *Ibid.* c. 117.

préparaient des soulèvemens dans ses troupes, qui commençaient à éprouver la disette et qui ne recevaient pas leur solde. Il acquit par sa victoire tout ce qui lui restait à soumettre en Italie : les Tarentins, les Lucaniens embrassèrent son parti ; les Campaniens le recherchèrent ; il eut pour lui tout ce qui était connu sous le nom de Grande-Grèce : il fut appelée à Capoue par une partie des habitans [1].

« Savez-vous, lui dit Maharbal après la « bataille, ce que vous venez de gagner ? « C'est que, dans cinq jours, vous souperez « au Capitole. Partez avec la cavalerie, et « arrivez avant que l'on sache que vous êtes « en marche ». Annibal loua le conseil de Maharbal ; mais il ajouta qu'il fallait du tems pour y réfléchir. « Les Dieux, reprit Maharbal, n'ont pas donné tout à tous les hommes. « Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais « pas profiter de la victoire [2]. »

Polybe dit qu'à la nouvelle de la funeste journée de Cannes, les Romains croyaient eux-mêmes leur domination détruite, et que,

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 43.

[2] *Ibid.* c. 51.

dans leur consternation, ils attendaient à tout moment Annibal [1].

S'il était donc arrivé en même-tems que cette affreuse nouvelle, avant que le sénat eût eu le tems de délibérer; dans le tems que les citoyens voulaient fuir, et qu'on fut obligé de mettre des gardes aux portes pour les empêcher de sortir [2]; s'il se fût montré aux portes de Rome, quand elle apprenait qu'elle n'avait plus d'armée, qui croira que ces portes lui eussent été fermées? Qui l'aurait empêché d'entrer? Aurait-ce été les vieillards qui composaient le sénat, et qui n'auraient pas eu le tems de se concerter, de se réunir à aucune opinion? Aurait-ce été le peuple sans chefs, sans armes, plongés dans l'abattement? Et si une fois Annibal eût été maître de Rome, qui aurait pu l'en chasser, quand il aurait eu dispersé les sénateurs; quand des piquets auraient investi le *Forum* et empêché les assemblées du peuple; quand le moindre projet de soulèvement aurait été puni de mort; quand les alliés se seraient déclarés pour le vainqueur; quand la plupart, connaissant par expérience la pesanteur du joug de Rome,

[1] Polyb. l. 3. c. 118.

[2] Tit.-Liv. l. 22. c. 55.

et ne connaissant pas encore celle du joug de Carthage, auraient cru qu'ils venaient de recouvrer la liberté ? L'étonnement aurait commencé l'ouvrage ; les caresses politiques d'Annibal l'auraient terminé ; le tems, si la conduite des vainqueurs avait été sage, l'aurait consolidé. On peut donc croire que Maharbal avait raison, et qu'Annibal ne sut pas profiter de la victoire. On a beau nous vanter le grand caractère des Romains : par-tout le peuple est le même ; les conjonctures seules font la différence. Il est fier, quand les circonstances lui donnent une grande idée de sa force et lui inspirent de l'enthousiasme : il est lâche, quand elles ne lui laissent que le sentiment de sa faiblesse. Florus n'a peut-être fait que nous transmettre la pensée des Romains les plus judicieux, quand il n'a pas craint d'affirmer, sans aucun doute, que la journée de Cannes devait être la dernière de Rome, si, comme Annibal avait su vaincre, il avait su mettre à profit sa victoire [1]. Tite-Live avait dit aussi qu'on croyait assez généralement que le délai d'un seul jour avait sauvé la république [2].

Qu'on juge de ce qui serait arrivé si An-

[1] Florus, l. 2. c. 6.

[2] Tit.-Liv. l. 22. c. 51.

nibal eût été établi dans Rome, quand on apprit qu'au couchant de l'Italie, l'armée du préteur Postumius venait d'être défaite par les Gaulois, et que les villes se déclaraient en faveur de Carthage; et qu'au levant, les villes soumises par la force, et toujours amies de l'indépendance, ne respiraient que la liberté; quand par-tout régna la discorde et l'esprit d'insurrection; quand on reconnut, pour des ennemis long-tems cachés, ceux qu'on appelait les alliés des Romains; quand le successeur d'Hiéron abjura leur pesante amitié; quand la Grèce applaudit aux succès d'Annibal; quand Philippe de Macédoine offrit son alliance au vainqueur. Le nom romain eût peut-être cessé d'exister. L'Italie, divisée en petits états, n'eût point été une puissance; ou, réunie sous la domination punique, elle serait devenue une puissance carthaginoise, et l'Histoire de l'Europe entière, depuis cette époque jusqu'à nos jours, aurait été fort différente de ce qu'elle est. Peut-être cette partie du monde ne serait-elle pas encore civilisée; peut-être sa civilisation, ses sciences, ses arts seraient-ils autres qu'ils ne sont : car elle a primitivement tout reçu des Romains, qui avaient tout reçu des Grecs.

Retournons aux événemens qui suivirent la bataille de Cannes. Quatre mille hommes de pied et deux cents de cavalerie s'étaient réfugiés à Canusium (Canosa). Le commandement de cette faible troupe fut déféré d'un commun accord à Appius Claudius Pulcher, et à ce Cnéus Publius Scipion, qui sera le héros de Rome, mais qu'alors sa jeunesse semblait devoir écarter de l'honneur qu'on lui accordait. Il apprend que des jeunes gens des meilleures familles, désespérant du salut de la république, ont résolu de s'embarquer et d'abandonner l'Italie. Il court, accompagné de peu de monde, dans la maison où ils sont rassemblés; il entre l'épée nue : « Je jure, « dit-il, avec ce ton d'inspiration qu'il s'était « rendu naturel, je jure de ne pas aban- « donner la république, ni souffrir que d'au- « tres l'abandonnent ». Puis, s'adressant à Cécilius, que ces jeunes gens ont choisi pour chef : « Cécilius, et vous tous qui êtes ici « présens, prêtez ce même serment, dit-il ; « celui qui refusera de le prêter avec moi, « périra par cette épée. » Tous montrèrent la plus ferme résolution de périr, s'il le fallait, pour la patrie ; et les plus lâches furent ceux qui affectèrent le plus de courage, précisé-

ment parce qu'ils avaient le plus de peur [1].

Dans le même tems, quatre mille hommes qui s'étaient dispersés dans la campagne, se rendirent à Venuse auprès du consul. Celui-ci, invité par ceux de Canusium, vint faire avec eux sa jonction. Il se trouvait dès-lors avoir sous ses ordres une espèce d'armée consulaire capable de se défendre, sinon par les armes, au moins par les murailles dans lesquelles elle était renfermée. On ne savait pas même à Rome qu'on eût ce faible reste de tant de forces : on croyait tout perdu, et les deux consuls et les deux armées [2].

On apprit enfin la vérité par une lettre de Varro. On n'entendait que des cris de mères privées de leurs fils, de femmes privées de leurs époux. Mais s'il n'était pas de soulagement à la douleur, il en était du moins à la crainte. On sut qu'Annibal, qui déjà aurait dû être aux portes de Rome, restait encore sur le champ de bataille, occupé à rassembler, à considérer des dépouilles, et à mettre un prix à la vente des prisonniers. Comme le danger était moins pressant, on eut la force de prendre des mesures pour le salut de l'Etat [3]. On

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 52. 53.

[2] *Ibid.* c. 54. [3] *Ibid.* c. 56.

enrôla des jeunes gens qui avaient moins de dix-sept ans, plusieurs même qui ne faisaient qu'entrer dans l'adolescence : on sollicita, on pressa, on reçut les secours de ce qu'il restait d'alliés ; on vida les prisons pour faire des soldats ; on racheta huit mille esclaves pour leur donner des armes. Enfin on trouvait des hommes ; mais les armes manquaient encore : on tira des temples et des portiques celles qu'on avait prises sur les ennemis, et toutes ces épées enlevées aux Gaulois, dont la mauvaise trempe avait occasioné leur défaite. Le malheur augmente la superstition. On consulta les livres de la Sybille : on crut, dans une calamité extraordinaire, devoir recourir à des expiations inusitées, et l'on enterra vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise. On croyait appaiser les dieux en outrageant l'humanité. On découvrit que deux Vestales avaient enfreint leur vœu de chasteté ; et l'on se figura que Rome avait été vaincue, parce que deux vierges avaient cessé de l'être. L'une fut enterrée vive ; l'autre prévint ce supplice en se donnant la mort. Son amant fut frappé de verges par les mains du grand-pontife, jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups ! Quelles mœurs que celles d'un peuple

chez qui le grand-prêtre fait l'office de bourreau [1] !

Annibal offrait de rendre les prisonniers pour une faible rançon. Sur l'avis trop rigoureux de Manlius Torquatus, il fut résolu de les laisser dans les fers. Le sénat voulait effrayer, par ce terrible exemple, ceux qui aimeraient mieux ménager leur vie que disputer jusqu'à la mort leur liberté et celle de l'Etat [2].

Le consul fut appelé à Rome. Il était sorti de cette ville aux acclamations de la multitude, et son collègue avait seul reçu des honneurs de la part du sénat. Ces mêmes sénateurs, après une défaite qu'il s'était attirée, crurent devoir respecter en lui, et le malheur, et la dignité du seul magistrat que Rome eût conservé. Ils sortirent au-devant de lui, et le remercièrent de n'avoir pas désespéré du salut de la république [3].

[1] Tit.-Liv. l. 22. c. 57.

[2] *Ibid.* c. 58.

[3] Plutarch. in Fabio, tom. 1, pag. 400, édit Londin. Après la bataille de Cannes, Polybe nous abandonne. Nous n'avons, sur la suite de la seconde guerre punique, que quelques fragmens de son ouvrage. Mais comme Tite-Live n'a fait le plus souvent que le traduire dans ce

Marcellus était alors en Sicile. Au courage, à l'adresse, à la force corporelle, il joignait l'humanité ; terrible dans les combats, doux et modeste quand il avait déposé les armes. Il ne mériterait pas de nos jours cet éloge que lui donne Plutarque ; mais les anciens ne connaissaient la guerre qu'accompagnée de férocité.

Les Romains n'estimaient encore que la valeur sanguinaire : cependant Marcellus emprunta quelque chose aux mœurs des Grecs. Il aimait les arts de ce peuple ingénieux ; il estimait ceux qui s'y distinguaient ; et, sans avoir lui-même le loisir de les cultiver, il en sentait tout le prix. Rome n'avait plus de généraux qui parussent mériter sa confiance, que Fabius Maximus et Marcellus. Le premier, habile à épargner à sa patrie des revers ; le second, plein d'ardeur, et par conséquent plus capable de les réparer et de repousser un ennemi victorieux. On appelait Fabius *le bouclier de la république* ; Marcellus en fut l'épée.

Rappelé de Sicile, il vint à Canusium,

qui précède, nous pouvons croire que, pour le reste de cette guerre, c'est encore très-souvent Polybe que nous lisons dans Tite-Live.

reçut sous son commandement les troupes qui s'y trouvaient réunies, et les fit sortir de leurs retranchemens pour s'opposer à la dévastation des campagnes. Les Carthaginois, enhardis par leur victoire, ne pouvaient plus s'éloigner de leur camp sans être battus par Marcellus [1].

Annibal se retira dans l'Apulie, et passa par le Samnium et la Campanie [2]. Magon son frère alla porter à Carthage la nouvelle de la bataille de Cannes, et offrit au sénat les anneaux des chevaliers romains tués dans cette journée. Des auteurs avaient écrit qu'on en avait rempli trois boisseaux et demi; d'autres, plus modérés, et plus voisins apparemment de la vérité, disaient qu'il y en avait près d'un boisseau. Il demandait en même tems des renforts pour soutenir de si brillans succès. Ses conquêtes l'obligeaient de partager ses forces, et par conséquent elles l'affaiblissaient. C'est ce qu'on aurait dû sentir quand il ne l'aurait pas dit: mais la faction ennemie ne travaillait qu'à rendre ses exploits inutiles, prête à s'ensevelir elle-même sous la ruine de la patrie, pourvu

[1] Plut. in Marcello.

[2] An de Rome 538, avant l'ère vulgaire 216.

qu'elle satisfît sa haine. Si elle ne put empêcher qu'on lui fît passer des secours, elle eut du moins le crédit d'en faire différer l'expédition, et de les rendre vains par ces funestes délais [1].

Quoiqu'Annibal ne fût pas loin de Naples, les habitans restèrent fidèles à l'alliance de Rome ; et le préteur Marcellus, qui toujours suivait de près Annibal, confirma leur courage. Ceux de Nole étaient prêts de recevoir les ennemis : il entra dans leur ville et les contint. Il attira par une ruse, sous les murs de la place, ce même Annibal, si savant à tendre aux autres des piéges, et eut le premier l'honneur de le repousser. Il apprit aux Romains un important secret : c'était que leur ennemi n'était pas invincible, et ce secret dévoilé contribua beaucoup à leur rendre le courage [2].

Annibal prit ses quartiers d'hiver à Capoue, ville grecque, la principale de la Campanie, et qui de toutes les villes de l'Italie, ne le cédait qu'à celle de Rome en richesses. Elle l'emportait sur toutes par la culture de ces arts qui ravissent à l'homme une partie de sa force, mais qui lui ôtent la rudesse, et

[1] Tit.-Liv. l. 23. c. 12. 13. [2] *Ibid.* c. 14. 16.

répandent leurs charmes sur le pénible cours de la vie [1]. Un tel séjour semble dangereux pour des soldats qui doivent être toujours prêts à la sacrifier. On a dit, on a mille fois répété que ceux d'Annibal s'y livrèrent à la mollesse et y perdirent une partie de leur courage : mais il faut chercher d'autres causes des malheurs qu'ils éprouvèrent dans la suite. Pendant treize ans qu'ils passèrent encore en Italie, tantôt vaincus, tantôt victorieux, mais toujours vaillans, toujours durs aux fatigues, toujours soumis aux ordres de leur général, qui jamais ne leur épargna la peine, ils ne donnèrent aucune marque de cette prétendue mollesse qu'on leur attribue.

L'alliance de Philippe, roi de Macédoine, vint ajouter aux espérances d'Annibal [2] : mais il ne pouvait en avoir de plus sûres que celles qu'il fondait sur ses propres talens. Les Grecs furent aliénés par les liaisons de Philippe avec des hommes que leur orgueil traitait de barbares : les Romains méprisèrent ce nouvel ennemi, et menacèrent de passer en Macédoine, s'il faisait quelque mouvement pour venir en Italie. Ils équipèrent contre lui

[1] Tit.-Liv. l. 23. c. 18.

[2] An de Rome 539, avant l'ère vulgaire 215.

une flotte de cinquante vaisseaux[1]; ils en opposaient une autre aux Carthaginois; ils en avaient une en Sicile, une en Sardaigne, une en Espagne; ils avaient en Italie les deux armées que commandaient les consuls Tib. Sempronius Gracchus et Q. Fabius Maximus, et une troisième aux ordres de Marcellus[2]. Le nombre des légions fut porté à dix-huit, et deux ans après à vingt et une[3]. Telles étaient les prodigieuses ressources d'une nation que naguères ses amis et ses ennemis croyaient perdue, et qui l'eût été peut-être, si son vainqueur ne lui avait pas laissé le tems de connaître sa force.

Philippe, à l'approche d'une armée prétorienne, leva honteusement le siége d'Apollonie, brûla lui-même sa flotte et retourna par terre dans ses Etats[4]. Les deux Scipions n'avaient en Espagne que des succès. Annibal affaibli, ne recevant presqu'aucun secours de Carthage, et livré par elle, autant qu'il pouvait l'être, à la vengeance des Romains, prenait des villes et conservait une partie de ses conquêtes. Plusieurs fois battu par Marcellus,

[1] Tit.-Liv. l. 23. c. 33.
[2] *Ibid.* c. 11. [3] Tit.-Liv. l. 25. c. 3.
[4] An de Rome 540, avant l'ère vulgaire 214.

il était plus grand encore peut-être et plus admirable que ses vainqueurs, même lorsqu'il éprouvait des défaites [1].

Les Romains le traitaient de perfide et de cruel: mais ils ne pouvaient alléguer contre lui aucun exemple d'une cruauté semblable à celle qu'ils exercèrent contre les otages des Tarentins. Ces malheureux, pour avoir tenté de prendre la fuite, furent battus de verges et précipités du haut de la roche Tarpéïenne. La juste indignation qu'inspira cette atrocité, fit perdre aux Romains Tarente, dont les habitans appelèrent Annibal; mais ils ne purent lui livrer la citadelle. Annibal en fit le siége [2]. Une circonstance qui montre combien les vaisseaux anciens différaient de ceux des modernes, c'est que le Carthaginois, voulant ôter la mer aux Romains, fit transporter des vaisseaux sur des charrettes au travers de la ville [3]. On voit aussi, dans l'histoire grecque, une flotte traînée d'une mer à l'autre, par-dessus l'isthme de Corinthe.

Pendant que Rome perdait Tarente en Italie, elle acquérait en Sicile la belle et célèbre

[1] Tit.-Liv. l. 24. c. 40.

[2] Tit.-Liv. l. 25. c. 7. [3] *Ibid.* c. 11.

Syracuse. Hiéron l'avait gouvernée avec de grands talens, et avait montré de grandes vertus. Hiéronyme, son petit-fils et son successeur, fut assassiné dans la même année qu'il monta sur le trône. Hippocrate s'empara de la tyrannie et embrassa le parti des Carthaginois : c'était provoquer contre lui les armes romaines. Marcellus entreprit par terre et par mer le siége de Syracuse.

Il avait la plus grande confiance en ses forces, sur-tout en sa flotte de soixante galères à cinq rangs de rames, et en la puissance de ses machines, qu'il avait fait établir sur huit vaisseaux amarrés ensemble : apprêts impuissans contre les savantes et terribles inventions d'Archimède. Ce célèbre géomètre avait été uni par les liens du sang et de l'amitié avec Hiéron, ami lui-même des sciences et des lettres, et qui avait écrit, sur l'agriculture, des ouvrages que le tems nous a ravis. Comme une fois réconcilié avec les Romains, ce dominateur de Syracuse avait joui d'une inaltérable paix, les machines inventées par Archimède n'avaient jamais été d'aucun usage : elles avaient été le fruit de récréations mathématiques, dont ce savant charmait ses loisirs et ceux du prince : mais

il arriva que ces amusemens, dont lui-même, s'il faut en croire Plutarque, n'avait pas assez reconnu l'importance, reculèrent long-tems la perte de Syracuse.

Nous avons ici un grand exemple de l'égarement de Platon. Tout occupé de spéculations abstraites, et perdu dans la région de ce qu'il appelait les idées archétypes, il regardait comme indigne d'un philosophe de rendre la philosophie utile aux arts. Prévenu de la pensée que tout ce qui tombe sous nos sens n'a point d'existence réelle, que ce qui existe en effet, c'est ce qui échappe à tous nos sens, ce qui ne peut être atteint que par notre conception, en un mot les idées invariables, éternelles, qui sont le modèle de tout ce qui est soumis aux sens, de tout ce qui est changeant et périssable, il avait, pour les objets matériels le mépris qu'inspire le néant. Eudoxe et Archytas avaient les premiers appliqué la géométrie aux progrès de la mécanique : Platon s'éleva contr'eux, et les traita de corrupteurs de la géométrie, indigné de ce qu'ils l'avaient transportée des choses intellectuelles et incorporelles, à des objets aussi vils que les corps. Egarés par son autorité, qui tant de fois a été funeste à l'esprit

humain, les philosophes méprisèrent longtems les mécaniques, et abandonnèrent avec dédain cette science aux ingénieurs militaires. Archimède ne se mit pas entièrement au-dessus de ce préjugé; car les meilleurs esprits font toujours quelque sacrifice aux préventions de leur siècle : mais livré tout entier aux mathématiques, il en fit même l'objet de ses jeux, et ses jeux furent des prodiges. On doit seulement regretter qu'après avoir porté si loin les arts mécaniques, il n'ait rien écrit sur cette partie si utile de la science.

Aux approches des Romains, les habitans de Syracuse tombèrent dans le dernier découragement : ils se croyaient incapables de résister aux armes d'un peuple si souvent vainqueur, et aux apprêts formidables dont ils étaient témoins. Archimède appaisa bientôt leurs terreurs. Avec le bruit et la célérité de la foudre, il dissipait, il écrasait les rangs des assiégeans. Ses miroirs recevaient et concentraient les feux du soleil, et les renvoyaient dévorans sur les bataillons et sur les flottes. A l'aide d'autres machines, mues par les plus faibles efforts, il pesait sur les vaisseaux ennemis et les plongeait au fond des eaux : il les accrochait par la poupe ou

la proue, les forçait à pencher dans la mer, à se remplir de ses eaux et à se perdre dans l'abyme. D'autres fois les vaisseaux, subitement enlevés et secoués en l'air, lançaient loin d'eux, comme des frondes, les équipages et les soldats, et retombaient vides sur les remparts ou dans les flots. D'énormes pierres, de lourds fragmens de rochers, lancés, comme des traits légers, contre les plus puissantes machines des Romains, les brisaient sans résistance. Il multiplia les meurtrières dans l'épaisseur des murailles, et les vaisseaux ennemis ne pouvaient s'approcher, que les équipages et les soldats ne fussent percés de flèches et de ces dards plus meurtriers, que les Grecs et les Romains appelaient scorpions. Tous les instrumens d'Archimède étaient cachés derrière les parapets; les Romains se croyaient frappés du ciel, et ils ne pouvaient apercevoir aux murs de la place un bout de cordage ou quelque morceau de bois, qu'ils ne se vissent menacés de leur perte et ne se hâtassent de prendre la fuite.

Marcellus prit Mégare, l'une des villes les plus anciennes de la Sicile; il força, près d'Aciles, le camp du tyran Hippocrate, et lui tua plus de huit mille hommes; il enleva

plusieurs villes qui appartenaient aux Carthaginois ; d'autres se donnaient à lui d'elles-mêmes. Enfin il soutenait sa réputation par des conquêtes, et sortait vainqueur de tous les combats que les ennemis avaient l'audace de lui livrer : mais, après huit mois entiers, le siége de Syracuse n'avançait pas. Il fut obligé de le changer en blocus. Déjà il était, depuis trois ans, devant la place, quand enfin, dans des conférences longues et multipliées qu'il eut avec les Syracusains pour la rançon d'un Spartiate, fait prisonnier par les Romains, il eut le tems de bien considérer les fortifications [1]. Il reconnut qu'une tour était mal gardée, qu'il serait facile de s'en emparer et qu'on y pourrait cacher des hommes qui, de là, franchiraient aisément les murailles. Il choisit un jour où les habitans célébraient la fête de Diane, et se livraient, suivant leur usage dans les jours de fête, à des festins terminés par une profonde ivresse. Son dessein réussit. Le jour ne paraissait pas encore qu'il était maître de toute l'enceinte des murs. On assure qu'embrassant d'un coup-d'œil cette superbe ville, il versa des larmes sur le triste changement

[1] An de Rome 542, avant l'ère vulgaire 212.

qu'elle allait subir, dépouillée de toutes les richesses qui en faisaient la beauté. Il n'était pas en son pouvoir d'en refuser le pillage aux soldats ; il eut même bien de la peine à résister aux cris du grand nombre qui demandaient qu'elle fût réduite en cendres. Il obtint cependant que les citoyens conserveraient la liberté et ne recevraient aucun outrage : mais sensible, comme il l'était, au mérite des sciences, dont, sans les connaître, il pressentait les avantages, ce fut pour lui un sujet de douleur de n'avoir pu sauver les jours d'Archimède qui fut tué par un soldat brutal. Il rendit à la famille de cet homme si rare les honneurs qu'il eût voulu lui rendre à lui-même.

Rome vit avec joie, au triomphe de Marcellus, ces machines de guerres qui avaient si long-tems effrayé les soldats, et dont apparemment leur terreur avait encore exagéré les effets. Elle vit avec admiration ces tableaux, ces vases, ces statues, enlevés des temples et des édifices publics de Syracuse. Ce fut Marcellus qui, le premier, fit connaître aux Romains les chefs-d'œuvre de l'art des Grecs ; c'était les préparer a en contracter le goût. Les hommes religieux lui repro-

chaient de provoquer la haine des peuples contre les Romains, en réduisant à la captivité les dieux même des nations vaincues. La conduite de Quintus Fabius leur fut plus agréable, quand, peu d'années après, dans le pillage de Tarente, il s'abstint de toucher aux statues, disant qu'il fallait laisser aux Tarentins leurs dieux irrités. Marcellus ne fut pas moins exposé aux reproches des hommes austères : ils l'accusaient d'apprendre à ses concitoyens, qui, jusque-là, n'avaient su manier que les armes et les instrumens de l'agriculture, à disputer sur des arts inutiles [1]. Mais les hommes qui se piquent de trop d'austérité font toujours une faute de raisonnement : ils ne sentent pas qu'un peuple conquérant, qui vit dans la sévérité de mœurs que donne la pauvreté, doit finir par connaître et aimer la richesse, quand il étend ses conquêtes sur des nations opulentes; qu'il doit finir aussi par connaître les arts et par en concevoir le goût, s'il fait la conquête de nations qui les cultivent; que lorsqu'il parvient à connaître la richesse, il est utile qu'il prenne en même tems l'amour des arts, puisque la richesse

[1] Polyb. l. 8. c. 6. — Tit.-Liv. l. 24. c. 34. et seq. — Plut. in Marcello, édit. Bryani, t. 2, à pag. 257 ad 264.

n'inspire seule que le goût de la mollesse et de l'inaction de corps et d'esprit, au lieu que les arts arrachent l'esprit à l'inactivité, et supposent des connaissances qui s'appliquent à des objets utiles. Jamais un peuple qui ne sait que labourer la terre et combattre, ne perfectionnera l'agriculture et l'art de la guerre.

La joie que causait aux Romains la prise de Syracuse, fut troublée par le malheur qu'ils éprouvèrent en Espagne. Les deux frères Publius et Cnéus Scipion se séparèrent pour combattre deux armées carthaginoises. Tous deux furent défaits et reçurent la mort en combattant [1]. La domination de Rome semblait être détruite en Espagne avec ses armées: tout fut rétabli par la valeur d'un seul homme. C'était un chevalier Romain, nommé *Lucius Marcius*. Il rassemble les fuyards, retire les troupes de quelques garnisons et les mène au camp de Fonteius, lieutenant de P. Scipion. Les soldats s'assemblent pour se nommer un commandant: tous les suffrages se réunissent en faveur du jeune Marcius [2]. Il attaque, il enlève le camp d'Asdrubal: des écrivains ont porté jusqu'à trente-sept mille le nombre des

[1] Tit.-Liv. l. 25. c. 34. 36. [2] *Ibid.* c. 37.

ennemis restés sur la place [1]. Ceux qui ne connaissent pas l'ingratitude des peuples et celle des grands corps, croiraient que la reconnaissance des Romains va se plaire à combler d'honneurs Marcius. Il n'en reçut aucun, et l'orgueil impérieux du sénat fut blessé de ce que, dans la lettre par laquelle il annonçait sa victoire, il se donnait le titre de propréteur [2] : titre qu'il avait acquis le droit d'adopter, puisqu'en prenant le commandement des troupes romaines, il avait rempli en effet les fonctions de préteur.

En Italie, trois armées firent le siége de Capoue [3]; celles des deux consuls et celle du préteur. Annibal, qui se présenta pour le faire lever, fut obligé de se retirer, quoiqu'il eût mis en usage toutes les ressources de la ruse et toutes celles de la valeur. Ce fut alors que, trop tard, il résolut, dit-on, d'attaquer les Romains dans Rome même, et de les forcer, par cette diversion terrible, à renoncer au siége de Capoue [4]. La terreur s'empara de tous les esprits à l'approche des Carthaginois, qui vin-

[1] Tit.-Liv. l. 25. c. 39.
[2] Tit.-Liv. l. 26. c. 2.
[3] An de Rome 542, avant l'ère vulgaire 212.
[4] Tit.-Liv. l. 25. c. 22. l. 26. c. 5. 7.

rènt camper à une lieue et demie de Rome. Annibal, avec quelques chevaux, s'avança pour en considérer les fortifications. Grand spectacle que celui d'une ville si célèbre, et celui du capitaine qui l'avait mise si près de sa ruine, et qui peut-être aurait pu la consommer. On y avait pris les plus promptes mesures pour la défendre. Les troupes romaines sortirent en campagne : les deux armées, avec une ardeur égale, allaient en venir aux mains; elles furent séparées par une forte pluie, qu'accompagna le plus terrible ouragan. Une semblable tempête ne permit pas non plus de combattre le lendemain. Annibal n'avait apporté de vivres que pour dix jours; ce qui prouve qu'il n'avait pas eu le dessein ni l'espérance de prendre Rome, qui ne pouvait être enlevée par un coup de main, et qu'il avait seulement voulu attirer les armées romaines hors de la Campanie. Il fit sa retraite sans être inquiété [1].

C'était avec la plus profonde douleur que les habitans de Capoue l'avaient vu s'éloigner : ils furent réduits au désespoir quand ils surent qu'il n'avait fait que se présenter devant Rome. Ils sentaient que, par une

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 9. 10.

plus longue résistance, ils ne feraient qu'aigrir le ressentiment des vainqueurs. Il fut résolu de se rendre [1]. Vibius Virius, l'un des principaux membres du sénat, se retira dans sa maison avec vingt-sept autres sénateurs, et, après avoir fait un repas somptueux, tous s'empoisonnèrent. Le lendemain les portes furent ouvertes aux Romains. L'un des consuls, Appius Claudius Pulcher, se déclara pour le parti de la clémence; Quintus Fulvius Flaccus, son collègue, pour l'extrême rigueur. Appius écrivit à Rome pour demander l'avis du sénat: mais l'atroce Fulvius, sans attendre la réponse du sénat, d'autres disent sans la lire après l'avoir reçue, fit mettre à mort tout le sénat de Capoue: les simples citoyens furent vendus comme esclaves [2]. La jalousie de Rome contre une ville si long-tems florissante, fut sur le point d'en causer la destruction: la fertilité de ses champs, les meilleurs de toute l'Italie, la firent conserver comme un asyle pour les artisans et les laboureurs; mais elle perdit son sénat, sa magistrature, ses assemblées du peuple, tous

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 11.

[2] *Ibid.* c. 14.15.

ses droits de cité, et fut soumise à la juridiction d'un préfet[1].

Le sort de cette malheureuse cité ravit le courage aux peuples de l'Italie qui s'étaient rangés du parti d'Annibal. La nouvelle conduite de ce général contribuait à lui aliéner ceux dont il avait d'abord gagné la faveur. Au lieu de caresser, comme auparavant, les peuples, il pillait et dévastait les villes qu'il avait perdu l'espérance de conserver; au lieu de renvoyer, comme autrefois, les prisonniers sans rançon, le besoin les lui faisait traiter avec rigueur. L'infortune semblait avoir changé son caractère, ou plutôt le malheur des circonstances le forçait à prendre des mesures qui devaient lui attirer des malheurs nouveaux[2].

La soumission de Capoue permit aux Romains d'envoyer en Espagne douze mille hommes de pied et onze cents chevaux. Claudius Néron commandait ce renfort. Il eut le bonheur d'envelopper l'armée d'Asdrubal, et la simplicité de se laisser amuser par une négociation qui laissa aux ennemis le tems de s'échapper. C'était là ce qu'on appelait des fourberies puniques, comme si les Romains

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 16. [2] *Ibid.* c. 38.

avaient refusé de se sauver par l'adresse, quand ils ne le pouvaient par la force, et comme si la négociation de Marcellus à Syracuse avait été plus franche que celle d'Asdrubal. La ruse est aussi l'une des armes du guerrier valeureux; l'imposture seule lui est interdite. Faute de succès imposans, les Romains ne voyaient rentrer dans leur alliance aucun des peuples de l'Espagne qui les avaient abandonnés; et c'était pour eux un assez grand bonheur de ne pas éprouver de nouvelles défections [1]. Cette contrée ne devenait guères moins intéressante pour les Romains que l'Italie, et il était instant d'y envoyer de nouvelles forces, avec un commandant capable de fixer la fortune. Les comices furent indiqués. Personne ne se présenta pour conduire une guerre si difficile, et marquée par tant de désastres. Le peuple était consterné de voir les intérêts de la patrie abandonnés par les hommes qui semblaient les plus dignes de la servir. Publius Cornélius Scipion, le fils de ce Publius qui était mort en Espagne en laissant la victoire aux ennemis, se montre dans le lieu le plus apparent de l'assemblée, et déclare que c'est lui qui veut réparer les malheurs de son

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 7.

père et de Rome[1]. Il n'avait que vingt-quatre ans : déjà il avait obtenu, par dispense d'âge, les honneurs de l'édilité curule [2]; mais il était depuis long-tems sans exemple qu'on eût accordé de semblables dispenses pour les honneurs plus dangereux du proconsulat. D'abord sa demande fut reçue avec acclamation; c'était le prix qu'il recevait de sa noble audace : mais après une plus mûre réflexion, le peuple lui-même fut effrayé de tant de jeunesse dans celui qui se chargeait des destins de la république. Scipion ne fut point ébranlé par cette révolution dans les esprits. Il mit dans son discours tant de force, il le soutint par une telle maturité de raison, il déploya tant de connaissances de l'art de la guerre, sa beauté mâle, les grâces de son action, et cet enthousiame qui lui était familier, prirent un tel ascendant sur l'assemblée, qu'il réunit toutes les voix en sa faveur. Il semble que la superstition, dont les effets toujours à craindre n'ont cependant pas toujours été malheureux, soit entrée pour quelque chose dans les causes de son élection. Chaque jour le jeune Scipion montait au Ca-

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 18.

[2] Tit.-Liv. l. 25. c. 2.

pitole ; on le voyait entrer seul dans le temple, et la multitude imagina qu'il y recevait du dieu quelque révélation [1]. Lui-même, dans ses entreprises, annonçait qu'il était inspiré par un esprit divin [2]. On assurait aussi qu'on avait vu souvent, dans la chambre de sa mère enceinte un énorme serpent [3]. Elle s'était peut-être fait un amusement de l'apprivoiser, ce qui n'est pas sans exemple chez les dames romaines : mais l'imagination du peuple avait fait un dieu du reptile, et de ce dieu le père de Scipion. L'histoire observe qu'il ne chercha jamais à dissiper cette erreur, et que même, par son adresse à ne point affirmer, à ne point nier le prodige, il contribua beaucoup à l'accréditer.

Il emmena dix mille hommes de pied sur trente vaisseaux à cinq rangs de rames. Arrivé en Espagne, il joignit à ses troupes les vieilles bandes sauvées par la valeur de Marcius ; et jeune lui-même, par son amitié, par la confiance qu'il lui témoigna, par les honneurs qu'il lui rendit, il consola ce jeune guerrier de l'ingratitude du sénat [4].

Dès que la saison permit d'entrer en cam-

[1] Tit.-Liv. l. 26. c. 19.
[2] Polyb. l. 10. c. 2.
[3] Tit.-Liv. *ubi suprà*.
[4] Tit.-Liv. l. 26. c. 19. 20.

pagne, il entreprit le siége de Carthagène; la ville la plus forte et la plus riche du pays, où se trouvaient renfermées les munitions de trois armées carthaginoises, et ce qu'avaient de plus précieux leurs généraux. Elle était défendue par Magon, frère d'Annibal : une puissante garnison, jointe à la force des remparts, faisait regarder la place comme inexpugnable. Plus d'une fois, dans des sorties vigoureuses, les assiégés insultèrent les tranchées des assiégeans [1]. Peut-être même auraient-ils pu, comme ils l'espéraient, braver tous leurs efforts : mais Scipion reconnut qu'aux marées descendantes, les marais qui baignaient la partie la plus faible des murailles devenaient guéables [2]. Il ne tarda pas à mettre à profit cette découverte, et, pour en assurer le succès, il fit croire aux soldats que Neptune lui était apparu en songe, et lui avait promis la victoire. Pendant que, du côté le mieux fortifié, il faisait livrer un assaut, une compagnie d'hommes d'élite franchissait le marais, plantait des échelles, sautait sur les remparts, se répandait dans la place, atta-

[1] Polyb. l. 10. c. 8.—Tit.-Liv. l. 26. c. 42.

[2] Polyb. l. 10. c. 14.

quait au dos et poursuivait les ennemis [1]. Quoique la terreur les mît sans défense, Scipion donna l'ordre aux soldats de tuer, sans épargner personne, tous les habitans qu'ils rencontreraient. C'était, dit un historien bien digne de foi, et qui n'a pas voulu calomnier les Scipions, l'usage des Romains lorsqu'ils forçaient des villes. Pour se rendre plus terribles, ils fendaient même les chiens en deux, et taillaient en pièces les autres animaux. Quand Magon eut livré la citadelle, Scipion fit cesser enfin le massacre et donna le signal du pillage [2].

Cette conquête était d'une grande importance. Scipion sut en tirer encore une utilité particulière, en la faisant servir à se concilier un grand nombre de nations espagnoles. Les otages qu'elles avaient été forcées de donner aux Carthaginois étaient gardés dans la forteresse : il s'empressa de les leur renvoyer. Par cet acte de vertu ou d'habileté, il se fit une réputation qui le rendit cher, même aux ennemis de sa nation [3]. On ne ferait pas, chez les modernes, un grand éloge d'un général, parce qu'il n'aurait pas contraint

[1] Polyb. l. 10. c. 11.—Tit.-Liv. l. 26. c. 45.
[2] Polyb. l. 10. c. 15. [3] *Ibid.* c. 18.

une belle prisonnière à partager son lit : il exciterait même un sentiment d'horreur, s'il osait attenter à sa vertu. Il n'en était pas de même chez les anciens. Une prisonnière était esclave par le droit de la guerre, et le vainqueur, devenu son maître, pouvait en faire sa concubine. Tous les historiens ont célébré la vertu d'Alexandre, qui respecta l'épouse de Darius. Scipion se montra l'imitateur d'Alexandre, et respecta l'honneur de ses captives. Entre elles se trouvait une jeune personne d'une haute naissance et d'un grande beauté ; elle lui fut amenée : il sut qu'elle était promise à un chef des Celtibériens, nommé Allucius ; il le fit venir, lui remit son épouse, et pour prix de sa vertu, il acquit l'utile alliance de ce chef, qui lui amena de bonnes troupes de cavalerie [1]. C'est ainsi que fut récompensée la continence de Scipion.

Maître de Carthagène, il marcha contre Asdrubal fils de Giscon, l'un des trois généraux carthaginois. Il le défit après la plus vigoureuse résistance; et, imitant la conduite qu'Annibal avait tenue en Italie, et que les Romains avaient traitée de perfide, il renvoya sans rançon tous les prisonniers de na-

[1] Polyb. l. 10. c. 18. 19.—Tit.-Liv. l. 26. c. 49. 50.

tion espagnole, et fit mettre en vente les Africains. Annibal, plus doux, avait offert aux Romains de mettre leurs prisonniers à rançon. L'humanité de Scipion envers les Espagnols, lui fut plus utile que l'or qu'il aurait pu retirer en les mettant à l'encan. Entre les captifs qui lui durent la liberté, se trouvait Massiva, neveu de Massanissa, que nous appelons *Massinissa*, roi numide, prince distingué par sa valeur et par sa sagesse : il avait déjà signalé son courage et ses talens contre les Romains; mais l'année suivante, touché de la générosité de Scipion, il entra dans leur alliance, et leur rendit les services les plus importans.

Pendant que la fortune du jeune proconsul triomphait en Espagne, celle d'Annibal, abandonné de son pays, comme s'il eût été un exilé et non pas un général de Carthage, continuait de décliner en Italie. Depuis la bataille de Cannes, les généraux de Rome suivaient les principes de Fabius, et ne s'étudiaient qu'à miner l'ennemi en évitant les combats. Ces principes ne convenaient pas au courage impétueux de Marcellus : il craignait qu'en voulant épuiser les forces et les ressources d'Annibal, on ne vît bientôt l'Italie

s'épuiser elle-même[1]. Il prit d'abord les villes du Samnium qui avaient suivi le parti des Carthaginois[2]. Il y trouva des sommes d'argent considérables et des munitions abondantes, et y fit prisonnières de fortes garnisons.

Annibal répara ces pertes par une victoire qu'il remporta dans l'Apulie sur Cnéus Fulvius[3]. Il tua ce proconsul, et fit un carnage d'une grande partie de son armée. Mais Fulvius allait trouver un vengeur. Marcellus écrivit à Rome qu'il marchait pour chasser du pays Annibal. On frémit à la lecture de sa dépêche. On venait de perdre un proconsul, une partie considérable d'une armée; et si Marcellus succombait à son tour, la perte d'un tel général semblait seule bien plus funeste encore que toutes celles qu'on venait d'éprouver[4]. Il ne succomba point, et empêcha Annibal de secourir Tarente, dont Fabius, alors consul, faisait le siége, et qui lui fut livrée par trahison. Il le joignit près

[1] Tit.-Liv. l. 27. c. 18. 19.

[2] An de Rome 544, avant l'ère vulgaire 210. — Tit.-Liv. l. 27. c. 1.

[3] An de Rome 545, avant l'ère vulgaire 209.

[4] Tit.-Liv. l. 27. c. 2.

de Canusium. En vain Annibal évitait le combat, en vain il changeait sans cesse de position; Marcellus le pressait toujours [1]. En trois journées consécutives il livra trois batailles. Dans la première, l'action fut opiniâtre, et la nuit sépara seule les combattans : le lendemain, il fit un mouvement dont il attendait un heureux succès, mais qui lui fut contraire, et lui fit perdre la bataille et quinze cents hommes; le troisième jour, au lieu de prendre du repos et d'en accorder à ses soldats, il les piqua par ses reproches, et fit succéder au découragement l'impatience de réparer leur honte [2]. Ceux qui, la veille, s'étaient le plus mal conduits, sollicitèrent l'honneur d'être exposés aux premiers rangs. « Quel homme, dit Annibal, qui ne nous « donne aucun repos après la victoire, et n'en « prend aucun après la défaite! » Marcellus fut vainqueur. Des vaincus en grand nombre furent écrasés dans leur fuite par leurs propres éléphans. Les Romains perdirent beaucoup moins de monde que les ennemis; mais la plupart avaient reçu des blessures, et se trouvaient hors d'état d'agir. Annibal gagna

[1] Tit.-Liv. l. 27. c. 15.

[2] Plut. in Marcello.—Tit.-Liv. l. 27. c. 12. 13.

l'avantage de rester maître de la campagne, et il la ravagea. Un général dont la fortune s'arrête perd bientôt la faveur du peuple : on se plaignit de Marcellus [1]. Ses ennemis lui reprochèrent de se livrer à l'inactivité, comme un athlète fatigué après quelques momens d'exercice. Un tribun violent forma de ces clameurs de la haine, un acte d'accusation qu'il porta dans l'assemblée du peuple. Il fallut que Marcellus vînt à Rome se justifier [2]. Il eut pour défenseurs les plus estimables citoyens, et, loin d'être condamné, il fut élevé au consulat pour la cinquième fois [3]. Consulat malheureux ! ne respirant que le desir de combattre Annibal, et plus ardent que circonspect, il donna dans une embuscade et y trouva la mort. Annibal, en blâmant sa témérité, trop peu digne d'un général, crut devoir un hommage à sa valeur : il lui rendit les honneurs funèbres, et envoya ses cendres à son fils. Crispinus, collègue de Marcellus, fut blessé à côté de lui. Les suites de sa blessure le mirent hors d'état d'agir, et il mourut peu de tems après. Si la

[1] Tit.-Liv. l. 27. c. 14.

[2] Plut. in Marcello.

[3] An de Rome 546, avant l'ère vulgaire 208.

situation d'Annibal avait été alors plus florissante ; si par ses victoires, autant que par ses revers, il n'était pas tombé dans un état de faiblesse qui ne lui permettait plus de grandes entreprises, quel avantage n'aurait-il pas su prendre sur les Romains, qui venaient de perdre un de leurs consuls et voyaient l'autre mourant ! Il faut reconnaître, avec Polybe, que moins capitaine que soldat, Marcellus, par sa valeur trop imprudente, risqua de porter le coup le plus funeste à sa patrie [1].

Mais Annibal, dont Carthage se plaisait à ne point réparer les pertes, n'avait de ressources que dans ses rares talens. Il fondait ses plus grandes espérances sur l'arrivée prochaine d'Asdrubal son frère, qu'il avait mandé d'Espagne, et qui lui amenait quarante mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux et quinze éléphans. Mais ces secours étaient incertains. Livius Salinator, l'un des consuls, marchait au-devant d'Asdrubal dans la Gaule Cisalpine [2]. L'autre consul, Claudius Néro, ne s'éloignait pas d'Annibal, qui était dans la Lucanie, et ne lui permettait pas d'aller fa-

[1] Polyb. l. 10. c. 29.—Tit.-Liv. l. 27. c. 27. — Plut. in Marcello.

[2] An de Rome 547, avant l'ère vulgaire 207.

voriser l'arrivée de son frère. Il eut sur lui un avantage, en employant des ruses de guerre dont ce général avait donné de si belles leçons. Il le battit encore près de Vénusium, lui tua beaucoup de monde, et le força de se retirer à Metapont. Cependant Asdrubal, favorisé par les Gaulois, qui se joignirent en grand nombre à son armée, avait passé les Alpes. Il donnait avis de son arrivée à son frère : mais ses dépêches furent interceptées et remises à Claudius. Ce consul était d'une impétuosité de caractère qui ne lui permettait pas de calculer les dangers. Il prit, sans balancer, une résolution qui pouvait attirer sur la république les plus grands malheurs ; mais elle fut justifiée par le succès, qui justifie tout, si ce n'est aux yeux du sage : ce fut, tout près qu'il était d'Annibal, de laisser son armée sous les ordres de son lieutenant, d'en prendre avec lui une partie, et de gagner à grandes journées la Gaule Cisalpine, pour y renforcer son collègue. Ce qui peut étonner, c'est que cette entreprise fut connue à Rome, où elle excita les plus vives craintes, et que cependant Annibal n'en eut aucune connaissance. Les consuls réunis attaquèrent Asdrubal, que ses

guides trahissaient. La plupart de ses éléphans furent tués par leurs conducteurs eux-mêmes. Sans espoir d'être vainqueur, il combattit avec un courage digne de son père et de son frère : il reçut la mort. Les Romains et les alliés perdirent huit mille hommes ; mais ils firent un riche butin : cinquante-six mille ennemis restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille quatre cents furent faits prisonniers. Claudius, après la victoire, retourna en grande diligence dans l'Apulie, emportant avec lui la tête d'Asdrubal, qu'il fit planter près des gardes avancées de l'ennemi : il relâcha même quelques prisonniers, pour qu'ils pussent donner à Annibal des détails de la victoire. « Je reconnais la fortune de Car« thage, » dit ce grand homme en soupirant. Il se retira dans le Bruttium, à l'extrémité de l'Italie [1].

Quoiqu'il fût tombé dans l'impuissance de rien entreprendre, la postérité doit admirer encore l'art qu'il eut de se conserver. Les Romains, qui le haïssaient, ne purent s'empêcher de lui témoigner leur estime en respectant son repos. Ils regardaient les Carthaginois comme redoutables encore, même

[1] Tit.-Liv. l. 27. c. 39. et seq.

au comble de leur désastre, par les grandes qualités de leur général ; homme non moins admirable dans l'infortune que dans la prospérité, qui, sur une terre éloignée, traversé par les factions de son pays, abandonné à lui-même, souvent sans argent et sans subsistances, sut contenir pendant un si grand nombre d'années des troupes différentes de langues, de mœurs, de caractères, d'habitudes, de vêtemens, sans avoir éprouvé de leur part aucune sédition, sans même qu'elles se soient divisées entre elles [1].

Lévinus, devenu maître d'Agrigente, avait entièrement chassé les Carthaginois de la Sicile. Scipion, en Espagne, avait battu tous leurs généraux. Magon et Asdrubal, fils de Giscon, s'étaient réfugiés à Gades, aujourd'hui Cadix, à l'extrémité du pays, et sur les bords de la mer [2]. Scipion sentait combien lui serait avantageuse l'alliance de Syphax, roi des Masésyliens, peuple voisin des Maures [3]. Il avait déjà fait pressentir les inclinations de ce prince, et il n'ignorait pas ses dispositions en faveur de la république romaine. Il ne crut pas devoir confier une négociation

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 12. [2] *Ibid.* c. 2. 16.

[3] An de Rome 548, avant l'ère vulgaire 206.

de cette importance au zèle douteux de députés subalternes ; lui-même fit voile pour l'Afrique. Précisément le jour qu'il arrivait à la cour du monarque pour l'engager dans le parti des Romains, le fils de Giscon, chassé de l'Espagne, venait travailler à l'attirer dans celui des Carthaginois. Syphax voulut se parer d'une impartialité qu'il n'avait pas. Pour que les deux généraux n'eussent à se plaindre d'aucune préférence, il les reçut dans une même audience, il leur rendit les mêmes honneurs, il les logea dans le même appartement ; on ajoute qu'ils partagèrent le même lit. On prétend qu'Asdrubal, dans ce commerce familier avec Scipion, découvrit en lui tant de grandes qualités, qu'il désespéra de la fortune de Carthage. Il ne tarda pas à reconnaître l'ascendant que le Romain prenait sur le roi. Lui-même fut congédié, et Syphax se déclara l'allié de Rome [1].

De retour en Espagne, Scipion donna à Carthagène le spectacle, nouveau pour ce pays, des combats de gladiateurs. Les champions ne furent pas seulement des athlètes mercenaires ; on vit entrer dans la lice des princes espagnols. Deux prétendans à la même

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 18.

couronne, et fils des deux frères, y remirent leurs droits au sort des armes [1].

Cependant peu s'en fallut que Rome ne perdît en Espagne tous les avantages que Scipion venait d'acquérir. Il tomba malade, le danger fut exagéré, il se répandit même un bruit de sa mort. On reconnut alors ce que pouvait un seul homme. La présence de Scipion, son nom seul, maintenait l'ordre et la discipline dans l'armée : l'esprit de révolte s'y répandit aussitôt qu'il ne fut plus en état de se montrer aux soldats. Ils chassèrent leurs commandans, ils se donnèrent pour chefs deux d'entr'eux, qui osèrent prendre les haches et les faisceaux, comme s'ils avaient été légalement revêtus de l'autorité proconsulaire. Mandonius et Indibilis, deux Espagnols qui aspiraient à la royauté, et que la crainte avait soumis aux Romains, prirent les armes. Partout allait se répandre la haine, le feu, le sang. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face [2]. Au bruit de sa convalescence, les soldats rebelles attendirent en tremblant la peine qu'ils avaient méritée : comme tous craignaient pour eux-mêmes, ce fut avec joie qu'ils virent tomber seulement sous la hache les têtes de

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 21. [2] *Ibid.* c. 24.

leurs chefs [1]. Mandonius et Indibilis furent vaincus, et reçurent humblement le pardon que leur accorda le vainqueur. Ils se soulevèrent de nouveau l'année suivante : Indibilis fut tué en combattant, et Mandonius, livré par les siens, périt dans les supplices. L'alliance que Massinissa conclut avec les Romains préparait leurs succès en Afrique, et la soumission volontaire des habitans de Gades acheva celle de l'Espagne entière [2].

Scipion laissa le gouvernement des pays conquis à ses lieutenans, et vint à Rome. Avant d'entrer dans la ville, il rendit, hors des murs, compte de ses exploits dans le temple de Bellone : c'était l'usage prescrit aux généraux qui sollicitaient les honneurs du triomphe. Personne n'osa mettre en doute qu'il les eût mérités; mais on lui objecta la loi qui ne les accordait qu'à des généraux revêtus de la dignité consulaire. Peut-être Scipion, par une sollicitation plus opiniâtre, les aurait-il enlevés : mais il crut plus beau de respecter les lois, que de s'en faire excepter. Il fit porter au trésor public les immenses richesses dont il avait dépouillé les ennemis, entra dans Rome, se mit au rang des candidats qui demandaient

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 25. 26. [2] *Ibid.* c. 33. 37.

le consulat, et l'obtint par le suffrage unanime des centuries [1].

Le principal objet de son ambition était de porter en Afrique le théâtre de la guerre : c'était là qu'il espérait de la terminer [2]. Les vœux du peuple étaient d'accord avec les siens ; mais un grand nombre de sénateurs opposaient leur froide prudence à ce projet audacieux. Entr'eux était Fabius, à qui son âge et ses services donnaient une grande autorité. Son caractère timide pouvait lui inspirer des craintes sur cette expédition décisive : mais il souffrait aussi de voir honorer d'une telle confiance un homme qu'il avait vu sortant à peine de l'enfance, quand lui-même avait obtenu pour la première fois la dictature. Scipion soutenait qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'abattre la puissance des Carthaginois et de chasser Annibal de l'Italie [3]. On prit un parti mitoyen : ce fut de ne lui pas donner l'Afrique pour province, mais la Sicile, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait nécessaire.

L'argent, les vaisseaux, les hommes en état

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 38.

[2] An de Rome 549, avant l'ère vulgaire 205.

[3] Tit.-Liv. l. 28. c. 40.

de porter les armes, tout lui manquait ; tout lui était refusé par les manœuvres de Fabius : la réputation du consul lui procura tout. Dans l'Etrurie, dans l'Ombrie, dans le pays des Sabins, par-tout, on s'empressait de lui offrir des subsistances, des bois de construction, des armes. En quarante-cinq jours, une flotte fut construite, équipée, capable de mettre en mer [1]. Arrivé en Sicile, Scipion y fit des recrues : si toutes ne furent pas volontaires, la nécessité des circonstances excusait l'emploi de l'autorité [2].

Il était appelé en Afrique par la haine que plusieurs nations y avaient conçue pour la domination des Carthaginois, maîtres impérieux dans tous les tems, et devenus oppresseurs en proportion du besoin qu'ils éprouvaient d'employer les dernières ressources ; mais il fut arrêté en Sicile par les calomnies que répandaient à Rome ses envieux. On rejetait sur lui les vexations commises à Locres en son absence par un de ses lieutenans ; on ajoutait qu'il laissait son armée sans discipline, et que lui-même passait sa vie dans l'indolence et la mollesse. L'une des accusations que l'on

[1] Tit.-Liv. l. 28. c. 45.

[2] Tit.-Liv. l. 29. c. 1.

portait contre lui, et qui n'était peut-être pas alors la moins dangereuse, c'était de se livrer à l'étude de la langue et de la littérature des Grecs; d'adopter leurs mœurs avec leur langage; d'assister aux conférences et aux disputes de leurs philosophes; de donner enfin, à la dangereuse curiosité de connaître leurs écrits, un tems qu'il aurait dû consacrer à son armée. Les Romains, encore barbares, faisaient un crime à leur héros de vouloir sortir de la barbarie, et l'étude était à leurs yeux une dégradation de la vertu romaine.

L'ardent persécuteur de Scipion, Fabius, était à la tête de ses calomniateurs, et pressait le sénat de le rappeler. Cet avis sembla trop rigoureux. Le fatal rappel de Scipion ne fut pas prononcé; mais dix commissaires furent nommés pour aller en Sicile examiner sa conduite. Entr'eux étaient deux tribuns du peuple, quoique la loi ne leur permît pas de quitter l'enceinte de Rome: mais la haine des ennemis de Scipion s'écartait des règles, pour joindre aux juges de sa conduite deux hommes qui, par l'esprit de leur corps, devaient être ennemis de l'ordre patricien.

Cette manœuvre ne réussit pas. Après une sévère enquête, les commissaires rendirent à

l'accusé les plus glorieux témoignages. Sa flotte était dans le meilleur état, ses troupes soumises au commandement et bien exercées, les magasins bien fournis. On pouvait lui reprocher seulement d'adoucir l'extrême sévérité de la discipline; mais c'était à cette douceur qu'il devait l'amour et le dévouement des soldats. Le rapport des commissaires fut que, sous les ordres de Scipion, les armées romaines pouvaient être assurées de la victoire [1].

Il semblerait qu'à cette époque les plus graves personnages de la république fussent convenus de lui donner de grands scandales. A celui que causait l'animosité de Fabius contre Scipion, s'en joignit un autre que donnèrent les deux censeurs par leur animosité réciproque. L'un était Claudius Néro, et l'autre Livius Salinator, à qui l'on avait donné ce surnom, parce qu'il avait fait passer un impôt sur le sel. Ils avaient été deux ans auparavant collègues dans le consulat, et avaient signalé leur commandement par la défaite et la mort d'Asdrubal. Compagnons de gloire, ils étaient divisés par une ancienne haine. On croyait les avoir réconciliés; mais ils manifes-

[1] Tit.-Liv. l. 29. c. 19. 22.

tèrent dans leur censure combien cette réconciliation avait été peu sincère.

Quand les censeurs procédaient au recensement des citoyens, ils étaient assis dans la grande place sur leur chaire curule, et appelaient devant eux chaque tribu, et dans les tribus tous les citoyens individuellement; ceux-ci devaient répondre en personne, et en cas d'absence, par des chargés de procuration. Ils déclaraient leur nom, leur âge, la quotité de leurs biens-meubles et immeubles, sous peine de confiscation de biens, et de perte de la liberté si la déclaration était fausse. Les censeurs faisaient à leur gré l'estimation des biens déclarés, forçaient cette estimation quand ils voulaient surtaxer un citoyen, et y faisaient entrer les robes, les parures, les joyaux de sa femme. Ils pouvaient aussi transporter un citoyen d'une des tribus les plus considérées, dans l'une de celles où était rejetée la populace, et retrancher un chevalier de l'ordre équestre en lui ôtant son cheval. Un censeur n'était pas exempt de subir cette revue devant son collègue.

Claudius Néro, premier censeur, appela donc Livius; il le dégrada de la chevalerie, et lui ordonna de vendre son cheval. Appelé à

son tour par Livius, il en reçut le même ordre et la même dégradation. Livius ne s'arrêta pas là. Il avait été condamné autrefois, en haine de la taxe sur le sel, par le suffrage de trente-quatre tribus, et par conséquent de toutes, excepté la sienne. Il les dégrada, par la raison qu'elles avaient été injustès en le condamnant, ou qu'elles l'avaient été en l'élevant ensuite au consulat et à la censure [1]. Les injustices des censeurs ne pouvaient être réparées que sous le lustre suivant, par les nouveaux censeurs qui leur succédaient.

Dans le même tems, une superstition nouvelle occupa l'esprit du peuple. Les décemvirs, gardiens des livres de la Sibylle, prétendirent y avoir lu qu'un peuple étranger porterait la guerre en Italie, et que, pour l'en chasser, il faudrait faire venir de Pessinonte à Rome la mère des dieux (*Mater Idœa*). C'était une puissante diversion aux inquiétudes que donnait Annibal, de persuader aux Romains que, pour mettre fin aux maux qu'ils souffraient depuis si long-tems, il ne s'agissait que d'avoir la mère des dieux : il ne devait pas être fort difficile de se la procurer, puisqu'on avait l'amitié d'Attale, roi de Pergame, dont la

[1] Tit.-Liv. l. 29. c. 37.

puissance s'étendait sur la Phrygie, et dont la prière adressée aux prêtres de Pessinonte, serait pour eux un ordre auquel ils ne manqueraient pas d'obéir. On lui envoya des ambassadeurs; et ce prince, à qui Rome ne donnait pas moins de crainte qu'il n'en inspirait lui-même aux prêtres Phrygiens, remit en leurs mains l'idole fatale. Cette mère des dieux, cette divinité puissante, qu'on allait chercher si loin, et qui devait si puissamment protéger la république contre les armes de Carthage, n'était autre chose qu'une pierre informe, bizarre monument de la superstition, dans des siècles où la sculpture n'était pas même encore dans son enfance. On prit encore un autre moyen de rendre au peuple la confiance; ce fut de publier que ce n'était pas sans une inspiration divine que Scipion avait demandé de porter la guerre en Afrique [1]. Puisque les dieux lui avaient inspiré de faire cette demande, les dieux aussi devaient le conduire dans son entreprise, et rendre les Romains victorieux. Ainsi la superstition qui a souvent tourmenté les Etats, a pu quelquefois aussi les servir.

Cependant on apprit que le caillou sacré

[1] Tit.-Liv. l. 29. c. 10. 11.

qui avait été si long-tems révéré en Phrygie, et qui allait devenir, pour les Romains, un objet de vénération, était arrivé à Terracine. L'oracle de Delphes avait prononcé que la Déesse devait être reçue par le plus honnête homme de la république. Le sénat s'assembla, et s'occupa très-sérieusement, en apparence, de chercher quel était le citoyen désigné par l'oracle. Le choix tomba sur Publius Scipion Nasica, fils de ce Cnéus qui avait été tué en Espagne. C'était un jeune homme qui n'avait pas même encore obtenu la questure. On voit que l'objet du parti qui dominait alors était d'échauffer les esprits en faveur des Scipions, et de faire croire que, de cette famille, dépendaient les destins de Rome. Le jeune Nasica, suivi d'un nombreux cortège de dames romaines, alla recevoir la Déesse à Ostie, et ce furent les dames qui, de mains en mains, la portèrent jusqu'à Rome. En attendant qu'elle eût son temple, elle fut déposée dans celui de la Victoire, pour rappeler aux esprits, par cette circonstance locale, qu'elle assurait la victoire aux Romains [1].

Cependant rien ne retenait plus le consul Scipion en Sicile : un décret du sénat venait

[1] Tit.-Liv. l. 29. c. 14.

d'autoriser son passage en Afrique, et il était d'autant plus impatient de l'exécuter, que Syphax venait d'épouser Sophonisbe, fille d'Asdrubal, et qu'entraîné par l'amour, il avait abjuré l'alliance des Romains. L'un des premiers services qu'il avait rendus aux Carthaginois, avait été de renverser du trône Massinissa, qui restait fidèlement attaché à l'alliance de Rome. Syphax jouissait de toute la puissance du roi détrôné, et l'ajoutait à celle de ses nouveaux amis [1].

Dès qu'on apprit à Carthage que Scipion était débarqué au Beau-Promontoire, on éprouva la plus grande terreur [2]. Depuis cinquante ans, époque de l'expédition de Régulus, il n'était pas descendu en Afrique d'armée considérable. La brillante réputation du consul ajoutait encore à la consternation. Le plus renommé des généraux qu'on lui pût opposer, était Asdrubal, fils de Giscon; et ce même Scipion l'avait vaincu et chassé de l'Espagne. On cherchait à fonder de grandes espérances sur les secours de Syphax; et on le pressait de les amener.

Plus les Carthaginois avaient de confiance

[1] Tit.-Liv. l. 29. c. 22. 23.

[2] An de Rome 550, avant l'ère vulgaire 204.

dans les forces de ce prince, plus la privation devait en être sensible aux Romains. Ceux-ci avaient aussi compté sur le zèle de Massinissa; mais chassé de son royaume, il ne put offrir à Scipion qu'un peu de cavalerie, un grand courage, et un desir plus grand encore de se venger [1].

Réduit aux seules forces qu'il avait amenées, et privé de toutes celles qu'il avait espérées de l'Afrique, Scipion, dans la première année de son commandement, désola les campagnes des Carthaginois, inquiéta Utique, défit quelques corps de cavalerie, en fit assez enfin pour tenir les ennemis en alarmes et pour entretenir la confiance des Romains [2]. L'année de son consulat expirée, le commandement lui fut prorogé pour tout le tems que durerait la guerre d'Afrique [3]. L'opinion publique, bien prononcée en sa faveur, imposa silence à ses ennemis, et il ne pouvait plus être traversé, même par le crédit de Fabius. Il avait en présence deux armées campées à peu de distance l'une de l'autre: celle de Syphax, forte de cinquante mille hommes d'infanterie et de dix mille

[1] Tit. Liv. l. 29. c. 28. et seq. [2] *Ibid.* c. 35.
[3] Tit.-Liv. l. 30. c. 1.

chevaux, et celle d'Asdrubal, forte de trente mille hommes de pied et trois mille de cavalerie. Il les amusa par des négociations, et joignit à ses commissaires des soldats intelligens, chargés d'observer l'assiette des deux camps, d'en connaître les entrées, d'en remarquer les endroits faibles. Une telle conduite, tenue par Annibal, aurait été traitée de perfidie : c'en était bien une en effet; mais de l'aveu de tous les peuples, ces sortes d'astuces sont autorisées; dans le métier des armes, elles s'appellent ruses de guerre. Quand les conférences furent rompues, et il ne les avait entamées que pour les rompre, il parut ne s'occuper que de reprendre le siége d'Utique; mais, pendant la nuit, il fit attaquer le camp des Numides, et mettre le feu aux roseaux dont il avait appris qu'il était entouré. Pendant que Lélius et Massinissa s'acquittaient de cette expédition, il attaquait en personne le camp d'Asdrubal. Comme la surprise fut la même dans les deux camps ennemis, les Romains eurent, des deux parts, le même succès. On a écrit qu'en cette nuit, il avait péri, par le fer ou par le feu, quarante mille tant Carthaginois que Numides [1].

[1] Tit.-Liv. l. 30. c. 3. 6.

Carthage consternée voulait demander la paix : mais la faction barcinienne eut le dessus et fit résoudre la continuation de la guerre. Asdrubal et Syphax attribuaient leur défaite à la surprise, et se flattaient de la réparer. Ils firent de nouvelles levées de Numides, qui n'entrèrent en campagne que pour être aussitôt détruites. Syphax se réfugia dans ses Etats : il y fit à la hâte des recrues, et, avec ces hommes qui n'avaient jamais vu la guerre, il vint présenter la bataille à Lélius et à Massinissa qui l'avaient suivi de près. Il la perdit avec la liberté : Massinissa, barbare vindicatif, satisfit sa haine en chargeant de fers son ennemi personnel. Syphax fut amené à Scipion, qui compatit à la calamité d'un prince dont il avait été l'ami, lui fit détacher ses chaînes, et lui accorda les consolations que pouvait recevoir un captif[1].

C'était Sophonisbe, l'épouse de ce prince, qui avait causé ses malheurs, en l'arrachant à l'alliance des Romains pour lui faire embrasser celle de leurs ennemis. Devenue la captive de Massinissa, et presqu'aussitôt son épouse, elle lui inspira le même amour dont avait brûlé Syphax. Adroite, et nourrie dans

[1] Tit.-Liv. l. 30. c. 8. 13.

la haine des Romains, elle pouvait insinuer cette haine dans l'ame de son nouvel époux. Mais elle était prisonnière de Rome et non de Massinissa, puisqu'il l'avait prise en combattant sous les ordres de la république. En-vain, en l'épousant, il avait cru éluder cette loi terrible ; Scipion lui donna l'ordre de la livrer. Le malheureux époux, ne pouvant à-la-fois sauver la vie à celle qu'il aimait et lui épargner la honte de la captivité, lui envoya du poison [1].

Carthage ne pensait plus qu'à se sauver, et non à disputer aux Romains la domination de l'Italie. On rappela donc Annibal, qui dénué de forces, et vaincu bien plus par l'abandon de ses concitoyens, que par les armes romaines, frémissait de languir dans le Bruttium. Les Romains, instruits du départ de ce fier ennemi, lui rendirent un bien glorieux témoignage en votant aux dieux des actions de graces solennelles. Les envieux de Scipion répétaient que ce guerrier avait bien pu vaincre des troupes sans art, sans discipline, commandées par un Asdrubal, par un Syphax ; mais qu'il fallait l'attendre, lorsqu'il aurait en tête le plus habile des généraux, et des sol-

[1] Tit.-Liv. l. 30. c. 15.

dats vieillis sous son commandement [1]. Le vieux Fabius encourageait ces odieuses clameurs. Il mourut dans une vieillesse fort avancée, toujours tourmenté de la gloire de Scipion, toujours cherchant à la détruire, et dégradant ainsi celle que lui-même avait acquise [2].

Annibal revint dans l'Afrique [3], se plaignant du sénat de Carthage et de lui-même; de ce sénat dont il avait tiré si peu d'assistance; de lui-même qui avait laissé respirer les Romains, après la plus signalée des victoires. Il examina les ressources de sa patrie, et en reconnut l'impuissance. Il ne lui en trouva guère d'autres que l'armée qu'il amenait, épuisée de seize ans de guerre : c'était dans la paix seulement qu'il voyait le salut de la patrie [4]. Il eut avec Scipion, à Zama, des conférences qui ne devaient avoir aucune suite, parce que le général romain, non moins persuadé qu'Annibal de la faiblesse de Carthage, prévoyait une victoire assurée, et ne voulait pas la laisser échapper de ses mains [5].

[1] Tit.-Liv. l. 30. c. 19. 21.—Florus, l. 2. c. 6.

[2] Plut. in Fabio, *circa finem*.

[3] An de Rome 552, avant l'ère vulgaire 202.

[4] Tit.-Liv. l. 30. c. 19.

[5] *Ibid*. c. 29.

Peu après se donna la fameuse bataille de Zama, qui, perdue par Annibal, lui laissa toute sa gloire, au jugement de Scipion lui-même, mais ravit aux Carthaginois leur dernière espérance [1].

Annibal, après trente-cinq ans d'absence, rentra dans Carthage, suivi de près par l'armée victorieuse. On ne pouvait plus rien attendre des armes, qui ont, il est vrai, leur destinée; mais dont la destinée est toujours malheureuse quand elles sont trop faibles. Il fallut traiter, à quelque condition que ce fut [2]. Alors Scipion lui-même voulait la paix, parce qu'à Rome le tems des élections approchait, et qu'il aurait craint de laisser à un successeur l'honneur de terminer la guerre [3]. Les vaincus furent obligés de livrer leurs éléphans et leur flotte, qui fut brûlée sous leurs yeux; spectacle désastreux , qui les mit au désespoir. On dit qu'après toutes leurs pertes, elle était encore de sept cents vaisseaux : on leur en laissa dix. Ils renonçaient à l'Espagne, à la Sicile, à l'Italie; ils livraient tous les transfuges et rendaient les prisonniers sans rançon;

[1] Polyb. l. 15. c. 18.—Tit.-Liv. l. 30. c. 33. 35.

[2] An de Rome 553, avant l'ère vulgaire 201.

[3] Tit.-Liv. l. 30. c. 37.

ils se soumettaient à payer en cinquante ans dix mille talens (84,000,000 de fr.), deux cents par année, à restituer les Etats de Massinissa, et ce qui était plus humiliant encore, à ne faire la paix ni la guerre que du consentement des Romains[1].

Les riches trouvaient toutes ces conditions supportables : une seule les affligeait, c'était celle qui attaquait leur fortune. Le jour qu'il fallut faire le premier paiement du tribut, et que chacun d'eux fut obligé d'en acquitter sa part, ils ne purent retenir leurs larmes. Annibal, à ce spectacle, laissa échapper un éclat de rire. On lui reprocha ce rire si déplacé dans la calamité commune. « Je « ne ris pas non plus de joie, répondit-il ; « mais de voir les grimaces, les contorsions, « les pleurs de ces hommes qui se lamentent « sur leur argent, et qui ne pleuraient pas, « quand ils en avaient bien plus de sujet ; « quand on enlevait aux Carthaginois leurs « armes, leurs vaisseaux, leur domination, « les dépouilles acquises par tant de sang et « de combats, et qu'un vainqueur hautain « leur dictait les lois les plus humiliantes[2]. »

[1] Polyb. l. 15. c. 18.

[2] Tit.-Liv. l. 30. c. 44.

Massinissa rentra dans son royaume, auquel fut ajouté une partie considérable de celui de Syphax. Il eut dans la suite, de grandes querelles, pour les limites, avec les Carthaginois. Des commissaires furent envoyés de Rome pour juger ce procès, et eurent l'astucieuse politique de le laisser indécis. Rome voulait qu'un germe de guerre subsistât toujours entre ces deux puissances voisines, et se plaisait à voir toujours prêts à se déchirer mutuellement, et le Prince qui l'avait bien servie, et le peuple qu'il haïssait.

Scipion, de retour à Rome, reçut les honneurs du triomphe et le surnom d'Africain. Il fut le premier des Romains qui ait joint à son nom celui du pays qui avait été le théâtre de ses exploits, en sorte qu'on ne pouvait le nommer sans rappeler le titre de sa gloire. D'autres généraux ont fait porter devant eux plus de vases d'or et d'argent, et plus de différentes sortes de richesses: ils ont fait précéder leur char d'un plus grand nombre de captifs : mais Annibal vaincu, et la guerre de Carthage terminée, suffisait à la gloire de Scipion. Il semblait qu'aucune nation n'eût plus à rougir de subir le joug de la république, et qu'il ne fût

plus de conquêtes auxquelles elle n'eût droit d'aspirer.

Le lustre de l'an de Rome 534, qui précéda de deux ans la seconde guerre punique, donna deux cent soixante et dix mille deux cent treize citoyens; celui de l'an 550, qui précéda de trois ans la fin de cette guerre, n'en donna que deux cent quinze mille. On n'est pas surpris de voir la population considérablement diminuée, après quatorze années d'une guerre désastreuse. Mais pourquoi diminua-t-elle d'une manière bien plus frappante encore pendant les dix années suivantes, et ne trouve-t-on plus, par le lustre de l'an 560, que cent quarante-trois mille hommes? on ne voit pas que, pendant ces dix années, Rome ait soutenu de guerres fort ruineuses, ni qu'elle ait éprouvé de grandes calamnités. La vraie réponse est, je crois, que fort souvent les censeurs faisaient très-mal le cens, et qu'on ne peut ajouter foi aux dénombremens qui en résultaient. Leur négligence allait quelquefois si loin, que nous verrons, sous l'an 624 de Rome, la république avoir un consul qui n'était pas même citoyen [1]. S'il arrivait à des censeurs d'ins-

[1] Valer. Max. l. 3. c. 4.

crire sur le rôle des citoyens tous ceux qui se présentaient, il put bien leur arriver aussi de n'y pas inscrire ceux qui ne se présentaient pas.

Ce fut l'année qui précéda la seconde guerre punique, qu'il vint, pour la première fois, s'établir à Rome un médecin. C'était un Grec du Péloponèse ; il se nommait Archagathus, et était fils de Lisanias. Il reçut les droits de citoyen, et une boutique lui fut achetée aux frais du trésor. On eut d'abord tant de confiance en son habileté, qu'on l'appelait le guérisseur de blessures (*vulnerarius*). Mais à force de couper et de cautériser, il se fit donner le surnom de bourreau, et dégoûta les Romains de son art [1].

Ce fut dans la première année de la première guerre punique, 264 ans avant l'ère vulgaire, que l'as romain qui avait été jusque-là d'une livre de cuivre, fut réduit à deux onces, parce que la république ne pouvait plus suffire à ses dépenses. De nouveaux besoins le firent réduire à une demi-once, la seconde année de la seconde guerre punique, sous le dictateur Fabius Maximus, l'an 217

[1] Plin. hist. nat. l. 29. c. 1. s. 6.

avant notre ère. Les Romains ne frappèrent de la monnaie d'argent, que cinq ans avant la première guerre punique, 269 ans avant l'ère vulgaire, et ils ne commencèrent à connaître de la monnaie d'or, que 207 ans avant notre ère, la onzième année de la seconde guerre punique [1].

[1] Plin. hist. nat. l. 33. c. 3. s. 13.

HUITIÈME PÉRIODE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE,

Depuis la seconde guerre punique, jusqu'à la destruction de Carthage.

Les Romains restèrent barbares, tant qu'ils n'eurent des guerres ou des communications habituelles qu'avec les peuples voisins. On sait que les Etrusques excellaient dans les arts; mais on ignore quels furent leurs progrès dans les lettres et dans la philosophie. Leurs jeux scéniques, comme les pièces atellanes que Rome emprunta des Campaniens, appartenaient à l'enfance du théâtre; et les combats des gladiateurs, dont les Etrusques faisaient leurs délices, et qu'ils transmirent aux Romains, ne témoignent pas qu'ils fussent délicats dans leurs divertissemens. Les Sabins, par leur farouche austérité, ne pouvaient se livrer qu'aux arts de nécessité première, qui sont

toujours fort imparfaits chez les peuples qui ne cultivent pas les arts qu'on nomme trop légèrement superflus. Les arts furent connus dans le Latium ; rien ne témoigne que les lettres y fussent cultivées.

Ce ne fut pas quand les Romains commencèrent à porter les armes dans la partie orientale de l'Italie, nommée la Grande-Grèce, qu'ils purent acquérir quelque connaissance de la littérature des Grecs. Ils ne s'approchaient d'eux que pour les combattre, et non dans le dessein de s'éclairer.

Mais enfin quelques-uns d'entr'eux, moins sauvages, plus curieux et mieux organisés que les autres, étudièrent la langue de ces peuples, et la connaissance de la langue leur inspira le goût des ouvrages qu'elle avait produits. Ce goût conduisit au desir de l'imitation ; imitation bien imparfaite dans un idiôme rustique encore et peu flexible : mais du moins une littérature romaine naquit, et long-tems elle balbutia dans son berceau.

Si les Romains avaient conservé leur première ignorance, ils auraient pu multiplier les conquêtes, ils n'auraient toujours été que des brigands heureux : c'est leur gloire littéraire qui en a fait d'illustres conquérans, et, en fa-

veur de leurs talens, nous consacrons jusqu'à leurs crimes.

Rome, ainsi que la Grèce, eut des poëtes, ou, si l'on veut, des écrivains en vers, avant de compter des auteurs en prose. Livius publia, pour la première fois, une tragédie l'an de Rome 514, un an avant la fin de la première guerre punique, et 240 ans avant l'ère vulgaire [1]. Cinq ans après, parut Nævius, qui fut à-la-fois poëte comique et poëte épique [2], si l'on peut cependant prodiguer le nom de poëme épique à des annales écrites en vers. Il prit pour sujet la première guerre punique, dans laquelle il avait porté les armes.

Virgile, dans le plus bel âge de l'art, trouvait des perles à recueillir dans le fumier d'Ennius. Celui-ci était né dans l'année qui suivit celle où Livius donna son premier ouvrage [3]. Sa patrie était la Calabre, et le grec était sa langue. Il ne serait peut-être jamais sorti de l'obscurité, s'il avait écrit dans sa langue maternelle; mais il adopta celle des vainqueurs de sa patrie, et fut long-tems le prince des poëtes latins. Il passa les quarante

[1] Cic. in Bruto, c. 18. — Aul. Gell. l. 17. c. 21.

[2] Cic. *ibid.* c. 15. — Aul. Gell., *loco nuper laudato.*

[3] Cic. *ibid.* c. 18.

premières années de sa vie dans la Sardaigne, y enseigna la langue grecque à Caton l'ancien, qui vint dans cette île en qualité de préteur, et qui l'emmena à Rome deux ans après la fin de la seconde guerre punique. Il composa en vers les annales de Rome, et il travaillait encore à cet ouvrage dans un âge fort avancé. Pacuvius, son neveu, réunit au talent de la poésie celui de la peinture. En même tems Cécilius, Gaulois, né dans le pays des Insubres, et d'abord esclave, effaça dans la comédie tous ceux qui l'avaient précédé : on louait sur-tout la conduite de ses pièces; mais on en blâmait le style, ainsi que celui de Pacuvius [1].

De tous les auteurs dont nous venons de parler, il n'est venu jusqu'à nous que quelques fragmens: mais nous jouissons d'une partie des ouvrages de Plaute. Horace ne goûtait ni ses bons mots, ni la mesure de ses vers : c'est qu'il ne pardonnait pas des défauts qui appartenaient moins à l'auteur qu'au tems où il avait écrit. Cicéron louait l'élégance ingénieuse de son style, qui ne pouvait être celui du siècle d'Auguste [2], et Varron, le prince des critiques entre les Romains, disait que les Muses auraient em-

[1] Aul. Gell. l. 15. c. 24.—Cic. in Bruto. c. 74.
[2] Cic. de Off. l. 1. c. 29.

prunté le langage de Plaute, si elles avaient voulu parler latin [1]. Ce poëte si gai était en même tems si pauvre, qu'il fut réduit quelquefois, pour vivre, à tourner la meule d'un moulin à farine, travail si dur, qu'on en faisait la punition des esclaves. Il florissait vers la fin de la seconde guerre punique, et mourut l'an 570 de Rome, 184 ans avant l'ère vulgaire [2].

Térence, moins vif, moins plaisant, mais qui charme ses lecteurs par une élégance continue, était né à Carthage. Ce fut un Africain qui donna le modèle de l'élégance latine. Tombé, encore enfant, dans la captivité, et affranchi par Térentius Lucanus son maître, il devint, par ses talens et la douceur de son caractère, l'ami de Scipion et de Lélius : on soupçonna même que ces deux illustres Romains avaient beaucoup de part à ses ouvrages. Il ne travailla que six ans pour le théâtre, et donna sa dernière comédie, les Adelphes, l'an 594 de Rome, 160 ans avant l'ère vulgaire, et onze ans avant la troisième guerre punique [3].

[1] Apud Quintilian. l. 10. c. 1.

[2] Cic. in Bruto, c. 15.

[3] Dion. Halic. l. 1. c. 6. *Didascalia comœdiarum Terentii.*

Les premiers essais des Romains en poésie furent, après les tragédies de Livius, des annales versifiées : ce fut aussi par des annales que les Romains débutèrent dans la prose. Q. Fabius Pictor, petit-fils de celui qui reçut le surnom de Pictor pour avoir orné de peintures le temple du Salut de Rome, écrivit d'une manière succincte l'histoire de son pays pour les siècles qui l'avaient précédé, et donna plus d'étendue à celle de son tems, qui fut celui de la seconde guerre punique. Il fut suivi de près par Lucius Cincius, qui mit beaucoup de diligence à la recherche des anciens monumens. Caton l'ancien, qui fut consul l'an 559 de Rome, 195 ans avant l'ère vulgaire, écrivit les origines des villes de l'Italie. S'il dut s'égarer souvent dans une carrière enveloppée d'épaisses ténèbres, on dit au moins qu'il donna beaucoup de soin à son travail ; mais il est difficile de croire qu'il y ait mis beaucoup de critique [1]. Tous ces écrivains étaient, au jugement de Cicéron, d'une extrême aridité [2]. Il est probable qu'on doit peu regretter, par rapport au talent, les auteurs en prose qui ont précédé le tems de Cicéron, et que Salluste,

[1] Ger. Jo. Vossius *de hist. latin.*

[2] Cic. *de Legibus*, l. 1. c. 2.

le premier, sut revêtir la narration des faits d'un style digne de l'histoire.

Il n'était pas inutile, ni indigne de la curiosité, de s'arrêter quelques instans autour du berceau de la littérature romaine : retournons au récit des événemens.

La fortune qui, pendant la dernière guerre, avait successivement frappé Rome et Carthage, venait de donner aux Romains une supériorité décidée. Ils avaient en Sicile ce qu'avaient possédé les Carthaginois et ce qui avait formé le royaume d'Hiéron. Le sage et vaillant Amilcar n'avait fait que pour eux la conquête de la plus grande partie de l'Espagne, et ils dominaient en Italie sur tout ce que s'étaient long-tems disputé les deux puissances rivales. Carthage tributaire semblait, avec une partie considérable des côtes de l'Afrique, former une de leurs provinces. Ils n'avaient plus qu'à choisir de quels ennemis ils voudraient triompher. Le plus puissant était Philippe, qu'ils avaient à punir de sa diversion passagère en faveur d'Annibal, et de quelques secours d'hommes et d'argent qu'il avait envoyés à Carthage vers la fin de la guerre [1]. La ruine de ce prince était pour eux du plus

[1] Tit.-Liv. l. 24. c. 40. l. 31. c. 1.

grand intérêt, puisqu'elle devait amener avec le tems la soumission de la Grèce, où la Macédoine était seule encore puissante, et qu'elle leur ouvrait l'entrée de l'Asie.

On trouva, dans une guerre qu'il faisait aux Athéniens, une occasion plutôt qu'une cause de prendre contre lui les armes. On ne pouvait lui reprocher d'avoir entrepris une guerre injuste; il se montrait au contraire le juste vengeur d'une atrocité qu'avait inspirée la superstition. Dans le tems de la célébration des mystères, deux jeunes Acarnanes qui se trouvaient à Athènes virent passer en pompe une foule nombreuse; ils s'y mêlèrent par curiosité. Elle les conduisit jusqu'au temple de Cérès : ils y entrèrent, sans se douter que la vue intérieure de ce temple dût leur être plutôt interdite qu'à cette multitude qu'ils ne faisaient que suivre. Leur accent étranger, des questions qui marquaient leur ignorance, firent connaître qu'ils n'étaient pas du nombre des initiés. Aussitôt l'alarme est dans le lieu saint; les deux profanes sont arrêtés et traînés devant les prêtres. Quoiqu'il fût bien prouvé qu'ils n'avaient péché que par ignorance, ils furent mis à mort.

Les Acarnanes indignés implorèrent l'assis-

tance de Philippe pour se venger des Athéniens, et ceux-ci, de leur côté, réclamèrent le secours de Rome[1] : ils n'eurent pas de peine à l'obtenir, puisque les Romains cherchaient eux-mêmes l'occasion qu'on leur offrait, et que d'ailleurs, pour subjuguer un jour la Grèce, ils devaient se montrer ses protecteurs, et les soutiens de sa liberté.

Le consul P. Sulpicius Galba fut chargé de cette guerre[2]. Elle commença peu de tems après que celle de Carthage eut été terminée. Philippe, qui s'était rendu maître de plusieurs villes dans la Chersonnèse de Thrace, faisait alors le siége d'Abydos. Il demanda les richesses de cette ville; mais les habitans préférèrent la mort à la soumission. Ils égorgèrent d'abord leurs femmes, leurs enfans, et finirent par se tuer sur les corps de ces personnes si chères. Philippe, instruit de ce qui se passait, contint ses soldats qui voulaient forcer la place, et fit publier qu'il accordait aux habitans trois jours pour mourir à leur aise[3]. Pourquoi ne trouve-t-on pas chez les modernes d'exemple de cette férocité des citoyens d'Abydos? Et

[1] Tit.-Liv. l. 31. c. 14.

[2] An de Rome 554, avant l'ère vulgaire 200.

[3] Tit.-Liv. l. 31. c. 17. 18.

pourquoi était-elle si commune chez les anciens? C'est que la guerre se fait différemment de nos jours, et que les habitans d'une ville prise risquent tout au plus le pillage, au lieu que, dans l'antiquité, souvent massacrés, ou du moins arrachés de leur patrie et traînés dans un dur esclavage, ils attendaient toujours, de la part des ennemis, des maux pires que la mort.

Pendant que Philippe s'occupait de cette conquête, Galba, vers la fin de l'automne, passait dans l'Illyrie, emportait quelques places frontières de la Macédoine, et envoyait dans l'Attique une flottille sous les ordres de C. Claudius Cento. Il s'empara de Chalcis, et y brûla les arsenaux du roi : les guerriers Romains mirent à mort tous les malheureux qui ne purent leur échapper, et qui étaient en âge de porter les armes [1].

Philippe, arrivé trop tard pour sauver Chalcis, voulut du moins se venger. Il mit le siége devant Athènes du côté de l'Académie, lieu si cher aux admirateurs de Platon. Dans un combat qui fut livré hors des murs, il soutint sa gloire par le plus grand courage; mais il n'en fut pas moins obligé de faire sa retraite,

[1] Tit.-Liv. l. 31. c. 22. 25.

après avoir incendié le Cynosarge, où Thémistocle avait fait autrefois ses exercices avec les enfans qui, comme lui, n'étaient pas nés d'une mère citoyenne, et le Lycée, pour toujours illustre par l'école d'Aristote. Ce fut vainement qu'il fit une tentative contre Eleusis, si renommée par la célébration des mystères [1].

Au couchant de la Grèce, contrée brillante de l'éclat des lettres et des arts, les Etoliens, qui ne s'étaient montrés en rien inférieurs aux autres Grecs au tems du siége de Troie, n'avaient pas suivi les progrès de la civilisation, et conservaient toute la férocité qui caractérise les peuples barbares. Ils eurent cependant la gloire de recevoir dans leur assemblée générale, qu'on appelait le *Panætolion*, les ambassadeurs de Philippe, ceux d'Athènes et ceux de Rome, et joignirent à la satisfaction de se voir rechercher par ces trois puissances respectables, celle de ne leur rien accorder. Rusés politiques malgré leur grossièreté, ils voulaient attendre le succès et se joindre au parti du vainqueur. Philippe fut vaincu; ils se déclarèrent pour les Romains [2].

Tite-Live fait une observation qui n'est point à négliger : c'est que les Macédoniens

[1] Tit.-Liv. l. 31. c. 24.   [2] *Ibid.* c. 29. 32.

n'eurent pas, contre les armées romaines, ce courage qu'ils avaient eu contre les Grecs, les Perses et les Illyriens. Ils connaissaient les blessures que faisaient les flèches, les piques, les épées de ces peuples; mais ils voyaient avec horreur les larges blessures et les terribles amputations faites par les épées espagnoles que les Romains avaient adoptées. Ils ne pouvaient soutenir le spectacle des têtes abattues, des bras, des cuisses détachés du tronc, des entrailles mises à découvert et sortant avec le sang des blessés [1]. Ainsi le courage d'un peuple long-tems redouté d'un grand nombre de nations, peut être tout-à-coup glacé par de nouveaux ennemis, par de nouvelles armes, par une manière de combattre dont il n'a pas l'expérience.

Le consul et Philippe passèrent plusieurs jours à la vue l'un de l'autre, et le premier eut l'avantage dans quelques attaques de cavalerie. Philippe tendit aux Romains des embûches qu'ils surent éviter. Après avoir long-tems refusé le combat, il fut enfin repoussé, n'évita qu'avec peine la captivité, et profita de la nuit pour faire sa retraite. Les Romains se rendirent maîtres de plusieurs villes, et différens

[1] Tit.-Liv. l. 31. c. 34.

peuples se déclarèrent contre Philippe [1].

Les Etoliens, ces farouches alliés de Rome, eurent contre Philippe des succès et des revers : mais les historiens romains, malgré l'orgueil de leur patrie, n'ont pas dissimulé que la république leur dut la supériorité qu'elle acquit sur le roi de Macédoine.

Vibius, successeur de Sulpicius, entra comme lui fort tard en campagne, et fut obligé de consacrer le peu de tems qui lui restait à faire rentrer dans le devoir ses troupes révoltées [2]. La guerre de Macédoine se serait peut-être prolongée long-tems dans la même langueur, si Rome n'eût pas secondé l'ardeur d'un jeune ambitieux : c'était T. Quintius Flamininus ou Flaminius [3]. Il avait

[1] Tit.-Liv. l. 31. c. 35. 40. [2] *Ibid.* c. 41.

[3] Il faut, malgré Plutarque et l'auteur *de Viris illustribus*, l'appeler Flamininus. C'était un surnom de la famille Quintia, patricienne, au lieu que Flaminius était le nom propre d'une maison plébéienne, dont avait été le consul Flaminius, qui fut tué à la bataille de Thrasimène. Quintius Flamininus qui fut élevé au consulat, n'ayant encore été que questeur, eut pour collègue Sextus Ælius Pœtus, qui n'avait été qu'édile. On avait vu, l'an de Rome 544, un Licinius Crassus passer de l'édilité à la censure, quoiqu'il fallût avoir été consul pour passer à la dignité de censeur.

fait ses premières armes sous le brillant Marcellus dans la guerre contre Annibal, et s'y était distingué. Il s'était ensuite signalé par sa justice et ses talens, dans les fonctions de préfet de Corinthe. Il étonna les Romains quand, âgé de trente ans, et sans avoir passé par les charges inférieures, excepté la questure, il osa briguer le consulat. C'était enfreindre un usage respecté. Les tribuns du peuple, justes en cette occasion, s'élevèrent contre une demande qu'ils trouvaient à-la-fois téméraire et d'un dangereux exemple. Cependant Quintius fut élu, et cette élection, contraire aux coutumes, et même aux lois vulgaires de la prudence, fut utile à la gloire de Rome. La Macédoine lui tomba en partage. Il ne passa point, comme ses prédécesseurs, une partie considérable du tems de sa magistrature à remplir des fonctions civiles, ou à s'enivrer des honneurs de sa dignité. Il pressa son départ, et sut déterminer à se ranger sous ses enseignes, trois mille vétérans qui avaient servi sous Scipion en Espagne contre Asdrubal, et en Afrique contre Annibal. Ce petit nombre de volontaires était, à ses yeux, la véritable force de son armée. L'habileté ne lui fut pas moins utile que la

valeur, pour franchir des gorges dangereuses que gardaient les Macédoniens : mais sa plus grande adresse fut sa bonté. Il épargna les pays ennemis, comme s'ils eussent déjà fait partie de la domination romaine ; et, par cette conduite, il inspira tant de confiance, qu'à son entrée en Thessalie, toutes les villes se remirent à sa foi. Ce ne fut pas non plus pour lui un faible avantage que celui de parler la langue grecque avec facilité, et d'avoir dans les mœurs quelque chose de l'élégance des Grecs. C'était en leur plaisant qu'il pouvait les détacher de Philippe. Les peuples voisins des Thermopyles embrassèrent la cause qu'il défendait ; les Achéens renoncèrent à leur traité avec le roi de Macédoine, et recherchèrent l'alliance des Romains ; d'autres peuples suivirent ces exemples [1].

Il accueillit avec joie la proposition qu'il reçut du roi d'entrer en négociation. Ce n'était pas qu'il eût dessein de lui accorder la paix ; il voulait seulement lui proposer des conditions qui ne seraient pas acceptées, qui deviendraient publiques, et qui rendraient les Grecs favorables aux Romains, en leur

[1] Plut. in Vitâ Flaminii, t. 2, *à pag.* 400 *ad* 407. — Tit.-Liv. l. 32, *à cap.* 7. *ad* 10.

persuadant que ceux-ci prenaient un vif intérêt à leur liberté. Il lui proposa donc de retirer ses garnisons de toutes les villes grecques, et de celles même de la Thessalie, et de les laisser vivre sous leurs lois. « Que prescririez-vous de plus à un vaincu? » s'écria Philippe; et les négociations n'allèrent pas plus loin [1].

Le roi de Macédoine perdit une grande bataille dans l'Epire; et peut-être n'aurait-il pu sauver aucun de ses soldats, si la difficulté des lieux n'eût arrêté les vainqueurs dans leur poursuite, et favorisé la retraite des vaincus [2]. Il rentra dans la Thessalie, brûlant les villes, et détruisant tout ce que les habitans ne pouvaient emporter. Les ennemis y entrèrent après lui : ce furent d'abord les Etoliens qui firent sur la frontière tout le mal qu'il n'avait pas eu le tems de faire; ce furent ensuite les forces bien plus imposantes que commandait le consul [3]. Il prit plusieurs villes importantes. La même fortune l'accompagna d'abord devant Antrax, ville alors considérable dans le voisinage de Larisse, et depuis oubliée. Il y entra par la brèche : mais il trouva la garnison

[1] Tit.-Liv. l. 32. c. 10.
[2] *Ibid.* c. 12. [3] *Ibid.* c. 13.

rangée en phalange, ne put la rompre, et fut obligé de lever le siége de cette place dont il avait dû se croire maître. Il se consola de ces revers par des conquêtes dans la Phocide et par les succès de son frère [1].

Il continua l'année suivante de jouir du commandement avec le titre de proconsul [2]. Les Romains annonçaient qu'ils ne faisaient la guerre que pour la liberté des Grecs, et ces hypocrites défenseurs de la liberté recevaient dans leur alliance le cruel Nabis, affreux tyran de Lacédémone [3]. Les Béotiens, par une juste défiance, n'étaient pas déterminés à entrer dans l'alliance de Rome : mais Quintius fit cesser leur indécision en paraissant à Thèbes avec des forces imposantes. Les Thébains, qui tenaient le premier rang dans la Béotie, se déclarèrent par nécessité amis des Romains, et dissimulèrent leur douleur, qu'il aurait été dangereux de manifester [4].

Philippe, épuisé par les combats qu'il avait soutenus contre les Rhodiens, contre les Romains et contre Attale, roi de Pergame, leur

[1] Tit.-Liv. l. 32. c. 15. 18.
[2] An de Rome 557, avant l'ère vulgaire 197.
[3] Tit.-Liv. l. 32. c. 28.
[4] Tit.-Liv. l. 33. c. 1. 2.

allié, fut réduit, contre l'usage de la Grèce, à composer son armée de jeunes gens depuis seize ans jusqu'à dix-huit, et de vieux soldats qui avaient passé l'âge de la milice, mais qui conservaient quelques restes de vigueur. Malheureux dans ce dernier effort, il fut battu à Cynoscéphale. Les Romains avaient des éléphans, ceux apparemment qu'ils s'étaient fait livrer par les Carthaginois. Ce furent ces animaux qui commencèrent à mettre en désordre les ennemis. La phalange qui avait fait si long-tems la force des Macédoniens, qui leur avait procuré la conquête de la Perse et la domination de la Grèce, fut cette fois la cause de leur défaite. Ce corps si difficile à mouvoir, et qui n'était plus qu'incommode quand il était rompu, ne put se retourner pour résister aux Romains qui l'attaquaient par-derrière [1].

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 3. 10.—Quand on pouvait mettre la phalange en désordre, les sarisses ou piques, qui étaient l'arme de cette milice, lui devenaient inutiles; et d'ailleurs elle n'était pas propre à combattre sur des terrains inégaux; mais tant qu'elle était en bon ordre, elle présentait un front tout hérissé de pointes de fer. Les piques du premier rang s'avançaient de douze coudées contre l'ennemi, celles du second de dix, celles du troisième de huit, celles du quatrième de six, celles

Philippe n'avait plus d'espoir de salut que dans la paix. Il eut peu de peine à l'obtenir ; car les Romains ne voulaient pas détruire entièrement sa puissance ; c'est qu'ils auraient craint de voir s'élever sur ses ruines celle des Etoliens, qui étaient alors les plus redoutables des Grecs. Il était de leur intérêt de laisser subsister le royaume de Macédoine pour les inquiéter. Précisément parce que les Etoliens avaient supporté plus qu'aucun autre peuple le fardeau de la guerre, parce qu'ils avaient trop bien servi Rome, il fallait que Rome préparât leur ruine [1]. Elle avait encore une autre raison de ne pas refuser la paix au roi de Macédoine ; c'est qu'elle recevait d'Espagne de fâcheuses nouvelles. Cependant les Romains ne la lui accordèrent qu'humiliante [2].

du cinquième de quatre, et celles du sixième de deux. Ainsi chaque soldat du premier rang était défendu par le fer de six piques à-la-fois ; il était encouragé par cette puissante protection, et d'ailleurs il se trouvait dans la nécessité absolue de tenir ferme, puisqu'il ne lui était pas possible de reculer, car il était en même tems soutenu et contenu par les rangs qui étaient derrière lui. Chaque homme, dans cette ordonnance, n'occupait que deux coudées carrées. (*Arriani tactica.*)

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 13.

[2] An de Rome 558, avant l'ère vulgaire 196.

Ils le renfermèrent dans les limites de la Macédoine, l'obligèrent d'évacuer toutes les villes grecques où il avait des garnisons, et de renoncer au droit de porter la guerre hors de la Macédoine, sans la permisson du sénat. Il s'engageait à payer en dix ans un tribut de mille talens (5,400,000 fr., ou même près du double s'il s'agissait de talens d'Eubée, comme il est vraisemblable); il renonçait à nourrir des éléphans, et livrait ses vaisseaux pontés, entre lesquels en était un à seize rangs de rames, machine presque inutile par son poids et par l'excès de ses proportions. Déjà, par le traité préliminaire qu'il avait conclu avec Quintius, il avait payé deux cents talens, et avait envoyé à Rome son fils Démétrius avec d'autres otages [1].

Les Romains, victorieux de Philippe, succédaient à la domination qu'il avait exercée dans la Grèce, et il était aisé de prévoir qu'elle serait plus pesante : mais les Grecs étaient des enfans qu'il était aisé de tromper avec des mots. Leur sort dépendait de la volonté de Rome : leur joie fut portée jusqu'au délire quand, aux jeux isthmiens, le héraut proclama la liberté de toutes les

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 25. 30.

villes qui avaient été sous la dépendance de Philippe. Ils poussèrent de si grands cris, que des corbeaux qui volaient au-dessus de l'assemblée, frappés par la commotion de l'air, tombèrent, dit-on, morts au milieu du stade. Dans leur ivresse, les Grecs s'écriaient : « Il est donc un peuple sur la terre qui pro-« digue ses richesses, ses fatigues, son sang, « et qui ne dédaigne pas même de passer les « mers pour procurer aux autres peuples la li-« berté ! » Les Etoliens ne partageaient pas la joie commune, et seuls ils avaient raison [1].

En effet, les Romains, en déclarant libres et gouvernées par leurs propres lois les villes qui avaient reconnu la puissance de Philippe, leur ôtaient les moyens de conserver la liberté. Comme elles devenaient autant de républiques différentes, et que toutes étaient faibles, toutes restaient dans la dépendance du pouvoir qui les protégeait. Quelques-unes d'elles ne pouvaient manquer d'être attaquées; elles imploreraient alors le secours des Romains, qui, pour les défendre, affaibliraient les agresseurs : avec le tems, il n'y aurait plus dans la Grèce ni autour de la Grèce, d'autre force que celle des Romains; et quand ceux-

[1] Plut. in Flaminio, pag. 414.— Tit.-L. l. 33. c. 32. 33.

ci dédaigneraient le titre de protecteurs, ils pourraient sans obstacle se déclarer dominateurs. C'était la même politique qu'avaient employée autrefois les rois de Perse contre la même nation.

Pour ne pas nous interrompre dans le récit de la guerre de Macédoine, nous avons gardé le silence sur celle que les Romains eurent en même tems à soutenir contre les Gaulois. Elle commença et finit aux mêmes époques.

Un Carthaginois, nommé Amilcar, était resté dans la Gaule Cisalpine après la défaite d'Asdrubal. Ce fut lui peut-être qui suscita cette guerre; mais il fut désavoué par son pays. Sous sa conduite, Insubres, Cénomanes, Boiens envahirent Plaisance, passèrent le Pô et firent le siége de Crémone. Aux prodiges que l'histoire rapporte à cette époque, on reconnaît la terreur qu'éprouvèrent les Romains; car c'est toujours quand les esprits sont frappés de crainte que la raison s'affaiblit. Alors l'entendement troublé reçoit toutes les images effrayantes que peut lui offrir la superstition. Tite-Live nous raconte qu'on vit le ciel en feu, que le soleil se montra rouge par un tems serein, que dans certain temple on entendit un craquement, qu'une truie mit bas

un pourceau qui avait une tête d'homme, qu'un enfant naquit avec le sexe incertain, qu'on en découvrit un autre, âgé de seize ans, qui offrait la même indécision de nature. Il fut ordonné de consulter les livres sacrés sur ces prodiges, et en attendant, de jeter à la mer les deux enfans dont le sexe paraissait douteux [1]. C'était la pratique constante des Romains de condamner à mort toutes les conceptions qu'ils regardaient comme monstrueuses.

Les Gaulois furent battus dans la première campagne; ils perdirent Amilcar et trois de leurs généraux. Les Romains furent défaits dans la seconde : ils ne firent rien de remarquable dans la troisième; mais dans la dernière, les Cénomanes se concilièrent avec eux, les Insubres furent défaits, et les Boiens, restés seuls, furent contraints de se soumettre [2]; c'est-à-dire que des Gaulois furent vaincus ou obligés de faire la paix, parce que d'autres Gaulois les abandonnèrent ou aidèrent à les combattre. Attribuons donc plutôt leur malheur à leur désunion qu'à la puissance des armes romaines.

[1] Tit-Liv. l. 31. c. 10. 12.

[2] Tit.-Liv. l. 32. c. 29. 30.

Quand on avait accordé la paix à Philippe, nous avons vu qu'on se voyait menacé d'une guerre difficile en Espagne [1] : mais on fut bientôt rassuré par la nouvelle d'une victoire qu'y avait remportée Minucius [2]. Le sort donna ensuite à Caton le commandement de cette province, et elle fut le théâtre de sa gloire. Il y rétablit la discipline militaire, soumit un grand nombre de villes, et en fit démanteler encore davantage par le seul effroi qu'il sut leur inspirer, et sans répandre une goutte de sang [3]. On ne peut refuser des éloges à ce général habile qui, les armes à la main, sut respecter les droits de l'humanité en faisant respecter sa patrie. Mais Plutarque, le seul historien qui nous ait transmis la vie de cet homme célèbre [4], ne nous

[1] An de Rome 559, avant l'ère vulgaire 195.

[2] Tit.-Liv. l. 33. c. 44.

[3] Tit-Liv. l. 34. *à cap.* 9. *ad* 21.

[4] Je ne parle pas de l'ouvrage très-court de Cornélius Népos, sur Caton le censeur. C'est plutôt un éloge succinct qu'une vie de Caton. On n'y trouve aucun détail ; mais l'auteur condamne la conduite de ce Romain envers Scipion, sous lequel il servit en qualité de questeur, et que, suivant les lois de son pays, il aurait dû révérer comme un père. *Quæstor obtigit P. Africano consuli, cum quo pro sortis necessitudine non vixit !*

le montre pas d'accord en tous les points avec sa haute réputation de sagesse ; ou bien il faut reconnaître que souvent les anciens ont décoré du nom de sagesse l'excessive dureté de caractère et la sauvage inflexibilité [1]. On trouve par-tout des éloges de Caton ; mais il s'en faut bien que l'histoire, dans ce qu'elle rapporte de lui, soit d'accord avec ces éloges. Il était de ces hommes que les Romains appelaient nouveaux, parce que leurs ancêtres n'avaient été revêtus d'aucune des dignités de la république. Il fit ses premières armes dans le tems qu'Annibal mettait en feu l'Italie, et il se distingua de ses compagnons de milice par la vie la plus dure. Né dans l'aisance, il se proposa pour modèle Curius Dentatus, qui était né dans la pauvreté. Il gagna l'amitié du vieux Fabius Maximus, et dès-lors, épousant les passions de cet homme vénérable, mais injuste, il se déclara l'ennemi de Scipion l'Africain. Il fut questeur de l'armée de Scipion, se rendit le pédagogue du général à qui la discipline lui prescrivait d'obéir, et ne le trouvant pas assez docile, il le tourmenta de sa haine. Il ne lui pardonnait ni l'aménité de ses mœurs, ni le genre

[1] Plut. in Catone majore. Ed. Bryani, t. 2. p. 327.

de ses études, ni sa douceur pour les soldats, ni la générosité de son caractère. Il revint à Rome pour se joindre à ses ennemis et lui susciter des accusateurs. Malheureux dans cette poursuite, il chercha d'autres victimes [1]. Sa principale occupation était d'appeler des citoyens en justice. Accusateur perpétuel, lui-même était souvent accusé. On assure qu'il le fut près de cinquante fois, et qu'il éprouva encore ce désagrément à l'âge de quatre-vingt-six ans. Quelquefois il ne se portait pas lui-même pour accusateur, mais il se joignait à ceux qui formaient des actes d'accusation, et revêtait ces actes de sa signature. D'autres fois plus odieux, il ne se montrait pas, et mettait en avant des hommes qu'il suscitait. Ce fut avec cette lâcheté qu'il poursuivit Scipion. Il s'obstinait à vivre pauvrement, et, par une contradiction bizarre, il ne négligeait rien pour amasser des richesses. Ce n'était pas pour répandre ses épargnes en bienfaits, mais parce qu'il regardait comme un devoir d'augmenter l'héritage paternel [2]. Il ne dédaignait pas d'employer pour s'enrichir, des moyens honteux et sordides. Il

[1] Plut in Catone majore, p. 330.

[2] Plut. in Cat. maj. p. 346.

n'achetait que des esclaves robustes, les traitait bien tant qu'ils étaient en état d'augmenter ses revenus par leur travail, et les vendait dans leur vieillesse comme des bêtes de somme devenues inutiles [1]. Il se faisait payer en argent par ses esclaves mâles, la permission d'avoir un commerce amoureux avec ses esclaves femelles. Politiquement tracassier dans l'intérieur de son domestique, il s'étudiait à brouiller ses gens ensemble, parce qu'il croyait que leur bon accord tournait contre les intérêts du maître [2]. Toujours occupé du gain, il regarda bientôt l'agriculture comme une simple récréation, et plaça ses fonds en acquisition d'étangs, de pâturages, d'ateliers productifs et d'eaux thermales, où il établissait des bains : mais sur-tout il faisait valoir ses capitaux en les prêtant à intérêt, et préférait l'usure maritime, la plus profitable et la plus décriée de toutes. Jamais il ne cessa de travailler à s'enrichir, et ne commença jamais à jouir de ses richesses [3].

Il apprit le grec étant déjà préteur : il

[1] Plut. in Cat. maj. p. 333. [2] *Ibid.* p. 355.

[3] Plut. in Cat. maj. p. 356.—Suivant Cicéron, il parlait fortement contre l'usure; suivant Plutarque, il la pratiquait, ce qui n'est pas contradictoire.

se piqua d'imiter Thucydide et Démosthène, et il faisait un crime à ses concitoyens d'avoir le même goût. Il affectait de mépriser la littérature et la philosophie de la Grèce, et prétendait qu'elles amèneraient un jour la perte de Rome. Il n'avait pas moins de haine contre les médecins que contre les philosophes[1]; et comme s'il eût fallu que tout fût en lui contradiction, il se piquait d'être médecin lui-même. C'était lui seul qui soignait tous les malades de sa maison, et il avait laissé des mémoires sur la manière dont il les traitait. Il ne permettait jamais la diète à ses malades, et les nourrissait de légumes et de chair de canard, de lièvre et de pigeon. Avec ce traitement, il vit mourir dans ses bras sa femme et son fils[2].

On a célébré sa censure. Il faut le louer sans doute d'avoir effacé de la liste des sénateurs le frère du célèbre Quintius Flaminius, pour s'être souillé d'un acte de cruauté : mais qui osera le louer aussi d'avoir dégradé Scipion l'Asiatique, sans autre motif que la haine qu'il portait au nom des Scipions ? Qui admirera sa fastueuse autorité, quand il retrancha du sénat Manilius, pour avoir donné

[1] Plin. hist. nat. l. 29. c. 1. s. 6.

[2] Plut. in Cat. maj. p. 358.

à sa femme un baiser en présence de sa fille [1] ? Doit-on même approuver sa sévérité puérile contre le luxe, alors très-modéré, des femmes, lorsqu'il estima leur parure au décuple de leur valeur, et qu'il fit payer le cens à leurs époux en conséquence de cette estimation forcée [2] ? Sa censure plut au peuple, qui aime toujours à voir tourmenter les nobles et les riches. Les écrivains qui ont exalté la censure de Caton, n'ont fait peut-être que consacrer le jugement de la multitude, ou que répéter les éloges qu'il faisait de lui-même ; car en blâmant les autres avec une extrême dureté, il se louait sans modération [3]. On continue de célébrer Caton, et l'on aurait fort peu d'estime pour un moderne qui lui ressemblerait. On regarderait sur-tout comme la pensée d'un esprit étroit, celle d'un magistrat qui voudrait forcer un peuple qui s'enrichit, à ne pas faire plus de dépense qu'au tems de sa pauvreté.

Pendant qu'à Rome les craintes sur l'Espagne se dissipaient, on recevait sur la Grèce des rapports inquiétans. L'année précédente, Antiochus, roi de Syrie, dont la domination

[1] Plut. in Cat. maj. p. 349.
[2] *Ibid*. p. 350. [3] *Ibid*. p. 352.

s'étendait depuis l'extrémité de la Perse et de l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne, avait attaqué les villes grecques de l'Asie, en avait remis plusieurs sous sa puissance et venait de soumettre la Chersonnèse [1]. S'il avait abandonné quelque tems ses entreprises, ce n'avait pas été pour satisfaire aux plaintes des Romains, mais pour envahir l'Egypte. La nouvelle de la mort de Ptolémée l'avait engagé dans ce dessein; elle se trouva fausse. Obligé de renoncer à cette conquête, on s'attendait à lui voir reprendre ses anciens projets. On craignait aussi les Etoliens qui, toujours inquiets, toujours insatiables de butin, et d'ailleurs mécontens de Rome, ne pouvaient se tenir long-tems en repos. En même-tems Nabis, cruel tyran de Lacédémone, aspirait à la tyrannie de la Grèce entière. Enfin on apprenait de Carthage qu'Annibal était en correspondance avec Antiochus; et si ce prince commençait la guerre, on craignait d'avoir à combattre ensemble les forces d'un roi puissant et les talens d'un général qui, tant de fois, avait fait trembler les Romains. Cette intelligence d'Annibal avec Antiochus n'était peut-être qu'un bruit sans fondement;

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 38.

mais ce dont il semble qu'on ne puisse douter, c'est que leur haine acharnée contre le héros Carthaginois le lia plus étroitement avec le roi de Syrie [1].

L'ordre des juges dominait alors à Carthage. Ces juges étaient inamovibles et tenaient dans leurs mains la fortune, la réputation, la vie de tous les citoyens. Les offenser, c'était courir à sa perte. Annibal cependant osa les accuser devant le peuple. On put reconnaître combien est faible un pouvoir qui devient odieux : il n'a d'appui que les lâches craintes de ceux qui s'y soumettent. Le bas peuple lui-même détestait le corps des juges : Annibal, en s'élevant contre eux, fut généralement applaudi. Il fit porter une loi qui ordonna qu'ils seraient élus tous les ans, sans qu'aucun d'eux pût être réélu plus de deux années de suite. Les exacteurs et les trésoriers des deniers publics, liés avec les juges, parce qu'ils achetaient d'eux le droit d'exercer les plus criantes rapines, n'étaient pas moins funestes à l'Etat [2]. Les impôts devenaient la proie des hommes qui étaient à la tête des affaires; et, quand il fallait payer aux

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 41. 45.

[2] *Ibid.* c. 46.

Romains le tribut, comme il n'y avait pas de fonds dans le trésor, il fallait accabler le peuple de contributions extraordinaires. Annibal démontra que l'impôt ordinaire suffisait au tribut et à tous les besoins de la république. Il servait bien sa patrie ; mais il se faisait de mortels ennemis de tous ceux qui avaient exercé la tyrannie sous le titre de juges, et de tous ceux qui n'avaient vécu que d'exactions. Ils le dénoncèrent aux Romains [1]. En vain Scipion représenta qu'il n'était pas de la dignité de la république de favoriser les factions carthaginoises, de donner à l'une d'elles de l'autorité, ni de se joindre aux ennemis d'Annibal. La haine qu'excitait ce grand homme l'emporta sur les conseils de l'honneur et de la sagesse. Des députés furent envoyés à Carthage pour accuser Annibal d'intelligence avec Antiochus, et du dessein de recommencer la guerre contre Rome. Annibal sentit que les Romains inspiraient à sa patrie trop de crainte pour qu'il pût y rester en sûreté. Il prit la fuite et se jeta dans les bras d'Antiochus [2]. Si ce prince avait eu la prudence de suivre les conseils de ce grand homme, et non ceux de ses courtisans et de ses flatteurs, les Romains au-

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 47. [2] *Ibid.* c. 48.

raient eu peut-être à se repentir de n'avoir pas souffert qu'Annibal finît tranquillement ses jours dans sa patrie.

Ils déclarèrent la guerre à Nabis. Toutes les puissances de la Grèce, également ennemies de ce tyran, portèrent un décret semblable et fournirent des troupes pour l'écraser. Philippe, les Thessaliens, les exilés de Lacédémone, les Rhodiens, Eumène roi de Pergame, renforcèrent l'armée de Quintius, ou lui envoyèrent leurs flottes. Argos avait été remise à Nabis par Philippe, dans le tems de leur alliance; et Nabis avait extorqué toutes les richesses des citoyens, sa femme toutes les parures des citoyennes [1]. Maltraités, dépouillés, torturés par le tyran, ils furent punis par les Romains du malheur d'avoir passé sous son joug, et, après tout ce qu'ils avaient souffert, ils virent leurs campagnes dévastées, comme un territoire ennemi [2].

Nabis reçut aussi des secours; mais c'était dans la cruauté qu'il mettait ses plus grandes espérances. Il fit périr les citoyens qui lui étaient suspects, c'est-à-dire qu'il détruisit tout ce qui restait d'anciens Spartiates. Quatre-vingts jeunes gens furent arrêtés : il ap-

[1] Tit.-Liv. l. 34. c. 23. 24.   [2] *Ibid.* c. 26.

nonçait leur détention comme une mesure de sûreté, qui ne devait durer que jusqu'à la paix; et tous furent égorgés. Dans toutes les bourgades, il fut fait un choix des Hilotes capables de porter les armes; ils furent accusés de vouloir émigrer chez les ennemis, et ils expirèrent lentement sous les fouets. Ces atrocités exaspéraient toujours plus la haine qu'inspirait le tyran : mais la terreur avait comprimé tous les courages; personne n'osait remuer, parce qu'une mort sûre devait être la peine du moindre mouvement. *Les* mercenaires de Nabis attendaient toujours avec impatience qu'il leur marquât de nouvelles victimes dont ils partageraient les dépouilles [1].

Cependant les troupes de Nabis furent battues et dispersées sur les bords de l'Eurotas. Il perdit Gythium, place forte, bien peuplée, bien munie. Toutes les villes maritimes étaient prises ou s'étaient rendues [2]. Mais Sparte qui, si long-tems, n'avait eu d'autres murailles que le courage de ses citoyens, était alors fortifiée. Quintius y fit donner l'assaut que les Romains appelaient couronne. Ils entrèrent dans la ville; rien ne leur résistait plus, quand un

[1] Tit.-Liv. l. 34. c. 27. [2] *Ibid.* c. 29.

certain Pythagoras, conseiller du tyran, lui inspira la pensée de mettre le feu aux maisons voisines des murs. Bientôt elles furent incendiées, et les flammes prirent la plus terrible violence. Ceux des Romains qui n'étaient pas encore dans la place ne purent y entrer; ceux qui s'y étaient précipités craignirent d'être renfermés au milieu de l'incendie; ils reculèrent. Quintius fit sonner la retraite, et Sparte fut sauvée, lorsqu'elle était déjà tombée au pouvoir des assiégeans.

Mais son malheur ne semblait que différé; elle continuait d'être investie. Nabis demanda la paix en suppliant, et l'obtint. Il faut pardonner à Quintius : il n'aurait pu détruire le tyran, sans détruire Lacédémone dont le grand nom commandait encore le respect. Peut-être aussi, moins généreux que politique, voulut-il la conserver, ainsi que son indigne dominateur, comme un épouvantail contre les Achéens [1].

Trois ans après, Nabis leur déclara la guerre. Sa flotte fut victorieuse de leurs vaisseaux que commandait Philopœmen, préteur d'Achaïe, savant et valeureux général, mais qui ne connaissait pas la mer. Cet illustre

[1] Tit.-Liv. l. 34. *à cap.* 38. *ad.* 40.

guerrier, que les Romains eux-mêmes ont nommé le dernier des Grecs, ne fut point abattu de sa défaite. Il ravagea les campagnes de la Laconie. Il ne put empêcher le tyran de reprendre Gythium ; mais bientôt après il le défit, se rendit maître de son camp et détruisit les trois quarts de son armée. Nabis périt l'année suivante, appelé par les Etoliens à des conférences, et massacré par eux au milieu du congrès, comme s'il n'eût dû finir que par des moyens odieux comme lui.

Antiochus avait été surnommé le Grand, parce qu'il s'était distingué par des victoires ; mais il lui manquait les qualités d'un roi. Longtems mené par un ministre perfide, il s'en était défait par un assassinat, et n'en était pas moins resté l'esclave des flatteurs. Les avantages qu'il avait remportés à la guerre se tournaient contre lui, parce qu'ils lui inspiraient une dangereuse présomption, et ne lui permettaient pas de voir combien ces Romains, qu'il voulait attaquer, étaient différens des ennemis qu'il avait vaincus [1].

Il était à Ephèse, dont il s'était rendu maître, quand Annibal vint se jeter dans ses bras. Le général, reçu du prince avec les plus grands

[1] Tit.-Liv. l. 35. *à cap.* 25. *ad* 36.

honneurs, fut d'abord admis dans tous ses conseils [1]. Sa haute réputation, sa haine contre Rome, la persécution opiniâtre qu'exerçait contre lui cette république, lui méritaient bien cette confiance. Il conseillait au roi de ne pas attendre les Romains, de passer en Italie, et de les combattre avec des soldats de cette contrée, les seuls qui fussent capables de les vaincre. Il ne demandait que cent vaisseaux, seize mille hommes de pied et mille chevaux, et il promettait de mettre l'Italie en mouvement. C'était promettre de recommencer, avec les leçons d'une longue expérience, ce qu'il avait déjà fait dans sa jeunesse. Les intelligences qu'il conservait avec la faction barcinienne, lui faisaient espérer aussi d'engager les Carthaginois à reprendre les armes. Son plan obtint l'approbation, et même l'admiration d'Antiochus. Il reçut du prince, en paroles, tout ce qu'il demandait : mais pour que l'effet eût suivi ces paroles, il aurait fallu que personne n'eût pu s'emparer de nouveau de l'oreille du monarque [2].

D'adroits courtisans lui firent entendre [3] qu'il

[1] Tit.-Liv. l. 33. c. 49.

[2] Tit.-Liv. l. 34. c. 60.

[3] An de Rome 562, avant l'ère vulgaire 192.

devait se défier d'un étranger qui le prenait pour instrument de ses desseins, et dont les intérêts devaient être fort différens de ceux de la Syrie; qu'Annibal nuirait même à la gloire du prince, à supposer qu'il le servît bien, parce que la réputation qu'il s'était acquise ferait attribuer à son habileté tous les succès, et ne laisserait au roi que le faible mérite d'avoir goûté les avis d'un Carthaginois. En même tems arrivèrent à Ephèse des ambassadeurs romains : on dit que Cnéus Scipion était du nombre. Ils affectèrent d'avoir avec Annibal des entretiens secrets. Ils s'adressaient à lui, en apparence, comme à un homme digne de leur estime, et qui avait, à juste titre, la confiance du prince : mais leur principal objet était de le lui rendre suspect, et ils réussirent.

On raconte que Scipion, dans un de ses entretiens particuliers avec Annibal, lui demanda quel avait été, suivant lui, le plus grand des généraux. « Alexandre, répondit Annibal, « ensuite Pyrrhus, roi d'Epire, et ensuite moi-« même. — Que diriez-vous donc, reprit Sci-« pion, en souriant, si vous m'aviez vaincu ? — « Alors, répartit le vieux capitaine, je me « donnerais la première place. » Cette parole

ne déplut pas au Romain, parce qu'Annibal semblait le mettre hors de toute comparaison avec les autres capitaines [1]. C'est un tour d'une finesse exquise et digne de la politesse moderne : on n'en trouverait peut-être pas d'autre exemple dans l'antiquité.

Cependant les Etoliens se déclarèrent ouvertement contre les Romains [2], et appelèrent Antiochus à la délivrance de la Grèce. L'un d'eux, nommé Thoas, s'empara de la confiance du prince, et fut, auprès de lui, le plus dangereux ennemi d'Annibal. On vit, à la honte des rois, un homme obscur, citoyen d'un pays barbare, quoique compris dans la Grèce, l'emporter sur le plus grand homme peut-être de l'antiquité. Antiochus renonça à l'expédition d'Italie, et résolut d'entrer dans la Grèce [3].

[1] Acilius, *apud Livium*, l. 35. c. 14.— Cet Acilius, qui florissait vers l'an 556 de Rome, 198 ans avant l'ère vulgaire, était Romain, et il écrivit en grec l'histoire de son pays. Son ouvrage fut traduit en latin par un autre Romain nommé Claudius. Ici l'autorité d'Acilius est imposante, parce qu'il était contemporain; mais, d'un autre côté, on sait combien les contemporains des hommes célèbres sont sujets à leur prêter des discours qu'ils n'ont jamais tenus.

[2] An de Rome 563, avant l'ère vulgaire 191.

[3] Tit.-Liv. l. 35. c. 42.

Il y mena dix mille hommes de pied, cinq cents chevaux, et six éléphans : forces insuffisantes, s'il se fût proposé de n'avoir affaire qu'aux Grecs, et bien plus insuffisantes encore, pour se mesurer contre les Romains : mais c'était dans les secours de l'Etolie qu'il mettait ses espérances. Il réduisit l'Eubée, et cette conquête lui semblait un sûr présage de ses succès à venir [1].

Il convoqua les chefs des Etoliens à un congrès indiqué à Chalcis d'Eubée. Annibal, qui n'était plus consulté, fut cependant appelé à cette délibération. Comme il avait perdu toute espérance de voir Antiochus agir en Italie, il présenta le seul moyen qui pouvait rendre heureux le nouveau plan : c'était de rechercher l'alliance de Philippe. Les Romains n'avaient pu le vaincre que par l'assistance des Etoliens : Antiochus, soutenu par ses propres forces, et par celles des Etoliens et de Philippe, semblait n'avoir pas à les redouter. Si l'on ne pouvait gagner le roi de Macédoine, il fallait le contenir, et l'empêcher, en l'obligeant à se défendre lui-même, de donner des secours à la république. Ces avis ne furent pas écoutés.

Philippe, dont on négligeait l'alliance, entra

[1] Tit.-Liv. l. 35. c. 43. 51.

dans celle des Romains. Ptolémée, roi d'Egypte, offrit de les joindre en Etolie. On a vu qu'il ne devait pas aimer Antiochus. Les ennemis de Rome comptaient sur le zèle des Grecs, et, à l'imitation de Quintius, ils proclamaient qu'ils venaient les délivrer : mais la circonstance n'était pas favorable. Comme on ne levait sur les Grecs aucun tribut au nom de Rome, qu'on ne mettait point de garnisons dans leurs places, qu'on leur laissait leurs anciennes lois, qu'ils jouissaient de leur ancien gouvernement, et qu'ils ne recevaient d'ordres de personne, ils se trouvaient parfaitement libres, et ne concevaient pas qu'ils eussent besoin de libérateurs [1].

Antiochus porta la guerre dans la Thessalie, sans que les Thessaliens devinassent pourquoi ils étaient l'objet de ces hostilités. Il prit Phères et d'autres places ; mais il manqua Larisse, abandonna la Thessalie, et retourna dans l'Eubée. Il épousa à Chalcis la fille de son hôte Cléoptolême, et célébra ses noces avec la même tranquillité que s'il eût été en pleine paix. Il oublia, pendant tout cet hiver, les deux grands desseins qu'il avait conçus, d'abattre la puissance des Romains, et de déli-

[1] Tit.-Liv. l. 36. c. 7. 8.

vrer la Grèce, ou plutôt de la soumettre à sa domination. Abandonné lui-même aux plaisirs, il laissa ses soldats tomber dans la mollesse, oublier les exercices militaires, et ceux même de leurs devoirs qui intéressaient leur propre sûreté. Il les mena au printems dans la Phocide et l'Acarnanie, et fut obligé de reconnaître qu'il ne lui restait qu'un cortège et plus de soldats [1]. Il sut cependant engager les Acarnanes à se détacher des Romains, et, s'éloignant bientôt après, il les abandonna au danger de recevoir la peine de leur défection. Il rentra dans l'Eubée, et les Romains entrèrent en même tems dans la Thessalie, et y soumirent plusieurs villes. Antiochus fut alors obligé de s'avouer à lui-même qu'il n'avait gagné, en quittant l'Asie, que le plaisir de passer à Chalcis un hiver voluptueux, le ridicule d'avoir contracté un mariage indigne de son rang, et l'humiliation d'avoir été trompé par les Etoliens. Il regretta de n'avoir pas suivi les conseils d'Annibal [2].

Il alla presser les secours des Etoliens sur lesquels il comptait encore, et ne vit arriver que des chefs accompagnés de quelques cliens:

[1] Tit.-Liv. l. 36. c. 9. 10. —Plut. in Flaminio, p. 420.
[2] Tit.-Liv. l. 36. c. 12.

ils avaient été sans pouvoir sur le peuple, qui s'était opiniâtrément refusé à la milice. Les renforts même qu'il attendait de l'Asie lui manquèrent. Il se retira dans les gorges des Thermopyles, y occupa les mêmes postes qu'autrefois les Spartiates, et fut défait par les Romains, qui suivirent les mêmes sentiers qu'avaient franchis les Perses. Poursuivi sans relâche, il revint à Chalcis, n'ayant avec lui que cinq cents hommes, seuls restes de son armée [1].

Ses vaisseaux, richement chargés de blé, furent battus, dispersés, enlevés par la flotte romaine. L'Eubée se déclara contre lui; Chalcis ouvrit ses portes à l'approche du consul, et Antiochus courut chercher un asyle à Ephèse [2]. Il s'y croyait en sûreté, persuadé qu'il lui suffirait d'y rester tranquille, pour que les Romains ne troublassent pas son repos.

[1] Tit.-Liv. l. 36. c. 15. 19.—Il n'y avait guère d'années qu'il ne survînt à Rome de prétendus prodiges qu'il fallait expier. Dans celle-ci, on regarda comme un présage funeste que deux bœufs fussent montés par un escalier sur un toit. Les aruspices ordonnèrent de les brûler, et de jeter leurs cendres dans le Tibre. (Tit.-Liv. l. 36. c. 37.)

[2] Tit.-Liv. l. 36. c. 20. 21.

Il se trompait, et son erreur était celle de ses courtisans : il ne savait penser que d'après eux. Annibal admirait seul que les Romains ne fussent pas encore arrivés. Il reprit du crédit, et sa grande ame rendit, pour quelque tems, à celle du prince, une sorte d'activité. Antiochus alors chercha à fermer l'Hellespont ; il fortifia Sestos, Abydos, Lysimachie, plusieurs autres places. Il envoya l'ordre à sa flotte d'appareiller ; elle ne mit en mer que pour être battue par celle des Romains. Dans cette dernière se trouvaient des vaisseaux Carthaginois : mais Carthage, en servant les Romains, continuait de leur être suspecte [1].

Pour consommer le malheur d'Antiochus, Lucius Cornélius Scipion parvint au consulat [2]. Le département de la Grèce, et par conséquent la guerre contre le roi de Syrie, allait être confié à Lélius son collègue ; mais Scipion l'Africain offrit de servir comme lieutenant de son frère, et celui-ci obtint le commandement qu'il désirait, parce que les Romains espérèrent que son illustre lieutenant serait en effet son guide [3].

[1] Tit.-Liv. l. 36. c. 41. 44.

[2] An de Rome 564, avant l'ère vulgaire 190.

[3] Tit.-Liv. l. 37. c. 1.

Rome comptait un peuple de moins entre ses ennemis. Les Etoliens avaient été punis plusieurs fois d'avoir affronté sa puissance, et leur insolence accoutumée était abattue par le malheur. Ils avaient paru en supplians devant le sénat; et malgré l'appui de Quintius, leur vainqueur, ils n'avaient pu rien obtenir [1]. Ils avaient même vu jeter dans les carrières, comme des esclaves criminels, quarante-cinq de leurs chefs qui avaient été faits prisonniers. On regardait moins les Etoliens comme des ennemis, que comme un peuple insociable, avec lequel il ne pouvait exister ni traités, ni droit des gens : mais c'était ce même peuple dont les Romains avaient recherché l'alliance, et d'ailleurs une mort ignominieuse était trop souvent la distinction que les anciens accordaient aux plus vaillans de leurs ennemis [2]. Enfin la sage politique de Scipion sut amener le sénat à d'autres sentimens : il fit connaître combien il importait à la république de n'avoir à combattre qu'Antiochus, et les Etoliens obtinrent une trève de six mois.

Les Romains furent bien servis par Philippe. Il prépara de bonne foi les chemins à

[1] Tit.-Liv. l. 36. c. 35.

[2] Tit.-Liv. l. 37. c. 3.

leur armée, fit rétablir les routes qu'elle devait suivre, et jeter des ponts sur les fleuves : il punit en un mot Antiochus de ne l'avoir pas recherché. Les Romains traversèrent la Macédoine, comme ils auraient pu faire un pays de leur domination, et le prince leur servit lui-même de guide au travers de la Thrace [1]. Pouvaient-ils n'être pas heureux, quand tout concourait à leur rendre la fortune favorable? Mais si les conseils d'Annibal avaient été suivis; si Antiochus était parvenu à faire reprendre contr'eux les armes au roi de Macédoine, ou du moins à le contenir; s'il avait porté des forces dans l'Italie sous les ordres du héros carthaginois, et armé pour sa cause tant de nations belliqueuses de cette contrée, secrètes ennemies d'une puissance oppressive; s'il avait engagé Carthage à rompre la paix, croira-t-on que les destinées de Rome eussent été les mêmes? On trouve les principales causes de sa grandeur, dans les fautes des peuples et des princes dont elle fut victorieuse.

Antiochus faisait réparer ceux de ses vaisseaux qui pouvaient servir encore après ce qu'ils avaient souffert; il envoyait Annibal

[1] Tit.-Liv. l. 37. c. 7.

chercher en Syrie la flotte phénicienne [1] : mais il en partagea le commandement entre ce grand homme et un courtisan obscur, un certain Apollonius. Ce dernier, qui commandait la droite, se laissa battre par les Rhodiens, et Annibal, accablé par le nombre des vaisseaux qui venaient de vaincre son collègue, fut obligé de prendre la fuite. Cette honte ne fut pas la sienne, mais celle d'Antiochus, qui avait rendu les talens du grand homme inutiles, en lui associant un trop indigne rival [2]. Enfin les Romains, unis aux Rhodiens, détruisirent la flotte commandée par Polyxenidas, et la mer ne porta plus un bâtiment qui appartînt au roi de Syrie.

Les Romains entrèrent dans l'Asie. Antiochus avait, entre ses prisonniers, le fils de l'Africain. Il le traitait non comme un captif, mais comme le fils d'un hôte chéri; et ayant appris que l'illustre père de ce jeune homme était malade à Elée, il le lui renvoya, comme une consolation capable de le rappeler à la santé. « La seule reconnaissance qu'en ce mo-« ment je puisse témoigner à votre roi, dit « Scipion aux envoyés du prince, c'est de lui

[1] Tit.-Liv. l. 37. c. 8.
[2] *Ibid.* c. 24. 30.

« conseiller d'éviter le combat, jusqu'à ce que « je sois de retour à l'armée [1] »

Antiochus, tout supérieur qu'il était par le nombre à ses ennemis, voulait suivre ce conseil. Le consul ne le lui permit pas : il sut le forcer à combattre près de Magnésie, au pied du mont Sipyle, et remporta la plus complète victoire.

Si l'on en croit Tite-Live, Antiochus avait soixante et dix mille hommes d'infanterie, douze mille de cavalerie, quinze éléphans : il perdit cinquante mille fantassins, quatre mille cavaliers, les éléphans; et la perte des Romains ne fut que de trois cent vingt-quatre hommes, auxquels on veut bien ajouter vingt-cinq hommes des troupes auxiliaires d'Eumène. Cinquante-quatre mille hommes se seraient donc offerts à la pointe du glaive, comme des victimes sans défense [2]. Ajoutons, pour complèter l'invraisemblance, qu'il y avait entre les vaincus, des Gallo-Grecs qui, suivant le témoignage de Tite-Live lui-même, avaient conservé toute la valeur des Gaulois leurs ancêtres [3].

[1] Tit.-Liv. l. 37. c. 33. 37.

[2] Tit.-Liv. *Ibid. à cap.* 39. *ad* 44.

[3] Tit.-Liv. *Ibid.* c. 8.

Ce fut dans la ville même de Sardis, capitale d'Antiochus, que Scipion lui dicta la paix. Les conditions que le vaincu fut contraint d'accepter, furent qu'il renoncerait à toute possession en Europe, qu'il se retirerait en Asie au-delà du mont Taurus; qu'il paierait sur-le-champ 500 talens, 2,500 quand la paix serait ratifiée, et 1,000 dans le terme de douze ans [1]; qu'il livrerait sa flotte et perdrait le droit de guerre offensive [2].

On lui prescrivait aussi de livrer Annibal; mais il n'était pas en son pouvoir d'obéir. Le grand homme s'était réfugié à la cour de Prusias, roi de Bithynie. Il fut encore poursuivi, six ans après, dans cet asyle, par la haine des Romains, et prévint par le poison la honte de tomber entre les mains de ses ennemis [3]. Ce fut Quintius Flamininus, le vainqueur de Philippe, qui souilla sa gloire en demandant

[1] Les 500 talens payables sur-le-champ, faisaient 2,700,000 francs; les 2,500 talens payables à la ratification de la paix, faisaient 13,500,000 francs, et les 1,000 talens payables en douze ans, faisaient 5,400,000 francs; en tout 4,000 talens, ou 21,600,000 francs. Je suppose qu'Appien comptait par talens attiques.

[2] Tit.-Liv. l. 37. c. 45.

[3] Tit.-Liv. l. 39. c. 51.

au lâche monarque, auprès duquel il était député, la tête d'un héros affaibli par l'âge, et qui ne désirait plus que de terminer sa belle vie dans un repos obscur. La mémoire de Quintius devient plus odieuse, s'il est vrai qu'il n'ait agi que par un zèle atroce ou par une haine forcenée, et qu'il n'eût pas reçu de Rome cette indigne commission. On assure que sa conduite, qui tenait de la fureur, lui fit bien des ennemis dans le sénat [1].

Le vil Prusias, vint à Rome long-*tems* après, lorsque le dernier roi de Macédoine, son beau-frère, y était en captivité; et cet ignoble flatteur des Romains les fit rougir eux-mêmes de sa bassesse. Il se prosternait devant la porte du sénat, il en baisait le seuil, il appelait les sénateurs ses sauveurs et ses dieux. Il se donnait à lui-même le titre d'affranchi du peuple romain, et quand il recevait dans ses Etats des ambassadeurs de la république, il venait au-devant d'eux, la tête rase et couverte du chapeau que portaient les esclaves qui recevaient la liberté [2].

Lucius Scipion, vainqueur d'Antiochus,

[1] Plut. in Flaminio, t. 2. p. 425. 426.

[2] Tit.-Liv. l. 45. c. 44. *Appian. in bello Mithridat.*

reçut le surnom d'Asiatique [1]. On vit à la fin de son consulat une chose extraordinaire. Un seul consul fut élu par le peuple, ce fut M. Fulvius Nobilior : lui-même, le lendemain de son élection, se donna pour collègue Cnéus Manlius Vulso [2]. Celui-ci accorda la paix aux Etoliens, qui déjà l'avaient demandée plusieurs fois, mais avec arrogance ; et qui la demandèrent avec soumission, quand ils eurent appris la défaite d'Antiochus. Ils furent obligés de livrer leurs armes et leurs chevaux, et de n'avoir pour amis et pour ennemis que ceux des Romains. C'était les forcer à contracter une vie nouvelle, puisqu'en leur ôtant le droit de guerre, on les privait du brigandage, qui avait été jusque-là leur seul industrie [3].

En même-tems, l'autre consul, Fulvius, cherchait dans les gorges et sur les crêtes de leurs montagnes les Gallo-Grecs, trop vaillans alliés d'Antiochus. On les appelait aussi Galates. On croit qu'ils descendaient de ces Gaulois qui, dit-on, vers l'an 600 avant notre ère,

[1] Tit.-Liv. l. 39. c. 58.

[2] An de Rome 565, avant l'ère vulgaire 189. — Tit.-Liv. l. 37. c. 47.

[3] Tit.-Liv. l. 38. c. 8. 9.

sortirent de leur pays sous la conduite de Sigovèse, en même-tems que Bellovèse menait une autre colonie gauloise en Italie. Les compagnons de Sigovèse s'étendirent sur la lisière de la forêt Hercynie, qui couvrait une grande partie de ce que nous appelons aujourd'hui l'Allemagne, depuis les bords du Rhin jusqu'à la Bohème. On croit que, dans la suite, ils formèrent un établissement dans la Pannonie, qui comprenait une partie de ce qui forme aujourd'hui l'archiduché d'Autriche et la Hongrie. Ils furent perdus pour l'histoire pendant plus de trois siècles, et reparurent en conquérans terribles par leur courage et par leur férocité. Vers l'an 279 avant notre ère, ils se répandirent dans la Grèce, fondirent sur la Macédoine, et eurent la gloire de vaincre un successeur d'Alexandre, qui perdit la vie en combattant contre eux. Ils entendirent parler des riches trésors entassés depuis tant de siècles dans le temple de Delphes, par la superstition de tant de rois et de tant nations. Ils volèrent à cette proie, et furent défaits, mais non pas détruits. Appelés en Asie par Nicomède, qui disputait à son frère Zibée le trône de Bithynie, ils vainquirent Zibée, mirent Nicomède en posses-

sion du royaume et s'en firent céder la moitié. Ils se firent ensuite céder, par la force des armes, la partie septentrionale de la Phrygie, qui prit alors le nom de Galatie, et qui fut aussi appelée Gallo-Grèce, ou Grèce gauloise. Elle était bornée au nord par la Paphlagonie, antique résidence des Hénètes, et au couchant par la Phrygie, et fut quelquefois regardée comme faisant partie de la dernière. Les Gaulois étaient répandus partout. Les rois de l'orient ne faisaient point de guerres sans prendre des Gaulois à leur solde, et s'ils étaient renversés du trône, c'était des Gaulois qu'ils imploraient le secours pour y remonter. Ils croyaient ne pouvoir se soutenir dans leur puissance que par les armes des Gaulois, ni la recouvrer que par le courage de cette nation.

Les Galates se partagèrent en trois tribus, sous le nom de Trocmiens, de Tolistoboiens ou Tolistobogiens et de Tectosages. Ils forçaient les monarques les plus puissans à se reconnaître leurs tributaires, et les rois de Syrie ne purent eux-mêmes se soustraire à cette humiliation [1]. Attale, roi de Pergame

[1] Tit.-Liv. l. 38. c. 16. — Strabo. l. 12. — Justin. l. 24. c. 4. 6. l. 25. c. 2. *Usserius.*

et père d'Eumène, fut le premier qui osa secouer le joug de ces barbares. Il remporta sur eux la victoire, mais il ne porta qu'une faible atteinte à leur puissance. Elle était encore respectable, quand ils joignirent leurs armes à celles d'Antiochus. C'était se faire connaître des Romains et provoquer leur vengeance. A l'approche de l'armée consulaire, ils se retranchèrent sur des montagnes qu'ils croyaient inaccessibles, et qu'ils fortifièrent encore par des fossés et d'autres travaux ; mais ni ces travaux, ni l'accès naturellement difficile de leurs retraites, ni leur courage plus terrible encore ne purent arrêter Fulvius : il atteignit et défit les trois tribus ; elles firent peut-être une faute de ne se pas réunir. Les Romains non moins féroces que les féroces Gallo-Grecs, ne firent pas de prisonniers sur les Tectosages, et tuèrent tous ceux de ces malheureux qui leur tombèrent entre les mains. Ils croyaient ne devoir point de quartier à cette tribu, parce qu'elle les avait amusés, pour les surprendre par une fausse négociation : mais se seraient-ils interdit eux-mêmes cette ruse de guerre ? Ils purent affaiblir les Gallo-Grecs, mais non les abattre, et ils les trouveront encore dans

la suite entre les alliés de Mithridate [1].

Nous devons ici jeter les yeux sur les dernières destinées de Sparte, cette république célèbre par ses vertus dans les tems dont l'histoire est incertaine; non moins célèbre par son ambition, par sa dureté, par son avarice, par son caractère oppressif et tyrannique, dans les tems qui appartiennent vraiment à l'histoire, et qui ne commencent guère pour la Grèce que vers le milieu du sixième siècle avant notre ère, ou même qu'à la première guerre médique [2]. La ligue achéenne qui avait joui quelque tems d'une grande puissance dans la Grèce, et qui cessait d'être puissante, déclara la guerre aux Lacédémoniens; et cette cause fut portée à Rome. Les députés Achéens étaient Diophane et ce Lycortas célèbre par lui-même, par l'amitié de Philopœmen, et plus encore par Polybe, son fils. Rome, sans refuser de se déclarer, ne se déclara point en effet, et fit une réponse obscure que les deux parties purent interpréter à leur gré. Cette méthode

[1] Tit.-Liv. l. 38. *à cap.* 18. *ad.* 25.

[2] L'événement distinctif de cette guerre, la bataille de Marathon, se donna la troisième année de la 72.e olympiade, 490 ans avant notre ère.

lui était familière pour affaiblir ses protégés l'un par l'autre, et les mettre ensuite sous le même joug. Sparte, qui avait affecté si long-tems la domination de la Grèce, èt qui avait menacé celle des Perses, fut réduite à recevoir la loi de Philopœmen, préteur ou général des Achéens [1]. Elle obtint la paix, mais à condition d'abattre ses murailles, de renvoyer les troupes qui avaient servi les tyrans, de faire sortir du pays les esclaves à qui ces tyrans avaient donné des armes après leur avoir accordé la liberté, enfin d'abjurer les lois de Lycurgue et de se soumettre à celles des Achéens. Détachée ensuite de la ligue achéenne par les Romains, elle crut être retournée à ses premières institutions et à l'indépendance, tandis qu'elle était en effet tombée dans l'impuissance de l'isolement. Il ne fallut plus qu'un acte de la volonté du peuple dominateur, pour la confondre avec le reste de la Grèce, dans la province Romaine qui prit le nom d'Achaïe [2].

L'humiliation d'un grand homme n'offre guère un tableau moins frappant dans l'histoire, que celle d'un peuple fameux [3]. La

[1] Tit.-Liv. l. 38. c. 32. [2] *Ibid.* c. 36.

[3] An de Rome 567, avant l'ère vulgaire 187.

gloire du vainqueur de Carthage, de Scipion l'Africain, était trop éclatante pour ne lui pas faire de grands ennemis ; et pendant qu'elle tourmentait ses rivaux, le peuple en avait perdu le souvenir. Il ne voyait plus dans Scipion que le fier patricien, qui, dans son second consulat, avait fait marquer aux spectacles, des places distinguées pour les sénateurs [1]. Le dur Caton, qui s'était dégradé par ses efforts pour arrêter Scipion à l'entrée de sa carrière, le poursuivit avec encore plus d'acharnement, quand cet illustre citoyen l'eut terminée avec tant d'éclat, que ses moindres titres furent d'avoir été plusieurs fois consul et ensuite censeur et prince du sénat. Il ne cessa, ni du vivant de Scipion, ni après sa mort, d'*aboyer*, suivant l'expression de Tite-Live, contre la gloire de ce grand homme [2]. Il suscita contre lui deux tribuns du peuple, qui l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. La calomnie semblait assez réfutée par la dureté des conditions imposées à ce prince ; mais elle était imposante pour les caractères farouches qui ne les avaient

[1] Tit.-Liv. l. 34. c. 44.

[2] *Allatrare ejus magnitudinem solitus erat.* l. 38. c. 54.

pas encore trouvées assez dures ; elle devait sur-tout avoir son effet sur l'esprit d'un peuple crédule, toujours ennemi des patriciens, et sur un grand corps tel que le sénat, dont ses passions faisaient aussi quelquefois une populace. Mais le jour où Scipion comparut devant l'assemblée, était l'anniversaire de l'immortelle journée où il avait gagné, sur le héros de Carthage, la bataille de Zama. Au lieu de comparaître dans l'humiliation d'un suppliant, il monta à la tribune avec la noble fierté d'un triomphateur. « Romains, dit-il, c'est à pareil « jour que j'ai vaincu Annibal, que j'ai sou- « mis Carthage : allons rendre graces aux « dieux. » Il dit, et accompagné d'une foule d'amis et d'admirateurs qui lui servaient de cortège, il prit le chemin du Capitole. Le peuple le suivit et la place resta déserte [1].

Ce fut le dernier beau jour de sa vie. Il en passa les restes dans l'obscurité d'une maison de campagne où il se retira, prévoyant bien que l'attaque qu'il venait de repousser ne serait pas la dernière. Il fut en effet accusé de nouveau, et se dispensa de répondre sous prétexte de sa mauvaise santé. Les tribuns voulaient le poursuivre ; mais l'un d'eux, Ti-

[1] Tit.-Liv. l. 38. c. 50. 51.

bérius Sempronius Gracchus, rendit, par son opposition, leur rage inutile. Il déclara qu'il ne souffrirait pas qu'on profitât de l'absence de Scipion pour le mettre en justice, et que si cet illustre citoyen venait se présenter en jugement, lui-même se porterait pour son défenseur [1]. La générosité de Sempronius est d'autant plus remarquable, qu'il avait été jusque-là ennemi des Scipions. Il épousa dans la suite Cornélie, fille de l'Africain. On ne sait s'il la reçut des mains de ce grand homme, ou s'il ne l'obtint qu'après sa mort. Suivant des historiens dont les ouvrages étaient sous les yeux de Tite-Live, elle lui fut donnée à la prière du sénat. Scipion finit ses jours dans un tel oubli, qu'on ignore même l'année et le lieu de sa mort [2]. L'opinion la plus commune la plaçait dans la même année que celle d'Annibal (cent quatre-vingt-trois ans avant notre ère) [3].

Caton, après avoir eu la douleur de voir l'Africain échapper à sa haine, la tourna contre l'Asiatique; et n'osant se reposer entièrement sur le ministère des tribuns, il monta lui-même à la tribune, et harangua le peuple

[1] Tit.-Liv. l. 38. c. 52. [2] *Ibid.* c. 57.
[3] Tit.-Liv. l. 39. c. 51.

contre le vainqueur d'Antiochus : il l'accusait de s'être laissé corrompre par l'argent de ce prince. Cette odieuse harangue existait encore du tems de Tite-live. Lucius fut condamné à restituer la somme qu'on l'accusait d'avoir reçue. On l'entraînait même en prison par ordre du préteur, quand Sempronius, couvert des applaudissemens de tous les ordres, empêcha cette atrocité : mais tous les biens de Lucius furent confisqués, et la peine qu'on lui faisait subir manifesta son innocence. Il ne se trouva dans sa fortune aucun indice de présens qu'il pût avoir reçus d'Antiochus ; il ne se trouva pas même une somme égale à la restitution qu'on exigeait. Si Lucius, réduit à la pauvreté par cette condamnation, avait daigné recevoir tout ce que lui offrirent ses parens, ses amis, ses cliens, il se serait trouvé plus riche qu'avant sa ruine ; mais il refusa de rien accepter, et ce furent ses parens les plus proches qui pourvurent à son entretien [1].

Ainsi, par l'injustice de ses concitoyens, mourut dans le dénuement celui qui avait enrichi sa patrie. Ce fut par sa victoire que le luxe entra dans Rome avec les dépouilles d'Antio-

[1] Tit. Liv. l. 38. c. 55. 60.

chus. De l'Asie furent apportés les lits d'airain, les tapis et les couvertures d'un travail recherché, les belles étoffes, les riches buffets, les tables d'un grand prix. On connut pour la première fois les chanteuses et les joueuses d'instrumens, qui, par les charmes de leur art, ajoutèrent de nouveaux plaisirs aux délices des grands repas. Les tables des Romains avaient toujours été frugales, et les cuisiniers n'étaient que les derniers des esclaves : ils furent alors regardés comme des artistes, et l'on crut ne pouvoir trop les payer. Ce n'était cependant encore que les premières semences du luxe dont Rome fut infestée dans la suite, et dont le récit semble à peine croyable, même dans les cours des rois les plus fastueux[1]. On prétend qu'un désordre plus funeste tarda moins à se manifester dans toute son horreur. Les mystères nocturnes des bacchanales pénétrèrent de l'Etrurie dans Rome. Les mœurs, disait-on, étaient impunément violées dans les ténèbres, et les initiés qui refusaient de partager les infamies qui s'y commettaient, étaient bientôt punis par le fer ou par le poison. Les recherches les plus rigoureuses furent ordonnées contre cette

[1] Tit.-Liv. l. 39, c. 6.

odieuse association, et l'on trouva que déjà sept mille personnes des deux sexes y étaient affiliées [1]. Il est vraisemblable qu'on exagéra beaucoup les désordres de ces assemblées secrètes, comme on accuse toujours de crimes imaginaires les conciliabules mystérieux. Croira-t-on que les Etrusques eussent toléré chez eux des assemblées qui auraient eu pour objet le vice ou le crime ? Les payens ont formé de semblables accusations contre les assemblées des premiers chrétiens, et les catholiques contre plusieurs des sectes dissidentes.

Les Liguriens semblaient être, dit Tite-Live, des ennemis nés pour exercer et maintenir la discipline des Romains dans les intervalles des autres guerres, et pour aiguiser au besoin la valeur des soldats [2]. Ils furent vaincus par les consuls M. Valérius Messàla et C. Livius Salinator, et victorieux à leur tour, du consul Q. Marcius Philippus [3]. Les armes romaines furent plus heureuses l'année suivante, contre les peuples de la Lusitanie et de la

[1] Tit.-Liv. l. 39. *à cap.* 8. *ad.* 19.

[2] Tit.-Liv. l. 39. c. 1.

[3] An de Rome 569, avant l'ère vulgaire 185. — Tit.-Liv. l. 39. c. 20.

Celtibérie. Enfin, Espagnols et Liguriens furent punis de leur courage opiniâtre [1].

Dans le même tems Eumène, roi de Pergame, les Thessaliens, d'autres peuples portaient des plaintes contre Philippe, ce roi de Macédoine, dont l'amitié politique avait si bien servi Rome dans la guerre contre Antiochus : mais l'intérêt des Romains ne leur permettait pas la reconnaissance ; et après avoir abattu la puissance du roi de Syrie, il fallait qu'ils affaiblissent celle du roi de Macédoine, qui cessait de leur être utile, et qui pouvait leur devenir incommode. Toutes les prétentions formées contre lui par des puissances rivales furent bien reçues, et le sénat lui prescrivit d'évacuer les places qu'Eumène revendiquait [2].

Par la même politique, Rome devait travailler à dissoudre la ligue achéenne. Elle obligea les Achéens à cesser d'y comprendre Lacédémone. Dès-lors plusieurs villes se détachèrent de cette confédération humiliée. Deux factions divisèrent l'Achaïe ; et les Romains, par les distinctions qu'ils accordèrent à celle qu'il leur plut de favoriser, en aug-

[1] An de Rome 570, avant l'ère vulgaire 184.

[2] Tit.-Liv. l. 39 c. 33.

mentèrent la force apparente, et affaiblirent en effet le corps entier [1].

Ils croyaient pouvoir insulter Philippe à loisir, sans qu'il osât se ressentir des outrages qu'on lui ferait éprouver; mais sa patience politique ne les dissimulait que pour en mieux assurer la vengeance. Il ne pouvait souffrir de voir imposer des limites à sa domination, au gré des caprices ou des intérêts de Rome, et de ne régner que sous les ordres de cette république altière. Il conservait la paix pour réparer, pour augmenter en secret ses forces; il encourageait la population dans ses Etats, il avait le plaisir de voir la nature répondre à ses desirs, et il attirait à son service une grande multitude de Thraces [2].

Rome, chaque jour, annonçait des prétentions nouvelles, et Philippe se montrait toujours soumis, parce qu'il ne se croyait pas encore assez bien préparé pour opposer la force à l'outrage. Il eut cependant l'imprudente cruauté de faire égorger les habitans d'une ville qu'il lui était prescrit d'évacuer; mais il sentit bientôt sa faute, et se contraignit à dévorer la honte de faire aux Romains toutes les réparations capables de dé-

[1] Tit.-Liv. l. 39. c. 37. [2] *Ibid.* c. 24.

sarmer leur colère. Démétrius son fils fut l'ambassadeur qu'il choisit pour leur faire accepter ses justifications. Nous avons vu que ce jeune prince avait été mis en otage entre leurs mains; et comme il avait eu l'art de se les attacher, personne ne pouvait plaider avec plus de succès auprès d'eux la cause de son père. Il obtint ce qu'on avait refusé longtems à Philippe, et revint avec les ambassadeurs chargés par le sénat de traiter la continuation de la paix [1].

C'était à la négociation de Démétrius que les Macédoniens en devaient les douceurs; ils le reçurent comme le bienfaiteur de la patrie. Les égards que lui avait marqués le sénat, l'amour et la reconnaissance que lui témoignait le peuple de Macédoine, haussèrent son caractère et lui inspirèrent quelque orgueil. Philippe fut jaloux de voir, auprès de sa cour, se former la cour nouvelle du jeune prince. Il avait un autre fils nommé Persée. Plus âgé que Démétrius, il était né d'une concubine; et Démétrius avait reçu le jour d'une épouse légitime. Persée était ambitieux, sans aucune des vertus qui font l'excuse de l'ambition et

[1] An de Rome 571, avant l'ère vulgaire 183. — Tit.-Liv. l. 39. c. 33. 34.

qui-lui servent d'appui. Fils d'une femme perdue, il ne renonçait pas à l'espérance de faire valoir son droit de premier né, et voyait avec fureur que ce droit devenait bien faible, quand son frère réunissait en sa personne la faveur du peuple, celle des Romains, et des qualités qui lui méritaient l'une et l'autre. Philippe, de son côté, qui commençait à concevoir de la haine contre Démétrius, parce qu'il le voyait trop aimé, s'indignait de n'avoir pas en sa disposition le choix de son héritier [1].

Sa sombre jalousie le rendit cruel, et ses cruautés, en punissant le peuple de ne lui plus conserver son affection, achevaient de la lui enlever. Il aima Persée, parce que Persée n'était pas aimé de la nation; il l'aima, parce qu'il voyait en lui un ennemi de Rome, et que Démétrius était trop bien traité des Romains pour partager cette haine. Persée, en faveur auprès de Philippe, n'eut pas de peine à s'attacher les courtisans dont les affections sont toujours celles du prince, et, par leurs soins, il gagna de plus en plus la confiance de son père [2]. Un grand crime n'était pas capable de l'épouvanter : il résolut la mort de son

[1] Tit.-Liv. l. 39. c. 53.
[2] Tit.-Liv. l. 40. c. 3. 8.

frère, et l'accusa d'avoir voulu le faire assassiner. Démétrius allait se retirer à Rome[1]; ce dessein fut découvert, et regardé comme une preuve du crime dont on l'accusait. Des lettres supposées, qui semblaient lui être écrites par Quintius, furent remises à Philippe, qui les regarda comme une dernière preuve des coupables projets de son fils. Il le fit empoisonner, reconnut deux ans après son innocence, détesta l'infame Persée, et mourut de douleur[2].

Il avait résolu de ravir à Persée le fruit de ses lâches calomnies, et de déclarer son héritier Antigone, fils de son tuteur. La mort d'Antigone fut le premier acte du règne de Persée[3].

Cet indigne prince avait employé, pour perdre son frère, le ministère d'Apelle. Il le rappela de l'exil auquel Philippe, mieux instruit, l'avait condamné, parut lui accorder sa faveur, et lui donna la mort en secret. Il passait généralement pour avoir tué sa femme de ses propres mains; il était reconnu cou-

[1] An de Rome 573, avant l'ère vulgaire 181.

[2] Tit.-Liv. l. 40. c. 23. 24. 54.

[3] An de Rome 575, avant l'ère vulgaire 179. — Tit.-Liv. l. 40. c. 54 58.

pable des plus lâches assassinats ; nul talent, nulle qualité louable ne balançaient en lui tant de crimes [1].

Philippe avait été trop humilié par le dernier traité de paix, pour n'avoir pas employé toutes ses ressources à se relever des conditions que les circonstances l'avaient obligé d'accepter. Il se disposait depuis long-tems, quand il mourut, à recommencer la guerre ; et c'était dans le plus grand secret qu'il en faisait les préparatifs. Il mettait tout son art à paraître faible aux yeux des Romains, et laissait sans défense, et presque désertes les villes que fréquentaient les navigateurs, et dont Rome pouvait recevoir des nouvelles ; mais dans l'intérieur des terres, et loin des regards des étrangers, il rassemblait et exerçait des troupes, il faisait des magasins d'armes et de munitions, il amassait des trésors, et se mettait en état de soutenir pendant dix ans les efforts de ses ennemis. Après s'être contraint long-tems à les caresser, il allait éclater contre eux, et leur manifester toute sa haine. Son fils, lâche, et en même tems étranger à l'art de la guerre, ne voulut pas laisser inu-

[1] Tit.-Liv. l. 42, c. 5.

tiles tant de formidables apprêts [1]. Il essaya de se rendre les Grecs favorables par ses promesses : il sollicitait Carthage à rompre la paix. Sans doute il était de l'intérêt de Carthage, de la Grèce entière, de la Gaule et de tous les rois, de s'unir au premier qui oserait attaquer la puissance romaine ; et, tout méprisable qu'était Persée, tous devaient seconder son entreprise, la conduire d'intelligence, la rendre utile à la cause commune ; et ne pas laisser les Romains abattre, les uns après les autres, les rois et les nations. Cependant tous abandonnèrent Persée, parce qu'il ne les payait pas [2].

Quand enfin les Romains ne purent plus douter de ses intentions, ils le déclarèrent ennemi de la république. Comme ils le croyaient sans forces, ils ne donnaient pas à cette guerre une grande importance [3]. Elle fut confiée au consul P. Licinius Crassus [4], homme avare et dur, et d'ailleurs sans talens. Il gagna cependant sur Persée une bataille dans la Thessalie entre Larisse et Tempé, et l'obligea de rentrer

[1] Plut. in Æmilio Paulo, t. 2. éd. Bryani. p. 155.
[2] Tit.-Liv. l. 41. c. 27.
[3] Tit.-Liv. l. 42. c. 18.—Plut. in Æmil. Paulo.
[4] An de Rome 583, avant l'ère vulgaire 171.

dans la Macédoine [1] : mais commandant encore l'année suivante en qualité de proconsul, il ne fit rien de mémorable, à moins qu'on ne veuille regarder comme de hauts exploits des villes cruellement maltraitées, les habitans vendus comme esclaves, les alliés soumis à tous les abus du pouvoir, pendant que Persée était loin de lui dans la Macédoine. Le sénat, juste quand l'intérêt lui prescrivait de l'être, se crut obligé de réparer ces actes d'iniquité, qui devaient rendre odieux le nom romain [2].

Hostilius Mancinus, successeur de Licinius [3], maltraita les plus fidèles alliés de la république : mais il remit du moins à Q. Marcius Philippus des troupes bien disciplinées [4]. Celui-ci aurait acquis plus de gloire, si sa prudence eût égalé sa valeur. Il prit la résolution de quitter la Thessalie et de passer en Macédoine [5]. Persée, instruit de ce dessein, fit occuper toutes les gorges des montagnes : on ne pouvait, sans une audace téméraire, entreprendre de les forcer. C'est cependant ce que

[1] Tit.-Liv. l. 42. c. 66. 67.
[2] Tit.-Liv. l. 43. c. 8. 10.
[3] An de Rome 584, avant l'ère vulgaire 170.
[4] Tit.-Liv. l. 43. c. 9.
[5] An de Rome 585, avant l'ère vulgaire 169.

fit Marcius. Son armée y fut tourmentée par les troupes légères ; il ne put faire agir contr'elles que d'autres troupes légères en petit nombre, et ses légions restaient dans l'inactivité. Si elles avaient eu pour ennemis des hommes semblables aux Macédoniens du premier Philippe et d'Alexandre, elles devaient être entièrement détruites : elles durent leur salut à la lâcheté stupide de Persée. Campé près de Dion, non loin de Tempé, il pouvait entendre le bruit des combats, et ne faisait aucun mouvement. En se mettant à la tête de ses soldats, il rendait la victoire décisive ; mais il n'eut pas même la présence d'esprit d'envoyer aux siens des renforts ; tandis que le consul, homme plus que septuagénaire et d'une pesante stature, remplissait toutes les fonctions de général et de soldat. Sa valeur, jointe à la lâcheté du roi, sauva les Romains. Ils s'ouvrirent un passage, et, à la descente des montagnes, ils trouvèrent des défilés où les plus faibles ennemis auraient pu les détruire : mais il ne s'en présenta pas, et les difficultés que leur opposait la nature furent les seules qu'ils eurent à surmonter [1]. Rien n'était encore perdu pour les Macédoniens : mais leur roi

[1] Tit.-Liv. l. 44. c. 1. 4.

trembla, quand il sut que les ennemis avançaient; et lorsqu'il était maître encore de les écraser, il prit la fuite avec tout ce qu'il put embarquer de ses richesses. Il alla chercher un asyle à Pydna, et, à force de multiplier les fautes, il se trouva qu'il avait changé la témérité du consul en une noble audace [1].

Cependant celui-ci n'avait encore rien gagné par tant de fatigues. Le fleuve Enipée séparait les deux camps : Persée n'offrait pas le combat, et Marcius ne pouvait le forcer à l'accepter. Il manquait de vivres. La flotte n'était pas en meilleur état que l'armée. La maladie avait enlevé une partie des alliés. Il en était venu de Sicile et de plusieurs autres îles, et ils étaient retournés chez eux. Les équipages trop peu nombreux ne suffisaient pas aux manœuvres : ils manquaient d'habits, et ne recevaient pas de solde. Eumène et sa flotte n'avaient paru qu'un instant, comme si les vents les eussent apportés par hasard à la vue des Romains : la fortune changea sous un consul plus digne de la maîtriser [2].

Ce fut L. Emilius Paulus [3], que les Français nomment Paul Emile, pour le distinguer de

[1] Tit.-Liv. l. 44. c. 6. [2] *Ibid.* c. 24.

[3] An de Rome 586, avant l'ère vulgaire 168.

son père, mort consul à la bataille de Cannes. Il avait déjà reçu les honneurs du consulat et du triomphe : mais ennemi de la brigue, sévère dans le commandement et trop fier pour flatter le peuple, il vivait dans la retraite, occupé de l'éducation de ses fils. La république se ressouvint enfin de lui par nécessité [1]. Il obtint qu'on envoyât des commissaires pour examiner la situation de l'armée. Ils n'en firent point, à leur retour, un rapport favorable ; mais il n'en fut pas découragé, et fit des préparatifs capables de rétablir le triste état des affaires.

Persée, en même tems, achevait de gâter les siennes. Il pouvait acheter Eumène, qui venait de servir si faiblement les Romains ; Gentius, roi d'Illyrie, qui ne cherchait pas à dissimuler pour eux sa haine ; les Gaulois, qui ne restaient en repos qu'en frémissant : il aima mieux conserver son trésor, que d'en sacrifier une partie pour sauver le reste [2].

L'approche de Paul Emile, celle de la flotte, le firent trembler. Par les sages mouvemens du consul, il fut obligé de changer sa position, et de transporter son camp sous les murs de Pydna. Il devait arriver une éclipse de lune :

[1] Plut. in Æmilio Paulo, p. 153.

[2] Tit.-Liv. l. 44. c. 23. 26.

elle fut annoncée aux soldats romains par Sulpicius, tribun militaire; et cet effet naturel ne leur causa pas d'effroi, parce qu'il était prévu. Les Macédoniens, au contraire, virent, dans ce phénomène, un signe de la colère des dieux et une annonce infaillible de la ruine de l'Etat. Le trouble, la consternation étaient dans leur camp, et les hurlemens du désespoir y retentissaient de toutes parts. Dès-lors les Romains durent être assurés de vaincre des hommes qui déjà se croyaient vaincus [1].

L'action commença plutôt que ne l'avait déterminé le consul. Les deux camps n'étaient séparés que par une faible rivière. Un cheval, échappé de celui des Romains, voulut passer à l'autre bord. Des soldats romains accoururent pour le ramener; et des soldats thraces, pour l'entraîner de leur côté. L'un de ceux-ci fut tué : huit cents Thraces se jettent dans l'eau pour venger sa mort; les Romains s'y jettent pour défendre leurs soldats attaqués. Le nombre, à chaque instant, s'accroît de part et d'autre; l'action s'engage et devient générale. Elle fut terrible. Le consul fut consterné luimême à la vue de la phalange, qui offrait un

[1] Tit.-Liv. l. 44. c. 32. 36. 37.—Frontini stratag. l. 1. c. 12.

mur de boucliers, hérissé de fers de lances. Par des attaques ordonnées de tous côtés à-la-fois, il y causa un mouvement de fluctuation qui finit par la rompre; et dès que la phalange était rompue, les soldats qui la composaient, armés de lances d'une longueur démésurée, devenaient incapables de combattre [1]. On peut croire, sur la foi de Tite-Live, que la perte des Macédoniens fut de vingt-six mille hommes: mais qui voudra croire, sur le même témoignage, que les Romains n'en perdirent que cent [2]! Cette phalange si redoutable, qui porta même dans l'ame du consul un sentiment d'horreur, avait donc éprouvé, sans vengeance, les attaques multipliées qui finirent par la rompre?

Persée, tombé dans le mépris de ses sujets, toujours poursuivi, et ne sachant à qui se fier, courait fuyant de ville en ville; tandis que dans Pella, sa capitale, le consul, maître de la Macédoine par le vœu même de la nation, recevait les actions de graces de différens peuples, et sur-tout de ceux de Thessalie. Le prince vaincu chercha un refuge dans la Samothrace; et de l'enceinte même du temple révéré qui lui servait d'asyle, il envoya des

[1] Tit.-Liv. l. 44. c. 40. [2] *Ibid.* c. 42.

assassins contre le dernier favori qui lui restait, Evander, qui lui-même autrefois, par ordre de son prince, avait assassiné à Delphes le roi de Pergame, et n'avait pu lui porter un coup mortel [1]. Ce nouveau crime éloigna de Persée le petit nombre de serviteurs que n'avait point écarté son infortune. Les habitans indignés voulaient le livrer aux Romains. Il engagea un marchand de Crète à le prendre sur son bord, et le chargea de ses richesses : mais le perfide Crétois leva l'ancre à l'entrée de la nuit; et quand Persée arriva, il ne trouva plus de vaisseau. Il erra pendant la nuit; il se cacha le jour dans la profonde obscurité d'un temple. Là, il apprit que déjà deux de ses enfans étaient au pouvoir des Romains, et, dans son désespoir, il alla se livrer lui-même [2].

Il fut conduit à Paul Emile, qui le reçut avec la politesse et les égards qu'aurait, dans notre siècle, un général pour un prisonnier de ce haut rang : il lui fit partager sa table, lui adressa la parole en grec, et se servant de la langue latine avec ses officiers : « Vous voyez, « leur dit-il, un grand exemple de l'incons- « tance de la fortune. C'est à vous, sur-tout,

[1] Tit.-Liv. l. 44. c. 43. 46. l. 45. c. 5.
[2] Tit.-Liv. l. 45. c. 6.

« jeunes gens, que j'adresse la parole. Dans la « prospérité, il ne faut avoir avec personne « des manières dures ni hautaines, ni mettre « sa confiance aux caresses du sort, puisque « nous ignorons le matin ce que va nous amener le soir. Être véritablement homme, c'est « ne pas se laisser gonfler par le souffle de la « fortune prospère, ni abattre par celui de « l'adversité [1] »

Croirait-on que Paul Emile n'obtint pas sans peine les honneurs du triomphe [2], et que ce furent ses soldats eux-mêmes qui s'opposèrent à ce qu'ils lui fussent accordés ? Ils ne lui pardonnaient pas de les avoir tenus sous une discipline sévère à laquelle il avait dû ses succès : ils lui reprochaient de ne leur avoir pas permis de s'enrichir à leur gré des dépouilles de la Macédoine. Les envieux, les ennemis du consul appuyaient leurs clameurs, et se faisaient appuyer eux-mêmes par les tribuns. Le Capitole était investi par une soldatesque qui ne permettait pas aux citoyens d'aller aux suffrages, et ce n'a été que trop souvent ainsi que les délibérations ont été libres dans les républiques. L'opposition fut enfin levée, et le

[1] Tit.-Liv. l. 45. c. 7.

[2] An de Rome 587, avant l'ère vulgaire 167.

triomphe fut magnifique. D'immenses richesses en faisaient l'ornement ; mais ce qui, plus que tout le reste, attirait les regards, c'était Persée, le dernier successeur d'Alexandre, accompagné de ses trois enfans, deux fils et une fille, les deux derniers trop jeunes encore pour avoir le sentiment de leur malheur. Cette pompe dura trois jours, quoique les mêmes objets ne parussent pas plus d'une fois [1]. Rien n'y était plus digne d'admiration que le triomphateur lui-même, qui, après avoir procuré tant de richesses à sa patrie, ne laissa point à sa mort de quoi rendre la dot à sa veuve [2].

Persée avait prié Paul Emile de lui épargner la honte de précéder le char triomphal. « Il y « a déjà long-tems que cela est en votre pou- « voir », répondit le consul [3]. Réponse bien dure, si les lois de Rome lui avaient permis d'en faire une plus douce ; mais la mort seule pouvait épargner au vaincu, tombé dans la captivité, l'humiliation d'orner le char du vainqueur, et le plus souvent cet opprobre était suivi de la mort. « Quand, dit Cicéron, le char

[1] Tit.-Liv. l. 45. *à cap.* 35. *ad.* 40.—Plut. in Æmilio, pag. 182 et seq.

[2] Epitome Tit.-Livii, l. 46.

[3] Plut. in Æmil. Paulo, p. 187.

« des triomphateurs commence à tourner du « *forum* vers le Capitole, ils envoient en pri- « son les chefs dont ils ont triomphé, et un « même jour met fin au commandement des « généraux vainqueurs, et à la vie des géné- « raux vaincus [1]. » Ce barbare usage des Romains, qu'on nous peint si généreux, ne fût pas observé à l'égard de Persée : il fut réservé pour de plus longues souffrances.

La royauté fut abolie dans l'Illyrie et la Macédoine : car Gentius avait été vaincu et fait prisonnier, à-peu-près en même tems que Persée. Les sujets furent déclarés libres sous des magistrats qu'ils auraient le droit de choisir eux-mêmes : mais, pour affaiblir ces deux nations, au moment où d'une voix perfide on les appelait à la liberté, elles furent divisées en sept provinces, quatre pour la Macédoine, et trois pour l'Illyrie : c'était autant de républiques différentes, qu'on pourrait détruire à volonté ; et pour prévenir entr'elles toute coalition, les citoyens d'une de ces républiques n'avaient pas même la permission de se choisir une épouse dans aucune des autres. Les nobles, et tous les hommes qui avaient eu des emplois honorables, furent obligés de venir

[1] Cicero in Verrem. Actio 5. c. 30.

fixer leur demeure en Italie, dans la crainte que leurs concitoyens ne trouvassent en eux des chefs. Ainsi les Romains ne présentaient à la Macédoine et à l'Illyrie l'appât trompeur de la démocratie, que pour trouver un jour moins d'obstacles à les mettre sous le joug [1]. L'Epire s'était déclarée en faveur de Persée. Le vainqueur y fit détruire soixante et dix villes [2].

Le fils aîné de Persée, Philippe, mourut avant son père; le second vécut du travail de ses mains, et regarda comme une fortune de parvenir à une place de greffier dans la petite ville d'Albe. Persée lui-même, jeté d'abord dans un sale cachot, fut transféré dans une prison moins affreuse, et y languit deux ans, jusqu'à ce que ses gardes le firent mourir lentement, en ne lui permettant pas de goûter le sommeil [3].

Rome était devenue la souveraine des rois. Antiochus Epiphane, roi de Syrie, faisait la guerre en Egypte. Il voulait obtenir l'île de Cypre, qui dépendait alors de Ptolémée, et la campagne qu'arrosait la bouche pélusiaque du Nil. Le succès semblait assuré. Des députés

[1] Tit.-Liv. l. 45. c. 18. [2] *Ibid.* c. 34.
[3] Diod. Sic. l. 31. p. 893. ed. Rhodomani.

de Rome se présentent à lui, ayant à leur tête Popilius Lœnas. Le prince lui présente la main; le Romain la refuse, et, lui remettant ses dépêches, il lui ordonne de commencer par en faire la lecture. Le prince les lit, et répond qu'il en délibérera dans son conseil. Alors Popilius, qui tenait une baguette à la main, trace autour d'Antiochus un cercle sur le sable. « Avant de quitter ce « cercle, lui dit-il, donnez-moi la réponse « que je dois porter aux Romains. » Frappé de cet ordre impérieux, et après avoir hésité quelques instans : « Je ferai, dit-il, ce « que veut le sénat. » Alors Popilius lui donna la main comme à l'ami, à l'allié de Rome; et, dès le même jour, Antiochus sortit de l'Egypte [1].

Jusqu'à la guerre de Macédoine, la fortune publique de Rome n'avait été fondée que sur celle des particuliers. C'était sur les contributions auxquelles les citoyens étaient soumis, que se prenaient les dépenses de l'Etat. Mais quand Paul Emile eut apporté à Rome les richesses du dernier successeur d'Alexandre, les Romains se déclarèrent libres de tributs, ce qui dura jusqu'à l'année qui suivit la mort de

[1] Tit.-Liv. l. 45. c. 11. 12.

Jules-César [1]. Ce n'est pas que le trésor de Persée pût suffire à tous les besoins de la république. Elle recevait des tributs de Carthage, de la Syrie, de la Macédoine ; elle levait un impôt sur la Sicile, elle en levait un sur la Sardaigne. Elle tirait des revenus de la Campanie ; elle en tirait de toute l'Italie alliée ou soumise. Les citoyens, loin de vouloir subvenir encore aux dépenses de l'Etat, ne songèrent plus qu'à s'enrichir aux dépens des sujets, aux dépens des alliés ; et le tems approche où l'on ne recherchera plus les grandes magistratures que pour acquérir de grandes richesses, en tourmentant les provinces par les plus cruelles vexations. On obtiendra des gouvernemens pour mettre les peuples au pillage, pour ne leur rien laisser de ce qui pourra se transporter à Rome, pour se faire livrer par la torture ou par d'injustes condamnations à mort, les biens de ceux qui voudront cacher leurs richesses. On se ruinera, on contractera des dettes énormes pour acheter des suffrages, dans l'espérance d'une fortune bien supérieure à celle qu'on aura sacrifiée. L'histoire des siècles de cette vertu romaine tant vantée, est enveloppée de nua-

[1] Plut. in Æmilio Paulo, p. 190.

ges : quand arrive l'époque où les doutes se dissipent, quand on commence à connaître véritablement les Romains, on voit en eux le plus odieux de tous les peuples. Aucun autre n'a montré, avec aussi peu de pudeur, tous les genres de corruption.

Le moment où Rome n'eut plus besoin que du ministère d'un ambassadeur chargé de ses ordres suprêmes pour se faire obéir des plus puissans monarques, dut être celui où elle se livrerait sans frein à l'injustice. Il est dans la nature humaine que le fort refuse de se soumettre aux lois de l'équité. Tout ce qu'il peut faire, il le croit juste. Rome, devenue puissante, ne voulait pas qu'il existât d'autre cité puissante, et regardait comme un attentat contre sa grandeur, toute grandeur qui n'était pas la sienne. Carthage devint donc criminelle à ses yeux, parce que, toute privée qu'elle était d'une flotte guerrière, elle semblait reprendre sa splendeur. Sa situation, le génie de ses habitans, son commerce lui avaient rendu, en quelques années de paix, la plupart des avantages dont elle avait été dépouillée par une guerre longue et désastreuse.

Scipion, en lui donnant la paix, avait réglé les intérêts de cette république et ceux de

Massinissa, l'ennemi de Carthage et l'allié des Romains. Si Rome eût été de bonne foi, elle aurait voulu que les deux parties eussent également observé ces dispositions. Elles ne furent pas respectées par le prince numide; et les Romains, en les ratifiant, avaient bien espéré qu'elles ne le seraient pas [1]. Enhardi par leur protection, et bien sûr d'être d'autant mieux protégé qu'il se montrerait plus injuste et plus avide, il porta ses prétentions sur une grande partie du territoire de Carthage, sous prétexte qu'autrefois elle lui avait appartenu. Les Romains, à la sollicitation des Carthaginois, envoyèrent des arbitres en Afrique, avec ordre d'être injustes, et de prononcer, autant qu'il serait possible, en faveur de Massinissa. Ils s'acquittèrent bien de leur commission, et le territoire de Carthage fut entamé : mais, en faisant des sacrifices, elle se crut du moins heureuse, parce qu'un nouveau traité semblait lui assurer cinquante ans de repos. Ce fut dans le tems que cette tran-

[1] Polybe était auprès de Scipion, son élève, à la troisième guerre punique; et, par les fragmens qui nous restent de cette partie de son histoire, il paraît qu'Appien l'a suivi fidèlement. Nous allons donc profiter avec confiance du travail d'Appien.

quillité lui était accordée, qu'elle répara sa population, qu'elle vit refleurir son commerce et prospérer ses campagnes. Mais elle eut aussi le malheur de se diviser en trois factions, dont l'une favorisait les Romains, l'autre Massinissa, et la troisième se déclarait pour le gouvernement populaire. Ce fut la cause de sa ruine; et c'est toujours par eux-mêmes que se perdent les grands Etats.

Pendant que Rome était occupée de guerres difficiles contre les Celtibériens, qui, par la valeur, n'avaient pas dégénéré de leur origine gauloise; pendant que Massinissa avait à se défendre contre d'autres peuples de l'Espagne, la faction populaire engagea Carthalon à attaquer ce prince, dont l'armée était alors campée sur le territoire que Carthage lui avait contesté. C'était enfreindre le traité qui en assignait la possession aux Numides [1].

Les Carthaginois eurent l'avantage, et de nouveaux commissaires furent envoyés de Rome dans les mêmes intentions que les premiers. Comme les Romains, distraits par d'autres ennemis, avaient intérêt à ne pas s'engager dans une nouvelle guerre, il se fit

[1] Appian. Alex. *de Bell. pun.* Edit. Alex. Tollii. Amstel. 1670. pag. 60.

encore un traité qui laissait Massinissa en possession des conquêtes que le premier lui avait confirmées. Ce fut le Numide qui le rompit à son tour. Il annonça de nouvelles prétentions, et prit les armes, parce que sa situation lui donnait l'espérance d'en maîtriser le sort. Les Carthaginois eurent recours à la garantie de Rome, et Rome temporisa, pour laisser à Massinissa le loisir de leur faire beaucoup de mal [1]. Enfin elle envoya des commissaires, et Caton avec eux [2]; homme d'autant plus profondément injuste envers les étrangers, qu'il se faisait une vertu de son injustice, regardant comme honnête toute iniquité qui pouvait être utile à sa patrie. Les maximes les plus atroces qu'on a reprochées à des politiques modernes, étaient les siennes, ou plutôt elles étaient celles de la plupart des Romains. Les commissaires ne décidèrent rien : ils virent seulement d'un œil d'envie la prospérité d'un peuple rival [3]. Caton rapporta avec lui de belles figues que produisait l'heureux sol de Carthage, et secouant sa robe dans l'assemblée des Romains : « Le

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 61.

[2] An de Rome 601, avant l'ère vulgaire 153.

[3] Appian. *de Bell. pun.* p. 62.

« pays qui produit de si beaux fruits, dit-il,
« n'est qu'à trois journées de navigation. »
C'était dire aux Romains qu'une nation méritait leur haine, et ne devait plus exister, parce qu'elle était favorisée de la nature [1].

Le sénat résolut en secret la guerre, et n'attendit qu'une occasion favorable pour la déclarer. Caton ne donnait jamais son avis sur quelque affaire que ce fût, sans le terminer par ces mots : *Et il faut détruire Carthage*. Ce n'était pas l'avis de Nasica, qui, dans sa jeunesse, avait été déclaré le plus honnête homme de la république : il pensait qu'il fallait laisser subsister Carthage, pour tenir en crainte les Romains qui commençaient à se corrompre : mais malgré sa réputation de justice, il ne croyait pas plus que Caton que les Romains fussent tenus d'être justes envers les étrangers ; il considérait seulement sous une autre face les intérêts de Rome [2].

On peut croire que Massinissa fut secrètement averti qu'il pouvait ne mettre aucunes bornes à sa cupidité. A l'âge de quatre-vingt-huit ans, il soutenait encore les plus

[1] Plut. in Cat. maj. t. 2. p. 362.

[2] Appian. *de Bell. pun.* p. 62.

rudes fatigues, montait un cheval à crû à la manière des Numides, et commandait lui-même ses armées. Il fit de nouveau la guerre aux Carthaginois, sous prétexte de les punir d'avoir refusé l'entrée de leur ville à ses fils, et d'avoir chassé les factieux qui le favorisaient [1].

Les Carthaginois, accablés par ce seul ennemi, et réduits à recevoir de lui une paix honteuse, apprirent avec terreur que les Romains faisaient des préparatifs formidables, et conçurent qu'ils en étaient l'objet. Ils sentaient combien était grand leur crime, d'avoir osé se défendre contre un injuste ennemi qui était l'ami de Rome. Ils firent tout ce qu'ils crurent capable de conjurer l'orage; ils condamnèrent à mort tous ceux qu'on pouvait regarder comme les auteurs de la juste guerre qu'ils avaient faite à Massinissa. Dans cette sentence étaient compris Carthalon, qui le premier l'avait attaqué, et Asdrubal, qui jouissait alors du commandement, et qui n'avait fait que défendre sa patrie. Ils envoyèrent une ambassade au sénat, et le sénat ne reçut ni les excuses ni les réparations des Carthaginois [2]. Il répondit qu'on leur pardonne-

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 63. 64. [2] *Ibid.* p. 66. 67.

rait, s'ils faisaient ce qui était convenable. Cette réponse était effrayante par son obscurité. Comment déterminer ce que le sénat jugerait à propos de trouver convenable ? De nouveaux ambassadeurs furent envoyés pour demander une explication. On ne leur en donna point ; on se contenta de déclarer que les Carthaginois n'ignoraient pas ce qu'on attendait de leur part. Ils pouvaient sentir en effet qu'on n'attendait, qu'on ne respirait que leur ruine [1].

Dans ces circonstances, Utique, la seconde ville d'Afrique, se donna aux Romains. Elle était pourvue d'un bon port, et située à deux lieues de Carthage. Cette défection fit résoudre aussitôt la guerre, et elle fut décrétée [2]. Les Romains ne doutaient plus du succès, avec une place d'armes si voisine de la ville ennemie. Le commandement des troupes de terre fut confié au consul Manius Manilius, et celui de la flotte au consul Lucius Marcius Censorinus. Leur ordre secret était de ne terminer la guerre qu'après avoir détruit Carthage. Ils conduisirent en Sicile, pour passer à Utique, quatre-vingt mille

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 68.

[2] An de Rome 605, avant l'ère vulgaire 149.

hommes de pied et quatre mille de cavalerie. Le nombre des alliés surpassait celui des citoyens.

Les Carthaginois apprirent la résolution du sénat, et tombèrent dans le plus cruel abattement. Ils venaient de perdre contre Massinissa leur plus florissante jeunesse ; ils n'avaient point de flotte, point d'alliés, point de troupes mercenaires, point de subsistances pour soutenir un siége [1]. Ils envoyèrent à Rome une députation de trente citoyens, et offrirent de se rendre. Il semblait qu'on ne pouvait rien leur demander de plus : mais, sur l'avis de Caton, le Sénat maintint son décret, et les consuls eurent ordre de partir au plutôt, pour faire la guerre à des infortunés qui demandaient à se soumettre [2]. Arrivés à Lilybée, ils prescrivirent aux Carthaginois de leur envoyer trois cents otages, fils de sénateurs et des plus grands personnages de la république, et de se conformer aux ordres ultérieurs qu'ils recevraient : on les assura que, pour prix de leur soumission, ils seraient libres, et conserveraient leurs lois et leur territoire. Les Carthaginois obéirent ; ils arrachèrent leurs

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 69.

[2] Epitome Livii, l. 49.

enfans des bras de leurs femmes éplorées, pour les envoyer aux consuls : ceux-ci les firent aussitôt passer à Rome, et annoncèrent aux députés carthaginois qu'ils leur feraient connaître à Utique les dernières conditions auxquelles on pouvait leur accorder la paix [1].

Arrivés à Utique, ils y donnèrent audience aux plénipotentiaires de Carthage, et Censorinus prenant la parole, leur ordonna, après un long discours, de livrer leurs armes et toutes leurs machines de guerre, devenues inutiles s'ils avaient l'intention de rester paisibles. Armes et machines, tout fut livré. Alors le consul leur déclara qu'il fallait sortir de Carthage, et s'établir à quatre-vingt stades (plus de trois lieues) de la mer, parce que les Romains avaient résolu de raser la ville. C'était sur ce dernier article que le sénat avait gardé un secret perfide. Les députés demandèrent la permission d'envoyer à Rome pour solliciter la révocation de cet ordre inhumain : les consuls n'avaient pas le pouvoir de l'accorder [2].

Au retour des députés, le peuple de Car-

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 70. 71.
[2] *Ibid.* p. 72. 75.

thage se livra aux derniers excès de la fureur. Les sénateurs qui avaient conseillé de donner les otages, ceux qui avaient fait prendre la résolution de livrer les armes, et même les derniers députés, à qui l'on ne pouvait reprocher que d'avoir reçu et rapporté les ordres des consuls, furent impitoyablement massacrés. Dans ce premier désordre, il aurait suffi peut-être aux Romains de se présenter devant la place pour s'en rendre maîtres [1] : mais ils temporisèrent, soit qu'ils crussent un plus grand appareil nécessaire pour frapper ce grand coup; soit qu'ils pensassent qu'il serait toujours temps d'entrer dans une ville désarmée, et que les habitans, dans l'impuissance de se défendre, en ouvriraient eux-mêmes les portes [2]. C'est que, dans leur orgueil, ils se croyaient seuls capables d'un grand courage; ils se trompèrent. Le sénat de Carthage prononça que, de ce jour même, la guerre était déclarée. Cet Asdrubal que, dans l'espérance d'appaiser les Romains, on avait condamné à mort, et qui tenait la campagne avec vingt mille hommes, fut nommé général. Un autre Asdrubal, né d'un

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 92.
[2] *Ibid.* pag. 94.

Carthaginois et d'une fille de Massinissa, fut chargé du commandement dans la ville. Les temples et tous les édifices spacieux furent convertis en ateliers d'armes, et nuit et jour hommes et femmes y travaillaient. On manquait de cordes pour faire jouer les machines de guerre ; les femmes se firent raser et leur chevelure fut changée en cordages [1].

Quand enfin les Romains jugèrent à propos d'attaquer la place, ils la trouvèrent en état de défense et les habitans bien disposés à leur résister. Ils furent repoussés, leurs machines maltraitées devinrent inutiles, et presque toute leur flotte fut détruite par le feu. Censorinus retourna à Rome pour les comices ; son collègue, resté seul, et novice dans l'art de la guerre, fut constamment battu, et, multipliant les fautes, il aurait perdu l'armée romaine, si elle n'avait été plusieurs fois sauvée par la sagesse d'un jeune homme. C'était le fils de Paul Emile, vainqueur de Persée ; il avait été adopté par Scipion, le vainqueur d'Annibal, et, le second du nom de Scipion ; il sera surnommé l'Africain [2].

Massinissa n'avait pu voir sans indignation les Romains profiter de ses exploits, et ne

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 93. [2] *Ibid.* p. 97. 99.

l'avoir excité à l'injustice que pour en recueillir le fruit. Il n'abjura pas cependant leur alliance, et même il leur offrit ses secours; mais ils ne les acceptèrent pas, soit que le Numide leur fût devenu suspect, soit qu'ils les regardassent comme inutiles. Ils lui recommandèrent seulement de les tenir prêts au besoin [1]. Quand enfin ils les réclamèrent, ils apprirent qu'il n'était plus. Il avait conservé sa force jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, qui fut le terme de sa vie. Il rendit les derniers soupirs dans les bras du jeune Scipion, et remit à la sagesse de ce Romain le soin de partager son héritage entre ses fils qui étaient au nombre de dix, et dont le plus jeune n'avait que quatre ans. On a célébré l'étendue de ses conquêtes; un barbare peut acquérir ce genre de gloire. On doit sur-tout louer Massinissa d'avoir civilisé une partie considérable des peuples qu'il avait soumis, et d'avoir fait connaître l'agriculture à des hommes qui ne se nourrissaient que des productions spontanées de la terre [2].

Cependant les Romains changèrent de

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 94.
[2] *Ibid* p. 106.

consuls sans changer de fortune [1], ou plutôt le nouveau consul, Calpurnius Piso, qui fut chargé de la guerre d'Afrique, fit plus mal encore que ses prédécesseurs. Il entreprit le siége de Clypea par terre et par mer, et fut honteusement repoussé. Il perdit envain tout un été au siége d'Hippone, ville puissante, qui coupait aux Romains les subsistances, et il laissa brûler ses machines de guerre. Les Carthaginois, enhardis par ses fautes, tinrent la campagne à leur tour, y établirent des forts et y mirent des garnisons [2].

On apprenait à Rome, avec un étonnement mêlé d'indignation, que ces Carthaginois, dont on avait cru qu'il suffisait de décréter la ruine pour qu'ils cessassent d'être, se soutenaient depuis deux ans contre tous les efforts des armées consulaires. Scipion vint alors postuler l'édilité, comme un premier degré que les lois obligeaient les Romains de franchir, pour s'élever, avec le tems, aux plus hautes magistratures. Mais sa gloire était parvenue jusqu'à Rome; elle lui avait fait des partisans dont le zèle tenait de l'enthousiasme, et celui qui avait sauvé des armées consulaires s'était

[1] An de Rome 606, avant l'ère vulgaire 148.

[2] Appian. *de Bell. pun.* p. 111.

bien montré digne du consulat. Le peuple le créa consul. Cette élection n'était pas conforme aux lois; mais le sénat laissa dormir, pour une année, celle qui ne permettait de parvenir à la première magistrature qu'après avoir rempli les magistratures inférieures, et celle encore qui, portée il y avait trente-deux ans [1], fixait l'âge auquel on pouvait parvenir

[1] Le tribun Vilbius fit porter cette loi l'an de Rome 575, avant l'ère vulgaire 179, sous le consulat de Manlius Acidinus et de Fulvius Flaccus. C'est ce que nous apprend Tite-Live, l. 40. c. 43. Mais il nous laisse ignorer quel était l'age que la loi déterminait pour chaque magistrature, et les modernes resteraient dans cette ignorance, si Cicéron ne nous avait pas fait connaître qu'il parvint à toutes les magistratures à l'âge fixé par la loi. Nous savons donc, par l'exemple de Cicéron, que l'âge de la questure était de 31 ans; celui de l'édilité 37; celui de la préture 40, et celui du consulat 43. Si Alexandre était né Romain, il serait mort dix ans avant de parvenir à l'âge requis pour commander une armée consulaire. (*Cicero*, *Philipp*. 5. c. 17.) Si la France avait eu la loi romaine, elle aurait été envahie ou morcelée. Tous les célèbres généraux qui l'ont sauvée, étaient loin de l'âge consulaire et même de l'âge prétorien; et son héros avait conquis l'Italie et l'Égypte, et avait été déclaré par la nation chef du Gouvernement, avant l'âge ordonné par la loi romaine pour obtenir la questure.

aux différentes magistratures. Drusus, élu consul avec Scipion, voulait que, suivant l'usage, les provinces fussent tirées au sort : un tribun du peuple mérita bien de la patrie, en faisant décréter que, sans consulter le sort, Scipion aurait pour département la guerre d'Afrique [1].

Le nouveau consul reçut tous les renforts qu'il demanda [2]. Des volontaires s'empressèrent de le suivre ; car, par une heureuse illusion, le soldat le plus obscur, et dont le nom sera toujours ignoré, croit partager la gloire du général sous lequel il hasarde sa vie. Il entra dans la rade d'Utique, au moment où son arrivée seule pouvait sauver la flotte. Calpurnius, pendant son consulat, avait laissé tomber la discipline : le premier soin de Scipion fut de la rétablir, et, avant de songer à vaincre, il fut obligé de se faire des soldats [3]. Pour donner à son armée plus de force, il en licencia une grande partie, regardant de mauvaises troupes comme un obstacle aux opérations du général.

Si Carthage tomba sous les efforts de ce

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 113. 114.
[2] An de Rome 607, avant l'ère vulgaire 147.
[3] Appian. *de Bell. pun.* p. 115.

grand capitaine [1], elle doit conserver la gloire qu'on accorde à une défense héroïque, et l'on peut dire qu'elle mérita de recevoir, dans les derniers instans de son existence, le prix de la valeur. Nous avons vu les Carthaginois privés de leurs armes; ils en firent, et jetèrent dans la terreur ceux qui s'étaient flattés de les plonger dans l'abattement [2]. Ils n'avaient plus de vaisseaux, et ne pouvaient, investis par des forces supérieures, aller couper des arbres dans les forêts: ils se construisirent une flotte avec les vieux bois qui se trouvèrent dans la ville. L'ouverture du port leur fut fermée; ils en creusèrent une nouvelle, et, peut-être, avec plus de diligence, auraient-ils défait la flotte romaine [3]. Tourmentés par les machines des Romains, ils vinrent nuds et à la nage y mettre le feu. Presque sans armes, ils firent un grand carnage de leurs ennemis; ils les mirent en fuite, et ce ne fut pas trop de tout l'ascendant de Scipion, et même d'une rigueur qui n'était pas dans son caractère, pour rallier les soldats et les ramener contre un ennemi victorieux. Forcés dans deux quartiers de leur ville, ils com-

[1] An de Rome 608, avant l'ère vulgaire 146.

[2] Appian. *de Bell. pun.* p. 119. [3] *Ibid.* p. 124.

battirent à-la-fois dans les rues et sur les toits des maisons qui brûlèrent sous leurs pieds [1]. N'ayant plus d'asyle que la citadelle, dont les fossés furent comblés de morts et de vivans, ils se défendirent encore avec un acharnement dont l'histoire offre peu d'exemples, et six longues journées se passèrent avant que la victoire fût décidée [2]. Enfin Scipion offrit la vie à ceux qui consentiraient à se rendre, et cette promesse gagna quelques infortunés à qui nulle espérance ne restait plus de la conserver. Asdrubal fut de ce nombre [3]. Sa femme, plus opiniâtre dans son courage, se réfugia dans un temple. Ceux qui, comme elle, y avaient cherché un asyle, y mirent le feu, seul moyen qui leur restait de se soustraire aux ennemis. Elle monta sur le toit, dans toute la parure que pouvait lui permettre la circonstance, et adressa les plus sanglans reproches à son époux, qui était auprès de Scipion. Quand elle eut cessé de parler, cette femme, qu'on ne sait si l'on doit traiter d'héroïne ou de furie, égorgea ses enfans à la vue de leur père, et les te-

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 127.
[2] *Ibid.* p. 130. 133.
[3] *Ibid.* p. 134.

nant embrassés, elle se précipita dans les flammes [1].

Scipion, exécuteur des décrets du sénat, versa des larmes sur le sort de Carthage. Polybe, qui était auprès de lui, assure qu'il annonça la vengeance de cette malheureuse cité et la ruine de Rome, en prononçant des vers d'Homère dont voici le sens et non pas l'harmonie : « Un jour viendra où l'on verra périr « Ilion et Priam, et le peuple de ce malheu-« reux prince [2]. »

Ainsi donc, au sein d'une république, l'homme qui a le sens le plus droit et l'ame la plus juste, peut se trouver esclave de la volonté d'un sénat ou de la multitude, quoique sa conscience la condamne. Le jeune Scipion acquit sa gloire militaire en se rendant l'instrument servile d'une injustice qui lui faisait verser des larmes. Les Romains donnèrent le nom de foi punique à la perfidie : mais dans ce que nous savons de l'histoire de Carthage, trouverons-nous quelque exemple d'une mauvaise foi aussi odieuse que le fut celle des Romains pour assurer la ruine de cette république? Il peut se trouver dans quelque cabinet

[1] Appian. *de Bell. pun.* p. 135.
[2] Polyb. apud. Appian. p. 136.

de l'Europe moderne un homme capable de prendre pour modèle la perfidie des Romains : mais quelle nation, en lisant ces traits de leur histoire, ne rougirait pas de leur être comparée ? Je ne sais si nous valons mieux par notre nature ; mais nous valons mieux par notre éducation. Ils renfermaient toutes leurs affections dans l'enceinte d'une ville ; nous étendons les nôtres sur toute l'humanité. Nous savons et nous sentons que notre premier amour est dû à nos concitoyens : mais nous savons aussi que nous devons aimer les hommes. S'il était vrai que la gloire des armes consistât à massacrer beaucoup d'hommes, même désarmés, à les vendre dans des marchés, comme des bêtes de somme, à détruire beaucoup de villes, à porter au loin la désolation, le désespoir, nos sentimens ne nous permettraient pas d'acquérir autant de gloire que les Romains. On cherche les causes de ce qu'on appelle leur grandeur : il en est une qu'on se dissimule ; cette cause, c'est qu'ils n'avaient, hors de chez eux, aucun sentiment d'honneur ni d'humanité.

On voit avec peine Scipion Emilien, dont on assure que les mœurs étaient douces et même élégantes, célébrer sa victoire par des

jeux conformes aux mœurs féroces de son pays, et y exposer aux bêtes les soldats fugitifs et transfuges qu'il avait trouvés dans la ville vaincue [1]. Son triomphe fut plus riche et plus magnifique encore que ne l'avait été celui de Paul Emile son père, après la défaite de Persée. Il reçut, comme Scipion son père adoptif, le surnom d'Africain.

[1] Epitome Livii, l. 51.

NEUVIÈME PÉRIODE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE,

Depuis la destruction de Carthage, jusqu'à la fin de la guerre de Jugurtha.

Nous n'avons pas cru devoir interrompre le fil de l'histoire, dans la narration de la troisième guerre punique. Il nous reste à parcourir des événemens qui se passèrent ou se préparèrent dans le même tems.

Persée et l'aîné de ses fils étaient morts dans la captivité; la Macédoine était étonnée d'être devenue une république, et mécontente d'être moins libre et plus faible qu'auparavant. Un homme, à qui l'histoire donne le nom d'Andriscus, avait de la ressemblance avec Persée, et se donna pour fils naturel de ce prince [1]. Des Grecs crurent qu'il l'était en effet [2]; mais les Romains voulaient qu'il fût

[1] Zonaras, l. 2.

[2] Pausanias, Achaïc. c. 13, l'appelle fils de Persée

un vil imposteur. Il alla chercher un asyle auprès de Démétrius Soter, roi de Syrie, dont l'épouse, sœur du dernier roi de Macédoine, était tante d'Andriscus, s'il était né de ce monarque. Mais Démétrius tremblait au seul nom des Romains; il s'empressa de l'envoyer à Rome. Le jeune homme y fut regardé avec un tel mépris, qu'on ne daigna ni le faire mourir, ni veiller à sa garde : il lui fut donc aisé de s'échapper [1]. Il se sauva en Thrace, et y trouva des ennemis de Rome dans les tribus libres et chez les princes. Il parvint à y lever une armée, et profita des troubles de la Macédoine et de la haine qu'on y portait aux Romains, pour s'en rendre maître. Il fit même des progrès en Thessalie. Scipion Nasica, secondé par les Achéens, l'en chassa, sans pouvoir l'abattre : il l'obligea seulement à rentrer dans la Macédoine. On envoya contre lui, de Rome, un préteur avec des légions; les légions furent battues, et le préteur fut du nombre des morts. Andriscus profita de sa victoire pour soumettre la Thessalie, qu'il réunit à la Macédoine [2]. On ne peut guère soupçonner qu'il ait acquis sans talens une si vaste domi-

[1] En l'an de Rome 605, avant l'ère vulgaire 149.

[2] Florus, l. 2, c. 14.

nation; mais il se montra sur le trône un tyran orgueilleux et cruel. Cependant les Macédoniens lui restaient fidèles, et Rome se préparait, sans leur aveu, à les venger pour les asservir. Elle investit du commandement un autre préteur, Q. Cécilius Métellus. L'imposteur, s'il l'était, fut vaincu, se retira chez les Thraces, et reçut d'eux une armée. Il vint se présenter encore une fois devant Métellus, pour éprouver une seconde défaite. Il rentra dans la Thrace [1], et chercha un asyle auprès d'un roi de ce pays, qui eut la lâcheté de le livrer au préteur. Il fut conduit à Rome chargé de fers [2].

Vers le même tems parut encore en Macédoine un faux Philippe, qui trouva des ressources dans la haine du peuple contre les Romains. Il se fit une armée, battit un questeur, fut battu et pris à son tour [3]. Dès-lors la Macédoine, orgueilleuse encore de ses brillans souvenirs, fut réduite en province romaine.

Les républiques de la Grèce avaient applaudi au renversement de ce royaume, et se

[1] An de Rome 608, avant l'ère vulgaire 146.

[2] Excerpta Diod. Sic. l. 26.

[3] Epitome Livii, l. 53.

croyaient vengées de l'astuce de l'ancien Philippe, de l'impérieuse fierté d'Alexandre, et du despotisme de ses successeurs. Elles n'avaient pas senti que ce renversement était le prélude de leur ruine, et que Rome ne les avait caressées que pour les soumettre. Nous avons vu Lacédémone comprise par Philopœmen dans la ligue d'Achaïe; mais accoutumée à la domination, elle se voyait, en frémissant, devenue l'égale des républiques confédérées du Péloponèse. Elle se brouilla bientôt avec elles. Parce qu'elle continuait de porter un nom autrefois respectable, elle croyait devoir encore imposer le respect, et ne pouvait se figurer que, depuis long-tems, elle n'existait plus. Philippe vivait encore; des commissaires avaient été envoyés de Rome chez les Thessaliens, pour écouter les plaintes qu'ils formaient contre ce prince. Les Lacédémoniens allèrent leur porter celles qu'ils se croyaient en droit de former contre les Achéens [1]. Ils demandaient sur-tout que ceux de leurs citoyens qu'avait bannis Philopœmen fussent réintégrés. Cette affaire ne fut pas aisément terminée : de nouveaux commissaires furent envoyés de Rome en Achaïe; des am-

[1] Pausan. Achaïc. c. 8.

bassadeurs achéens furent expédiés à Rome. Entre ces derniers était un fourbe, nommé Callicrate, qui trahit ceux dont il avait obtenu la confiance : il fit entendre aux Romains que s'ils étaient mal obéis dans la Grèce, c'était eux-mêmes qu'ils devaient en accuser, et qu'ils souffraient trop patiemment une faction audacieuse qui ne savait qu'alléguer les lois, les coutumes, les traités, au lieu de se soumettre à leurs volontés suprêmes. D'après ce conseil, ou en suivant ses propres sentimens, le sénat comprima les citoyens zélés pour leur patrie, favorisa ceux qui se montraient ses humbles esclaves, et, au lieu d'amis, il n'eut plus que des flatteurs. Il excita contre la ligue les Athéniens, les Béotiens, les Acarnanes, les Epirotes. Callicrate, protégé de Rome, fut élu préteur de l'Achaïe qu'il servait si mal, et il rappela les bannis de Lacédémone. Ce furent d'ardens et vindicatifs ennemis qu'il réunit contre la fédération [1].

Cependant une amitié, peu sincère de part et d'autre, semblait subsister entre les Romains et les Achéens. Ceux-ci prirent même part à la guerre contre Persée [2]. Mais à peine fut-

[1] Polyb. Excerpt. legationes, n.° 58.
[2] *Ibid.* n.° 78.

elle terminée, que les Romains leur firent ordonner par Callicrate de condamner à mort mille citoyens qu'on leur nommerait, et qui avaient entretenu des intelligences avec le monarque vaincu. Les Achéens refusèrent de prononcer leur condamnation sans les connaître, et sans avoir entendu leur défense. Ces malheureux, au nombre desquels était Polybe, n'en furent pas moins arrêtés, conduits à Rome et dispersés dans différentes prisons de l'Etrurie, en attendant leur jugement. Cependant ils ne furent pas jugés, et ne pouvaient l'être; car on n'alléguait aucunes charges contr'eux. Ils n'étaient que suspects, et encore ne l'étaient-ils que sur la délation de Callicrate et de ses pareils. Et cependant ces accusés sans crime ne pouvaient faire de tentatives pour se mettre en liberté, sans être punis de mort comme des criminels convaincus.

Ce n'est pas qu'il ne se fît, à différentes reprises, des sollicitations en leur faveur; mais elles n'étaient point écoutées. Leur malheur dura dix-sept ans; la plupart périrent de chagrin ou de misère, et, de mille qu'ils avaient été, il n'en restait pas trois cents. Leur infortune n'aurait eu d'autre terme que celui de leurs jours, si Polybe ne l'avait pas partagée.

Scipion Emilien, qui l'avait eu pour précepteur, était devenu son ami. Il demanda la délivrance des malheureux Achéens, et sa demande fut appuyée par Caton; car autant cet homme sevère, et trop souvent injuste, avait haï Scipion l'Africain, autant il aimait Scipion Emilien [1]. Cette affaire ne passa point encore sans de longues et vives contestations. Caton perdit patience. « A nous voir, dit-il, perdre « un jour entier pour savoir si quelques vieux « Grecs seront mis en terre dans leur pays ou « dans le nôtre, on croirait que nous n'avons « rien à faire. » Cette plaisanterie fit tomber toute l'importance que des hommes graves mettaient à cette discussion, et les détenus obtinrent enfin la grace d'aller mourir dans leur pays. Polybe voulait encore retourner au sénat, pour obtenir que les dignités dont ils avaient joui leur fussent rendues : mais Caton lui ôta d'un mot cette dangereuse envie. « Je « crois, lui dit-il, voir Ulysse rentrer dans « l'antre du Cyclope, pour y reprendre sa « ceinture ou son chapeau qu'il y aurait ou- « blié [2]. » Polybe n'accompagna pas ses concitoyens : il resta auprès de Scipion, et c'est sous

[1] Pausan. Achaïc. c. 10.

[2] Plut. in Catone maj. ed. Bryani. t. 2. p. 838.

les yeux de cet illustre romain, qu'il composa son grand ouvrage historique, trop diffus peut-être, trop mêlé de longues dissertations, et dans lequel la chaîne des événemens est trop souvent rompue; mais qui procure d'utiles instructions. Ce qui en est parvenu jusqu'à nous, est un des précieux débris de l'antiquité.

Les Romains persistaient dans leur grand dessein d'affaiblir la ligue achéenne; ils en trouvèrent l'occasion dans ses querelles toujours renouvelées et toujours plus violentes avec Lacédémone, et dans les hostilités réciproques qu'amenèrent ces interminables différends. Corinthe était devenue le chef-lieu de la fédération; c'était là que s'assemblaient ses députés. Des commissaires de Rome les y convoquèrent, et Aurélius Orestès, qui était le chef de la commission, déclara, au nom du sénat, que Lacédémone, Argos, Corinthe et d'autres villes, ne feraient plus partie de la fédération; les unes, parce qu'elles n'y avaient été comprises que depuis peu de tems; et les autres, parce qu'elles n'étaient point d'origine achéenne.

Il était aisé de sentir que Rome ne démembrait la fédération que pour en venir bientôt à la subjuguer. Alors se trouvait à la tête

de la ligue un homme fougueux, nommé Diæus, le contraire en tout de Callicrate qui n'était plus. Il détestait les Romains, parce qu'il voyait en eux des fourbes qui ne se déclaraient les protecteurs des nations que pour attendre le moment de les enchaîner. Il quitta brusquement l'assemblée, et courut par la ville exciter la populace à la révolte. Corinthe, ville adonnée au commerce et aux arts, était remplie d'ouvriers, de mercenaires, de toutes les espèces de gens de peine. A la voix de Diæus, ils se jetèrent sur tous les Spartiates qu'ils purent rencontrer; ils les poursuivirent jusque dans la maison d'Aurélius, et ne respectèrent pas même la personne des commissaires [1].

Ceux-ci, de retour à Rome, exagérèrent le récit de cette émeute, et la représentèrent comme un attentat prémédité. De leur côté, les Achéens réfroidis attendaient en tremblant la punition de leur audace : mais le sénat, pour les rendre encore plus coupables envers la république et se donner le droit de les traiter avec plus de sévérité, affecta d'abord une feinte modération, et ne leur fit porter que de doux reproches. Ses commis-

[1] Pausan. Achaïc. c. 14.

saires se contentèrent de les exhorter à ne pas se livrer à des conseillers dangereux qui leur feraient perdre l'amitié de Rome, et leur insinuèrent qu'il était encore tems de réparer leur faute, en la faisant retomber sur leurs auteurs. Ils faisaient même entendre que l'intention du sénat n'avait pas été de dissoudre la fédération achéenne, mais seulement de contenir par la crainte les ennemis de Rome.

On crut que si les Romains prenaient un ton si modéré, c'était qu'occupés de deux guerres embarrassantes, celle de Carthage et celle d'Espagne, ils voulaient gagner du tems. C'était sur-tout l'opinion de deux hommes également emportés et téméraires, Diæus et Critolaüs; mais ils avaient un grand tort, qui entraîna leur patrie dans l'abyme : c'était de la présumer assez forte pour braver les Romains, et de les connaître assez mal pour supposer que, dans les circonstances où ils se trouvaient, ils seraient capables de tout supporter [1]. Il leur fut aisé de faire partager leurs sentimens au peuple, qui, ne sachant rien calculer, rien prévoir, est toujours valeureux loin du danger, et se croit redouté quand on le ménage. La multitude ne respira que ven-

[1] Polybii Excerptæ legationes, n.os 143. 144.

geance, ne demanda que la guerre. Elle fut décrétée contre Lacédémone, avec l'intention de la tourner contre les Romains. Critolaüs devint l'idole du peuple, et acquit l'autorité d'un monarque [1].

C'était dans le tems que Métellus venait de détruire la domination passagère d'Andriscus et de soumettre la Macédoine. Il voulait, avant l'arrivée de Mummius, nouvellement créé consul [2], joindre à la gloire qu'il venait d'acquérir celle de pacifier l'Achaïe. Il y fit porter des propositions à-peu-près semblables à celles qu'elle avait déjà reçues, et en même-tems il se mit en marche avec les forces qu'il avait en Macédoine. Critolaüs se hâta d'aller à sa rencontre; et dans la haute idée qu'il avait de lui-même, il ne pouvait se figurer qu'il ne fût pas invincible : son armée fut taillée en pièces près du mont Œta, et l'on ne sut jamais ce que lui-même était devenu. Métellus continua sa marche jusqu'à l'isthme de Corinthe, et fit encore porter aux Achéens des paroles de paix : mais Diæus ne permit pas qu'elles fussent écoutées; le

[1] Pausan. Achaïc. c. 14.

[2] An de Rome 608, avant l'ère vulgaire 146.

malheur de Critolaüs n'avait pu l'instruire [1].

Métellus, à l'arrivée du consul, retourna dans la Macédoine. Mummius n'était pas homme à chercher des voies de conciliation. Les Achéens eurent d'abord le bonheur de le surprendre, remportèrent sur lui quelque avantage et conçurent encore plus d'orgueil. Ils ne se doutaient pas que ce jour était le dernier de leur gloire. Ils furent, bientôt après, vaincus et dispersés. Diæus, dans son désespoir, alla tuer sa femme à Mégalopolis et prendre lui-même du poison. Mummius entra sans résistance à Corinthe, dont il trouva les portes ouvertes. C'était un de ces Romains encore sauvages, qui conservaient avec respect la rusticité des anciens tems. Il ne voyait, dans les productions des arts, que de niaises futilités, et, dans ceux qui les cultivaient ou les aimaient, que des hommes dégradés. Les chefs-d'œuvre de tant d'artistes de la Grèce, rassemblés dans Corinthe, ne faisaient qu'augmenter son mépris pour une ville qu'il haïssait, parce que les envoyés de Rome y avaient reçu des outrages. Les Achéens qui s'y étaient retirés en étaient sortis pendant la nuit avec la plupart des habitans : les hommes qui restaient

[1] Pausan. Achaïc. c. 15.

furent passés au fil de l'épée ; malheureux sans défense, qui ne devaient inspirer que de la pitié ; les femmes et les enfans furent vendus ; les édifices publics, les temples et les maisons des riches furent dépouillés ; la ville fut réduite en cendres. Toutes celles qui avaient pris les armes contre les Romains furent désarmées et démantelées [1].

L'ignorant Mummius fit porter à Rome les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture échappés à l'incendie : il soupçonnait que ces inutilités pourraient du moins parer son triomphe et amuser un instant les regards du peuple ; elles devinrent les plus beaux ornemens de Rome. En chargeant sur un vaisseau des statues les plus précieuses de Corinthe, il dit au pilote que s'il en perdait quelques-unes, il lui en ferait rendre de neuves [2].

Avec Corinthe, périt la liberté de la Grèce. Elle fut réduite sous la domination romaine et reçut le nom de province d'Achaïe, dernier témoignage de l'éclat que, dans les derniers tems, avait répandu la ligue achéenne. Sparte qui, pour conserver l'indépendance, s'était mise sous la protection des Romains, fit partie

[1] Pausan. Achaïc. c. 16.

[2] Velleïus Paterculus, l. 1. c. 14.

de cette province, et les Grecs qui, pendant tant de siècles, s'étaient distingués par leur fierté républicaine, furent soumis au gouvernement arbitraire d'un préteur.

Métellus, qui avait terminé la guerre de Macédoine, eut le surnom de Macédonique, et Mummius, celui d'Achaïque.

Pendant que Rome avait à soutenir la guerre de Carthage et celle de Grèce, ses généraux n'étaient pas moins occupés dans les Espagnes; vastes contrées, dont les divers peuples, jaloux de la liberté, et tous composés de soldats, étaient endurcis aux fatigues. Depuis plus de soixante ans, Rome se glorifiait d'avoir soumis l'Espagne, mais elle n'avait pas soumis les courages; et la conquête de cette contrée belliqueuse était un ouvrage qu'il fallait, pour ainsi dire, toujours recommencer, et qui ne fut entièrement terminé que sous Auguste.

Les guerres des Romains contre ces peuples avaient la même cause que les guerres acharnées que firent, dans la suite, les Espagnols contre les naturels du Mexique et du Pérou; l'amour de l'or. L'Espagne, au tems des Romains, avait d'abondantes mines d'or, d'argent et d'autres métaux moins précieux [1].

[1] Plin. hist. nat. l. 3. c. 4. s. 5.

La montagne où le Bætis prenait sa source s'appelait le mont d'Argent, parce qu'il renfermait des mines de ce métal [1]. Le Tage roulait des paillettes d'or [2]. Les mines espagnoles, suivant les descriptions des anciens, n'étaient pas moins riches que le furent celles du Pérou dans les premiers tems de l'exploitation, et cependant elles avaient été déjà fouillées par les Phéniciens et les Carthaginois [3].

Deux nations se distinguaient entre celles de l'Espagne par leur valeur indomptable, et, presque sans relâche, elles exerçaient la valeur des Romains. C'était les Celtibériens et les Lusitaniens. Les premiers, sortis de la Gaule, comme le témoigne leur nom qui signifie Gaulois, Ibériens ou Espagnols, s'étaient établis au-delà de l'Ebre, et occupaient une partie de ce qu'on appelle aujourd'hui l'Arragon et la Castille-Nouvelle. Les Lusitaniens joignaient au Portugal une partie de la Vieille-Castille et de l'Estramadure.

Les Celtibériens avaient paru céder à l'adresse et au courage du préteur Tib. Sempronius Gracchus : il les avait forcés à se déclarer

[1] Strabo, l. 3.

[2] Plin. hist. nat. l. 4. c. 10. s. 22.

[3] Diod. Sic. ed. Rhodomani, pag. 312.

amis des Romains [1]. Cette amitié peu sincère demeura sans atteinte manifeste, jusqu'à ce qu'une des villes de la Celtibérie, sans respect pour le traité, releva ses murailles et refusa le tribut. Le consul Q. Fulvius Nobilior passa en Espagne pour punir les Celtibériens, et ne fit que leur procurer les honneurs de deux victoires. M. Claudius Marcellus, son successeur au consulat et au commandement de l'Espagne, releva la gloire du nom Romain, altérée dans cette contrée, par les défaites qu'avait éprouvées Fulvius. Ce fut plutôt encore par ses douces insinuations que par la force des armes, qu'il pacifia la Celtibérie et cette ville de Numance qui doit à son malheur la triste célébrité que nous lui verrons acquérir.

Rome aurait joui peut-être long-temps d'une tranquille domination dans ce pays, si l'année suivante (cent cinquante-un ans avant notre ère), elle n'y eût pas envoyé le consul Licinius Lucullus. Avide et sans patrimoine, il ne voyait dans le commandement qu'un moyen de s'enrichir. La défaite de Fulvius, celles de plusieurs généraux qui avaient vu périr leurs armées dans la Celtibérie, avaient

[1] Appian. Bell. Hispan. ed. Alex. Tollii. Amstell. 1670. page 469.

éteint dans le cœur de la jeunesse romaine ce courage qui lui faisait tout braver [1]. Au nom de l'Espagne, elle refusait de servir dans les légions : il semblait qu'aller combattre les Espagnols, c'était marcher à la mort [2]. Lucullus et son collègue firent les levées de soldats avec une extrême sévérité, et donnèrent lieu aux tribuns du peuple de signaler leur audace. Ils demandèrent aux consuls l'exemption de la milice pour quelques-uns de leurs amis, et n'ayant pu l'obtenir, ils les firent mener en prison. D'un côté, l'autorité des premiers magistrats, qui ne pouvaient reculer sans honte pour eux et sans danger pour la patrie ; de l'autre, l'opiniâtreté du peuple et de ses tribuns, allaient peut-être causer des combats sanglans dans l'enceinte de Rome : un seul citoyen, jeune, et alors sans illustration personnelle, y ramena la paix. Ce jeune homme était Scipion Emilien, qui devait être un jour le héros célèbre par la destruction de Carthage. Il offrit de servir dans quelque grade que voudrait lui donner le consul, et son exemple rendit le courage aux cœurs les plus timides.

[1] Appian. Bell. Hispan. pag. 471 et seq.

[2] Epit. Livii, l. 48.

Lucullus, sans respect pour la paix de Marcellus, attaqua les Vaccéens qui faisaient partie de la Celtibérie. C'était une guerre de brigand qu'il entreprenait sans ordre du sénat, sans avoir reçu aucune offense, sans pouvoir couvrir d'aucun prétexte les hostilités qu'il exerçait. Il passa le Tage, et fit le *siége* d'une ville nommée Cauca. Elle se rendit, paya cent talens de contribution, donna des otages, et consentit à recevoir garnison romaine. Devait-elle soupçonner le consul romain d'être à-la-fois un monstre de fourberie et de cruauté? Il fit entrer dans la ville deux mille hommes d'élite, qui ouvrirent les portes au reste l'armée, et lui-même donna le signal du massacre. Aucun âge ne fut épargné. Vingt mille hommes furent égorgés en accusant la perfidie des Romains, et implorant en vain les dieux vengeurs du serment [1].

De cette ville déserte et dépouillée, il passa chez les Lusitaniens, fiers encore d'avoir arrosé leurs campagnes du sang de plusieurs armées romaines. Il ravagea une partie de leur territoire; le reste fut livré à la cruauté du préteur Galba, non moins fourbe, non moins sanguinaire que le consul. Il ne mon-

[1] Appian. Bell. Hisp. p. 476.

tra d'abord aux crédules Lusitaniens que de la douceur : il rejeta sur leur pauvreté le brigandage dont ils s'étaient rendus coupables, et leur offrit des terres sur lesquelles ils vivraient tranquilles et dans l'abondance, s'ils voulaient être amis des Romains. La proposition fut reçue avec reconnaissance. Le préteur les partagea en trois troupes, dont chacune aurait à cultiver un territoire différent [1]. Il leur demanda leurs armes, dont ils n'avaient plus besoin pour se livrer à l'agriculture ; et quand ils furent hors d'état de défense, il les fit renfermer dans des enclos palissadés, où ils furent égorgés au nombre de trente mille [2]. Plus avare que Lucullus, il n'abandonnait aux soldats qu'une faible partie du butin, récompensait mal ses amis, et devint assez riche pour se faire absoudre, à prix d'argent, quand il fut mis en justice. Quant à Lucullus, il ne fut pas même accusé.

Tel était le sort de l'Espagne. Un simple pâtre, devenu chef de brigands, se montra digne de la venger. Il se nommait Viriate, et était du petit nombre des Lusitaniens qui avaient échappé à la perfidie de Galba. Ils le

[1] Appian. Bell. Hisp. p. 486 et seq.

[2] Sueton. in Galba, cap. 3.

reconnurent pour leur chef[1]; ce chef fut un héros, et ce héros, né chez des peuples appelés barbares, fut juste, humain, généreux. Son premier exploit fut d'attirer Vétilius, par une fuite simulée, dans des lieux boisés et coupés de précipices, où ce préteur perdit la vie avec une grande partie de son monde. Plautius succéda au commandement et à la fortune de Vétilius; ou même plus malheureux encore, battu deux fois par des hommes que les Romains traitaient de brigands, il perdit l'honneur et conserva la vie. Le préteur Caïus Lélius, celui qui fut surnommé le Sage, le vengea[2]. Mais il fallut envoyer contre Viriate une armée consulaire[3]. Elle fut commandée par un fils de Paul Emile, Quintus Fabius Emilianus, frère du second Scipion l'Africain[4]. Fabius sut estimer un ennemi qu'on avait trop méprisé. Long-tems il essaya ses troupes dans de petits combats, et toujours évitant les affaires décisives, il les enhardissait en leur faisant remporter de faibles avantages[5]: il finit par les rendre vic-

[1] En l'an de Rome 608. [2] Cic. *de Officiis*, l. 2. c. 11.

[3] Appian. Bell. Hisp. p. 488.—Epit. Livii, l. 52.

[4] An de Rome 609, avant l'ère vulgaire 145.

[5] Appian. Bell. Hisp. p. 492.

torieuses. Viriate perdit des villes, des soldats; mais il ne perdit ni le courage ni l'espérance. Vaincu ensuite par un préteur nommé Quintius, il le battit à son tour, et fit déclarer en sa faveur une partie de la Celtibérie. Malheureux contre Métellus, il répara sa fortune contre le proconsul Fabius Servilianus [1], sut le pousser entre des montagnes et des précipices; et, maître de détruire l'armée romaine, il fut assez grand pour demander l'amitié de Rome. Cette paix fut confirmée par le sénat et le peuple [2].

Elle devait être sacrée, si quelque chose l'eût été pour les Romains. Mais, dès l'année suivante [3], ils donnèrent le département de l'Espagne ultérieure au consul Q. Servilius Cépion, frère de ce même Servilianus qui avait traité avec le général espagnol. A peine le consul fut-il arrivé, qu'il chercha des prétextes pour recommencer les hostilités, et que même, sans en trouver, il les recommença. Son iniquité fut approuvée par le Sénat. Viriate, trop grand, trop généreux pour soupçonner les autres de perfidie, se

[1] An de Rome 613, avant l'ère vulgaire 141.

[2] Appian. Bell. Hisp. p. 493. 497.

[3] An de Rome 614, avant l'ère vulgaire 140.

trouvait hors d'état de défense, parce qu'il n'avait dû prévoir aucune attaque. Il fut obligé de fuir devant l'armée consulaire; mais, dans sa fuite, il était encore bien redoutable, car il conservait ses talens et sa valeur. Le consul résolut d'obtenir, par le crime, des avantages qu'il ne pouvait attendre de son habileté. Il ne parut pas éloigné de faire la paix. Viriate lui envoya des ambassadeurs; Cépion les corrompit et acheta d'eux la mort de leur général. Ils l'assassinèrent dans sa tente pendant la nuit, au milieu de son sommeil [1]. Telle fut la fin d'un grand homme de guerre qui, pendant quatorze ans, toujours armé contre les Romains, avait presque toujours conservé sur eux la supériorité.

Pendant que ce crime se commettait dans l'Espagne ultérieure, Métellus, le vainqueur de la Macédoine, faisait la guerre dans l'Espagne citérieure aux Vaccéens et aux Numantins. Il les surprit par la célérité de sa marche, et n'eut pas de peine à les soumettre. Deux villes tenaient encore : l'une se nom-

[1] Appian. Bell. Hisp. p. 502 et seq.—Epit. Livii, l. 54. *Auctor de Viris illustribus.*

mait Termantia, l'autre était la trop célèbre Numance [1].

Il eut pour successeur le consul Quintus Pompéius Népos, homme né dans l'obscurité, qui s'éleva aux grandes magistratures par ses talens oratoires [2]. Avec une armée florissante et bien exercée que lui avait laissée Métellus, il essaya d'abord plusieurs entreprises, fit de grandes pertes et remporta de petits avantages. Enfin il entreprit le siége de Numance. La ville était de peu d'étendue et d'une faible population; mais le Durius (le Douro) et d'épaisses forêts en rendaient l'accès difficile; et le seul chemin qui pût y conduire, était défendu par des fossés et des palissades. Pompéius perdit tout le tems de la campagne à faire des travaux inutiles pour approcher de la place. Les ennemis lui tuaient des soldats, d'autres périssaient par la misère, les fatigues, les maladies : il fut obligé de se retirer et de disperser ses troupes dans différentes villes, pour passer le reste de l'hiver et attendre son successeur. Inquiet cependant de ne retourner à Rome que pour y faire le récit de sa honte, il fit des pro-

[1] Appian. Bell. Hisp. p. 505.

[2] Cicero in Bruto, c. 68.

positions de paix, et elles furent écoutées avec joie, parce que, de leur côté, les Numantins avaient perdu des hommes, qu'ils manquaient de vivres, et qu'ils craignaient d'avoir affaire l'année suivante avec un général plus redoutable. Ils donnèrent de l'argent, des otages, et le traité fut conclu [1].

Mais quand Pompéius remit le commandement au consul Popilius Lénas [2], il eut la bassesse de nier cette pacification. Cependant Popilius n'ajouta pas foi légèrement à une dénégation contre laquelle il existait tant de témoins. Il fit porter l'affaire au sénat, qui se rendit complice de Pompéius, parce qu'il ne voulait pas la paix. Il fut prononcé qu'il n'y avait pas eu de traité. Respectons la mémoire de Popilius, puisqu'il ne partageait pas cette mauvaise foi mêlée de cruauté, qui faisait le caractère national des Romains. Il avait suspendu toute hostilité; le décret du sénat l'obligea de recommencer la guerre. Comme il ne lui restait que peu de tems à commander, il ne fit que dévaster les campagnes voisines de Numance [3].

[1] Appian. Bell. Hisp. p. 505.

[2] An de Rome 615, avant l'ère vulgaire 139.

[3] Appian. Bell. Hisp. p. 510.

Le consul C. Hostilius Mancinus lui succéda [1] pour avilir dans ce pays la domination romaine. Ses soldats, mal commandés, avaient perdu le courage au point de n'oser sortir de leur camp; et il choisit l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite. A la tête de vingt mille hommes, et poursuivi par quatre mille Numantins, il se laissa pousser dans des défilés où il fut aussitôt investi : c'était la même situation où s'étaient trouvés les Romains aux fourches Caudines. Il tenta d'en sortir par un traité ; mais les Espagnols avaient appris à ne plus se fier aux Romains. Un jeune homme cependant leur parut digne de leur confiance : c'était le questeur Tibérius Sempronius Gracchus, qui deviendra si célèbre par son tribunat. L'opinion que les Espagnols avaient de sa probité, fut le salut de vingt mille Romains : les ennemis eurent confiance en un traité dont Gracchus était le garant.

Mais le sénat ne partagea pas la probité de ce jeune citoyen. Le traité conclu par Mancinus avait été humiliant, mais nécessaire. Le sénat désavoua le consul, et le livra aux Numantins. Gracchus devait éprouver le même

[1] An de Rome 617, avant l'ère vulgaire 137.

sort ; le peuple mit opposition à cette partie du décret. Les Numantins eurent horreur de la mauvaise foi de Rome ; mais justes, même dans leur colère, ils renvoyèrent Mancinus. Ils auraient cru ne pouvoir, sans crime, venger sur lui le crime de ses concitoyens [1].

Deux généraux commandèrent encore sans gloire contre les Numantins. Enfin Rome, pour soutenir son iniquité, envoya une armée puissante contre une ville qui n'avait jamais armé plus de dix mille hommes. Elle avait dû le succès de ses injustes desseins contre Carthage à Scipion Emilien ; ce fut encore Scipion Emilien qu'elle chargea d'exécuter ses injustes desseins contre Numance [2]. Une loi assez récente défendait alors d'élever deux fois le même citoyen à la même magistrature. Elle avait été proposée par Caton : il voulait réprimer les ambitieux qui cherchaient à rester souvent dans les grands emplois pour augmenter leur crédit et leur fortune : mais il ne sentait pas qu'il privait la république de ses plus grands avantages, en ne lui permettant pas de mettre plusieurs fois à la tête de ses armées, ceux de ses généraux

[1] Plut. in Tib. Graccho, t. 4. p. 362.

[2] An de Rome 620, avant l'ère vulgaire 134.

qui avaient montré de grands talens; et qui toujours étaient en petit nombre. Scipion fut dispensé de cette loi, et créé consul pour la seconde fois. Il est triste que ce grand homme n'ait dû sa gloire qu'aux injustices de son pays.

A son arrivée en Espagne, il trouva, comme à son arrivée à Carthage, les troupes dans une telle indiscipline et dans un tel abattement, qu'il crut devoir passer une année entière à en faire des soldats. Elles étaient corrompues par le luxe et la licence, et il commença par éloigner d'elles les instrumens de débauche. Ils chassa des camps jusqu'à deux milles femmes publiques, et tint les soldats journellement occupés. Pour achever de détruire en eux la mollesse, il fit vendre les chevaux de charge. Ceux qui s'écartaient pour se soustraire au travail, étaient frappés de sarmens s'ils étaient Romains, et de verges s'ils étaient étrangers [1]. Après les avoir endurcis aux fatigues des camps, il leur inspira de la confiance, en leur procurant des avantages peu difficiles à remporter, et qui leur donnèrent l'impatience d'en venir à des entreprises plus décisives [2]. Ce fut alors seu-

[1] Epit. Livii, l. 57. [2] Appian. Bell. Hispan. p. 515.

lement qu'il crut pouvoir commencer le siége de Numance. Il investit la place, et lui ravit toute espérance de secours. Seule, la jeunesse d'une ville voisine tenta de lui en porter; mais ces infortunés, au nombre de quatre cents, furent livrés à Scipion; et l'on apprend avec douleur que ce consul, qui devait estimer leur valeureuse résolution, leur fit couper les mains. Bientôt Numance fut réduite aux dernières extrémités. On y voyait tous les genres de mort: des suicides inspirés par le désespoir; des amis se poignardant réciproquement pour se soustraire à la servitude; des citoyens moissonnés en grand nombre par les maladies contagieuses; d'autres plus lentement détruits par la famine; des femmes, des enfans égorgés par leurs pères, par leurs époux, qui, pour dernier témoignage de leur amour, leur épargnaient, par une prompte mort, de plus longs tourmens [1]. Les faibles restes des Numantins, obligés de se rendre, furent vendus comme esclaves [2]. Si l'on en croit d'autres auteurs, aucun ne subit l'esclavage. Tous pé-

[1] Appian. Bell. Hispan. p. 528.

[2] An de Rome 621, avant l'ère vulgaire 133. — Appian. Bell. Hispan. p. 532.

rirent sous les débris de leurs toits, qu'eux-mêmes avaient incendiés : ils ne laissèrent au vainqueur que des cendres ; et Scipion, dans sa pompe triomphale, ne put montrer aux avares Romains que le nom de Numance [1].

La fin de la guerre d'Espagne suivit de près celle de ce siége, qui avait duré quinze mois.

Entraînés, depuis long-tems, à la suite des Romains, dans des guerres étrangères, nous allons être fixés à Rome par les entreprises successives de deux frères dont on a porté divers jugemens ; dont, peut-être, les intentions étaient pures ; mais qui menacèrent de plonger leur patrie dans les plus grands malheurs, et qu'on peut encore regarder comme les auteurs de grands désordres, long-tems après qu'ils eurent cessé de vivre.

Ils étaient fils de ce Sempronius Gracchus qui, pendant son tribunat, avait pris, contre ses collègues, la défense du premier Scipion l'Africain, et qui avait épousé dans la suite Cornélie, la fille de ce grand homme. Ainsi, par leur mère, ils étaient petits-fils de l'ancien Scipion, et ils étaient les beaux-frères du second, qui avait épousé Sempronia leur sœur. Quoique de race plébéïenne, ils étaient illus-

[1] Florus, l. 2. c. 18.

trés par leurs alliances, par deux consulats qu'avait remplis leur père, et par les honneurs du triomphe qu'il avait obtenus.

L'aîné, nommé Tibérius, fut associé, très-jeune encore, au collége des augures, et dut plutôt cet honneur à sa vertu qu'à sa naissance. Il jouissait d'une telle considération par ses qualités personnelles, que l'un des plus illustres membres de ce corps sacerdotal, Appius Claudius, de la noble et fière maison Claudia, personnage consulaire et censorial, crut s'honorer en lui donnant sa fille. C'est ce même Tibérius que nous avons vu, par sa réputation de probité, sauver une armée romaine lorsqu'il était questeur sous le consul Mancinus.

Mais plus était grand le service qu'alors il avait rendu, plus il devait conserver de ressentiment contre un injuste sénat, qui lui avait fait l'affront de rompre le traité qu'il avait garanti, et qui avait ordonné qu'il fût livré, nu et chargé de chaînes, aux Numantins, avec Mancinus et tous ceux qui avaient eu quelque part au traité. Il devait en même tems aimer le peuple, qui l'avait alors défendu contre l'atrocité des sénateurs. Il est donc vraisemblable qu'on l'a trop légèrement accusé d'une coupable ambition et d'affectation de tyrannie,

dans les projets qu'on lui vit former en faveur du peuple : ils purent ne lui être inspirés que par la reconnaissance et l'humanité. On ne saurait nier qu'ils devaient exciter une opposition dont les suites seraient funestes ; mais on doit avouer aussi qu'ils posaient sur des principes d'équité. Ce fut peut-être cette équité qui seule frappa Gracchus, et son esprit ardent et prévenu n'en sentit pas toutes les conséquences [1].

Les Romains, dans leurs conquêtes, avaient coutume de confisquer une partie du territoire des vaincus, et de faire de cette partie deux lots : l'un était vendu, l'autre était distribué aux citoyens indigens, moyennant une légère redevance, du dixième pour les terres labourables, du cinquième pour les plantations.

Les riches parvinrent à faire porter si haut l'estimation de ces terres, que les pauvres n'osèrent se charger de la rente dont elles étaient grevées ; ce furent donc les riches qui en obtinrent l'adjudication. Devenus plus hardis avec le tems, et se croyant trop puissans pour être jamais troublés dans leur jouissance, ils s'agrandirent et s'approprièrent les por-

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 361. 362.

tions des pauvres. Comme il n'était pas de leur intérêt de confier l'exploitation de leurs terres à des citoyens qui pouvaient être enlevés aux travaux rustiques pour servir sous les enseignes, et qui souvent étaient appelés aux comices, ils n'employaient pour régisseurs, pour laboureurs et pour bergers, que des esclaves. Il arriva de là que les hommes libres, exposés aux dangers de la guerre, diminuaient chaque jour, et que les esclaves, tranquilles dans leurs champs, se multipliaient sans cesse, et accroissaient la richesse de leurs maîtres. Ainsi l'Italie se remplissait d'esclaves, et se voyait privée d'hommes libres qu'éteignait la misère ou que moissonnaient les combats. Les campagnes, autrefois travaillées par des mains victorieuses, ne l'étaient plus que par des mains serviles.

Nous avons vu que le tribun Licinius avait voulu remédier à ce désordre, en ordonnant que personne ne pût posséder plus de cinq cents arpens de terre, de cent bêtes à cornes et de cinq cents pièces de menu bétail.

Mais sa loi fut bientôt éludée. D'abord on posséda tout autant de terre qu'on voulut sous des noms empruntés, et bientôt on ne se gêna plus. C'est que cette loi était contraire à la nature même des choses. On ne peut, dans

aucun état, défendre au citoyen de s'enrichir par des moyens licites, et de faire ensuite de sa richesse la disposition qui lui convient. On peut lui défendre d'usurper, mais non pas d'acquérir.

L'ami du jeune Scipion, Lélius, voulut aussi, avant Tibérius, mettre un frein à la cupidité des riches : mais il sentit bientôt quelle serait la violence de leur opposition, et il abandonna son projet, dans la crainte de troubler l'Etat : c'est ce qui lui fit donner le surnom de Sage [1].

Tibérius n'eut pas la même sagesse. Soit amour pour le peuple, soit esprit de vindication contre les riches, dès qu'il eut obtenu le tribunat, il résolut de faire revivre la loi Licinia, qui, depuis près d'un demi-siècle, n'avait jamais pu être mise en vigueur. Avec une éloquence jusqu'alors inconnue dans Rome, une figure imposante et capable de plaire, et une cause agréable au peuple, il devait se promettre de réussir. Il ne se fia pas cependant à ses propres lumières dans une affaire d'une telle importance, et n'y travailla qu'avec le conseil de plusieurs hommes des plus considérables de la république, tels que son beau-

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 365. 366.

père Appius, le souverain pontife Crassus et le célèbre jurisconsulte Mucius Scévola[1]. Pour faire passer plus aisément sa loi, il la rendit bien plus douce que celle de Licinius. Il permettait à chaque enfant, même en puissance paternelle, de posséder deux cent cinquante arpens; ainsi tout père de famille avait droit de posséder, outre les cinq cents arpens dont il jouissait en son nom, autant de fois deux cent cinquante arpens qu'il avait d'enfans. D'ailleurs, le tribun n'exigeait pas la restitution des fruits[2]. Il voulut même que le propriétaire dépouillé, et que ceux qui pourraient être poursuivis comme infracteurs de la loi, fussent indemnisés, aux frais du public, des terres qu'ils avaient détenues, et qui seraient adjugées à de pauvres citoyens.

Le peuple bénissait Gracchus, et le regardait comme le restaurateur de la république: des hommes d'Etat l'applaudissaient. Par le bénéfice de sa loi, la population des hommes libres, que l'ancien abus laissait périr, allait renaître en Italie, et Rome allait trouver en eux de puissans alliés. On ne favoriserait plus l'excessive multiplicité des esclaves, hommes

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 367.
[2] Appian. de Bell. civ. l. 1. p. 607.

toujours ennemis de leurs maîtres et toujours prêts à la rébellion. On ne serait pas exposé de leur part à des révoltes semblables à celle dont la Sicile avait été le théâtre [1]. Un esclave nommé Eunus, Syrien fanatique, y avait appelé à la liberté ses compagnons d'esclavage. Il en fit bientôt une armée considérable, et prit les ornemens de la royauté [2]. Un autre esclave, nommé Cléon, en réunit soixante et dix mille, et les joignit aux premiers [3]. Ils se soutinrent contre des armées prétoriennes successivement envoyées contr'eux, et il fallut que, pendant trois ans, trois armées consulaires fussent occupées à les détruire. Cette contagion gagna même l'Italie, et n'avait pas encore cessé sous le tribunat de Gracchus. On a porté à un million d'hommes la perte que causa cette guerre, et Florus, un peu déclamateur, en compare les désastres à ceux des guerres puniques.

Mais ce terrible exemple n'empêchait pas les riches de s'élever avec violence contre le tribun. Ils l'accusaient de mettre l'Etat en combustion [4]. Leur opposition ne menaçait pas

[1] Plut. in Tiber. Gracch, p. 367.

[2] Epit. Livii, l. 56.

[3] Orosus, l. 4. c. 7.

[4] Plut. in Tib. Graccho, p. 367.

moins l'Etat que la loi de Gracchus; mais on avait dû la prévoir, et elle faisait partie des conséquences de la loi. De tels changemens, dans un grand pays, ne peuvent manquer de causer des secousses capables d'ébranler et de renverser même le gouvernement. C'est dans leur naissance qu'il faut attaquer les abus : s'ils ont eu le tems de prendre de la force, ils sont entrés dans la constitution du corps social, et l'on ne peut les en extirper, sans lui causer les plus grands maux, et risquer même de le détruire.

A une réforme qui semblait juste, les riches opposaient aussi la justice. Ils avaient fait de grandes dépenses en défrichemens et en plantations; ils avaient acquis de leurs voisins des terres à prix d'argent : c'était sur ces terres qu'étaient assurées les dots de leurs filles; c'était en de semblables terres qu'ils avaient reçu les dots de leurs femmes; c'était enfin ces terres qui garantissaient la sûreté de tous leurs engagemens, et l'on ne pouvait les dépouiller, sans que leur ruine n'entraînât celle d'une foule de citoyens qui avaient traité avec eux de bonne foi [1].

Nous avons dit, il est vrai, que, suivant la

[1] Appian. de Bell. civ. l. 1. p. 607.

loi, ils devaient être remboursés ; mais nous ne l'avons dit que sur l'autorité de Plutarque. En supposant la vérité de son récit, une telle disposition ne pouvait être qu'illusoire. Y avait-il dans le trésor public assez de fonds pour le rachat de tant de domaines ?

S'il y avait, à plusieurs égards, de la justice dans les réclamations des riches, que pouvait-on répondre, d'un autre côté, aux pauvres qui s'écriaient qu'après avoir conquis tant de terres au prix de leur sang, ils n'avaient ni de quoi nourrir leurs enfans, ni de quoi se sustenter eux-mêmes, et que la ressource du travail ne leur était pas même laissée, puisque les riches refusaient de les employer en qualité de cultivateurs mercenaires ? Tibérius s'était donc engagé dans un labyrinthe sans issue, en levant une de ces questions dont l'examen n'est jamais sans danger pour les Etats, et qui ne peuvent être résolues, sans que la décision ne soit accusée d'injustice, et sans armer une partie de la société contre l'autre.

Comme la discussion eût été interminable, les riches eurent recours à la ressource d'employer contre Gracchus l'opposition d'un de ses collègues. Entr'eux était Marcus Octavius, son ami, mais dont la fortune consistait sur-

tout en terres de conquêtes. Son intérêt, et ses liaisons avec des hommes qui avaient la même sorte de richesses, le rendirent facile à gagner [1]. En vain Gracchus, qui n'avait pas une grande fortune, offrit de l'indemniser de ses propres deniers, s'il lui accordait son désistement : la honte de manquer aux engagemens qu'il avait pris avec la faction des riches, et peut-être celle de devenir l'obligé de Tibérius, le firent persister opiniâtrément dans son opposition. Alors Gracchus osa ce que n'avait osé jamais aucun tribun, et ce qui pouvait perdre l'Etat en le plongeant dans l'anarchie : ce fut de suspendre l'exercice de toutes les magistratures, jusqu'à ce que la loi eût été approuvée ou rejetée par le peuple. Il scella lui-même les portes du temple de Saturne, où était déposé le trésor public. C'était paralyser l'Etat dans toutes ses parties ; c'était devenir coupable, quelque pureté qu'eussent d'ailleurs ses intentions. Les riches résolurent de le faire assassiner ; il affecta du moins de le croire, et ne marcha plus qu'armé d'une courte épée.

Enfin arriva le jour où le projet de loi devait être mis aux suffrages du peuple : mais les riches, se rendant coupables à leur tour,

[1] Plut. in Tiber. Graccho, p. 368.

enlevèrent avec violence les urnes où les votans devaient jeter leurs bulletins. C'était s'opposer à ce que le peuple, en qui la constitution reconnaissait l'autorité suprême, pût déclarer sa volonté : c'était faire un acte de rébellion. La foule rangée autour du tribun semblait devoir être la plus forte ; mais elle ne pouvait obtenir l'avantage sans répandre du sang. Deux personnages consulaires supplièrent Tibérius d'épargner ce malheur à la patrie. Il se laissa toucher, et permit que l'affaire fût portée au sénat : les riches y dominaient, et rien ne fut conclu [1].

Outré de tant de résistance, Tibérius se rendit coupable d'un nouvel abus de pouvoir, et d'un attentat inoui contre l'inviolabilité du tribunat. Il sentait qu'il ne pourrait rien terminer, tant qu'il aurait pour adversaire Octavius. Il le supplia d'abord, en présence du peuple, au nom de la plus tendre amitié, de se désister d'une opposition funeste, et dont il devait le sacrifice à tant d'honnêtes et pauvres citoyens. Octavius fut inflexible. Alors Tibérius déclara qu'ayant tous deux une même autorité, et se trouvant contraires l'un à l'autre dans une affaire de si haute importance, et qui

[1] Plut. in Tiber. Gracco, p. 369.

menaçait d'une guerre civile, il fallait que l'un des deux se démît de la magistrature. Il assura que ce serait lui-même qui donnerait cet exemple, si sa démission pouvait être utile au peuple. Sur le refus d'Octavius, il rompit l'assemblée.

Elle fut indiquée au lendemain. Tibérius monte à la tribune; il fait un nouvel effort pour engager Octavius à se désister ou à se démettre, et, ne pouvant rien obtenir, il met la question aux voix. Déjà sur les trente-cinq tribus que l'on comptait alors, dix-sept avaient voté contre Octavius : il n'en fallait plus qu'une pour consommer sa destitution. Tibérius suspend l'émission des suffrages, s'élance dans les bras d'Octavius, son adversaire et son ami, et le supplie, les larmes aux yeux, de ne pas s'exposer à l'affront d'être destitué par le peuple, de ne pas donner à celui qui l'aime la douleur de lui avoir causé cette honte [1]. Octavius fut touché; il garda quelque tems le silence; il allait peut-être fléchir : mais ayant porté ses regards sur les riches qui formaient ensemble un groupe épais, il craignit d'avoir à rougir devant eux s'il trompait leurs espérances, et il persista dans son refus.

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 370.

L'émission des votes fut reprise et sa destitution décidée. Comme il cessait d'être inviolable en cessant d'être tribun, le peuple voulait se jeter sur lui et le déchirer : il fut sauvé par les riches et par Gracchus lui-même, mais un de ses esclaves eut les yeux crevés en voulant le défendre.

Dès-lors, la loi passa sans opposition. Trois commissaires furent nommés pour la faire exécuter : ce fut Tibérius lui-même, son frère Caïus, et son beau-père Appius. Caïus était alors auprès de Scipion au siége de Numance. Tibérius acquit une grande autorité. Il fit élire, à la place d'Octavius, un certain Mucius, qui lui était entièrement dévoué [1]. Cependant sa conduite envers Octavius lui faisait quelque tort, même dans l'esprit des hommes les plus sages entre les plébéiens. Il était devenu plus puissant, mais il était moins généralement estimé, et cet affaiblissement de l'estime publique devait, avec le tems, affaiblir aussi l'ascendant dont il jouissait.

L'inquiétude, les défiances, la fermentation gagnaient toute l'Italie. Par-tout les riches prévoyaient le moment prochain où ils se

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 371.

verraient dépouillés, et réduits à un état que l'habitude des jouissances leur faisait confondre avec la misère. Les citoyens dont la fortune était médiocre, craignaient le choc de la révolution qui s'annonçait, la perte des espérances qu'ils avaient fondées sur des successions éventuelles, et celle des avantages que leur procuraient leurs liaisons ou leurs alliances avec des hommes fortunés : les pauvres regardaient toutes les richesses comme une proie qu'ils étaient impatiens d'envahir; ils détestaient les riches comme d'injustes spoliateurs qui les privaient des douceurs de la vie, et ils en étaient détestés, comme d'avides ennemis prêts à se partager leurs dépouilles. La paix intérieure n'était pas ouvertement rompue; mais, dans tous les esprits, étaient des dispositions hostiles, et l'on n'attendait que le signal de s'entr'égorger. Le sénat suivait sa politique accoutumée dans les circonstances critiques; il cherchait à gagner du tems, il différait l'expédition des commissaires, et sur-tout il épiait une occasion d'annuller le plébiscite[1].

Dans ces circonstances mourut Attale, roi de Pergame, et, par le testament véritable

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 374.

ou controuvé de ce prince [1], le peuple romain fut institué son héritier. Tibérius proposa que l'argent qui proviendrait de cette succession fût distribué à la portion du peuple qui aurait part à la distribution des terres publiques ; secours nécessaire, pour mettre les indigens en état de les faire valoir et de monter leurs ménages champêtres. Il ajouta que ce n'était point au sénat, mais au peuple, qu'il appartenait de prononcer sur les villes de la domination d'Attale, et qu'il avait une loi à proposer sur cet objet [2].

Ces nouveaux bienfaits qu'il voulait répandre sur les indigens, le rendirent encore plus odieux aux riches. Ils pensaient que tout devait leur appartenir, et dans leurs efforts continus pour envahir, ils prétendaient ne faire qu'user de leurs droits.

Les amis de Tibérius jugèrent qu'il devait

[1] Ce testament était faux, si l'on en croit une lettre de Mithridate, qui se trouve entre les fragmens du quatrième Livre de Salluste. Horace paraît faire allusion à ce testament supposé :

Neque Attali
Ignotus hæres regiam occupavi.
CARM. l. 2. od. 18.

[2] Plut. in Tib. Graccho, p. 372.

solliciter le tribunat pour l'année suivante ; qu'il ne pouvait trouver que dans la continuation de cette magistrature, le moyen de suivre ce qu'il avait si bien commencé, et de se soustraire à la vengeance des riches. Pour réussir, il continua de flatter le peuple en lui donnant toujours plus d'autorité. Il promit d'abréger le nombre des années pendant lesquelles tout citoyen était obligé d'aller à la guerre ; d'accorder l'appel au peuple de tous les décrets du sénat et des jugemens de tous les tribunaux : les sénateurs avaient seuls les fonctions judiciaires ; il proposa de leur adjoindre un nombre égal de chevaliers. Par les premières propositions, il s'attachait les indigens ; et par la dernière, les hommes les plus considérables de la classe plébéïenne [1].

Le jour marqué pour l'élection, la foule fut immense [2]. C'était ce qu'il désirait, et ce fut la cause de son malheur. Un sénateur qui lui était attaché parvint à percer jusqu'à lui, et l'avertit que les membres les plus riches du sénat avaient résolu de le tuer de leurs mains. Tibérius voulut faire connaître au peuple le danger qui le menaçait ; mais ne pouvant se

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 375. 376.

[2] An de Rome 621, avant l'ère vulgaire 133.

faire entendre que de ceux qui étaient près de lui, il tâcha de s'expliquer par signes avec ceux même qui étaient les plus éloignés. Pour leur faire comprendre que sa tête était menacée, il y porta plusieurs fois les mains : ses ennemis profitèrent de ce que ce signe avait d'équivoque, pour faire croire qu'il demandait le diadême. Cette interprétation s'accordait avec l'idée qu'un grand nombre de citoyens s'étaient formée de son ambition. Une partie du peuple fut trompée ; le sénat requit le consul d'exterminer le tyran ; mais le magistrat, plus sage, répondit qu'il n'attenterait pas à la vie d'un citoyen qui n'avait pas été jugé.

Alors Scipion Nasica, petit-fils de celui qui avait été jugé l'homme le plus vertueux de la république, et fils de celui qui avait été surnommé le sage; Nasica, parent de Tibérius et souverain pontife, mais riche en terres publiques, et qui craignait d'en être dépouillé, s'écria d'une voix sanguinaire : « Puisque le « consul trahit la république, que ceux qui « veulent défendre les lois me suivent ». Il dit, et court au Capitole, suivi de ce que Rome avait d'hommes plus considérables par la richesse et par la naissance. Le peuple le respecte et s'écarte; tant les nobles conser-

vaient d'ascendant sur ces hommes capables d'une effervescence passagère, mais qu'une longue habitude avait plié à la subordination, sans laquelle il n'est pas de gouvernement. Les compagnons de Nasica s'arment de bâtons et de débris de siéges brisés. Des citoyens sans défense expirent sous leurs coups. Tibérius prend la fuite; il tombe dans le Capitole, auprès des statues des rois, et le premier coup qu'il reçoit est de la main d'un de ses collègues nommé Saturelus [1]. Plus de trois cents citoyens périrent dans ce tumulte, et ce fut, dit-on, la première fois qu'on vit à Rome du sang répandu dans une sédition.

Les riches ne permirent pas que les derniers devoirs fussent rendus à Tibérius : ils firent jeter son corps dans le Tibre, avec ceux de leurs autres victimes. Ses amis furent bannis sans forme de procès; plusieurs même furent mis à mort, et l'un d'eux fut renfermé vivant dans un tonneau avec des vipères; supplice destiné aux parricides, et que des factieux appliquèrent à un infortuné dont tout le crime peut-être fut de n'avoir pas pensé comme eux [2].

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 377. 378.
[2] *Ibid.* p. 379.

Le peuple, de son côté, ne dissimulait point sa haine pour ses adversaires. Nasica, qui lui était devenu odieux, fut obligé de quitter Rome : il mourut près de Pergame. Scipion l'Africain était encore en Espagne : mais on sut qu'il n'avait pas désapprouvé la mort de Gracchus ; et c'est ce que la grandeur de ses services ne put lui faire pardonner. Jamais il ne put prendre la parole dans l'assemblée, sans que sa voix ne fût couverte par de violens murmures ; et le peuple ne manquait aucune occasion de lui témoigner de la défaveur. Il faut observer qu'il était pauvre lui-même, et que la loi de Tibérius ne pouvait lui nuire ; mais il était patricien, et peut-être, même à son insçu, l'esprit de corps influait-il sur son opinion.

La loi sur la distribution des terres ne fut point abrogée. Licinius Crassus, beau-père du jeune Gracchus, fut adjoint, à la place de Tibérius, aux deux commissaires qui restaient : mais, élevé au consulat l'année suivante, il trouva la mort en Asie. Un autre commissaire, Appius Claudius, mourut à-peu-près dans le même tems. Le sénat permit qu'on leur donnât des successeurs, et le choix tomba sur deux hommes turbulens,

M. Fulvius Flaccus et C. Papirius Carbo [1].

Leur commission était d'ailleurs fort embarrassante, et chaque jour suscitait des obstacles imprévus. Les possesseurs de terres devaient donner leur déclaration, et un grand nombre ne la donnait pas. La voie fut ouverte aux accusateurs, et chaque jour s'élevaient des procès sans nombre. Les actes d'achats ou de partages, ceux de succession ne se trouvaient pas, ou offraient des obscurités. Le tems avait changé la face des campagnes; les anciennes limites étaient oubliées, et même, pour bien des terres, elles n'avaient jamais été bien marquées. Les usurpations des hommes puissans n'étaient pas douteuses, et cependant les preuves manquaient. Des partages se faisaient; ils ne contentaient pas ceux qu'on appelait à en jouir, et c'était de nouveaux ennemis qui s'écriaient contre les commissaires et les accusaient de partialité; d'autres partages ne pouvaient se faire. Des riches faisaient garder leurs terres par des gens armés; d'autres trouvaient de puissantes protections dans le sénat, et il aurait fallu livrer des combats pour les dépouiller.

[1] Plut. in Tib. Graccho, p. 380. 381.

Les Italiens, las de tant de contestations et des injustices qu'elles causaient, implorèrent leur patron pour mettre fin au désordre. C'était Scipion. Il n'attaqua pas la loi Licinia, amendée par Tibérius, elle était trop chère au peuple; mais il exposa au sénat qu'il fallait d'abord terminer tous les procès, et connaître les limites des terres que possédait chaque citoyen : il ajouta que ce jugement ne devait pas être abandonné aux commissaires.

Il était aisé de pénétrer son intention; c'était que cette décision fût remise à des gens qui ne décideraient rien. C'est ce qui arriva. L'affaire fut confiée au consul Caïus Sempronius Tuditanus. Il feignit d'abord de s'en occuper; mais il partit bientôt, sous prétexte que la guerre l'appelait en Illyrie. Les procès restèrent suspendus; et le peuple, frustré de ses espérances, redoubla de haine contre Scipion. On l'obligea de s'expliquer sur la mort de Tibérius, et il répondit qu'il la croyait juste, s'il était vrai qu'il eût aspiré à la tyrannie. Quoique cette réponse fût conditionnelle, le peuple en fut indigné. Flaccus menaça Scipion, et le vainqueur de Carthage et de Numance fut trouvé mort dans

son lit[1]. Les soupçons se partagèrent sur Cornélie, mère des Gracques, qui craignait de voir abroger la loi portée par son fils; sur Sempronia, épouse de Scipion, qui n'en était point aimée, et qui chérissait ses frères; et, avec plus de vraisemblance, sur Flaccus, qui semblait n'avoir fait qu'exécuter les menaces qu'il avait faites. On crut aussi que Scipion s'était tué lui-même. Il se fit peu de recherches, parce qu'on craignait de déplaire au peuple[2].

Les tems de fermentation étaient toujours favorables aux tribuns: c'était alors qu'ils ne connaissaient plus de bornes à leurs prétentions. On en vit un qui fit entrer dans les droits de sa charge, celui de commettre ouvertement des assassinats. Métellus, celui qui avait reçu le nom de Macédonique pour avoir soumis la Macédoine, fut censeur avec Quintus Pompéïus. Tous deux étaient de race plébéïenne. Métellus effaça de la liste des sénateurs C. Attinius Labeo, qui montra bientôt combien il était indigne en effet des honneurs du sénat. Cet Attinius fut élu tribun, parce que le peuple espéra trouver en lui un ardent ennemi de l'ordre dont il était dé-

[1] Appian. *Bell. civ.* l. 1. p. 615. [2] *Ibid.* p. 616.

gradé. Il rencontra sur la place Métellus, à l'heure de midi, lorsque la chaleur du jour avait écarté l'affluence des citoyens, et, de sa propre autorité, sans aucune forme de procès, il ordonna de le traîner à la roche Tarpéienne, et de l'en précipiter. Les témoins étaient en petit nombre; leurs cris en attirèrent d'autres : mais les tribuns inspiraient tant de respect par leur inviolabilité, que personne n'osait s'opposer à leurs ordres, même lorsque ces ordres étaient des crimes. La seule ressource était de chercher un autre tribun, et l'on eut le bonheur d'en rencontrer un qui, par son opposition, vint rendre inutiles les fureurs de son collègue. Alors seulement, on osa délivrer Métellus; mais meurtri, mais sanglant des coups qu'il avait reçus en se débattant au milieu de ses assassins. Ce vieillard vécut encore quinze ans, toujours révéré, et vit ses fils élevés à la préture, au consulat, décorés des honneurs du triomphe, et revêtus de la dignité censoriale : mais ni lui-même ni ses fils n'osèrent se venger de l'atroce Attinius, ou plutôt ils sacrifièrent leur vengeance au repos de l'Etat [1]. Attinius fut auteur de la loi

[1] Plin. hist. nat. l. 7. c. 43. s. 44.

qui donnait aux tribuns l'entrée au sénat; loi funeste, qui ôta trop souvent aux sénateurs la liberté qui leur était nécessaire [1].

On a peu de détails sur les guerres que les Romains eurent à soutenir vers l'époque à laquelle nous sommes parvenus. On n'en est instruit que par des abréviateurs. Deux ans après la mort de Tibérius, les Romains, qui se prétendaient héritiers d'Attale sur l'autorité d'un testament dont l'authenticité semble équivoque, eurent à combattre un autre héritier qui fit valoir des droits moins incertains. Il se nommait Aristonicus, et était fils naturel d'Eumène, père d'Attale. En partie par des intelligences, et en partie par la force des armes, il se mit en possession du royaume vacant par la mort de son frère. Les Romains ne pouvaient l'en laisser tranquille possesseur. Le consul Licinius Crassus, l'un des commissaires nommés pour mettre à exécution la loi de Tibérius, mena contre lui une armée; mais plus attentif à s'enrichir de butin qu'à bien faire la guerre, il fut défait, perdit la liberté, et se fit tuer par les soldats qui le gardaient [2].

[1] Aul. Gell. *ex Varrone*, l. 14. c. 18.

[2] Epit. Livii, l. 59.—Just. l. 36. c. 4.—Flor. l. 2. c. 20.

Il fut vengé par son successeur Perperna [1]. Aristonicus fut vaincu, fait prisonnier, mené en triomphe et étranglé dans sa prison, suivant le droit de la guerre dans ces siècles barbares. Les richesses d'Attale furent apportées à Rome par le successeur de Perperna [2]; car lui-même fut privé par la mort du triomphe qu'il avait mérité. On découvrit quand il n'était plus, qu'il avait été décoré du consulat, et près de recevoir les honneurs du triomphe, sans être même citoyen. Après sa mort, son père, qui lui survécut, fut obligé de retourner dans son pays, parce qu'il avait usurpé le droit de cité romaine [3]. Nous avons déjà cité cette preuve de la négligence qu'apportaient quelquefois les censeurs dans la confection des rôles.

Les Gaulois n'attaquaient plus les Romains; mais ils en étaient souvent attaqués. Strabon nous apprend ce qui attirait contre eux les armes romaines : c'est qu'ils avaient des mines d'or [4]. Ce fut apparemment ce qui causa le malheur des Salasses. Ils logeaient aux pieds

[1] An de Rome 624, avant l'ère vulgaire 130.

[2] An de Rome 625, avant l'ère vulgaire 129.

[3] Valer. Max. l. 3. c. 4.

[4] Strabo, l. 4.

des Alpes, dans le pays que les modernes ont appelé Piémont, et ils furent domptés les derniers des Gaulois d'Italie [1]. Les Gaulois transalpins devaient à leur tour attirer l'attention d'un peuple qui ne pouvait ni goûter lui-même, ni laisser aux autres le repos. Il existait entre la république guerrière de Rome et la république commerçante de Marseille, des liaisons dont l'origine se perd dans l'obscurité des tems [2]. Marseille se plaignait du brigandage des Salviens : Rome se chargea de la venger ; et ce fut la première fois que ses armées pénétrèrent dans la Gaule Transalpine. Les Salviens, défaits dans une première campagne, furent détruits dans la campagne suivante [3] ; et sur leur territoire fut fondée la ville d'Aix, (*Aquae Sextiae*) par le con-

[1] Epit. Livii, l. 53. — Ils furent défaits par le consul Ap. Claudius Pulcher, l'an de Rome 611, avant notre ère 143. Un événement de la même année, nous apprend que dès-lors la lithotomie était pratiquée. Diodote Tryphon, tuteur du jeune Antiochus, fils d'Alexandre Balas, roi de Syrie, fit croire que ce prince, âgé de dix ans, était malade de la pierre ; et, par son ordre, les médecins le firent périr, en feignant de le tailler. (Epit. Livii, l. 55).

[2] Justin, l. 43. c. 5.

[3] Florus, l. 3. c. 2.—Epit. Livii, l. 60. 61.

sul Caïus Sextius leur vainqueur [1]. On ignore comment l'amitié s'établit entre les Romains et les Eduens, peuple de ce que les modernes appellent le pays d'Autun; mais on sait que ce fut sous prétexte de les servir que les généraux de Rome allèrent combattre les Arvernes et les Allobroges, dont les pays ont pris dans la suite les noms d'Auvergne et de Savoie. Les Romains avaient des éléphans qui effrayèrent les Gaulois. On prétendit que dans une bataille, les Arvernes perdirent trente mille hommes [2].

Pendant que Rome portait au loin la guerre, elle allait éprouver de nouveaux troubles dans son sein. Tibérius Gracchus n'avait pas trente ans quand il fut massacré; son frère, nommé Caïus, était de neuf ans plus jeune que lui. Quoique moins doux que Tibérius, et même d'un caractère violent, Caïus eut l'art de se contraindre, et affecta long-tems de ne pas se montrer sur la place et de se tenir éloigné des affaires. Quelques personnes croyaient même qu'il désapprouvait les opérations de Tibérius, quoiqu'il s'occupât secrètement de les suivre et de le venger. Dans l'intérieur de

[1] An de Rome 630, avant l'ère vulgaire 124.
[2] Epit. Livii, L. 61.

sa maison, il s'exerçait à l'éloquence, et ne s'abandonnait à une oisiveté apparente, que pour assurer plus de succès à son activité. Enfin il se chargea de plaider la cause d'un de ses amis. Ce fut avec des transports de joie qu'il fut entendu par le peuple; et dès-lors il fut reconnu que, jusqu'à lui, l'art oratoire avait été dans son enfance. On l'accuse cependant d'avoir le premier introduit à la tribune ces gestes outrés, ces mouvemens violens, ces frappemens de pied, cette action impétueuse et peu décente que Cléon avait fait connaître aux Athéniens [1]; défauts qui conviennent à un démagogue, parce que le vulgaire des auditeurs partage les convulsions de l'orateur, mais qu'évitera toujours l'homme qui se respecte lui-même et qui respecte l'assemblée qui l'écoute....

Les grands furent consternés du succès de Caïus, et formèrent dès-lors d'inutiles cabales pour l'écarter du tribunat. Ils le virent avec joie partir pour l'île de Sardaigne, en qualité de questeur [2], et leur joie se changea bientôt en tristesse, quand ils apprirent qu'il s'y distinguait. Il se fit remarquer entre les citoyens

[1] Plut. in Caio Graccho, t. 4. p. 382.

[2] An de Rome 628, avant l'ère vulgaire 126.

de son âge, comme le plus exact observateur de la discipline et des ordres du général, le plus juste, le plus humain envers les subalternes, le plus vaillant, le plus sobre et le plus patient des fatigues. Les soldats étaient nuds; il obtint des villes de Sardaigne qu'elles se chargeraient de les vêtir; on manquait de blé, il en fit donner par le roi Micipsa. C'était se rendre le bienfaiteur de l'armée, et par conséquent de la république; mais c'était montrer aussi qu'il avait au plus haut degré le talent de persuader; et cette qualité si précieuse le rendit encore plus odieux aux riches, parce qu'elle le rendait capable de persuader le peuple contre eux [1].

Quand il se présenta pour solliciter le tribunat, il eut contre lui les familles opulentes ou nobles : mais les hommes du peuple accoururent de toutes les parties de l'Italie, avec une telle affluence qu'ils ne trouvèrent pas à se loger; et, le jour des comices, le Champ-de-Mars n'étant pas assez spacieux pour les contenir, il y en eut beaucoup qui donnèrent leurs suffrages du haut des toits des maisons.

Ses adversaires gagnèrent cependant qu'il ne

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 383.

fût que le quatrième tribun, ou plutôt ils n'eurent que la honte de cette intrigue; car il fut en effet le premier, par l'ascendant que lui donna sur les autres son éloquence, et par le souvenir de son frère, dont il rappelait la fin tragique dans tous ses discours.

Il fit passer deux lois, dont l'objet était de venger ce frère chéri [1]. La première, dirigée contre Octavius, ordonnait qu'un magistrat destitué par le peuple ne pourrait être capable d'obtenir aucune magistrature; la seconde frappait Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius: elle portait la peine de bannissement contre tout magistrat qui aurait infligé cette peine à un citoyen, sans attendre le jugement du peuple [2], et faisait revivre l'ancienne loi consacrée par les douze tables, qui ne permettait pas de condamner à mort un citoyen sans l'autorité du peuple, manifestée dans les grands comices [3].

Caïus, à la prière de sa mère, révoqua sa première loi, et, par cette révocation, il se rendit plus cher à la partie du peuple la plus

[1] An de Rome 631, avant l'ère vulgaire 123.

[2] Plut. in Caio Gracch, p. 385. 386.

[3] Cic. pro Rabirio, c. 4. in Catil. 1. c. 11 et 4. c. 5.— In Verrem, act. 5. c. 63.

saine, celle qui conservait de l'estime pour Octavius [1].

Caïus fut auteur d'un grand nombre de lois agréables aux plébéïens. L'une portait qu'aucun citoyen ne pourrait être enrôlé avant l'âge de dix-sept ans, et que les soldats, sans aucune retenue sur leur paye, seraient habillés aux frais du public. On peut croire qu'on leur donna des habits uniformes, et que, jusqu'à cette époque, chaque soldat, s'habillant à ses frais, s'était vêtu à sa volonté. Une autre loi ordonnait de faire tous les mois une distribution gratuite de blé aux citoyens mal-aisés, et d'en vendre aux autres à un prix fort modique : loi désastreuse, qui dégradait le peuple, et le changeait en une populace paresseuse, qui attendait sa subsistance d'une distribution gratuite ; loi dont la maligne influence agit encore de nos jours sur la populace de Rome. Une autre loi portait que les alliés d'Italie jouiraient du droit de suffrage, comme les citoyens de Rome. Une autre, déjà proposée par Tibérius, substituait trois cents chevaliers aux trois cents sénateurs qui avaient eu jusque-là le droit de juger, et qui n'avaient pas eu honte d'absoudre des hommes de leur

[1] Plut. *ubi suprà.*

ordre, évidemment coupables de vexations criantes et de déprédations. Caïus dit que, par cette loi, il avait tué le sénat.

Ce fut en la proposant, qu'il introduisit un usage assez indifférent en apparence, et bien important en effet, puisqu'il donnait au peuple une grande idée de lui-même. Les orateurs avaient coutume, en prononçant leurs harangues, de se tourner du côté du palais où siégeait le sénat; il se tourna du côté opposé, et c'était signifier que la souveraineté appartenait au peuple, et non pas aux sénateurs. Mais cela ne prouvait pas que le peuple fût capable d'exercer par lui-même la souveraineté.

Le choix des chevaliers-juges fut confié à Caïus, et c'était lui conférer une branche des plus importantes de la puissance publique; c'était l'élever au-dessus de ces nobles qui osaient se déclarer ses ennemis, puisqu'il acquérait le pouvoir de leur donner des juges auxquels ils seraient obligés de se soumettre; c'était les forcer à plier devant les créatures de celui qu'ils affectaient de mépriser[1]. Il affligea peut-être encore plus le sénat, qui n'était alors composé que de trois cents membres, quand il le porta au nombre de neuf cents,

[1] Plut. in Caïo Graccho, p. 387.

et qu'il y fit entrer six cents chevaliers [1].

Toutes les affaires qu'il faisait résoudre, il les dirigeait lui-même, et ses ennemis ne pouvaient refuser de rendre justice à son infatigable activité. Toujours il était accompagné d'un cortège nombreux d'artisans, d'artistes, de députés des villes, de gens de guerre et de gens de lettres ou de lois. Il savait les entretenir tous d'une manière convenable à leur profession, et conservait dans ces entretiens une politesse grave que ses ennemis traitaient de fierté. La république lui dut des travaux utiles. Il fit applanir et paver les grands chemins, en redresser les sinuosités, construire des ponts, combler des ravins et des fondrières, planter des colonnes milliaires et des pierres qui aidaient les cavaliers à monter à cheval; secours fort utile alors, parce qu'on ne connaissait pas l'usage des étriers [2].

Le tems des élections approchait; il annonça au peuple qu'il avait une grace à lui demander, qu'il l'obtiendrait avec reconnaissance, et qu'il essuierait un refus sans se plaindre. Ses ennemis, qui ne voyaient en lui qu'un ambitieux, crurent qu'il voulait demander le con-

[1] Epit. Livii, l. 60.

[2] Plut. in Caio Graccho, p. 388.

sulat, et même réunir cette magistrature à la puissance tribunitienne. On fut étonné, quand il se contenta de demander le consulat pour Caïus Fannius, son ami, qui avait des droits à cette dignité. Elle lui fut conférée, et l'ingrat ne montra plus à Caïus, dans cette élévation qu'il lui devait, qu'une froide bienveillance. Caïus fut, pour la seconde fois, revêtu du tribunat qu'il ne sollicitait pas [1]. On remarque qu'il est le premier qui ait obtenu cette magistrature sans l'avoir briguée.

Plus le peuple lui témoignait d'amour, plus les sénateurs devenaient ses ennemis : mais ils prirent une conduite nouvelle. Au lieu de lui susciter des oppositions, ils luttèrent contre lui par les bienfaits qu'ils s'empressaient de répandre sur le peuple, et dont ils affectaient de le combler : mais s'ils croyaient dangereux ces bienfaits, offerts par Caïus, ils se jouaient donc, pour satisfaire leur haine, du salut de l'Etat, quand ils les offraient eux-mêmes [2]. Ils gagnèrent et parvinrent à s'attacher un des tribuns, nommé Livius Drusus, qui flatta la multitude à l'envi de Caïus, et se fit une étude de renchérir sur tout ce que celui-ci pourrait

[1] An de Rome 632, avant l'ère vulgaire 122.

[2] Plut. in Caio Graccho, p. 389.

proposer, ayant toujours attention de déclarer qu'il n'agissait que d'après la volonté du sénat.

Caïus proposa d'envoyer de pauvres et honnêtes citoyens repeupler Tarente et Capoue. Drusus, applaudi par le sénat, demanda que douze villes, au lieu d'une, fussent repeuplées, et qu'on envoyât dans chacune trois mille des plus pauvres Romains. Caïus avait chargé de quelques redevances les citoyens qui étaient entrés dans le partage des terres publiques : Drusus voulut qu'ils restassent francs de toute rétribution. Caïus avait tenté de faire une chose agréable au peuple, en donnant aux Latins le droit de suffrages ; Drusus se rendit plus agréable encore, en ordonnant que les généraux n'eussent plus le droit de faire battre de verges les soldats Latins [1]. Il ne faut pas oublier que, dans les armées, on punissait les soldats Romains en les battant avec des sarmens, et qu'on frappait de verges les troupes alliées : défendre d'employer les verges contre les Latins, c'était donc les assimiler aux citoyens de Rome. Enfin Caïus prenait lui-même l'administration de toutes les affaires qui résultaient de ses lois, et il pouvait être soupçonné de ne faire du bien au peuple que pour aug-

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 390.

menter sa propre puissance : Drusus faisait nommer des commissaires pour l'exécution des lois qu'il proposait, et refusait tout maniement de deniers, se faisant ainsi la réputation de bienfaiteur désintéressé du peuple.

Malgré toutes les imprécations prononcées contre ceux qui relèveraient Carthage, le tribun Rubrius obtint qu'elle serait rétablie. Il échut par le sort à Caïus d'y conduire une colonie : mais le favori d'un peuple, non plus que celui d'un prince, ne peut s'éloigner sans risque de perdre la faveur. Caïus ne fut pas plutôt parti pour l'Afrique, que Drusus profita de son absence pour travailler à sa ruine. Il l'attaqua dans la personne de Fulvius Flaccus, son ami, l'un des trois commissaires nommés pour le partage des terres. C'était un homme suspect, même à la faction plébéïenne. On croyait qu'il excitait sourdement les peuples d'Italie à la rébellion, et il ne fut pas difficile de faire tomber sur Caïus une partie de la haine que Flaccus inspirait [1].

Gracchus, après avoir passé trois mois en Afrique, revint à Rome trop tard. Il y trouva son crédit baissé, Flaccus pressé vivement, et L. Opimius, son ennemi, soutenu d'un parti

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 391.

puissant, près d'être élevé au consulat. Il se logea près de la place, dans un quartier rempli de gens de basse condition : il fit venir à Rome un grand nombre de ces étrangers, pour lesquels il avait voulu obtenir le droit de suffrages; mais le consul, à la sollicitation du sénat, ordonna que tous ceux qui n'étaient pas nés Romains sortissent de Rome jusqu'après les élections. Cet ordre fut exécuté, malgré l'opposition de Caïus. Il eut aussi le malheur de déplaire même à ses collègues, en faisant abattre un amphithéâtre que les riches avaient fait construire pour voir des combats de gladiateurs, mais qui était incommode au peuple. Il est vraisemblable que les tribuns en tiraient quelque rétribution [1].

Enfin les élections arrivèrent. Opimius fut consul, et Gracchus ne fut pas continué dans le tribunat [2]. On prétend qu'il avait cependant obtenu la pluralité des suffrages; mais que les tribuns, devenus ses ennemis, firent un faux rapport du scrutin. Si cela est vrai, que faut-il penser de cette république où toutes les magistratures se donnaient aux suffrages, et où l'on avait négligé les précautions nécessaires

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 392. 393.

[2] An de Rome 633, avant l'ère vulgaire 121.

pour se garantir de toute infidélité dans le dépouillement des scrutins ?

Caïus, réduit à la condition de simple citoyen, était exposé nu aux armes d'Opimius. Toujours et par-tout ce consul, entouré de troupes étrangères, de la foule des riches, et de celle de leurs cliens, bravait, insultait Gracchus. Plusieurs de ses lois furent abrogées. On cherchait tous les moyens de l'irriter, pour l'engager à quelque imprudence, et le forcer à donner lui-même occasion de le tuer : mais l'impétueux Gracchus opposait une patience imperturbable à toutes les attaques de ses ennemis.

Un jour fut indiqué pour l'abolition des lois proposées par les deux frères. Flaccus lui fit prendre le parti de rassembler des forces pour résister au consul : lui-même appela toutes celles dont il put disposer. Elles se saisirent de grand matin des accès du Capitole. Le consul y offrit, suivant l'usage, le sacrifice expiatoire, et l'un de ses licteurs, portant les entrailles, cria aux satellites de Flaccus : « Rangez-vous, « mauvais citoyens, et faites place aux hon- « nêtes gens. » On prétend même qu'il joignit à ces paroles un geste injurieux. Il fut tué aussitôt à coups de ces poinçons dont on se servait

pour écrire sur les tablettes. L'affaire aurait eu de sanglantes suites, si un orage qui survint n'avait pas séparé l'assemblée. Le corps de Tibérius, ce magistrat du peuple, avait été jeté dans le Tibre, et celui d'un licteur, esclave public, qui s'était attiré son malheur par son insolence, fut honorablement exposé le lendemain sur un lectique à la porte du sénat [1]. Ce spectacle excita dans les sénateurs le sentiment de la pitié, ou plutôt la rage de la vengeance. Le consul fut revêtu, pour la première fois, d'une puissance absolue par une formule nouvelle, qui lui ordonnait de veiller à ce que la république ne souffrît aucun dommage. Il fit prendre les armes au sénat; il ordonna aux chevaliers d'amener chacun deux esclaves armés. De son côté, Flaccus fit un grand rassemblement de gens du peuple : mais il passa la nuit avec son monde dans la débauche. Il n'en était pas de même de Caïus; il était plongé dans la douleur profonde qui convenait à sa situation présente et à celle de l'Etat : des gens du peuple environnaient sa maison, mais dans le silence et la tristesse.

Le matin, on eut peine à réveiller Flaccus, enseveli dans le lourd sommeil de la crapule.

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 394.

Il avait triomphé des Gaulois pendant son consulat, et les armes des vaincus étaient appendues aux murs de sa maison : ses gens s'en saisirent, et allèrent à grands cris occuper le mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer; il sortit couvert de la toge, ayant seulement un poignard sous sa tunique. Sa femme voulait le retenir; il s'arracha de ses bras, la laissant évanouie.

Flaccus sentait le danger de sa situation. Il envoya le plus jeune de ses fils, tenant en main le caducée, porter au sénat des paroles d'accommodement. Le grand nombre désirait la paix, et se montrait touché des larmes et de la modestie de cet enfant : mais le consul dit qu'il n'était pas question de belles paroles ni de messages, et que Flaccus et ses compagnons devaient se présenter en criminels qui implorent leur grace. Le jeune homme, envoyé une seconde fois, fut arrêté [1].

Opimius se mit en marche à la tête de gens bien armés, et d'une troupe d'archers crétois. Il mit aisément le peuple en fuite. Flaccus se retira dans un bain abandonné, et qui tombait en ruines : bientôt découvert, il y fut égorgé avec l'aîné de ses fils.

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 396. 397.

Caïus ne combattit point. Il voyait, avec la douleur du désespoir, le trouble dont il était cause. Il entra dans le temple de Diane, et voulut s'y donner la mort. Ses amis arrêtèrent le coup, et lui arrachèrent son épée. Il prit la fuite; mais vivement poursuivi, il allait être atteint sur le pont Sublicien; deux hommes, qui lui étaient tendrement attachés, défendirent jusqu'à la mort la tête du pont. Il continua de fuir avec un seul esclave, nommé Philocrate. Serré de près, il se jeta dans un petit bois consacré aux Furies, où Philocrate le tua, et se tua lui-même sur son corps. D'autres disent qu'ils furent atteints; mais que le vertueux esclave tint son maître si étroitement embrassé, qu'on ne put le frapper qu'après l'avoir tué lui-même. Opimius avait promis de payer la tête de Caïus au poids de l'or: un infâme ami de ce consul l'arracha des mains des meurtriers, en tira la cervelle et y coula du plomb fondu pour la rendre plus pesante. Dans cette triste journée, plus de trois mille hommes périrent: d'autres furent arrêtés et étranglés dans les prisons, et leurs veuves n'eurent pas la permission de prendre le deuil. Licinia, veuve de Gracchus, fut privée de sa dot. Le jeune fils de Flaccus, cet enfant que son père

avait chargé de paroles de paix auprès d'Opimius et du sénat, fut égorgé de sang-froid après le tumulte [1].

Opimius fit au peuple une dernière insulte, en élevant un temple à la Concorde pour célébrer le massacre de Flaccus, personnage consulaire et triomphal; de Caïus, jeune homme si distingué par ses talens, et de trois mille citoyens. Si l'on veut soutenir que Rome fut bien servie par ce consul sanguinaire, il faut du moins reconnaître qu'elle le fut d'une manière atroce, et que c'est un odieux régime, que celui d'un Etat qui n'a que de tels moyens de se conserver.

Le peuple, revenu de sa terreur, dédia des statues aux deux Gracchus : les places où ils avaient reçu la mort furent consacrées, des chapelles y furent élevées, et des citoyens y allaient leur offrir, comme à des dieux, les prémices des saisons : quelques-uns même célébraient chaque jour des sacrifices en leur honneur. Le nom de mère des Gracques fut, pour Cornélie, un titre de gloire que respecta la postérité. Fière d'avoir mis au jour de tels fils, ce noble orgueil absorbait en elle tout

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 398. 399.

autre sentiment, et semblait n'avoir pas laissé de place au regret[1].

Tant que dura la république, les orateurs, en parlant devant le peuple, n'osaient prononcer qu'avec respect le nom des deux frères; mais en parlant devant le sénat, ces mêmes orateurs les traitaient de tribuns factieux.

Toutes les lois des Gracchus furent abrogées. Au lieu de suivre l'opération difficile, et peut-être même impraticable, d'un partage des terres conquises, un tribun fit passer en loi que les riches, qui auraient plus de cinq cents arpens de ces terres, paieraient une redevance dont le produit serait distribué aux pauvres citoyens. Le peuple se laissa séduire par l'appât de l'argent, et les riches, sûrs de n'être plus recherchés, augmentèrent leurs domaines par toutes sortes de moyens. Un autre tribun les dispensa de rien payer, et le peuple n'eut ni argent, ni terre[2].

Pendant le tribunat de Caïus et les années qui le suivirent, Rome eut toujours des guerres au-dehors. Elle triompha des Liguriens, des Dalmates, des Thraces, des Sardes; la

[1] Plut. in Caio Graccho, p. 400.

[2] Appian. *Bell. civ.* p. 623.

dévastation et la mort, portées dans l'occident de l'Italie par les Cimbres, lui apprirent, pour la première fois, le nom de ce peuple terrible dont nous ne tarderons pas à parler; en même-tems, elle n'était point en repos du côté des Espagnes, et elle eut dans les Gaules une fortune variée de succès et de revers. Si l'on ose en croire l'estimable abréviateur d'un bon historien, un proconsul enleva de Toulouse cent dix mille livres pesant d'or et cinq millions de livres d'argent que les Gaulois conservaient enfouis sous un lac [1]; étonnant témoignage de la richesse de nos pères. L'action du proconsul fut regardée comme un sacrilège; mais nous sommes appelés au récit d'un événement plus capable de nous faire connaître l'inique et basse cupidité des Romains : les détails nous en ont été conservés par l'un des plus grands historiens de Rome.

Déjà nous sommes accoutumés à voir la

[1] (Justin, abréviateur de Trogue Pompée, l. 32. c. 3.) Trogue Pompée, qui était Gaulois, mérite sur-tout de la confiance pour ce qui concerne la Gaule. Il serait à souhaiter que l'abréviateur du Tite-Live eût donné à son abrégé la même étendue que Justin à celui de Trogue Pompée.

république, injuste dans son ambition; attaquer, tourmenter, détruire les peuples et les rois, sans avoir reçu de leur part aucun sujet de plainte, et seulement parce qu'elle voulait les dépouiller. Nous allons voir les Romains, en particulier, pour satisfaire leur insatiable et sordide cupidité, tolérer le crime, le provoquer et s'en déclarer les protecteurs. On ne prononce qu'avec admiration le nom des Romains; c'est qu'ils ont fait beaucoup de bruit, comme il arrive toujours à ceux qui font beaucoup de mal.

Massinissa, ce roi des Numides célèbre par son amitié pour la république, eut pour successeur son fils Micipsa. Celui-ci eut deux fils, Adherbal et Hiempsal, et il eut l'imprudence d'élever avec eux un fils naturel de son frère aîné Manastabal, mort avant Massinissa. Ce jeune homme, nommé Jugurtha, loin de s'adonner au luxe et à la mollesse, qui n'étaient plus inconnus de sa nation, se distingua dans tous les exercices familiers aux Numides[1]. Habile à la course, à l'équitation, à lancer le javelot, à combattre les lions et les tigres, il

[1] Dans le récit de la guerre des Romains contre Jugurtha, je suivrai Salluste, par-tout où je ne citerai pas d'autres autorités.

l'emportait dans ses jeux guerriers sur tous les compagnons de sa jeunesse, et savait à-la-fois les vaincre et s'en faire aimer. Les qualités de l'esprit n'étaient pas en lui moins éminentes que celles du corps, et à tous ses talens, il joignait celui de cacher son mauvais cœur.

Micipsa vit d'abord avec joie la gloire naissante de ce jeune homme, qui promettait d'augmenter celle de la patrie. Cependant l'amour paternel fit, avec le tems, succéder la crainte à la tendresse que lui inspirait son neveu. Ses fils étaient encore dans l'enfance; il craignit de nourrir l'usurpateur de leur héritage, et chercha les moyens de s'en défaire : mais il le voyait défendu par l'amour des Numides, et quelque ruse qu'il pût employer pour le perdre, il craignait qu'elle ne fût découverte et ne devînt la cause d'une sédition. Ce fut alors que les Romains entreprirent la guerre contre Numance. Il leur envoya des secours, et y joignit Jugurtha, dans l'espérance que, trop ardent à signaler son courage, il trouverait la mort. Jugurtha, qui recelait l'ame d'un tyran, n'annonça que l'humble émulation de se montrer bon esclave de Rome. Il ne tarda point à plaire à Scipion, parce qu'à la valeur il joignait la plus parfaite soumission aux or-

dres du général. Il ne montrait pas moins de sagesse dans les conseils, que d'ardeur dans les combats, et se fit des amis par ses qualités brillantes et sur-tout par sa libéralité. Avant la fin du siége, il avait déjà corrompu, par ses largesses, tous les Romains qui étaient capables de se vendre.

Après la destruction de Numance, Scipion le renvoya chargé d'éloges, et, dans une lettre à Micipsa, il rendit au mérite de ce jeune guerrier le plus éclatant témoignage.

Soit que la vanité du monarque Numide fût flattée de la gloire de ce jeune homme qu'il regardait comme son élève, soit qu'il crût devoir gagner par des bienfaits un ami des Romains, qu'il ne pouvait attaquer sans danger, il l'adopta et le déclara son héritier conjointement avec ses fils. Quand il sentit sa fin s'approcher, il se contenta de recommander leur jeunesse à sa reconnaissance.

Hiempsal, le plus jeune des deux fils de Micipsa, était d'une humeur fière et violente. Son père n'eut pas plutôt fermé les yeux, qu'il saisit toutes les occasions d'humilier Jugurtha, et celui-ci le fit assassiner. Cet attentat remplit de crainte Adherbal. Les Numides se partagèrent; mais les inclinations des

hommes les plus belliqueux devaient être pour celui qui avait montré le plus de courage : ils se déclarèrent en faveur de Jugurtha. Il gagna des villes par intelligence; il en emporta d'autres de vive force; il se disposait à régner sur toute la Numidie.

Adherbal avait envoyé des ambassadeurs informer le sénat de la mort de son frère et de ses propres dangers. Mais, sans attendre les secours qu'il sollicitait de la république, trop confiant dans le nombre de ses troupes, il hasarda une bataille et la perdit. Il ne lui restait plus, dans toute l'étendue de ses propres Etats, un sombre refuge où il pût vivre en sûreté; il chercha un asyle à Rome.

Jugurtha, maître de la Numidie par un crime, espéra qu'avec de l'argent il ne lui serait pas difficile de rendre bonne sa cause aux yeux des Romains. Il leur envoya des ambassadeurs chargés d'or. Les esprits étaient prévenus contre Jugurtha; les députés répandirent le métal corrupteur, et les lui rendirent favorables. Des hommes qui ne manquaient pas d'éloquence et qui en faisaient commerce, parlèrent pour ce criminel, avec autant de véhémence que s'ils eussent parlé pour la gloire de la patrie. Un décret du sénat or-

donna qu'il serait envoyé dix commissaires en Numidie, pour faire, entre les deux princes rivaux, le partage des Etats de Micipsa.

A la tête des commissaires, était cet Opimius, cher au sénat, parce qu'il s'était montré le plus ardent ennemi du jeune Gracchus. Acheté par Jugurtha, il lui procura l'acquisition de la plupart de ses collègues. La partie de la Numidie qui confinait à la Mauritanie était la plus riche en hommes et en campagnes fertiles; elle fut le lot de Jugurtha. L'autre, plus brillante par la beauté des villes et par le nombre des ports, fut le partage d'Adherbal.

Jugurtha, plus que jamais convaincu de la vénalité des Romains, ne se crut privé de la part d'Adherbal, que pour le tems, assez court, qu'il comptait mettre à l'envahir. Il en attaqua subitement les frontières, mit le feu aux édifices, enleva les hommes et les bestiaux et se retira. Il avait voulu, par cette première invasion, exciter Adherbal à se venger, pour faire regarder ensuite cette vengeance comme une agression : mais le malheureux prince, qui sentait sa faiblesse, ne fit que lui adresser des plaintes, et n'en reçut que des réponses injurieuses. Bientôt

ce ne furent plus seulement des troupes de pillards qui insultèrent ses Etats ; ce fut une armée qui s'y jeta pour le dépouiller. Attaqué pendant la nuit près de Cyrthe, et battu, il se réfugia dans cette ville et y fut assiégé. Deux fois pendant le siége, des ambassadeurs Romains vinrent ordonner à Jugurtha de déposer les armes ; ils ne furent pas obéis, sans doute parce qu'ils n'avaient qu'une bien faible volonté de l'être. La place était sur-tout défendue par des troupes italiennes : elles firent une longue résistance, et, quand elles virent enfin qu'une plus longue défense serait inutile, elles conseillèrent à Adherbal de désarmer son ennemi en se remettant entre ses mains. Le jeune prince connaissait la férocité de Jugurtha ; mais il fallut céder à la nécessité : il se rendit, et mourut dans les tourmens. Tous les hommes en état de porter les armes et tous les marchands furent mis à mort.

A cette nouvelle, Rome fut indignée ; mais rien ne pouvait indigner le sénat. Il ne fit que chercher à gagner du tems pour affaiblir une première impression qui, comme toutes celles qu'éprouve la multitude, était vive et devait s'effacer bientôt. Enfin le tribun C. Memmius, ennemi de la noblesse, avertit le peuple qu'on

voulait laisser impuni le crime du Numide. Les sénateurs craignirent alors de se rendre trop odieux par leur infame collusion avec un assassin couronné, et la Numidie fut une des deux provinces qu'ils assignèrent aux nouveaux consuls. Elle échut à Calpurnius[1].

C'était un vaillant homme et savant dans l'art de la guerre; mais toutes ses bonnes qualités étaient éclipsées par son avarice. Il se choisit des lieutenans capables de couvrir ses fautes par leur autorité; et pour la honte du sénat, Scaurus, prince de ce corps illustre, était de ce nombre. D'abord Calpurnius poussa la guerre avec vigueur, prit beaucoup de villes, fit beaucoup de prisonniers : mais il laissa voir ensuite qu'il ne s'était montré redoutable, que pour se vendre plus cher. Sa vivacité fut ralentie par les présens de Jugurtha. Il consentit à des entrevues avec ce prince odieux; et, bien payé, ainsi que Scaurus, il lui accorda la paix, se contentant d'exiger de lui trente éléphans, une grande quantité de chevaux, une modique somme d'argent pour la république, et apparemment une grande somme d'argent pour lui-même. Après avoir conclu ce marché

[1] An de Rome 643, avant l'ère vulgaire 111.

honteux, il revint à Rome pour les comices.

On y apprit avec horreur ce qui s'était passé. Le sénat ne savait s'il devait ratifier ou rompre le traité. Pendant qu'il hésitait, le peuple, excité par le tribun Memmius, parut connaître ses droits, se disposer à les faire respecter, et ne plus vouloir laisser un libre cours à la perversité des patriciens. L. Cassius, préteur, fut envoyé à Jugurtha pour le mander à Rome sous la foi publique. On voulait connaître, par ses aveux, les hommes qui s'étaient laissé corrompre. Jugurtha obéit, rassuré par la vertu de Cassius. Ce préteur lui donnait sa parole, et elle lui semblait plus sûre que tous les engagemens des Romains. D'ailleurs, et c'était peut-être la principale cause de sa soumission, il trouvait plus de sûreté pour lui-même à implorer la clémence de la république, qu'à braver sa puissance. Il ne vint point à Rome avec le faste de la royauté, mais sous l'extérieur le plus capable d'exciter la commisération. Il commença par gagner Bœbius, tribun effronté, qui ne cherchait pas même à sauver les apparences de la justice. Quand Jugurtha parut aux comices, le peuple ne put retenir sa juste indignation. Les uns voulaient qu'on le chargeât de chaînes, les autres qu'on l'en-

voyât au supplice, s'il ne déclarait pas les fauteurs de ses crimes. Memmius appaisa la multitude, en lui représentant que le roi numide était à Rome sous la foi publique, qui devait être sacrée. Jugurtha fut ensuite interrogé sur ses forfaits et sur ses complices : mais l'audacieux Bœbius lui défendit de répondre. Le peuple s'emporte, menace : Bœbius oppose à l'orage son immobile effronterie et son inviolabilité, et l'assemblée se sépare. Voilà jusqu'où des tribuns sans pudeur étaient conduits par le privilége de ne donner aucun motif de leur opposition.

Il se trouvait à Rome un prince numide que les troubles de son pays avaient obligé de fuir : c'était Massiva, petit-fils de Massinissa. Il demanda au sénat le royaume dont Jugurtha venait de se rendre indigne, et Jugurtha le fit assassiner au milieu de Rome. On continua de respecter, dans la personne de l'assassin, la foi publique qu'il avait reçue. Il eut seulement ordre de sortir de la ville, et s'écria en partant : « Ville vénale, et qui périrait bientôt, « si elle trouvait un acheteur ! »

Le consul Albinus recommença la guerre de Numidie [1], et se laissa jouer par des négo-

[1] An de Rome 644, avant l'ère vulgaire 110.

ciations. Il revint à Rome pour les comices; et abandonna le commandement à son frère Aulus. Ce propréteur fut enveloppé, et la loi que lui dicta le vainqueur fut de quitter la Numidie dans le terme de dix jours. Ainsi la république, au lieu de punir le coupable, en reçut le plus sanglant affront. Il est vrai que Rome désavoua le traité; mais déjà l'armée avait quitté la Numidie. Albinus se hâta d'aller reprendre le commandement pour travailler à réparer la honte de son frère, et ne put rien entreprendre.

Métellus, son successeur dans le consulat, se fit une armée nouvelle [1]. Il ne pouvait se fier à des troupes dont une partie était vendue. Tout opposé qu'il était à la faction du peuple, il jouissait, parmi le peuple, d'une estime méritée. Il fit des apprêts dignes de l'entreprise dont il avait la conduite; et, comme on le connaissait inaccessible à l'intérêt, on avait en lui la plus grande confiance. A son arrivée, il reçut d'Albinus des troupes sans discipline et sans courage, impatientes des travaux et des dangers, plus accoutumées à parler qu'à agir, à juger le général qu'à suivre ses ordres, et qui, surchargées des dépouilles des alliés,

[1] An de Rome 645, avant l'ère vulgaire 109.

s'étaient vues elles-mêmes la proie des ennemis. Le premier travail du consul fut de les soumettre, sans les rebuter par trop de rigueur. Il les exerça, les fit camper, établit des gardes comme s'il eût été en présence de l'ennemi. Jugurtha désespéra de sa fortune, en se voyant en tête un homme d'honneur. Il reconnut qu'il fallait se soumettre, et envoya des députés à Métellus. Ce qui ne s'accorde pas avec la probité de ce consul, c'est qu'il tenta de les corrompre et de les engager à le lui livrer mort ou vif. Sa conduite fut approuvée dans le tems, parce que les Romains n'avaient pas l'idée de l'honneur, et que l'intérêt de l'Etat justifiait tout à leurs yeux; mais comment échappait-il à leur pensée, qu'ils donnaient le droit aux princes et aux nations ennemies de faire empoisonner ou poignarder, par représaille, les consuls et les autres généraux de Rome? Métellus pénétra dans la Numidie sans éprouver d'hostilités. Jugurtha, par de fréquentes ambassades, ne lui demandait que la sûreté de sa vie et de celle de ses enfans : mais toujours le consul pressait les envoyés de trahir leur maître; et, dans les réponses dont il les chargeait pour ce prince, il évitait de lui donner des espérances et de les lui ravir. Celui-ci

voyant qu'on le combattait avec ses propres armes, fut obligé, malgré l'incertitude du succès, de se résoudre à donner une bataille.

Il cacha sa marche avec tant d'art, qu'il était près des Romains, sans qu'ils se doutassent de son approche, et il choisit son champ de bataille en général habile : mais il lui manquait des soldats dignes de se mesurer avec ceux de Rome. Il fut vaincu près du lac Muthul, et se trouva réduit à la seule cavalerie royale : le reste s'était dispersé. C'était l'usage des Numides, après une défaite, de se retirer où ils jugeaient à propos : ils ne regardaient ni comme un délit militaire, ni même comme une honte, d'abandonner leurs enseignes et de se débander, quand leurs armes n'avaient pas été victorieuses. C'est encore aujourd'hui l'usage des armées turques ; innombrables avant l'action, elles n'existent plus dès que la fortune les abandonne. Jugurtha fut réduit à se cacher dans des pays boisés, où il rassembla de nouvelles recrues, moins propres aux combats, qu'au travail de la terre ou à la garde des troupeaux.

Métellus, pour le réduire, se mit à lui faire une guerre de brigand, se jetant sur les plus riches campagnes, les dévastant, enlevant tous

les châteaux mal fortifiés, et tuant tout ce qui était en âge de porter les armes. Jugurtha prit le seul parti qui restait à sa disposition : ce fut de le suivre, de le harceler, toujours caché par des bois, par des montagnes, se montrant lorsqu'il était le moins attendu, et tuant tous les Romains qui s'écartaient du gros de leur armée. Lui-même détruisait son pays pour réduire les ennemis à la disette, troublait les sources, faisait arracher les blés et faucher les pâturages. Il réussit, par cette conduite, à faire lever le siége de Zama, et força même Métellus à prendre ses quartiers d'hiver hors de la Numidie.

Mais il ne faisait que reculer sa ruine, et ses affaires n'en étaient pas moins désespérées. Il envoya des députés au consul, déclarant qu'il était décidé à recevoir la loi du vainqueur, et à remettre ses Etats et lui-même à la foi des Romains. La conduite perfide de Métellus, en cette occasion, n'est pas même pardonnable envers un perfide ennemi. Il lui demanda une somme d'argent considérable, tous ses éléphans, une partie de son armée et de ses chevaux. Il fut aussitôt obéi. Il lui fit ensuite donner ordre de livrer tous les transfuges; c'était exiger une lâcheté, et cependant

on lui remit tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Alors il manda Jugurtha lui-même à Tisidium, pour lui faire entendre ses dernières volontés. C'était la même conduite qu'on avait tenue avec les Carthaginois. Jugurtha reconnut tout ce qu'il avait à craindre; et, comme les Carthaginois, dénué de presque tous les moyens de soutenir la guerre, il prit la résolution de la continuer.

Métellus avait pour lieutenant ce Marius, qui devait un jour devenir si célèbre. Né de parens obscurs, que l'indigence réduisait à vivre du travail des mains, il perdit sa jeunesse dans l'obscurité d'une bourgade voisine d'Arpinum, vint dans la ville à un âge où l'on change difficilement de manières, et conserva toute sa vie un dehors de grossièreté rustique. Sa physionomie était dure comme son caractère. Les Romains bien élevés étaient instruits dans les lettres grecques; il les ignorait, et cette ignorance annonçait sa mauvaise éducation.

Il fit ses premières armes contre les Celtibériens, dans le tems que Scipion faisait le siége de Numance, et il dut alors connaître Jugurtha. Il donna des preuves de son courage, et n'eut pas besoin d'efforts pour se sou-

mettre à la vie austère que le général introduisait dans ses troupes jusque-là dissolues. Ce genre de vie ne lui coûtait rien à suivre, puisque c'était celui qu'il avait toujours mené.

Sa famille était sous la clientèle de Métellus, et ce fut par la protection de ce patricien qu'il parvint au tribunat. Dans l'exercice de cette charge, il se signala aux yeux de la multitude en lui sacrifiant jusqu'à la reconnaissance, et s'élevant contre son protecteur. Il le menaça même de la prison. C'était pour faire passer une loi concernant les suffrages, qui devait enlever aux patriciens l'autorité judiciaire [1].

Tout cher au peuple qu'il était, les grands eurent le crédit de lui faire éprouver des dégoûts. Il demanda l'édilité curule, et fut rejeté: il demanda le même jour l'édilité plébéïenne, et le fut encore. Quand, dans la suite, il sollicita la préture, il l'obtint le dernier, et fut même accusé de n'avoir réussi que par cabale: on croyait qu'il serait condamné comme coupable de brigue; mais les suffrages se trouvèrent égaux, et il fut absous [2].

Soit qu'il fût mal servi par les circonstances, soit par d'autres raisons, il se distingua peu

[1] Plut. in Mario, t. 2. p. 485. [2] *Ibid.* p. 487.

dans sa préture : mais ayant ensuite obtenu, par la voie du sort, le commandement de l'Espagne, il y détruisit les brigands, dont le métier était encore honoré dans ce pays, comme il le fut dans tous les siècles de barbarie, parce qu'il exige du courage, et que, chez les barbares, le courage ennoblit tout [1].

Marius était encore lieutenant de Métellus, quand il conçut l'ambition de s'élever au consulat. Si cette dignité n'était plus, depuis long-tems, réservée aux anciennes maisons patriciennes, elle l'était du moins, en général, à celles qu'avaient illustrées les hautes magistratures. Il voulait être appuyé par Métellus; mais ce consul, fier de sa naissance, et qui d'ailleurs avait trop de raisons de le haïr, ne dissimula pas qu'il était surpris de lui voir de telles prétentions. Joignant au ton que peut prendre un supérieur celui de la bonté, il lui dit qu'il l'engageait, en ami, à ne pas faire une démarche inutile, et qu'il devait être content de sa fortune. Comme Marius le pressait avec importunité, il lui répondit que, du moins, il pouvait prendre patience. « Il sera tems, « ajouta-t-il, de demander le consulat avec « mon fils. » Ce jeune homme n'avait encore

[1] Plut. in Mario, p. 489.

que vingt ans, et l'on ne pouvait parvenir au consulat qu'à quarante-trois.

Dès-lors Marius, pour s'élever lui-même, et pour chagriner le consul, se rendit le flatteur des soldats. Dans le dessein de s'en faire aimer, il se relâcha de la sévérité de la discipline. Utique recevait une grande affluence de marchands italiens : il leur parlait des opérations militaires; il blâmait la lenteur naturelle du consul; il l'accusait de traîner à dessein la guerre en longueur, pour se perpétuer dans le commandement. Il soutenait qu'avec la moitié des troupes que Métellus avait sous ses ordres, il ne demanderait que peu de jours pour mettre le roi des Numides dans les fers. Il était bien sûr que ces gens ignorans et crédules, retournés à Rome, y feraient retentir ces propos à toutes les oreilles, et qu'il aurait en sa faveur cet amour que les dernières classes du peuple, échauffées par les déclamations des tribuns, nourrissaient pour les hommes nouveaux.

En même tems Jugurtha, supérieur à la fortune, regagnait successivement quelques parties de son royaume, achetait ou séduisait des Numides qui s'étaient donnés à Métellus, et faisait massacrer tous les Romains dans la

ville de Vacca. Turpilius, ami de Métellus, et lié avec ce consul par les nœuds de l'hospitalité, commandait la garnison de cette place. Il fit son devoir : mais il eut le malheur d'être fait prisonnier, et le malheur plus grand encore d'être épargné dans le carnage général, et renvoyé avec honneur. On ne put croire qu'un officier pour qui le cruel Jugurtha montrait de la clémence, ne fût pas un traître. Marius, qui se faisait une étude d'affliger le consul, profita de cette occasion pour le frapper dans la personne de son ami. Ce fut peut-être lui qui répandit dans le camp les soupçons contre Turpilius; il les appuya du moins, et suscita une accusation capitale contre cet infortuné. On sait que, fort de toute la force des soldats, il obligea Métellus à le condamner. Bientôt après, l'innocence de Turpilius fut reconnue. Métellus tomba dans la plus profonde douleur; tout le monde la partageait : seul, l'atroce Marius ne dissimulait pas sa joie, et se vantait d'avoir attaché les furies au cœur du consul. Ainsi Rome était parvenue à ce comble de dépravation, qu'un citoyen osait se vanter d'un crime lâche, et que cet aveu effronté ne l'écartait pas des honneurs [1].

[1] Plut. in Mario, p. 491.

Il n'y avait que deux jours que le roi numide s'était rendu maître de Vacca, quand Métellus y entra par surprise; et punit les habitans. Jugurtha, de son côté, punissait des Numides qui avaient obtenu sa confiance, et qui en profitaient pour le trahir. Mais les cruautés qu'il exerçait, en le rendant terrible pour tous, commencèrent son supplice. Il n'osait plus se fier ni aux hommes ni aux lieux; tous les lieux lui étaient suspects, tous les hommes étaient des ennemis; et il n'en avait pas de plus acharnés à le tourmenter que lui-même. Toujours il était dans l'agitation de la terreur. Si la fatigue lui faisait quelquefois trouver le sommeil, des songes affreux changeaient en tourmens les courts instans de son repos : il se réveillait éperdu, et se précipitait sur ses armes. Il se priva de tous ses amis, les faisant périr comme des traîtres, ou les obligeant à fuir loin d'un furieux.

Cependant Marius était à Rome : ses vœux furent remplis; il obtint le consulat [1].

Métellus, à qui le commandement avait été continué sous le titre de proconsul, ne s'attendait pas à en être bientôt dépouillé

[1] An de Rome 647, avant l'ère vulgaire 107.

par l'inconstance des Romains. Il surmontait les obstacles que lui opposaient les talens de Jugurtha et la nature. Bientôt, par lui, ce prince fut réduit aux dernières extrémités, et n'eut plus d'autre ressource que de chercher un asyle auprès de Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille. Il le trouva d'autant mieux disposé à l'accueillir, qu'au commencement de la guerre, ce prince avait offert aux Romains son alliance, et que, par les intrigues de quelques hommes avares, qui avaient intérêt à voir la guerre se prolonger, ses offres avaient été reçues avec dédain.

Métellus apprit alors seulement que Marius lui était donné pour successeur. On assure qu'à cette nouvelle il ne put retenir ses larmes. Elles ne lui étaient pas arrachées par la douleur de perdre le commandement; mais par l'indignation de voir les Romains lui préférer un ingrat. Il se garda bien de lui préparer des succès, et consomma le tems qui lui restait en de vaines négociations avec Bocchus.

Nous avons vu que Marius avait promis de terminer promptement la guerre avec la moitié des forces qui étaient aux ordres de Métellus. Cependant, quand il eut le com-

mandement, il demanda un surcroît de légions, il sollicita des secours auprès des rois et des peuples alliés, il appela ce qu'il y avait de plus braves gens dans le Latium, il engagea même des vétérans à le suivre; mais il rangea de préférence sous ses enseignes ces prolétaires, que la sagesse des lois avait toujours dispensés de la milice, parce que, dans leur misère, ils n'avaient point de caution à offrir à la patrie. Cet exemple de Marius devint funeste. Des soldats qui n'avaient rien attendirent tout de celui qui les commandait, et appartinrent bien plus à leur général qu'à l'Etat. Sous ses ordres, ils étaient prêts à marcher même contre la république, et ils aimaient autant s'enrichir des dépouilles de Rome que de celles des ennemis.

Le sénat, qui haïssait Marius, et qui était l'objet de sa haine, n'osait rien refuser à ce favori du peuple. Marius ne manquait aucune occasion d'insulter les grands, et les grands étaient réduits à respecter même ses caprices [1].

Métellus, de retour à Rome, dissipa les calomnies de Marius : on lui décerna les honneurs du triomphe et le surnom de Numi-

[1] Plut. in Mario, p. 492.

dique. Il avait entièrement défait Jugurtha. C'était Bocchus, devenu protecteur de ce prince, que Marius avait à combattre. Arrivé en Numidie, il tint constamment ses troupes en exercice, et par de premiers succès, il les préparait à de plus grands coups. Il sembla surpasser son prédécesseur par la prise de Capsa, place défendue par l'aspérité de sa situation, et par un affreux désert dont elle était environnée. La ville fut livrée aux flammes, la jeunesse égorgée, le reste des habitans vendu, le butin, suivant la coutume de Marius, abandonné aux soldats. La gloire du consul s'accrut par cet exploit, et ne fut pas dégradée par sa cruauté, qu'on pouvait alors regarder comme un usage. Sans essuyer aucune perte, il se rendit maître d'un grand nombre de forts, et s'empara d'un château qui renfermait les trésors du roi. Cette place passait pour imprenable; mais un sentier fut découvert par un soldat; quelques troupes le franchirent, elles donnèrent l'alarme, les assiégés accoururent à l'endroit menacé, et le fort fut enlevé par surprise, pendant que les défenseurs étaient occupés à repousser cette fausse attaque.

Ce fut alors que Sylla vint à l'armée en

qualité de questeur. Ce Romain n'était alors connu que par son humeur enjouée, son goût pour la raillerie, et le plaisir qu'il avait à s'entourer de bouffons. Ami de la table, il semblait y perdre toute pensée des affaires. Il choisissait mal ses amis, et vivait avec eux dans la plus grande familiarité [1]. Il passait d'ailleurs pour un homme doux; il était grand rieur; on le croyait sensible, parce qu'il pleurait aisément, et il paraissait trop léger pour être capable de vindication [2].

On put reconnaître qu'il ne manquait pas d'habileté, quand on le vit, malgré son apparente mollesse, se rendre cher à Marius. La guerre prit une nouvelle vivacité. Deux fois les armées réunies de Bocchus et de Jugurtha furent défaites. Bocchus fit prier le consul de lui envoyer deux hommes sûrs, avec lesquels il pût traiter. Marius lui envoya Aulus Manlius et Sylla. Quoique celui-ci fût le plus jeune, il joua le premier rôle dans la négociation, parce qu'il avait plus d'adresse et d'éloquence. L'affaire traîna en longueur. Bocchus eut la permission d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Le sénat leur déclara

[1] Plut. in Sylla, tom. 3. pag. 45.

[2] *Ibid.* p. 89.

qu'il voulait bien pardonner à ce prince en faveur de son repentir ; mais que, pour obtenir l'alliance et l'amitié de Rome, il fallait qu'il les méritât. Cela signifiait que, pour mériter d'être ami de Rome, il fallait qu'il livrât son gendre, son allié, son suppliant. Il hésita quelque tems, incertain s'il trahirait l'honneur ou ses intérêts, les Romains ou Jugurtha. Sylla etait entre ses mains, et suivant la résolution que prendrait Bocchus, il pouvait être sa première victime : mais enfin Jugurtha fut livré [1]. Ce service que Sylla rendit à sa patrie, fut le principe de sa haute fortune, et lui fit balancer dès-lors la gloire de Marius. Il fit graver un anneau où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus, et il n'eut pas de sa vie d'autre cachet [2].

Jugurtha fut conduit à Rome avec ses deux fils [3]. Il n'avait plus de présens à faire ; il ne trouva plus de défenseurs. Il précéda, chargé de chaînes, le char triomphal de Marius ; remis ensuite entre les mains des gardes,

[1] Plut. in Sylla et in Mario.

[2] Plut. in Sylla, p. 47.

[3] An de Rome 650, avant l'ère vulgaire 104.

insulté et dépouillé par eux, il fut jeté nu dans un cachot profond et glacé, où, condamné à mourir de faim, il lutta six jours entiers contre la mort [1].

[1] Plut. in Mario, p. 497.

DIXIÈME PÉRIODE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE,

Depuis le second consulat de Marius, jusqu'à l'abdication de Sylla.

QUAND Marius vint à Rome triompher de la Numidie [1], il était déjà consul pour la seconde fois. Par cette seconde élection les lois étaient doublement violées, puisqu'il avait été élu en son absence, et qu'il n'avait pas observé l'interstice nécessaire entre ses deux consulats. Il blessa encore les usages et les convenances, en entrant dans le sénat, le jour de son triomphe, en habit triomphal : il est vrai qu'il s'en dépouilla, quand il vit que l'assemblée était choquée de ce faste qui avait été celui des rois [2].

[1] An de Rome 650, avant l'ère vulgaire 104.

[2] Epit. Livii, l. 67.—Plut. in Mario, tom. 2. p. 498. édit. London.

On peut croire que sa haine contre le sénat et les patriciens lui avait procuré ce nouveau consulat. Il est vrai qu'un danger imminent semblait menacer la république ; mais si Marius était seul capable de la défendre, la loi permettait de lui continuer le commandement en qualité de proconsul ; à moins qu'on n'ait cru devoir opposer, à des ennemis formidables, un homme revêtu de toute la majesté de la première magistrature.

Ces ennemis étaient des peuples dont les Romains entendaient prononcer le nom pour la première fois ; les Cimbres, sortis du Jutland et des contrées voisines de cette péninsule ; les Teutons, autres habitans de la Germanie, et sans doute encore bien d'autres barbares septentrionaux, chassés de leur terre natale qui ne pouvait suffire à leurs besoins. On assure qu'ils étaient au moins trois cent mille, sans compter les femmes et les enfans. Ils s'étaient jetés sur les Gaules et menaçaient l'Italie. Déjà ils avaient battu cinq armées consulaires [1] ; déjà, dans une seule journée, ils avaient détruit quatre-vingt mille hommes [2]. Métellus était trop vieux pour une guerre

[1] Plut. in Mario, p. 495.

[2] Epit. Livii, l. 67.

qui exigeait de la vigueur et de l'activité. Aucun homme d'une naissance illustre, aucun homme illustré du moins par les emplois, ne se présentait pour solliciter le consulat : la faction populaire nommait Marius, et le sénat, qui le haïssait, sacrifia les lois et sa répugnance à la nécessité.

Mais au lieu d'entrer en Italie, les barbares passèrent en Espagne et laissèrent au consul le tems d'exercer ses troupes, et de les accoutumer aux fatigues de la guerre et à la rigueur de son commandement [1]. Pendant que l'on continuait d'attendre les ennemis, un troisième consulat lui fut encore décerné [2], et encore en son absence : il était dans les Gaules, où il battit les Toulousains qui étaient entrés dans l'alliance des Cimbres. Copilus, leur roi, fut fait prisonnier par Sylla, lieutenant de Marius, dont il devait être un jour l'ennemi.

Si l'on en croit Plutarque, ce fut un trait de justice qui fit décerner un troisième consulat à Marius. Il avait entre les principaux officiers de son armée Lusius, fils de sa sœur. Ce n'était point un homme qui manquât de

[1] Plut. in Mario, p. 498.

[2] An de Rome 651, avant l'ère vulgaire 103.

bonnes qualités ; mais il les dégradait par un penchant honteux. Il conçut une passion dépravée pour un jeune militaire nommé Trébonius, et las de n'en éprouver que des refus, il le fit appeler une nuit dans sa tente, comme pour lui donner quelques ordres, tenta de lui faire violence, et en reçut la mort. Marius était absent : à son retour, il se fit amener le coupable. Des accusateurs élevaient en foule la voix contre le meurtrier ; seul, il fit entendre avec fermeté la cause et l'excuse de son attentat ; et le terrible consul, adoucissant la sévérité accoutumée de son front, le loua de s'être conduit avec tant de sagesse dans des circonstances où les bons exemples étaient si nécessaires. Il lui ceignit la couronne dont Rome faisait le prix des belles actions [1].

Les barbares étaient en Espagne, et Marius ne les y suivait pas, aimant mieux les laisser s'affaiblir eux-mêmes dans une expédition lointaine, ou peut-être cherchant à entretenir les craintes de Rome pour conserver le commandement. Son troisième consulat expira : son collègue était mort ; il vint à Rome tenir les comices. L. Saturninus, l'un des tribuns du peuple, lui était vendu et menait à son gré

[1] Plut. in Mario, p. 499.

la multitude[1] : il sut la déterminer à élire de nouveau Marius. Celui-ci brûlait d'obtenir cet honneur et affectait de le refuser ; mais le tribun, élevant la voix avec une feinte colère, lui reprocha de trahir la patrie qu'il abandonnait dans un si grand danger, et Marius, en se rendant, parut se sacrifier aux intérêts de Rome [1]. Il fut élu pour la quatrième fois, et eut pour collègue Catulus Lutatius, homme honoré des grands, sans être odieux au peuple [2].

Marius apprit qu'enfin les barbares approchaient. Ils s'étaient partagés en deux armées : les Cimbres prenaient leur chemin par la Norique, aujourd'hui l'Autriche, pour entrer dans l'Italie par le Trentin ; les Teutons voulaient y pénétrer par la Ligurie. Ces derniers avaient avec eux les Ambrons, qu'on ne sait si l'on doit regarder comme un peuple de la Gaule ou de l'Helvétie. Marius se hâta de passer les Alpes. Il assit son camp sur les bords du Rhône ; et pour n'être pas forcé par la disette à livrer des combats hasardeux, il le pourvut si bien de munitions de toute espèce, qu'on y jouissait d'une abondance égale à celle

[1] Plut. in Mario, p. 500.

[2] An de Rome 652, avant l'ère vulgaire 102.

des villes. Il était à la vue des Teutons dont le camp occupait un espace immense ; barbares effrayans par leur nombre, par leur air affreux, par leurs cris sauvages. Les Romains, qu'ils insultaient, voulaient combattre : Marius retint les officiers trop ardens, et déclara qu'il regarderait comme traîtres à la patrie, ceux qui oseraient se hâter de prendre les armes. Il voulait, par une prudente lenteur, accoutumer les soldats à l'aspect des ennemis, à leurs manœuvres féroces, à leurs mouvemens désordonnés, à leurs épouvantables clameurs. Il avait avec lui une femme de Syrie, que le sénat avait chassée de Rome, parce qu'elle se donnait pour sorcière et prophétesse ; par cette même raison, Marius l'avait accueillie. Elle se nommait Marthe. Il la consultait ou feignait de la consulter, et de ne rien entreprendre que sur ses avis [1]. Peut-être la mauvaise éducation qu'il avait reçue l'avaitelle rendu superstitieux ; peut - être aussi se servait-il de la superstition comme d'un moyen de mener les hommes.

Les barbares continuèrent leur route, accablés de traits qui leur étaient lancés du camp de Marius, et ne pouvant le forcer à

[1] Plut. in Mario, p. 501. 502.

combattre. Ils mirent six jours à défiler ; et, passant devant le camp des Romains, ils leur demandaient, d'un ton railleur, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes. Marius les suivit de près, choisissant toujours des postes sûrs, et se retranchant de manière à ne pas craindre d'insultes. Il résolut enfin de les combattre dans la Gaule Narbonnaise, près des eaux Sextiennes, aujourd'hui Aix en Provence. Il choisit à dessein, pour camper, un endroit où les soldats manquaient d'eau. Quand ils se plaignaient de la soif, il leur montrait la rivière d'Arc, au-delà des ennemis. « Voilà « de l'eau, leur disait-il ; mais il faut l'acheter « par du sang »[1].

Le combat fut terrible. Les Romains, attachés à la poursuite des barbares, trouvaient les femmes qui les attaquaient eux-mêmes comme des ennemis, et les fuyards comme des traîtres. Elles s'attachaient aux boucliers, saisissaient les épées par le tranchant, n'étaient rebutées ni des blessures qu'elles recevaient, ni de celles qu'elles se faisaient elles-mêmes, et mouraient sans céder[2].

La nuit seule sépara les combattans. On

[1] Plut. in Mario, p. 504. 505.

[2] *Ibid.* p. 506.

n'entendait pas, du côté des Romains, ces chants d'allégresse qui avaient coutume de suivre la victoire ; on n'y voyait point de ces repas des vainqueurs qu'égayaient le succès et le vin ; on n'y goûtait pas ce sommeil si doux après les fatigues. Leur camp n'était ni muré ni palissadé, et l'on était menacé par des ennemis à qui l'on avait porté de rudes coups, mais qu'on ne pouvait se flatter d'avoir abattus. Ils jetaient des cris semblables à ceux des bêtes féroces, et ces cris étaient multipliés par les échos des montagnes. Marius lui-même craignait un combat nocturne, dont toute son habileté ne pourrait empêcher le désordre. Cependant les ennemis n'attaquèrent ni pendant la nuit ni le jour suivant [1]. Marius mit à profit ce délai pour les envoyer tourner par des montagnes boisées. Pris à dos et de front, leur défaite fut décidée. Plutarque dit qu'ils perdirent cent mille hommes [2]; d'autres, qu'ils eurent deux cent mille morts et quatre-vingt-dix mille blessés [3]. Leurs chairs décomposées engraissèrent les campagnes ; l'année suivante fut d'une extrême fé-

[1] Plut. in Mario, p. 507. 508.

[2] *Ibid.* p. 509.

[3] Epit. Livii, l. 58.

condité, et l'on voyait, long-tems après, leurs ossemens désséchés enclorre les vignes des environs de Marseille [1].

Marius offrait un sacrifice en action de graces de sa victoire, quand il apprit qu'il venait d'être élevé à un cinquième consulat [2].

Les Cimbres ignoraient la défaite des Teutons, et s'engagèrent dans les Alpes. Catulus n'avait pas cru devoir en faire garder les hauteurs, dans la crainte de trop s'affaiblir en divisant ses forces. Il avait devant lui l'Athésis, aujourd'hui l'Adige, et avait jeté sur le fleuve un pont, pour être en état de porter des secours sur l'autre rive, si les barbares voulaient forcer les citadelles : mais les opérations guerrières des Cimbres furent des travaux de géants [3]. Ils affectaient un mépris égal pour les obstacles que leur opposaient les ennemis et pour ceux que leur présentait la nature. Ils se faisaient un jeu de braver nuds les glaces et les neiges des Alpes, et, se couchant sur leurs bouchiers, ils se laissaient glisser le long des précipices. Arrivés près de l'Adige, ils l'encombrèrent en y jetant

[1] Plut. *ubi suprà*.

[2] An de Rome 653, avant l'ère vulgaire 101.

[3] Plut. in Mario, p. 510.

des arbres avec leurs racines, et en y faisant rouler de grands monceaux de terre et d'énormes fragmens de rochers. Pour détruire le pont, ils abandonnaient à l'impétuosité des eaux gonflées, des poutres qui venaient le frapper et en brisaient les piles avec un horrible fracas. Les soldats romains, glacés d'effroi, commençaient à se débander. Catulus, pour leur épargner la honte d'une fuite, et ménager leur honneur dans leur propre opinion, courut se mettre à leur tête. Ils paraissaient suivre leur général [1].

L'Italie était ouverte aux barbares qui s'y répandirent librement, et Rome était menacée. Ils s'en seraient peut-être rendus maitres, s'ils n'eussent pas perdu de tems. Marius fut rappelé à Rome. On pensa qu'il allait demander le triomphe; les honneurs lui en furent décernés par le sénat : mais il ne crut pas que les circonstances lui permissent de les recevoir. Il manda son armée, se joignit à Catulus et passa le Pô [2].

Il permit aux Cimbres, contre les usages de la république, de choisir le jour de la bataille. Ce jour arrivé, ce fut lui qui ran-

[1] Plut. in Mario, p. 511.

[2] *Ibid.* p. 512.

gea les troupes, et il les disposa de manière que Catulus ne devait avoir aucune part aux honneurs de la journée. La bataille se donna dans les plaines de Verceil. Le vent ayant élevé une épaisse poussière, Marius ne put distinguer les mouvemens des ennemis; il s'égara, et par un événement contraire aux dispositions qu'il avait faites, ce fut Catulus qui eut à soutenir le fort de l'action. La défaite des barbares fut complète. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à leur camp. Là, les Romains eurent le plus affreux spectacle. Les femmes vêtues de noir, et montées sur les chariots, tuaient tous ceux qui venaient se réfugier au milieu des bagages, leurs pères, leurs maris, leurs frères : elles jetaient les petits enfans sous les roues ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Des hommes s'attachaient la corde au cou, la liaient aux cornes ou aux cuisses de leurs bœufs, aiguillonnaient ces animaux et se faisaient ainsi tirer, déchirer et briser. On fit cependant soixante mille prisonniers, et l'on portait au double le nombre des morts [1].

C'était à Catulus qu'était due la victoire :

[1] Plut. in Mario, p. 513. 516.

les étendards des ennemis et toutes les dépouilles furent apportées à son camp. Cependant la réputation que précédemment Marius s'était acquise, lui fit attribuer la gloire de cette journée. Le peuple voulait qu'il triomphât seul ; mais il ne consentit à triompher qu'avec Catulus. Ce ne fut en lui ni modération ni justice : il craignit l'invincible opposition des soldats de ce proconsul.

La même année, Manius Aquilius, collègue de Marius, termina une guerre difficile qui durait depuis trois ans : elle avait pour objet de soumettre les esclaves de Sicile, qui s'étaient soulevés une seconde fois [1].

A l'expiration de sa magistrature, Marius aurait bien voulu qu'on lui offrît une sixième fois le consulat : mais les grands dangers étaient passés ; ses services étaient devenus moins nécessaires ; on n'aimait point sa personne, et le peuple lui-même avait reconnu que sa haine contre les familles illustres ne lui était inspirée que par l'orgueil et l'envie. Il fut réduit à mendier les suffrages avec un empressement et même une bassesse dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Il s'humiliait devant la populace, il la caressait, et con-

[1] Plut. in Mario, p. 517.

trefaisait une douceur et une popularité qui étaient bien loin de son caractère. Cet homme, qui affectait des principes austères, acheta les suffrages, et fit distribuer de l'argent aux tribus [1]. Depuis l'institution de la république, on n'avait vu que Valérius Corvinus qui eût été six fois consul; mais il s'était passé quarante-cinq ans entre son premier et son dernier consulat, au lieu que Marius fut consul six fois de suite. Puisque les Romains avaient tant d'horreur de la domination d'un seul, comment ne voyaient-ils pas que c'était y accoutumer le peuple, que de lui montrer si long-tems le même homme dans la première magistrature?

Marius, par son argent et par ses intrigues, avait donné l'exclusion à Métellus [2]. Il le haïssait encore plus que les autres patriciens; et, dans son ingratitude, il ne pouvait lui pardonner d'avoir été le protecteur de sa jeunesse et le premier auteur de sa fortune. Ce n'était point assez de l'avoir éloigné des honneurs, il voulait consommer sa perte; et, pour exécuter ce lâche dessein, il avait besoin d'être secondé par d'audacieux scé-

[1] Plut. in Mario, p. 518.—Epit. Livii, l. 69.

[2] An de Rome 654, avant l'ère vulgaire 100.

lérats [1]. Il n'en trouva pas de plus dignes de le servir que le préteur Glaucia et le tribun Saturninus; tous deux appartenant à l'ordre sénatorial, mais ignobles dominateurs de la plus vile populace, et tous deux implacables ennemis de Métellus, qui, pendant sa censure, avait voulu les chasser du sénat.

Il fallait que Saturninus, pour servir cette odieuse faction, fût continué dans le tribunat. Déjà neuf candidats étaient élus, déjà les suffrages donnaient la dixième place à Nonius, homme cher aux patriciens. Les satellites de Marius le massacrent. L'assemblée se disperse; elle est convoquée pour le lendemain, et pendant la nuit, le préteur Glaucia s'empare de la place et du Capitole, avec des gens armés de poignards. Dès le matin, Saturninus fut élu tumultuairement par quelques gens de la lie du peuple, unis à ces brigands [2]. Nous touchons au tems où ce sera de cette manière que s'obtiendront souvent toutes les magistratures, que se décideront les grands intérêts de l'Etat; et voilà cette république romaine qu'admire la postérité!

[1] Plut. in Mario, p. 518.

[2] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. éd. Alexand. — Tollii. Amsteld. 1670. p. 625.

Par la défaite des Cimbres, avaient été reconquises les terres dont ces barbares s'étaient emparés. Elles auraient dû être restituées aux premiers propriétaires; mais Saturninus proposa de les distribuer aux citoyens les plus indigens. Il agissait en cela de concert avec Marius, qui voulait s'attacher à-la-fois et récompenser les prolétaires et les hommes sans aveu, que, contre l'usage, il avait admis dans les légions; hommes devenus d'autant plus dangereux que, dans leurs campagnes, ils avaient acquis, avec un grand courage, les mœurs et le caractère de bandits furieux. La loi portait que le sénat confirmerait dans cinq jours ce que le peuple aurait ordonné; et cette clause était un piége qu'on tendait à Métellus.

Dans les comices, plusieurs tribuns, et la plus saine partie des citoyens de la ville s'opposèrent au projet de Saturninus; mais ils furent chassés à coups de pierres et de bâtons par les pauvres citoyens de la campagne, et la loi passa. Il restait de la faire passer dans le sénat. Marius y prit la parole pour désapprouver tout ce qui s'était fait aux comices, et il eut pour lui Métellus; mais dans l'assemblée du peuple, il prêta lui-même le

serment. Les sénateurs, intimidés et surpris, suivirent son exemple. Seul, l'intrépide Métellus refusa de prononcer ce serment funeste, et fut inflexible aux sollicitations de ses parens et de ses amis. Saturninus prononce contre lui la peine de l'exil; les bons citoyens résistent au farouche tribun; et le sage vieillard, pour éviter de plus grands maux à l'Etat, s'exile volontairement.

Saturninus, qui devait son troisième tribunat à Glaucia, voulait de son côté l'élever au consulat; mais celui-ci avait un concurrent redoutable. Le tribun l'en débarrassa par un assassinat, comme il s'était débarrassé lui-même de Nonius [1].

Ces attentats répétés lui firent perdre son crédit sur ceux de ses partisans qui n'étaient pas endurcis dans la scélératesse; et dès-lors il ne devait plus rien attendre de Marius, puisque, sans crédit, il cessait de lui être utile. Obligé de se retirer au Capitole avec les scélérats qui faisaient sa force, il y fut bloqué par ordre de Marius lui-même, qui lui fit couper l'eau. Persuadé qu'il avait encore dans ce consul un secret protecteur, il se remit entre ses mains : mais il ne fut

[1] Appian. *de Bell. civ*. p. 626.

pas plutôt descendu sur la place avec ses gens, qu'ils y furent tous égorgés [1].

Les fureurs de ce tribun furent le prélude des violences qui troubleront les comices, et de tous les désordres qui amèneront la chute de la république; mais elles opérèrent, pour quelque tems, la réconciliation des deux ordres, parce qu'elles leur furent également odieuses. Elles n'avaient été secondées que par le rebut de la populace, qu'il ne faut jamais confondre avec le peuple. La nation, lasse de troubles, accorda sa confiance au sénat, et Marius lui-même avait été obligé d'exécuter, contre Saturninus, les ordres de ce corps révéré. S'il s'éleva encore des tribuns factieux, ils furent comprimés. Saturninus avait porté une loi qui déclarait traître à la patrie quiconque oserait contredire ou même interrompre un tribun faisant au peuple quelque proposition. Son objet était de s'assurer à lui-même et à son parti le pouvoir de faire, sans contradiction, les propositions les plus funestes; et par cette loi, il offrit une arme aux gens de bien contre ses imitateurs. Un tribun, digne par sa scélératesse de succéder à ses desseins, Publius Fu-

[1] Plut. in Mario, p. 521.

rius, fils d'un affranchi, et objet de l'horreur publique, interrompit un de ses collègues qui demandait le retour de Métellus : il fut aussitôt accusé par un autre tribun, et mis en pièces par le peuple [1].

Un autre tribun, Sextus Titius, fit revivre la loi agraire de Gracchus. Sa proposition passa dans les comices; mais tous les bons esprits, même dans l'ordre des plébéïens, en sentaient le danger. Les augures, pour annuller la loi, n'eurent besoin que de déclarer qu'ils avaient observé, pendant les délibérations, deux corbeaux qui se battaient dans les airs au-dessus de la place.

Marius lui-même alla cacher loin de Rome la perte de son crédit. Il aurait désiré sans doute, après son sixième consulat, obtenir la censure. Mais de tout tems haï des grands, ses liaisons avec Saturninus ne l'avaient pas rendu moins odieux à ce qu'il y avait d'hommes honnêtes entre les plébéïens. Il craignit la honte d'un refus, et ne se mit pas au nombre des candidats. Réduit au rang de simple citoyen, il eut le chagrin de voir rappeler Métellus; et, pour n'être pas témoin de son retour, il prétexta un sacrifice qu'il avait

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 629.

voué à la mère des dieux, et fit le voyage de la Cappadoce et de la Galatie. Il sentait peut-être que le séjour de la ville ne lui convenait pas, et qu'avec des talens supérieurs pour la guerre, il était nul comme homme d'Etat : mais il voulait allumer quelque grande guerre, pour qu'on eût encore besoin de lui ; et il se proposait d'irriter par ses hauteurs Mithridate, roi de Pont, afin de l'engager à prendre les armes. Il fallait enfin que, pour être quelque chose, il suscitât de grands dangers à sa patrie [1].

De retour à Rome, après une longue absence, il eut le chagrin de se voir lui-même sans considération, et de trouver Sylla revêtu du plus grand crédit. Né d'une maison illustre, mais depuis long-tems oubliée, c'était sous le commandement de Marius que Sylla s'était fait connaître, et c'était sur lui que le sénat avait jeté les yeux pour le lui opposer. Ainsi la république ne se soutenait plus par elle-même; et quand elle avait revêtu d'une grande puissance un citoyen, pour s'en faire un appui, elle était bientôt réduite à investir contre lui, d'une puissance plus grande encore, quelqu'autre citoyen. Il fallait qu'un

[1] Plut. in Mario, p. 521.

jour elle succombât sous quelqu'un de ces hommes qu'elle armait de tant de force.

La jalousie qui divisait Marius et Sylla aurait dès-lors allumé la guerre civile, si la guerre sociale, qu'on put regarder elle-même comme une guerre civile, n'eût pas fait diversion à leurs fureurs.

Rome autrefois s'associait les peuples vaincus, et les faisait contribuer à son agrandissement; mais devenue puissante, elle devint avare du droit de cité, et cessa de le conférer aux peuples alliés. Il est vrai que souvent eux-mêmes s'en montraient peu jaloux, et préféraient de vivre sous leurs propres loïs.

Cependant ce droit était accompagné de prérogatives. Ils commencèrent à les désirer, quand ils eurent eu le tems de les mieux connaître; et elle s'en montra toujours moins prodigue, en proportion de ce qu'on en sentit mieux le prix. Ces prérogatives faisaient partager avec elle la souveraineté à ceux qui en jouissaient, et elle fut jalouse d'être seule souveraine. Les Gracques avaient promis aux alliés de les leur obtenir, et leurs espérances étaient mortes avec les Gracques.

Pendant qu'ils songeaient à les faire re-

vivre, la dissention se mettait entre les sénateurs et les chevaliers. Ceux-ci étaient en possession des tribunaux ; ceux-là voulaient recouvrer cette prérogative. Les sénateurs reprochaient aux chevaliers des prévarications, des injustices, de la vénalité, et l'on peut croire qu'ils n'en étaient pas tout-à-fait innocens ; ceux-là reprochaient aux sénateurs l'ambition de tout envahir, et ce reproche n'était pas plus mal fondé. Il était aussi bien vraisemblable, que s'ils parvenaient à l'emporter sur les chevaliers, ils ne seraient pas plus incorruptibles.

La partie la plus remuante du peuple ajoutait au désordre. Elle se rappelait toujours la loi agraire, renouvelée par les Gracques, et récemment par Saturninus, et murmurait de ce que, malgré toutes les promesses des tribuns, cette loi demeurait toujours sans exécution.

Dans ces circonstances parvint au tribunat Livius Drusus, fils du tribun de même nom, que le sénat avait opposé au jeune Gracchus. Peut-être lui-même, comme son père, était-il favorable au sénat ; peut-être ne se proposait-il que le bien de sa patrie et l'union de tous les ordres : mais il est des circonstances où

la fortune trahit les meilleures intentions et en empoisonne les effets. Drusus voulait concilier tous les différends qui partageaient les trois ordres, et il ne fit, comme il arrive trop souvent aux conciliateurs, que se les aliéner tous. Le sénat affaibli, comptait moins de trois cents membres; Drusus proposa de les porter à six cents, dont moitié serait choisie entre les chevaliers. Le sénat s'était vu avec douleur dépouillé des tribunaux qui avaient été attribués aux chevaliers : Drusus voulut que les juges fussent choisis entre les anciens sénateurs et les chevaliers nouvellement admis au sénat, et que ceux des juges qui seraient soupçonnés de corruption fussent mis en justice. Il voulut que les alliés partageassent tous les droits de cité romaine, et que des colonies, depuis long-tems décrétées, fussent envoyées dans différentes parties de l'Italie de la Sicile. Chacune de ces dispositions, considérée sous une face, avait pour elle la justice et l'utilité : toutes cependant furent autant d'étincelles lancées sur la république, qui la menaçaient d'un violent incendie. Le sénat se croyait humilié, s'il admettait dans son sein des hommes d'un ordre inférieur. Ceux des chevaliers qui n'espéraient pas être

élevés à l'odre sénatorial, voyaient avec chagrin l'élévation de leurs égaux. Ceux qui avaient l'espérance d'être appelés au nombre des juges, regardaient comme un attentat contre l'autorité judiciaire, de leur ôter le droit de prévariquer. Les alliés voyaient avec peine s'établir des colonies dans leur voisinage; les derniers même des Romains se croyaient dégradés, s'ils partageaient leurs droits avec des citoyens nouveaux; et les sénateurs considéraient qu'en augmentant le nombre des citoyens, on multiplait les forces de la faction plébéïenne. Ainsi tout le monde, en gagnant quelque chose, était mécontent, et Drusus avait par-tout des ennemis. Il se commit des excès. Marius Philippus, l'un des consuls, voulant s'opposer aux lois de Drusus, fut pris à la gorge par un huissier; avec tant de violence, que le sang lui sortit par les narines. Enfin, un jour que Drusus retournait de la place à sa maison, entouré d'une foule de ses amis, il fut frappé mortellement d'un coup de couteau, et ne put prononcer que ces mots, qui, dans la bouche d'un mourant, semblent avoir été le dernier cri de sa conscience : « O mes amis, « quand la république aura-t-elle un citoyen

« tel que moi! » On a conservé, de cet infortuné, un autre mot qui ne rend pas un témoignage moins imposant à la pureté de ses intentions. Il se faisait bâtir une maison sur le mont Palatin. L'architecte lui offrait de la construire de manière que personne n'aurait vue sur lui. « Fais-la plutôt, s'il est possible, ré« pondit Drusus, de manière que tout le monde « puisse voir tout ce que je fais. » Il est si doux de trouver un honnête homme entre les Romains, qu'on a peine à se permettre quelque doute sur ces expressions de Drusus : mais il fut l'aïeul de Livie, veuve d'Auguste et mère de Tibère; et l'historien Velleius, de qui nous empruntons ces traits, était un flatteur [1].

Il ne se fit point de recherches contre l'assassin du tribun, mais il s'en fit contre ses partisans; et, entre ses partisans, se trouvèrent des premiers personnages de la république. Scaurus, prince du sénat, fut accusé devant le peuple, qui n'osa le condamner : Mummius l'Achaïque, à qui Rome devait la domination de la Grèce, n'eut pas le même bonheur; ce vieillard consulaire et triomphateur fut relé-

[1] Florus, l. 3. c. 17.—Velleius Paterculus, l. 2. c. 13. —Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 630 et seq.

gué dans l'île de Délos[1] Ces poursuites imprudentes engendrèrent de nouvelles animosités. Rome était dans le trouble, et ses alliés, privés de leur dernière espérance par la mort de Drusus, se coalisaient pour détruire une république orgueilleuse, dont ils avaient opéré la grandeur, et qui les repoussait de son sein. Pour déclaration de guerre, ils massacrèrent dans Asculum (aujourd'hui Ascoli, dans la marche d'Ancône) le proconsul Valérius, son lieutenant Fontéius, et tout ce qui s'y trouvait de Romains.

Il sera plus court de nommer les peuples qui n'entrèrent pas dans la confédération, que ceux qui la formèrent. Les Latins, les Etrusques, les habitans de l'Ombrie, se tinrent dans un repos qui inspirait peu de confiance; les peuples de la Gaule Cisalpine n'agirent pas: Rome eut à combattre tout le reste de l'Italie. Ses ennemis étaient d'autant plus redoutables, que depuis long-tems ils combattaient pour elle sous les mêmes enseignes, sous les mêmes généraux, qu'ils avaient les mêmes armes, la même tactique, la même discipline, et qu'ils avaient eu part à toutes ses victoires. Entr'eux, elle ne voyait pas sans effroi les Marses, dont

[1] Appian. *de Bell. civ.* p. 630 et seq.

la valeur l'avait tant de fois rendu triomphante. Les alliés établirent à Corfinium le centre de leur fédération.

On connaît peu les détails de cette guerre, qui occupait quatre livres dans la grande histoire de Tite-Live; mais on peut croire ceux qui ont écrit qu'elle a coûté à l'Italie trois cent mille hommes florissans de jeunesse [1]. Les généraux qui, du côté des Romains, se distinguèrent le plus, furent Marius, Pompéius Strabo, père de Cnéus Pompée, qui obtint le surnom de Grand, Porcius Cato, père de Caton d'Utique, et Sylla plus que tous les autres [2].

Dans la première campagne [3], le consul Rutilius fut défait, et perdit la vie en combattant contre les Marses. Il aurait évité ce malheur, s'il avait écouté le vieux Marius, qui lui représentait qu'avec de tels ennemis, il était dangereux de s'abandonner à un courage téméraire [4]. Perperna, lieutenant de ce consul, perdit l'armée qu'il commandait. L'autre consul, L. Julius César, fut mis en fuite par les

[1] Velleius Paterc. l. 2. c. 15.
[2] Epit. Livii, l. 72. 73. 74. 75.
[3] An de Rome 664, avant l'ère vulgaire 90.
[4] Oros. l. 5. c. 17.

Samnites, qui s'emparèrent de Nole, colonie romaine, et cet avantage leur procura de nouveaux alliés. Mais le même consul remporta, dans la suite, une victoire complète sur les mêmes ennemis. Alors on quitta, dans l'enceinte de Rome, la saie ou *sagum*, habit de guerre, que, dans la première terreur, tout le monde avait eu ordre de revêtir. Un autre avantage remporté par Pompéius Strabo, répandit la confiance dans la ville : on n'avait repris que la simple tunique après la victoire de César; après celle de Pompéius, on reprit la toge et les ornemens de la magistrature. Marius mit une fois les Marses en fuite, et tua leur général : dans une autre affaire, il ne put prendre sur eux un avantage décidé; mais ils furent, peu après, vaincus par Caton [1].

Les services de Pompéius et de Caton furent récompensés, l'année suivante, par les honneurs du consulat [2]. Les deux consuls se signalèrent successivement contre les Marses; mais Caton fut tué lorsqu'il s'efforçait d'enlever leur camp. On crut que c'était un Romain qui lui avait donné la mort : il avait osé se comparer à Marius, et le fils de Marius vengea, dit-on,

[1] Epit. Livii, l. 73. 74.

[2] An de Rome 665, avant l'ère vulgaire 89.

la gloire de son père par cet assassinat [1]. Sylla battit les Samnites, et força leur camp. Il fut encore vainqueur près de Nole, tua le général ennemi, devint la terreur du Samnium, et fit rentrer plusieurs peuples sous la domination romaine. Personne ne se fit une aussi brillante réputation dans cette guerre. Il quitta les camps pour aller solliciter à Rome le consulat, et il l'obtint à l'âge de quarante-neuf ans [2]. C'était la première fois qu'il montrait l'ambition de s'élever aux honneurs.

Cependant les dangers de Rome n'étaient pas dissipés, ou plutôt ils ne faisaient que s'accroître. Les alliés avaient aussi remporté des avantages; et s'ils avaient écrit leur histoire, on les y verrait, peut-être, supérieurs aux Romains. Ce qui fait croire que leurs affaires n'étaient pas dans un mauvais état, c'est qu'on voit alors les Ombriens et les Etrusques, après avoir temporisé et observé les premiers succès, se disposer à embrasser leur cause. Cette nouvelle répandit à Rome la terreur; et, pour la première fois, il fut décrété d'admettre à la milice les affranchis [3]. Le sénat se défia des

[1] Oros. *ubi suprà.*
[2] An de Rome 666, avant l'ère vulgaire 88.
[3] Epit. Livii, l. 74.

forces de la patrie, et crut devoir y suppléer par la politique. Il accorda le droit de cité à tous ceux des alliés qui ne s'étaient pas déclarés ennemis de Rome : c'était satisfaire et désarmer les Ombriens et les Etrusques, qui n'avaient pas encore manifesté leurs intentions hostiles. La même faveur fut accordée successivement aux alliés qui avaient pris les armes, et qui consentaient à les déposer. Ce fut entr'eux à qui s'empresserait davantage de mettre à profit l'indulgence du sénat, pour en obtenir de meilleures conditions; et l'on vit combien est précaire et facile à dissoudre la puissance des coalitions. De tous les peuples qui s'étaient donné la foi, il ne resta bientôt plus sous les armes que les Samnites. Les alliés, devenus citoyens, ne furent pas distribués dans les trente-cinq anciennes tribus : il en fut créé pour eux de nouvelles au nombre de huit; et comme elles votaient les dernières, il ne pouvait arriver que rarement que leurs suffrages fussent recueillis[1].

Quoique la guerre eût été peu brillante

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 641. — On trouve dans Appien la plupart des détails que j'ai rapportés ci-dessus; mais l'epitome de Tite-Live est l'autorité la plus respectable, et c'est elle qui soutient celle d'Appien.

pour les Romains, et que les peuples de l'Italie, en obtenant ce qu'ils désiraient, parussent en avoir recueilli l'avantage, on voulut cependant qu'elle fût terminée par un triomphe. Les honneurs en furent décernés à Pompéius Strabo, qui avait remporté la dernière victoire, et détruit Asculum, d'où étaient parties les premières hostilités. Ventidius Bassus, encore à la mamelle, précéda le char triomphal dans les bras de sa mère captive, épouse d'un citoyen d'Asculum. Il reçut ensuite, comme les autres Italiens, le droit de cité, et fut un exemple des jeux de la fortune. Il fut d'abord palefrenier : il suivit, en qualité de voiturier, César dans les Gaules, et se fit connaître du général par son mérite. César le fit sénateur; le nouveau sénateur fut élu préteur et consul. Devenu lieutenant de Marc-Antoine, il fut le premier qui vengea Crassus, en remportant sur les Parthes une victoire signalée; et, après avoir fait l'ornement d'un triomphe, il devint triomphateur à son tour [1].

La guerre sociale, qui avait augmenté la réputation de Sylla, fut peu favorable à celle de Marius. On trouva qu'il n'y avait montré

[1] Valer. Max. l. 6. c. 9. — Plin. l. 7. c. 43. s. 44. — Vell. Paterc. l. 2. c. 65.

que de la lenteur. Agé de soixante et sept ans, et plus accablé par les infirmités que par l'âge, on ne crut plus voir en lui que la pesanteur de la vieillesse. Mais peut-être les Romains furent-ils injustes envers celui qu'ils avaient si long-tems admiré. Ils ne sentirent peut-être pas assez qu'il ne faut pas moins de talent pour éviter les batailles que pour les gagner, et que souvent le comble de l'art est de miner l'ennemi, en ne lui permettant pas d'en venir aux mains. Pompédius Silo, l'un des plus habiles généraux des confédérés, lui dit un jour : « Si tu es un si grand capitaine qu'on le prétend, sors de ton camp, et accepte la bataille. — Si tu es aussi grand capitaine qu'on le croit, lui répondit Marius, force-moi à sortir de mon camp et à combattre. » D'ailleurs, s'il sut éviter souvent les actions, il sut aussi gagner une grande bataille, dans laquelle les ennemis laissèrent six mille hommes sur la place [1].

La guerre sociale touchait à sa fin, quand le département de l'Asie Mineure et la guerre de Pont furent décernés à Sylla, nouveau consul. Marius, tout cassé qu'il était, avait un desir de jeune homme d'être chargé de

[1] Plut. in Mario, p. 523.

ce commandement, et sur-tout de l'enlever à Sylla. Il disait pour excuse, qu'il voulait exercer, sous ses yeux, son fils au métier de la guerre. Il aimait à faire publiquement parade du reste défaillant de ses forces. Les plaisans riaient de voir ce vieillard monter à cheval avec sa lourde corpulence; ses partisans affectaient de l'admirer; les sages regardaient en pitié cet homme, qui, né dans l'indigence, et comblé d'honneurs et de richesses, ne savait pas mettre de bornes à sa fortune. Pour supplanter Sylla, il ne rougit pas de se lier avec Sulpitius, le plus méchant homme de la république. Ce tribun, qu'aucun crime ne pouvait effrayer, trouvait que l'audacieux Saturninus avait été trop timide. Il avait pour satellites trois mille gladiateurs et six cents jeunes chevaliers, sanguinaires exécuteurs de ses violences. Le sénat n'osait plus faire valoir son autorité; le peuple oubliait qu'il s'était cru souverain; c'était un petit nombre de scélérats qui régnaient par le fer. Sulpitius vendait le droit de citoyens aux affranchis et aux étrangers qui voulaient l'acheter: ces marchés se faisaient publiquement, et les banquiers comptaient l'argent sur la place, aux yeux de tout le monde. Il sut forcer le

peuple à donner à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Rome se taisait, frappée de terreur. Les consuls Sylla et Pompeius Rufus ordonnèrent, comme dans les plus grandes calamités de l'Etat, la cessation de la justice et la surséance de toutes les affaires : mais le tribun, paraissant dans l'assemblée avec sa troupe, dissipa les citoyens contraires à sa faction, et mit en fuite les consuls. Le fils de pompéius fut tué dans le tumulte ; le père parvint à s'échapper. Sylla ne trouva d'autre asyle que la maison même de Marius, ou, comme il l'avait écrit lui-même dans ses mémoires, il y fut traîné par les satellites du tribun [1].

Pompéius fut dépouillé de la dignité consulaire : Sylla ne la conserva qu'en révoquant les décrets qu'il avait portés contre les attentats du tribun, et abdiquant en faveur de Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Mais il s'évada de Rome pour aller joindre l'armée à laquelle il devenait étranger par son abdication. Elle était près de Nole, et il y fut reçu comme il devait l'attendre de soldats dont il avait acheté la faveur. Des

[1] Plut. in Mario, p. 525 et seq.—Plut. in Sylla, t. 3, p. 55. et seq.

officiers vinrent leur donner l'ordre de se rendre sous les enseignes de Marius, et ils furent massacrés. Marius, de son côté, fit périr les amis de Sylla, et les soldats de Sylla prièrent leur général de les conduire à Rome [1]. C'était ce qu'il voulait. Il fut abandonné par les tribuns de légions; le questeur resta seul auprès de lui; mais il fut joint par Pompéius qui était encore consul, puisqu'il n'avait perdu le consulat que par violence [2].

A l'approche de cette armée, forte par elle-même et parce qu'elle était conduite par les consuls, la faction ennemie perdit son audace. Le sénat, alors commandé par Marius et par Sulpitius, envoya des députés a Sylla pour lui promettre toutes les satisfactions qu'il pourrait désirer : on lui demandait seulement de ne pas conduire contre la capitale ses troupes irritées. Il promit tout ce qu'on voulut, et les députés ne furent pas plutôt partis, qu'il se mit en marche à leur suite. Deux de ses lieutenans qui le précédaient se saisirent de l'une des portes. Le peuple monta sur les toits des maisons pour accabler les soldats de tuiles et de pierres : mais Sylla, qui arriva bientôt,

[1] Plut. in Sylla, p. 56.

[2] Appian. *de Bell. civ.* l. 1.

ordonna de mettre le feu aux maisons, si l'on osait opposer à ses troupes quelque résistance : elles n'en éprouvèrent plus, et la ville fut sauvée du pillage. Il assembla le sénat, et y fit prononcer la condamnation à mort de Marius : mais Marius avait eu le tems de se sauver. Jusque-là, c'était par la faveur du peuple qu'on en avait imposé au sénat ; mais ce fut par la force de l'armée que Sylla en imposa au sénat et au peuple. Sulpitius, livré par un de ses esclaves, fut égorgé, et la multitude n'osait pas même murmurer en voyant exécuter ceux qu'elle adorait [1]. A l'ancienne forme de la république, va succéder l'empire de la force. Le général qui se procurera le moyen d'acheter son armée, sera maître de Rome, et quand plusieurs généraux gagneront à la fois leurs soldats, il y aura guerre civile.

Marius proscrit, ainsi que son fils et quelques sénateurs, ne trouva pas même de sûreté sur la mer. Il semblait avoir contre lui les hommes, les vents, les eaux et le ciel irrité. Repoussé sur les côtes de l'Italie, il n'y pouvait aborder sans y trouver la mort. Il fut abandonné près de Minturne par les équipa-

[1] Plut. in Sylla, p. 57. 58.

ges auxquels il s'était confié, et qui, n'ayant le courage du crime, ni celui de la vertu, craignaient de se compromettre en le sauvant, et n'osaient braver la honte de le livrer. Il se réfugia dans la cabane d'un pauvre vieillard, qui le cacha dans les marais. [1]. Il y fut découvert plongé dans la fange, et conduit à Minturne. On lui donna pour prison la maison d'une femme, nommée Fannia, qui devait le haïr; car ayant été son juge dans un procès qu'elle avait eu avec son époux, il l'avait notée d'infamie. Mais Fannia, qui n'avait pas la vertu de son sexe, en avait d'autres d'un ordre supérieur, et joignait à l'infidélité conjugale, une ame noble et généreuse. Elle se vengea de Marius qui avait prononcé son déshonneur, en le forçant à l'estimer. Il reçut d'elle, avec les meilleurs traitemens, ces douces consolations qui sont toujours plus touchantes dans la bouche d'une femme.

Cependant les magistrats de Minturne résolurent sa mort : mais la ville n'offrit aucun habitant qui voulût se charger de l'exécution. Il fallut la confier à un Gaulois. Le barbare entra dans la chambre obscure où le Romain prenait un moment de repos : il allait frapper;

[1] Plut. in Mario, pages 527. 529.

mais les yeux de Marius lui parurent jeter dans les ténèbres un éclat extraordinaire dont il fut intimidé. Il le fut encore bien davantage, en entendant la voix imposante qui lui cria : « Oserais-tu bien tuer Marius ? » Il prit la fuite, en criant à son tour : « Je ne saurais « tuer Marius. »

On crut, dans cet événement, reconnaître la volonté du ciel. Les habitans se repentirent d'avoir pu ordonner la mort de celui qui avait sauvé l'Italie, et ne pensèrent plus qu'à le sauver eux-mêmes. Dans ce noble dessein, ils surent vaincre jusqu'à la superstition. Ils avaient une telle vénération pour un certain bois sacré, qu'ils n'osaient rien retirer de ce qu'ils y avaient une fois porté. Ils ne pouvaient donc sans scrupule y faire traverser les provisions qu'ils destinaient à l'illustre proscrit ; et cependant il n'était pas d'autre chemin qui pût, sans un long détour, mener au rivage. Le tems était précieux. On hésitait. Un vieillard s'écria : « Il n'est point de chemin inter« dit, quand il s'agit de sauver Marius », et chargé de quelques effets, il se jeta dans le bois : les autres suivirent son exemple [1].

Marius espérait trouver un sûr asyle en

[1] Plut. in Mario, p. 531. 532.

Afrique. Un certain Sextilius y commandait : c'était un homme qui n'avait reçu de lui ni bien ni mal, et dont il attendait quelque pitié. Il descendit sur la côte de Carthage, et à peine y avait-il abordé, qu'un licteur vint lui signifier, au nom du préteur, de quitter cette province, s'il ne voulait, conformément au décret du sénat, être traité comme ennemi de Rome. « Vas dire à ton maître, lui répondit « l'infortuné, que tu as vu Marius fugitif assis « entre les ruines de Carthage » [1].

Cependant Sylla, content d'avoir proscrit plusieurs sénateurs et un consulaire qui avait sauvé la patrie, et d'avoir fait exposer la tête d'un tribun sur son propre tribunal, se para d'une modération qu'il crut, sans doute, lui être alors nécessaire. Il souffrit que, pour l'élection des consuls de l'année suivante, on n'eût aucun égard à sa recommandation en faveur de Nonius, fils de sa sœur, et dit même qu'il était bien aise de voir les citoyens user de la liberté qu'il leur avait rendue. Il sembla se prêter à laisser porter au consulat L. Cornélius Cinna, qui était ami de Marius, et qui tenait à la faction du peuple [2].

[1] Plut. in Mario, p. 533.
[2] Plut. in Sylla, p. 58.

On dit, il est vrai, qu'il lui fit prêter le serment le plus terrible de favoriser ses intérêts. Si le nouveau consul prêta le serment, il ne tarda point à le rompre. Il suscita même un tribun pour former une accusation contre Sylla ; mais Sylla laissa l'accusateur et les juges, et partit pour faire la guerre à Mithridate [1].

Nous n'avons fait encore que nommer ce célèbre roi de Pont ; nous devons le faire mieux connaître. Il monta sur le trône dès l'âge de douze ans, et fut distingué des autres rois du même nom par le surnom d'Eupator et par celui de Dionysus (Bacchus). Ses ancêtres étaient de la maison royale de Perse. Son royaume était borné, du côté du nord, par le Pont-Euxin ; mais son ambition semblait n'y pas connaître de bornes. Il employa, pour la satisfaire, les talens, la valeur et le crime. Il régnait à peine, qu'il fit périr sa mère et son frère. Il remporta des avantages contre les Scythes, et fit des conquêtes, au-delà du Pont-Euxin, dans des contrées qui dépendent aujourd'hui de la vaste domination des Russes. Il contracta des mœurs dures et féroces, comme celles des nations qu'il avait à com-

[1] Plut. in Sylla, p. 59.

battre, et, à l'aide des peuples septentrionaux qu'il avait disciplinés, il conçut le dessein de s'agrandir aux dépens des Romains. Ce fut pour préluder à cette entreprise, qu'il s'empara du royaume de Cappadoce, en faisant assassiner Ariarathe qui en était le souverain, en tuant le fils aîné de ce prince, et en chassant le second qui survécut peu de tems à ses malheurs.

Il ne put conserver cette conquête. Le sénat romain autorisa les peuples de la Cappadoce à élire pour roi Ariobarzane, qui fut placé sur le trône par Sylla, alors propréteur de la Cilicie. Mithridate fut obligé de dévorer cet affront, mais il en préparait la vengeance.

L'un des plus puissans monarques de l'Orient était alors Tigrane, roi d'Arménie, devenu l'allié de Mithridate; il renversa du trône Ariobarzane, tandis que Mithridate donnait des secours pour chasser Nicomède, roi de Bithynie. Les deux rois détrônés implorèrent la protection du sénat, et tous deux furent rétablis. Mithridate profita des embarras que la guerre sociale donnait aux Romains, pour ne plus dissimuler. Il voyait d'ailleurs les nations de l'Asie fatiguées de l'avarice des proconsuls, et lui-même avait

deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille de cavalerie et plus de quatre cents vaisseaux. Trois armées que les Romains avaient dans l'Asie-Mineure, et celles de Nicomède et d'Ariobarzane furent ruinées par Mithridate, qui conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Phrygie, la Mysie, la Pamphylie, la Paphlagonie et d'autres provinces romaines. Il se fit une réputation de générosité et gagna l'amitié de la Grèce, en renvoyant les Grecs sans rançon. Archelaüs, son lieutenant, conquit la Thrace, la Macédoine, la Grèce, choisit Athènes pour sa résidence, et de ce point de départ, il soumit la plupart des Cyclades. Enfin, comme si Mithridate n'eût voulu se réserver aucun moyen de réconciliation avec la république, il fit égorger, à un jour marqué, tous les Romains et les Italiens répandus dans les villes de la Grèce et de l'Asie-Mineure. On assure qu'il périt cent cinquante mille personnes dans ce massacre [1].

Ces derniers événemens venaient de se passer, quand Sylla débarqua dans la Grèce avec cinq légions [2]. Cette malheureuse con-

[1] Appian. *de Bello Mithridatico.*

[2] An de Rome 667, avant l'ère vulgaire 87.

trée, vaine encore de son ancienne gloire, était une proie offerte aux puissances qui voulaient l'attaquer. Toutes les villes qui avaient reçu la loi de Mithridate, envoyèrent des députés à Sylla pour l'assurer de leur soumission. Athènes seule ne suivit pas cet exemple. Ce n'est pas qu'elle eût plus de courage ou de ressources; c'est au contraire qu'elle pliait sous un joug plus pesant, et que le tyran Aristion, qui la tenait soumise, la forçait à ne point abjurer la domination de Mithridate.

Sylla investit le Pirée. Il aurait pu réduire la ville haute par la famine; mais il n'avait pas le loisir d'attendre l'effet d'un blocus. Pour construire des machines, il fit couper les arbres des bois sacrés et ceux des jardins de l'Académie et du Lycée. Ces lieux célèbres rappelaient aux Athéniens de précieux souvenirs, ils étaient voués à des héros, et n'inspiraient guerre moins de vénération que les bois consacrés aux dieux. Pour se procurer un argent nécessaire, il fit enlever, par un sacrilége encore plus odieux, les trésors des temples, sans respecter ceux de Delphes et d'Olympie. Ce fut la première fois que les Romains, qui affectaient eux-mêmes beaucoup de religion,

insultèrent aux préjugés religieux des peuples auxquels ils faisaient la guerre. Mais, comme l'observe Plutarque, si les généraux de Rome avaient jusqu'alors respecté les temples, c'est qu'ils avaient eu des soldats bien disciplinés, et qu'ils ne les employaient qu'au service de l'Etat; au lieu que Sylla, et les généraux factieux qui vinrent après lui, qui tenaient le commandement de la violence et ne faisaient la guerre que pour leurs intérêts, devaient s'attacher personnellement leurs soldats, en faire leurs créatures, acheter leur bienveillance, et assouvir leur cupidité [1]. On peut ajouter que, comme il est dans la nature humaine de franchir d'un saut les extrêmes, sans s'arrêter au juste milieu, les Romains qui avaient été long-tems religieux, mais dont la religion n'avait consisté qu'en des superstitions absurdes, commençaient à secouer, avec leurs vieux préjugés, toute croyance religieuse, et tombaient dans l'impiété.

Sylla, par la conquête d'Athènes, voulait, dit-on, faire servir à sa gloire l'antique gloire de cette ville, qui avait été si long-tems la dispensatrice de la renommée; comme si, alors, avec ses grammairiens et ses répétiteurs de

[1] Plut. in Sylla, p. 61.

philosophie, elle eût encore été quelque chose. Il semble plus vrai qu'il s'obstinait à punir les Athéniens des injures que, du haut des remparts, Aristion faisait vomir contre lui et contre sa femme Métella. Il réduisit la place à une telle extrémité, que les habitans furent réduits à se nourrir de l'herbe des fossés et à manger le cuir de leurs chaussures[1].

Il entretenait des espions dans la ville. Ils entendirent un jour que des vieillards, entre des plaintes auxquelles ils se livraient contre Aristion, murmuraient de sa négligence à faire garder certain endroit des murailles qui pouvait être aisément enlevé. Eclairé par cet avis, Sylla, dès la nuit suivante, alla lui-même reconnaître le lieu, et vit qu'il était praticable. Il fit donner l'assaut. Les Romains entrèrent dans la place : déjà trop féroces, et encore excités par la férocité de leur général, ils s'encourageaient les uns les autres à ne rien épargner. On a écrit que le sang avait regorgé par les portes jusque dans les faubourgs, et qu'on montrait encore long-tems après la hauteur à laquelle il s'était élevé, comme on marque dans nos villes celle des inondations extraordinaires. Mais on n'a pas

[1] Plut. in Sylla, p. 63.

lieu de révoquer en doute que des Athéniens, en grand nombre, se soient donné la mort, pour ne pas l'attendre de la main des ennemis. Le tyran Aristion se réfugia dans la citadelle, où la disette d'eau le força bientôt à se rendre : il fut massacré. Le vainqueur fit mettre le feu aux principaux édifices du Pirée. Couvert du sang des Athéniens, il leur rendit la liberté, c'est-à-dire qu'il leur permit de vivre suivant leurs lois sous la domination de Rome [1]. Il battit ensuite, près de Chéronée, Archélaüs, qui put à peine sauver dix mille hommes de cent vingt mille qu'il commandait. Le vainqueur avait écrit dans ses mémoires, que lui-même n'avait perdu dans la bataille que quatorze hommes, et que, même sur le soir, il en était rentré deux dans le camp. Il paraît que ces exagérations étaient familières à Sylla et en général aux Romains. Il extermina, dans les plaines d'Orchomène, une autre armée que Mithridate s'était hâté de faire passer dans la Grèce, quand il eut appris la défaite d'Archélaüs. Enfin il venait de remettre la Grèce sous la puissance de la république, quand il vit arriver sa femme, ses enfans, et plusieurs sénateurs qui, fugitifs eux-mêmes, lui appri-

[1] Plut. in Sylla, p. 64. 65.

rent que Rome l'avait proscrit, et le pressèrent de revenir au secours de ses amis [1].

C'était le consul Cinna qui avait opéré cette révolution. Il avait formé une faction populaire différente de celles qui avaient tant de fois agité la république. Ce n'était plus une guerre des pauvres contre les riches; mais un combat, plus dangereux encore, des citoyens nouveaux contre les anciens. Il demandait pour eux l'égalité de tous les droits et leur admission dans les anciennes tribus, et ajoutait à cette demande celle du rappel de Marius. Il les introduisit dans les comices armés de courtes épées. Les tribuns s'opposèrent aux propositions du consul, et furent appuyés par les anciens citoyens, qui prirent aussi des armes : c'était une guerre sociale qui menaçait d'éclater dans le sein même de Rome. Octavius, collègue de Cinna, vint au secours des tribuns. La place fut ensanglantée; le parti des anciens citoyens eut l'avantage. Cinna, obligé de fuir, fut dépouillé du consulat, et L. Mérula lui fut subrogé. Le consul fugitif était accompagné de Sertorius, dont les talens n'étaient pas encore connus, mais qui deviendra célèbre pour le malheur de sa

[1] Plut. in Sylla, p. 73. 77.

patrie. La guerre contre les Samnites durait encore : Cinna fit entrer dans son parti l'armée qui était près de Capoue ; elle était surtout composée de ces prolétaires dont Marius avait fait des soldats, et qui, sans intérêt sur le sort de leur patrie, dans laquelle ils ne possédaient rien, liaient leur fortune à celle de leur général. Il eut pour lui les alliés, parce qu'il s'était montré leur ami, et toute l'Italie prit les armes en sa faveur. Rome était presque sans défense. Les consuls Octavius et Mérula n'avaient que peu de troupes et ne pouvaient compter que sur de faibles secours. La probité d'Octavius, sa respectable opiniâtreté à ne pas enfreindre les lois de la république, se tournèrent contre lui. Il aurait pu espérer de résister aux citoyens rebelles, en donnant aux esclaves la liberté et des armes. On ne put le faire consentir à permettre que les lois cédassent à la nécessité [1]. C'était d'ailleurs un homme faible et superstitieux ; il s'endormait sur la foi des devins qui lui promettaient la victoire [2].

Marius fut informé des troubles de la république et résolut d'en tirer avantage. Il

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 654 et seq.

[2] Plut. in Mario, p. 536.

assembla en Afrique des cavaliers du pays et des Italiens fugitifs ; il en fit une petite troupe de mille hommes, avec lesquels il se hâta de repasser en Italie. Débarqué au port Télamon, chez les Etrusques, il offrit la liberté à tous les esclaves qui voudraient le suivre. Des bergers, des laboureurs accoururent lui offrir leurs services : il en fit des soldats [1]. Il équipa quarante vaisseaux. Le fugitif Cinna créa cet autre fugitif proconsul, de sa propre autorité, et lui envoya les faisceaux et les autres ornemens de la dignité dont il le décorait. Marius eut l'orgueilleuse modestie de n'en pas faire usage. Dans son entrevue avec Cinna, il se présenta misérablement vêtu, les cheveux sales et en désordre, et tel qu'il avait été depuis son évasion. Il affectait une démarche plus lente et plus difficile que ne l'exigeaient ses années ; mais sa férocité naturelle se peignait sur son front et rendait terrible sa feinte humilité. Il paraissait bien plus aigri qu'abattu par le malheur. Il quitta Cinna pour remonter sur sa flotte, exerça la piraterie, coupa les vivres aux Romains, enleva tous les bâtimens marchands qu'il put rencontrer, s'empara des

[1] Plut. in Mario, p. 535.

villes maritimes, prit Ostie par trahison, et fit égorger la plupart des habitans. Il jeta un pont sur le Tibre et ôta aux Romains toute communication avec la mer. Enfin il s'approcha de Rome et s'empara du Janicule [1]. Quatre armées campaient à la vue de cette ville : l'une commandée par Marius, une autre par Cinna, une autre encore par Sertorius, et la quatrième par Papirius Carbo [2]. On n'y songea plus à se défendre. Des députés furent envoyés à Cinna et à Marius, pour les inviter à entrer et les prier d'épargner les citoyens. Cinna les reçut assis sur sa chaire consulaire et leur répondit avec douceur, tandis que Marius, qui affectait de respecter le consul, se tenait debout en silence ; mais dans son regard farouche, on lisait ses résolutions sanguinaires. Déjà quelques-uns de ses émissaires s'étaient jetés dans Rome [3]. Ils arrachèrent de la tribune aux harangues le consul Octavius, et le massacrèrent sur la place. Le tête de ce faible et vertueux vieillard fut attachée à cette même tribune d'où il venait de haranguer le peuple [4].

[1] Plut. in Mario, p. 536.
[2] Appian. *de Bell. civ.* l. 1.
[3] Plut. in Mario, p. 537.
[4] *Ibid.* p. 536.

Cinna fit son entrée dans la ville avec une nombreuse escorte de gens de guerre. Marius se tint à la porte, disant qu'il avait été banni judiciairement, et qu'il ne pouvait rentrer qu'un décret nouveau n'eût aboli celui de son exil. Cependant trois ou quatre tribus avaient à peine donné leur suffrage, que, cessant de feindre et ne pouvant commander plus longtems à son impatience, il se précipita dans Rome avec ses satellites. Sur un coup-d'œil de Marius, ils tuaient ceux qu'ils rencontraient, et n'attendaient même pas toujours ce signal pour leur donner la mort. Tous les citoyens à qui Marius ne rendait pas le salut, étaient égorgés à l'instant. Ce n'était qu'en tremblant que ses amis se hasardaient de l'approcher; une légère distraction de sa part pouvait les livrer au fer des assassins.

Cinna ne tarda pas à se lasser de vengeance: mais plus Marius faisait couler de sang, et plus il s'en montrait altéré. Il condamnait tous ceux qui lui inspiraient le plus léger soupçon. Sur toutes les routes, dans toutes les villes, étaient des satellites, envoyés à la poursuite des malheureux qui voulaient se soustraire à la mort. Bien peu d'hôtes, d'amis, de parens eurent assez de courage pour ne pas trahir ceux qui

leur demandaient un asyle. Plus vertueux que les hommes libres, les esclaves de Cornutus osèrent sauver leur maître.

Catulus avait été consul avec Marius, et avait triomphé avec lui des Cimbres. Ses amis implorèrent en sa faveur la clémence de Marius, et ne reçurent que cette réponse : « Il « faut qu'il meure. » Il s'enferma dans une chambre étroite, et y fit allumer un grand feu de charbon qui l'étouffa. Comment aurait-il pu lui être permis de vivre, à lui qui, contre les Cimbres, avait surpassé la gloire de Marius [1] ?

Les satellites de cet homme féroce entraient dans les maisons, tuaient les maîtres, et violaient les femmes et les enfans des deux sexes, jusqu'à ce qu'enfin Cinna et Sertorius, fatigués de tant d'horreurs, surprirent ces assassins endormis dans leur caserne, et les firent tous égorger.

La tête de Sylla fut mise à prix, sa maison abattue, ses biens confisqués, ses lois cassées, ses amis frappés de proscription : la plupart furent découverts et périrent. Nous avons vu que sa femme et ses enfans parvinrent à s'évader [2].

[1] Plut. in Mario, p. 538.   [2] *Ibid.* p. 540.

Marius et Cinna pouvaient choisir le titre sous lequel ils voudraient tyranniser la république. Ils se constituèrent eux-mêmes consuls, sans recourir aux formes légales des élections [1]. C'était le quatrième consulat de Cinna, et le septième de Marius. Celui-ci, tourmenté du souvenir de tout ce qu'il avait souffert dans son exil, prévoyant le retour de Sylla, et une nouvelle guerre à soutenir, et menacé de traîner encore une fois une vie fugitive et misérable, éprouvait une agitation continuelle, et l'on croit qu'elle abrégea ses jours. Il faisait de grands repas et se livrait à des excès de boisson pour se procurer le sommeil que lui refusaient les tourmens de son esprit. Il mourut le dix-septième jour de son dernier consulat, après sept jours de maladie. Son fils hérita de son pouvoir et de sa cruauté [2].

Comme Cinna s'était élu lui-même, il se donna lui-même un collègue, sans recourir à la voie de l'élection; et, de son autorité, L. Valérius Flaccus fut subrogé consul à Marius. Ce nouveau consul se chargea, sans talens, de la guerre contre Mithridate. Son avarice le rendait méprisable aux soldats, et

[1] An de Rome 668, avant l'ère vulgaire 86.

[2] Plut. in Mario, p. 541.

sa hauteur le leur rendait odieux. Il fut tué par Fimbria son lieutenant, homme également intrépide à commettre le crime et à braver les ennemis. Les troupes, qui estimaient son courage, le déclarèrent leur chef[1].

Il se montra digne de leur choix. Plusieurs fois il dissipa les armées de Mithridate, et il fut sur le point de le prendre lui-même dans la ville de Pergame. Il se rendit maître de cette ville, emporta de force et détruisit Ilion, et soumit une grande partie de l'Asie-Mineure[2]. Il tint Mithridate assiégé dans Pitane place de la Troade ; et l'aurait pris et terminé la guerre, si Licinius Lucullus, qui commandait la flotte de Sylla, eût voulu le seconder ; mais il aurait cru se rendre coupable, en contribuant aux succès du complice et de l'ami de Marius[3].

Mithridate avait besoin de la paix[4]. Il crut l'obtenir aisément de Sylla, que de grands intérêts rappelaient en Italie : mais Sylla ne le traita pas avec moins de hauteur que s'il n'eût eu d'autre affaire que de bien servir la république. Il fallut que Mithridate se contentât

[1] Epit. Livii, l. 82. [2] *Ibid.* l. 83.
[3] Plut. in Lucullo, t. 3. p. 139.
[4] An de Rome 669, avant l'ère vulgaire 85.

des Etats qu'il avait hérités de son père, qu'il renonçât à l'Asie-Mineure et à la Paphlagonie, qu'il cédât la Bithynie à Nicomède et la Cappadoce à Ariobarzane. Enfin il fut taxé à deux mille talens (10,000,000 fr.) pour les frais de la guerre.

Sylla, après lui avoir accordé la paix, marcha contre Fimbria qui était dans la Lydie. Il ne l'attaqua point à force ouverte; il avait des armes plus puissantes dans des négociations insidieuses. Il feignit de vouloir traiter avec lui, et traita en effet avec son armée. Fimbria, abandonné de ses troupes qui l'avaient aimé, mais qui aimaient encore mieux l'argent de Sylla, se fit donner la mort par un de ses esclaves [1].

Sylla fit, à son retour, quelque séjour au Pirée. Il y enleva la bibliothèque d'Apellicon de Téos, qui venait de mourir [2]. On y trouvait la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui étaient encore peu connus. Théophraste les avait légués à Nelée de Scepsis; les héritiers de Nelée, gens simples et peu curieux, en eurent peu de soin; ils les

[1] Plut. in Sylla, p. 80.

[2] An de Rome 670, avant l'ère vulgaire 84. — Plut. in Sylla, p. 81.

tinrent renfermés dans des coffres, et les placèrent dans une cave, où ils furent abandonnés aux vers et à l'humidité. Ces manuscrits, altérés par cette négligence, furent achetés par Apellicon, qui était plutôt un amateur de livres qu'un homme éclairé. Il se piqua d'en remplir les lacunes, et les remplit mal. Sylla les fit transporter à Rome. Le grammairien Tyrannion les mit en ordre; mais il ne put réparer les ravages qu'ils avaient soufferts. Ce fut de lui qu'Andronicus de Rhodes en reçut des copies, qu'il publia en les accompagnant de tables : mais on prétend que les copistes étaient des ignorans, qui ajoutèrent des fautes à toutes les altérations qui dégradaient les originaux. Ces copies, déjà fautives, produisirent d'autres copies multipliées où s'introduisirent de nouvelles fautes, et c'est de là qu'est résulté le texte dont nous jouissons aujourd'hui. Jusqu'au tems où se répandirent les copies d'Andronicus, les péripatéticiens n'eurent qu'une science traditionnelle de la doctrine de leur maître, et connurent peu de ses écrits. On peut inférer de ce fait, qu'ils avaient fait bien des changemens à cette doctrine, et qu'après avoir recouvré les

ouvrages d'Aristote, ils voulurent, par leurs interprétations, les forcer à s'accorder avec les opinions qu'ils avaient adoptées. Ils furent dans la suite interprétés suivant les opinions des savans arabes, et encore suivant celles des docteurs chrétiens, et il dut rester au péripatisme moderne peu de chose de celui d'Aristote. Toutes les querelles qu'occasiona ce philosophe, n'auraient peut-être pas agité l'école, si le romain Sylla n'avait pas pris le chemin d'Athènes, pour venir ensanglanter sa patrie.

Il condamna les peuples de l'Asie-Mineure à vingt mille talens de contribution, et livra même à l'avidité des soldats les fortunes des particuliers; car c'était ainsi qu'il gagnait l'affection de ses troupes. Il s'embarqua pour l'Italie. Cinna se préparait à marcher contre lui, et se croyait assuré de ses soldats, qui le lapidèrent. Dès-lors Papyrius Carbo, son collègue, resta seul possesseur du consulat, et, comme ses derniers prédécesseurs, il y était parvenu sans élection [1]. Les nouveaux citoyens furent partagés dans les anciennes tribus, et les affranchis obtinrent le droit de suffrages. Ainsi furent consommées les inno-

[1] Velleius Paterc. l. 2. c. 24.

vations qui avaient éprouvé tant de résistance et fait couler tant de sang [1].

Ce fut sous de funestes auspices que L. Cornélius Scipion et Cn. Junius Norbanus parvinrent au consulat [2]; mais ils y furent élevés suivant la forme des lois. Le dernier fut défait, presque sans combat, avec le jeune Marius, par Sylla, qui venait d'aborder au levant de l'Italie [3]. Il n'avait guère plus de trente mille hommes : plus de deux cent mille hommes, sous quinze généraux, étaient armés contre lui, et ne purent l'arrêter [4]. Victorieux, il affecta de n'avoir que des vues pacifiques. Il ouvrit des négociations avec Scipion, qui parut oublier que Sylla était plus redoutable encore quand il offrait des conférences, que lorsqu'il présentait le combat. Bientôt l'armée de Scipion se rangea sous les enseignes de Sylla, et le consul ne se douta de cette défection, qu'au moment où ses propres soldats vinrent l'arrêter dans sa tente. Pour comble d'opprobre, il lui fut permis de vivre [5]. Sertorius

[1] Epit. Livii, l. 84.

[2] An de Rome 671, avant l'ère vulgaire 83.

[3] Plut. in Sylla, p. 82.

[4] Vell. Paterc. l. 2. c. 24.

[5] Plut. in Sylla, p. 84.

obtint aussi la vie ; on ignorait encore qu'il avait tous les talens de Marius, et qu'il y joignait des vertus [1].

M. Licinius Crassus, proscrit par Marius, et long-tems caché, fit des levées de troupes chez les Marses, et vint les offrir à Sylla. Dans le tems des proscriptions, il s'enrichit des dépouilles des citoyens : il fut l'un des hommes les plus méprisables de Rome ; mais comme il en était aussi le plus opulent, il fut l'un des plus respectés [2].

A-peu-près dans le même-tems, Cnéus Pompée, celui qui deviendra le rival de Jules-César, défit Brutus, l'un des chefs de la faction qui avait été celle de Marius, et père de Brutus, qui deviendra célèbre pour avoir été l'un des meurtriers de César. Pompée, par cette victoire, s'ouvrit un passage vers Sylla et lui amena trois légions ; il les avait levées de sa propre autorité. Une partie de ces troupes lui avait été fournie par le Picenum où sa famille avait un grand nombre de cliens [3] : une grande partie du reste était composée de

[1] Vell. Paterc. l. 2. c. 25.

[2] Plut. in Sylla, p. 84.

[3] Plut. in Pompeio, t. 3. p. 424.

la noblesse romaine qui l'était venue joindre[1]. Il n'avait pas encore atteint sa vingt-quatrième année, et n'avait passé par aucune magistrature. Ainsi contre les lois, et même contre les usages, un simple citoyen pouvait, sans aucun titre, sans élection, sans avoir l'âge prescrit pour jouir d'aucune charge, engager des soldats sous ses enseignes et se créer un commandement. Sylla le salua *imperator* : c'était un titre que les soldats décernaient à leur général après une victoire signalée. Pompée le recevait d'un proscrit, pour avoir vaincu un citoyen qu'aucune autorité légale n'avait déclaré ennemi de l'Etat.

Les Espagnes, l'Afrique, l'Italie entière furent agitées de la guerre qu'occasiona la vengeance ou l'ambition de Sylla. Nous en négligerons les détails[2]. Il suffira de savoir qu'enfin le jeune Marius, après deux défaites, fut réduit à chercher un asyle à Préneste. Il était alors consul, et contre les lois, il était parvenu à cette magistrature avant l'âge de vingt-sept ans. Les portes étaient fermées; on ne pouvait les ouvrir sans risquer de voir les ennemis se précipiter dans la place : il se cei-

[1] Epit. Livii, l. 85.

[2] An de Rome 672, avant l'ère vulgaire 82.

gnit, par-dessous les bras, d'une corde qu'on lui jeta du haut des remparts, et se laissa hisser par-dessus les murs [1]. Carbon, son collègue et consul pour la seconde fois, s'enfuit bientôt après en Afrique, et y tomba dans la suite entre les mains de Pompée. Aussi faible que cruel, il pleura comme une femme timide en recevant la mort [2].

Mais il restait à Sylla un ennemi qui ne fuyait pas. C'était Pontius Télésinus, général des Samnites, auxquels s'étaient joints les Lucaniens. Sylla avait formé le dessein de le prendre de front, tandis que Pompée le prendrait au dos. On ne croyait à Télésinus d'autre projet que celui de délivrer Préneste qui était bloquée : mais, pendant la nuit, il sut se dérober aux Romains, et parut le lendemain à la vue de Rome. La jeunesse prit les armes, et fit assez de résistance pour donner à Sylla le tems d'arriver. Il commandait l'aile gauche et eut en face Télésinus. Il fut mis en déroute et eut beaucoup de peine à sauver ses jours. Le bruit de sa mort fut même porté au camp devant Préneste, par ses soldats fugitifs qui y cherchèrent un asyle.

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 674.

[2] Epit. Livii, l. 89.

Mais à la droite, Crassus fut vainqueur, et Télésinus, obligé de commencer un nouveau combat, y perdit la vie. Les Samnites furent chassés jusqu'à Antemna. Trois mille de ces malheureux offrirent de se rendre : ils ne demandaient que la vie. Sylla leur fit répondre que la vie serait la récompense de ceux qui auraient fait le plus de mal à leurs compagnons. Ils s'entretuèrent, et il n'en resta que mille [1].

Sylla les joignit à cinq mille autres prisonniers de la même nation, et entra dans Rome. Il les fit tous renfermer dans le Cirque, et pendant qu'il haranguait le sénat dans le temple de Bellone, il les fit égorger. Leurs cris se firent entendre des sénateurs : ils en témoignèrent leur surprise. « Continuez de m'écouter, leur dit froidement Sylla ; et ne « faites pas attention à ce qui se passe au-de« hors : ce sont des coquins que l'on châtie par « mon ordre » ; et il poursuivit sa harangue, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire [2].

Comme protecteur des nobles, il avait dans Rome de terribles représailles à exercer. Car-

[1] Plut. in Sylla, p. 86.
[2] *Ibid.* p. 88.

bon avait fait déclarer tous les amis de Sylla ennemis de la république. Un préteur, par ordre du jeune Marius, avait fait égorger tout ce qu'il avait pu trouver de noblesse : des hommes les plus illustres avaient péri dans ce carnage; et le souverain pontife lui-même, Q. Mucius Scévola, avait été massacré sur le vestibule du temple de Vesta [1]. Ce sang répandu va être expié par des torrens de sang.

Les cruautés de Marius n'avaient pas étonné; il s'était toujours montré dur et impitoyable : mais on n'avait jamais soupçonné que Sylla, cet ami des plaisirs, pût devenir cruel. Sa cruauté eut un caractère particulier; c'est qu'il y entrait une sorte de facilité d'humeur et de molle complaisance. Il accordait la tête d'un homme à ses amis, et même aux premiers venus de ceux qui l'entouraient, comme il leur eût fait un léger présent qu'ils auraient sollicité. Qu'on lui demandât du sang ou des richesses, il ne savait rien refuser. Si la proscription n'eût eu d'autre objet que de remplir sa vengeance ou de favoriser le succès de ses desseins, elle aurait été moins atroce : mais tel citoyen fut égorgé, parce qu'un soldat convoitait un de ses meubles,

[1] Epit. Livii, l. 86.

un de ses vêtemens. Pour mettre fin aux massacres, il fallut que la cupidité de tous les partisans de Sylla eût été satisfaite, que Crassus fût devenu assez riche pour entretenir une armée à ses frais, et que de simples légionnaires connussent l'abondance [1].

Il commença par faire afficher les noms de quatre-vingt-dix proscrits ; le lendemain, de deux cent vingt; le jour suivant, du même nombre. Il dit un jour, en haranguant le peuple, qu'il avait d'abord proscrit ceux dont il s'était souvenu; qu'il proscrirait les autres à mesure qu'ils lui reviendraient à la *mémoire*, mais qu'il n'épargnerait aucun de ses ennemis [2]. « Quand mettras-tu donc enfin un terme « à nos misères ? » osa lui demander un jour le jeune Métellus en plein sénat. « Je n'ai pas « encore de résolution prise sur ceux que je « veux sauver, » répondit Sylla [3].

Il était défendu sous peine de mort de cacher un proscrit. Deux talens [4] étaient la récompense du fils qui tuait son père, de l'esclave qui tuait son maître. Un citoyen nommé Mu-

[1] Sallust. *in Bell. Jugurth.* c. 47.

[2] Plut. in Sylla, p. 90.

[3] *Ibid.* p. 89.

[4] 10,800 francs.

tilus, vint, la tete couverte de sa toge, chercher un refuge dans la maison de sa femme. Elle refusa de lui ouvrir parce qu'il était proscrit. Il se poignarda, et la porte fut teinte de son sang [1]. Quelquefois la mort simple ne satisfit pas la fureur de ceux qui l'ordonnaient. Un Marius, de l'ordre des sénateurs, eut les yeux crevés, les oreilles coupées, les bras et les cuisses brisées, avant de recevoir la mort [2]. Les biens des condamnés étaient confisqués; leurs enfans et leurs descendans étaient privés du droit de parvenir aux honneurs, et condamnés avant de naître [3].

Les biens, les maisons, les territoires de toutes les villes d'Italie qui avaient embrassé le parti de Marius, furent confisqués au profit des soldats de Sylla, et tous s'enrichirent. Le sénat le récompensa lâchement de tout le mal qu'il avait fait, en lui décernant une statue d'or [4].

Sylla consomma la ruine du pays des Samnites. Préneste, réduite par la famine, ouvrit ses portes. Le jeune Marius n'avait pas attendu

[1] Epit. Livii, l. 89.
[2] *Ibid.* l. 88.
[3] *Ibid.* l. 89. — Vell. Paterc. l. 2. c. 28.
[4] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 623.

ce dernier moment pour se donner la mort. Sylla vint à Préneste. Il commençait à faire instruire le procès de ceux des habitans qui s'étaient le plus distingués dans la faction contraire; mais bientôt, impatient de tant de lenteur, il fit renfermer dans un même lieu jusqu'à douze mille hommes, et les fit passer, sous ses yeux, au fil de l'épée [1].

Rome n'avait plus de consuls. Sylla se retira à la campagne, après avoir ordonné d'élire un entreroi. Le choix tomba sur Valérius Flaccus. Depuis cent vingt ans la dictature était tombée en désuétude; les esprits soupçonneux des Romains avaient craint pour la liberté, cette magistrature absolue, mais passagère. Sylla écrivit à l'entreroi, que, dans les circonstances où se trouvait la république, elle avait besoin d'un dictateur, et il offrit d'accepter cette dignité : c'était dire assez qu'il voulait en être revêtu. Il fut obéi. Par une nouvelle infraction des lois, qui n'accordaient à la dictature que la durée de six mois, elle lui fut accordée pour un tems illimité. Il était de même contraire à l'usage que le dictateur fût choisi par un entreroi; il l'avait toujours été par un des consuls, ou par un des tribuns

[1] Plut. in Sylla, p. 91.

militaires, quand cette charge avait remplacé le consulat : mais Sylla ne voulait que couvrir son despotisme d'un titre légal [1].

Il se saisit du trésor public, s'attribua le droit de vie et de mort sur tous les citoyens; celui de confisquer toutes leurs fortunes, de distribuer des royaumes, de détruire et de fonder des villes, d'en chasser les habitans et de les peupler de colonies.

Il fixa le nombre des sénateurs à cinq cents, et fit entrer dans le sénat trois cents chevaliers, pour remplir le vide de ceux qui étaient morts par la guerre ou par les proscriptions : c'était exécuter en partie le projet qui avait coûté la vie à Drusus. En même-tems, il diminua l'autorité des chevaliers, en leur ôtant les tribunaux et les attribuant aux sénateurs. C'était des sénateurs qui commettaient les plus grandes véxations, et ce furent les collègues, les fauteurs, les amis des coupables qui devinrent leurs juges. Il inscrivit entre les citoyens plus de dix mille esclaves des proscrits, et les décora tous du nom de Cornélius. C'est de là qu'on vit dans la suite tant de Romains qui portaient ce nom, et qui ne tenaient à l'illustre

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 686. — Vell. Patercul. l. 2. c. 28.

maison Cornélia que par cet affranchissement. Il abaissa les tribuns du peuple, en ordonnant qu'ils ne pussent parvenir à aucune autre magistrature, et ne leur laissant que leur droit d'opposition. Il voulut qu'on ne pût être préteur qu'après avoir exercé la questure, qu'on eût été préteur avant de demander le consulat, et qu'on ne pût être élevé de nouveau à cette magistrature qu'après dix années. Il fit ordonner, par une loi, que tout ce qu'il avait statué, que tout ce qu'il pourrait statuer encore, fût regardé comme *loi de l'Etat*[1].

Tout revêtu qu'il était d'une magistrature suprême qu'il n'abdiquait pas, il permit d'élire des consuls, habile à conserver encore les apparences de la république, même lorsqu'il ôtait à la nation la liberté[2]. Personne ne l'avait mieux servi que Q. Lucrétius Ofella. C'était lui qui avait terminé le siége de Préneste, et qui avait mis fin à la guerre d'Italie, en réduisant le jeune Marius à se donner la mort. Il osa se croire au-dessus des lois qu'avait portées le dictateur, et se mit au rang des candidats pour le consulat, quoiqu'il n'eût pas même été décoré de la questure. Sylla le fit tuer au

[1] Plut. in Sylla, p. 91.

[2] An de Rome 673, avant l'ère vulgaire 81.

milieu de la place publique ; on murmurait ; mais il déclara, dans l'assemblée, que c'était lui-même qui avait donné l'ordre de sa mort, en punition de sa désobéissance [1]. Ainsi ses amis, ses créatures, et même ceux qui avaient contribué le plus à son élévation, devaient se plier humblement à ses volontés.

Ce fut après avoir ainsi disposé de tout dans la république, qu'il triompha de Mithridate ; et ce triomphe fut encore contraire aux lois, puisqu'il était entré dans Rome après ses victoires.

Enfin, dans la troisième année de sa dictature [2], il ne craignit pas d'abdiquer le pouvoir suprême, et déclara qu'il était prêt à rendre compte de son administration. On est étonné qu'il ne craignît pas cette foule de citoyens qui avaient à lui redemander le sang de ce qu'ils avaient eu de plus cher ; mais il était rassuré, sans doute, par l'attachement de tant de légions qu'il avait enrichies, de tant d'hommes qui lui devaient leur fortune, de tant d'autres qui lui devaient l'état de citoyens. Il renvoya ses licteurs, et se promena quelque tems sur la place avec ses amis. Un jeune

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 688.

[2] An de Rome 675, avant l'ère vulgaire 79.

homme osa seul l'insulter, et le poursuivit jusqu'à sa maison, en l'accablant d'invectives. Sylla se contenta de dire froidement : « Ce « jeune homme sera cause qu'à l'avenir ceux « qui parviendront à la puissance, ne voudront « plus l'abdiquer [1]. » Il se retira dans sa maison de campagne de Cumes, où il ne s'occupa plus que de la chasse, de la pêche et de travaux champêtres [2]. D'autres prétendent que, finissant comme il avait commencé, il se livrait aux plaisirs de la table, entouré de femmes perdues, de jeunes débauchés, de comédiens et de bouffons [3]. Il mourut à l'âge de soixante ans, presque subitement et sans douleur, ayant encore toute sa force [4]. Plutarque le fait mourir rongé de vermine et tombant en pourriture; circonstance imaginée peut-être par quelques écrivains qui ont cru, qu'après tant de cruautés, il avait dû périr manifestement frappé de la vengeance divine.

On voit, par sa prompte abdication, qu'il n'était pas amoureux du pouvoir. Attaqué lui-même avec cruauté, il exerça des vengeances

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 691.

[2] *Ibid.* p. 692.

[3] Plut. in Sylla, p. 95.

[4] Appian. *de Bell. civ.* p. 693.

cruelles, et ce fut aussi par des moyens cruels qu'il voulut servir Rome. Quand il eut tout soumis par la terreur, il fit des lois qui tendaient à assurer, pour l'avenir, le repos de l'Etat, en prévenant les entreprises de la démocratie; mais il ne put appliquer aux maux de la patrie que des palliatifs. Il ne s'aperçut pas qu'il venait de travailler lui-même, après Marius, à creuser le tombeau de la république, et qu'un peu plus tôt ou plus tard, il fallait qu'elle y tombât.

ONZIÈME PÉRIODE.

RÉPUBLIQUE ROMAINE,

Depuis l'abdication de Sylla, jusqu'au premier triumvirat.

La république romaine n'existait *plus*, depuis qu'on avait vu Marius se perpétuer dans la première des magistratures, et ce même Marius, Cinna, Sylla, Pompée, Sertorius, lever des armées qui leur appartenaient et qui recevaient leurs ordres, même contre la patrie ; ou plutôt il n'y avait plus de patrie, mais un pays offert à la domination du plus fort. Marius avait cru noyer dans le sang la faction des nobles ; Sylla voulut noyer dans le sang celle du peuple, et tous deux, par leur exemple, ouvrirent aux ambitieux le chemin de la toute-puissance. La faction populaire avait été remuante, inquiète, désordonnée ; ses tribuns avaient tout brouillé, et souvent

le sénat avait aggravé le mal par sa résistance : Sylla détruisit ou mit en fuite les soutiens de cette faction ; il affaiblit la puissance tribunitienne, et les nobles prononcèrent qu'il avait régénéré l'Etat, parce qu'il les avait investis de tout le pouvoir, et que seuls ils jouissaient d'une existence politique. Ils n'avaient rien à faire pour obtenir les grandes dignités ; elles leur étaient déférées, et leur tombaient dans les mains pendant leur sommeil. Maîtres des tribunaux et toujours prêts à s'absoudre mutuellement, ils se livraient à la spoliation ou protégeaient les spoliateurs. Les provinces étaient une proie offerte à leur cupidité ; dans Rome, les têtes du peuple étaient courbées sous le joug, et tout grand criminel trouvait de zélés défenseurs dans les premiers magistrats de ce qu'on nommait encore la république. Pour s'assurer l'impunité, il suffisait d'exercer assez de vexations pour enrichir et soi-même et les avocats et les juges [1]. Les plus belles campagnes de l'Italie étaient devenues la propriété des satellites de Sylla, et leur intérêt les obligeait à rester fidèles à la cause des oppresseurs, puisque les propriétaires légitimes ne pouvaient recouvrer leur fortune

[1] Cicero in Verrem, actio 2. l. 5. s. 70.

sans les replonger dans la misère. Tous les riches, tous ceux qui voulaient le devenir, et tous ceux encore qui avaient de l'activité, depuis Crassus, jusqu'à l'infâme Catilina, avaient été les instrumens ou les fauteurs des proscriptions, et c'étaient aussi des amis de Sylla qui se trouvaient à la tête des armées. Sylla régnait donc avec un pouvoir absolu, même après son abdication, et il continuera de régner encore long-tems. Voilà le bon ordre que ses partisans le louaient d'avoir rétabli dans l'Etat, et dont il est encore loué par des modernes qui se laissent tromper par les anciens. Tant de maux étaient sans remède; la faction abattue devait faire des efforts pour se relever, l'autre pour se défendre, des victoires couronner successivement l'une et l'autre, et l'une d'elles, peut-être, finir par triompher; mais enfin il ne restait plus que l'espérance de voir des désordres variés, et des malheurs nouveaux.

Pompée, sous le règne de Sylla, était à-la-fois le plus jeune et le plus renommé des généraux. C'était par une bassesse qu'il s'était ouvert le chemin de la fortune. Nous l'avons vu se joindre à Sylla avec trois légions : celui-ci, pour l'attacher plus étroitement à son parti,

résolut de lui faire épouser Emilie, fille que Métella sa femme avait eue de son premier mariage avec Emilius Scaurus. Emilie et Pompée étaient tous deux mariés; mais Sylla fit faire divorce à Emilie, et engagea Pompée à répudier sa femme Antistia. Pompée se montrait d'autant plus vil en achetant l'alliance de Sylla par cette répudiation, et Sylla manifestait d'autant plus d'ingratitude en mettant son alliance à ce prix, qu'Antistius, beau-père de Pompée, avait été tué en plein sénat, parce qu'à la prière de son gendre, il s'était rangé du parti de Sylla. Ce mariage, contracté sous de tels auspices, eut les suites les plus douloureuses. La veuve d'Antistius ne put supporter la honte de sa fille, et se donna la mort. On ne dit pas ce que devint Antistia; mais Emilie, la nouvelle épouse de Pompée, qui était enceinte de son premier mari quand elle avait passé dans ses bras, mourut, quelques mois après, dans le travail de l'enfantement [1].

Perperna, l'un des généraux du parti de Marius, s'était emparé de la Sicile; mais Pompée, envoyé contre lui, n'éprouva que peu de résistance et le força d'en sortir. Ce même

[1] Plut. in Pompeio, p. 427.

Pompée, qui se para dans la suite de vertus civiques, commanda dans cette île en despote. Les citoyens de Messine opposaient à ses ordres arbitraires les lois rendues en leur faveur par la république : « Ne cesserez-vous pas, « osa-t-il leur dire, d'alléguer les lois quand « nous avons l'épée au côté ? » Ainsi les lois ne parlaient aux Romains, que lorsqu'ils étaient vêtus de la toge.

En même-tems que Perperna était passé en Sicile, Domitius proscrit avait gagné l'Afrique avec d'autres personnages *illustres* qui, comme lui, fuyaient la mort. Déjà il avait rassemblé de grandes forces, quand Pompée reçut l'ordre de lui faire la guerre. Cet infortuné, après la plus fière résistance, après avoir vu ses soldats près de terminer les destins de Pompée ; vaincu par les ennemis et par l'orage, repoussé dans son camp et désormais sans ressources, sauva du moins l'honneur en périssant. Le vainqueur soumit les rois Numides qui commençaient à braver la puissance romaine [1]. Ses soldats le proclamèrent Grand à son retour ; ce titre lui fut confirmé par Sylla, et, ce qui est loin de nos mœurs, il le prit lui-même tout le tems de sa vie [2].

[1] Plut. in Pompeio, p. 430. [2] *Ibid.* p. 432.

Il n'était encore que simple chevalier, et; sans respect pour les lois, il osa solliciter les honneurs du triomphe. Sylla s'opposait à ce qu'il fît cette demande; mais plus heureux qu'Ofella, il brava l'opiniâtreté de Sylla et sut la vaincre. Ce n'était pas qu'il en fût aimé, car Sylla ne lui fit aucun legs par son testament, dans lequel aucun de ses amis ne fut oublié; ce n'était pas non plus que les services donnassent quelque ascendant sur ce terrible dominateur [1] : c'est que Pompée lui inspirait de la crainte. Cet adolescent voulut, par un faste nouveau, atteler à son char quatre éléphans qu'il avait amenés d'Afrique: mais la porte se trouva trop étroite pour donner entrée à cet embarrassant attelage, et il fallut qu'il se contentât d'être traîné simplement par des chevaux, comme l'avaient été les Fabius, les Paul Emile, les Scipions, et tous les héros de Rome [2].

Il eût pu dès-lors entrer au sénat; mais il n'aimait que les choses extraordinaires, et ce n'en eût pas été une que d'obtenir une dispense d'âge pour être sénateur. Ce qui était extraordinaire, ce qui le mettait au-dessus

[1] Plut. in Pompeio, p. 434.

[2] *Ibid.* p. 433.

des lois, c'était de triompher sans avoir cette dignité, c'était de triompher sans avoir été préteur. Quand la république romaine conservait toute la force de son régime, le premier des Scipions, après avoir vaincu les Carthaginois en Espagne, n'avait pas exigé qu'on lui accordât le triomphe au mépris des lois.

Ces derniers événemens appartiennent à la dictature de Sylla. Il vivait encore, quand la dissention se mit entre Lépidus et Catulus, nouveaux consuls [1], et elle éclata plus violente après la cérémonie de ses funérailles. Lépidus, jusqu'alors ennemi de la faction populaire, et enrichi des dépouilles des proscrits, rechercha la faveur des alliés, promit de leur rendre les terres que leur avait enlevées le dictateur, et de faire casser toutes ses lois. C'était se déclarer le protecteur d'un parti vaincu, et tous les historiens se sont élevés contre sa mémoire ; mais il faudrait avoir pu pénétrer dans sa pensée la plus intime, pour savoir s'il ne voulut pas sincèrement réparer de grandes injustices. Il est vrai qu'il faudra l'accuser au moins d'une dangereuse imprudence, s'il se proposa d'apporter aux maux

[1] An de Rome 676, avant l'ère vulgaire 78.

de l'Etat un remède que les circonstances devaient rendre funeste. Les lois du dictateur, accompagnées de plusieurs avantages, étaient la plupart iniques et oppressives, et elles établissaient le despotisme de l'ordre sénatorial, qui bientôt s'arrogea même le droit de dispenser des lois : mais l'Etat venait de recevoir une terrible secousse, et les lois nouvelles ne pouvaient être abrogées, sans lui causer une autre secousse non moins douloureuse que la première, et qui pouvait entraîner sa ruine. Rendre au parti dépouillé ce qu'il avait perdu, c'était réduire au désespoir tous les citoyens anciens et nouveaux qui avaient porté les armes sous Sylla, les forcer à les reprendre et leur donner le signal de nouveaux massacres et d'une guerre civile et sociale, qui ensanglanterait toutes les parties de l'Italie.

Le sénat épouvanté tira des deux consuls le serment de ne se pas faire la guerre. Lépidus eut le département de la Gaule Cisalpine. Rappelé à Rome pour les comices, il désobéit et fit les préparatifs nécessaires pour enfreindre son serment, par lequel il ne se croyait lié que jusqu'à l'expiration de son consulat. Il revint enfin, mais avec son armée, qu'à l'exemple de Cinna il espérait faire entrer

dans Rome : vaincu près du Champ de Mars par Catulus son collègue, il se retira en Sardaigne où il mourut de chagrin [1]. Il restait encore dans la Gaule Cisalpine deux généraux de son parti, l'un était Perpèrna ; l'autre Brutus ; père du meurtrier de César. Perperna fut défait et conduisit en Espagne les débris de son armée : Brutus, plus malheureux, fut réduit à se rendre à Pompée près de Mutine. Le vainqueur ne montra pas alors moins de perfidie et de cruauté, que nous lui avons déjà vu montrer de bassesse. Il reçut Brutus avec les dehors de la clémence, et il écrivit au sénat que ce général s'était remis de lui-même entre ses mains : il lui assigna pour retraite une ville sur le Pô, lui envoya quelques jours après donner la mort, et expédia de nouvelles dépêches au sénat pour accuser sa victime [2]. Il avait déjà traité de même Papirius Carbo, qui lui avait procuré la restitution des biens de son père, et il avait envoyé en présent à Sylla la tête de son bienfaiteur [3]. On avait pu croire alors que ce crime était une faiblesse et en rejeter l'hor-

[1] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 695.
[2] Plut. in Pompeio, p. 435.
[3] Valer. Max. l. 5. c. 23.

reur sur la puissance de Sylla : mais quand Pompée fit périr si lâchement Brutus, il n'existait plus de puissance qu'il eût à redouter.

Nous n'avons fait encore que nommer Sertorius; nous allons le voir en action. Ce grand capitaine, ami de Cinna, désespérant de résister à la fortune du dictateur, s'était retiré en Espagne. Il s'était déjà distingué dans la guerre contre les Cimbres. Il eut du commandement en Espagne et y soutint sa réputation de valeur et d'habileté. Après avoir exercé avec honneur la questure, il avait sollicité le tribunat et Sylla lui avait donné l'exclusion. Dès-lors il se jeta dans le parti de Cinna, et, par conséquent, dans celui de Marius : mais il eut horreur de leur cruauté, il ne sacrifia personne à sa vengeance, et toujours il se montra clément après la victoire [1].

Dans sa retraite en Espagne, il sut plaire aux grands du pays en les caressant, et au peuple en allégeant le fardeau des subsides que les commandans romains s'étudiaient à rendre toujours plus pesant. Après diverses aventures, il passa en Afrique, y resta quelque tems, courut les mers, et conçut, dit-on, le

[1] Plut. in Sertorio, t. 3. p. 306 et seq.

projet de se fixer dans les îles Fortunées[1] : mais il fut appelé par les Lusitaniens, qui lui conférent le commandement de leurs forces. Il soumit les peuples voisins de la Lusitanie, et la soumission de la plupart fut volontaire; il la dut à sa réputation de clémence[2].

Dans les moyens de s'attacher les peuples, il ne négligea pas de faire entrer leur crédulité. Il avait une biche blanche qu'un montagnard avait prise sous la mère, et lui avait donnée. Il prit soin de la priver. Elle n'était effrayée ni de l'affluence des soldats, ni de leurs clameurs, ni du bruit des armes. Il sut persuader aux barbares que c'était un don qu'il avait reçu de Diane, et que, par l'entremise de sa biche, il communiquait avec la déesse. Quand il faisait quelque découverte par l'adresse de ses espions, il disait que c'était sa biche qui l'avait averti : quand il recevait la nouvelle de quelque avantage remporté par ses troupes, il faisait cacher les courriers, et attribuait à sa biche l'avis qu'il venait de recevoir. Ainsi les barbares le révéraient comme un homme qui avait commerce avec les dieux, et ils auraient craint de le trahir, persuadés

[1] Plut. in Sertorio, p. 310.

[2] *Ibid.* p. 314.

que la trahison serait aussitôt dénoncée par la biche [1]. L'expérience montre par-tout que l'on mène bien mieux les hommes par leurs préjugés que par le raisonnement.

Sertorius avait aussi l'adresse de donner pour des Romains les soldats qu'il avait amenés d'Afrique et qu'il avait disciplinés. On les redoutait, parce qu'on les regardait comme faisant partie d'un peuple qu'on avait l'habitude de craindre. Ce fut avec deux mille cinq cents de ces barbares, qu'il commença ses exploits; ce fut en partant de ces faibles commencemens, qu'il parvint à défaire les généraux que Rome fit passer en Espagne, et qu'il jeta même dans les plus grands embarras Métellus Pius, que Sylla avait envoyé contre lui, et que Rome regardait comme l'un de ses plus grands capitaines [2].

Jamais Rome n'avait eu un général qui craignît plus les batailles rangées : son grand art était de les éviter, et de ne pas se montrer aux ennemis en plaine : mais avec ses Espagnols, naturellement agiles et armés à la légère, il les harcelait par-tout, et leur coupait les vivres et les eaux. Il enlevait leurs fourrageurs; il les

[1] Plut. in Sertorio, p. 315.

[2] *Ibid.* p. 316.

assiégeait eux-mêmes et les tenait investis; quand ils croyaient former le siége de quelque ville. C'était ainsi qu'il minait Métellus, dont l'armée était pesante et accoutumée à combattre en rase campagne [1].

Les Espagnols l'appelaient le second Annibal [2]. Sa réputation était si grande, même parmi les Romains, que les soldats de Perperna, qui était venu en Espagne dans le dessein de faire séparément la guerre à Métellus, ne firent que célébrer la gloire de Sertorius; et quand ils apprirent que Pompée arrivait, et que déjà il passait les *Pyrénées*, ils crièrent à leur général de se joindre à Sertorius. Perperna fut obligé d'obéir, et d'aller, comme officier subalterne, servir sous ce commandant, en lui menant un renfort de cinquante-trois enseignes [3].

L'orgueilleux Pompée n'avait entendu parler de Sertorius et de sa gloire, que pour le regarder comme destiné à augmenter bientôt la sienne. Métellus, qui n'avait pu le soumettre, n'était à ses yeux qu'un commandant mal-habile, qui ne devait qu'à sa timidité son

[1] Plut. in Sertorio, p. 318.

[2] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 699.

[3] Plut. in Sertorio, p. 320.

défaut de succès. C'était dans ces sentimens qu'il avait demandé à être envoyé en Espagne. Il avait reçu ordre du consul Catulus de licencier son armée, et n'avait pas obéi. Il la tenait, sous divers prétextes, aux environs de Rome, et, dès-lors, il donna l'exemple de la conduite illégale qu'il tint dans la suite, et qui alluma la guerre civile. Il obtint enfin d'être envoyé contre Sertorius. A son arrivée en Espagne[1], sa réputation fit soulever contre ce général des peuples et des villes qui lui semblaient fidèlement attachés : mais il la soutint mal, et, dès sa première entreprise, il montra combien il était inférieur à celui qu'il venait combattre, et dont il s'était promis d'être si facilement vainqueur[2].

Il craignait de partager avec Métellus la gloire qu'il allait obtenir, et résolut de s'en tenir toujours séparé. Sertorius faisait alors, avec ses Lusitaniens, le siége d'une place nommée Lauron. Pompée n'hésita point à s'avancer pour la secourir. Il ne voyait que les assiégeans, et se croyait assuré de la victoire, quand, sur des hauteurs qui le dominaient, il vit paraître des troupes de montagnards qui,

[1] An de Rome 677, avant l'ère vulgaire 77.

[2] Plut. in Pompeio, p. 436.

de toutes parts, descendaient dans la campagne, tourmentaient ses fourrageurs, menaçaient de lui couper toute retraite, et de le tenir lui-même assiégé. « J'apprendrai, dit « Sertorius, à cet écolier de Sylla, qu'un gé« néral doit encore plus regarder derrière lui « que devant. » En effet, Pompée fut obligé de hâter sa retraite, dans la crainte d'être investi. Il pouvait encore voir la place qu'il avait voulu secourir, quand Sertorius l'emporta, donna ordre aux habitans de se retirer, et y fit mettre le feu : action qui n'était pas dans son caractère, mais dont il crut avoir besoin, pour tenir dans le respect les autres villes que pourrait enhardir contre lui la protection de Pompée [1].

Celui-ci espéra, l'année suivante [2], réparer sa honte près du Sucron (aujourd'hui le Xucar). Il n'était pas éloigné de Métellus; mais il évita de l'attendre, pour ne pas partager avec lui les honneurs de la victoire. Comme il n'eut d'abord en tête qu'un lieutenant de Sertorius, il poussait déjà vigoureusement l'ennemi : mais Sertorius, qui n'éprouva jamais de désavantages que par ses lieutenans,

[1] Plut. in Pompeio, p. 437.—In Sertorio, p. 324.

[2] An de Rome 678, avant l'ère vulgaire 76.

et qui était prompt à réparer leurs fautes, vint soutenir ses gens, qui déjà prenaient la fuite, et mit à son tour l'armée romaine en déroute [1]. Il blessa même Pompée de sa main [2]. Il voulait encore, le jour suivant, engager une nouvelle action; mais il rentra dans son camp à la vue de Métellus qui s'avançait : « Si cette « vieille n'était venue là, dit-il, j'aurais ren« voyé ce petit garçon à ses parens, corrigé « comme il le mérite [3]. »

Pompée, plus sage, joignit désormais son armée à celle de Métellus. Devenus supérieurs en nombre, ces deux capitaines, souvent harcelés, souvent surpris, ne purent remporter aucun avantage sur Sertorius : et toutes les fois que Sertorius en remportait sur eux, il leur faisait dire qu'il n'avait d'autre ambition que d'obtenir son rappel et de vivre à Rome en simple citoyen. Un souverain clément aurait accueilli cette demande; elle devait être rejetée dans une république que dirigeaient les chefs de la faction qui en avait écarté Sertorius.

Cet homme qui témoignait tant de modestie

[1] Plut. in Pompeio, p. 438.—In Sertorio, p. 525.
[2] Appian. p. 697.
[3] Plut. *ubi suprà*.

et semblait ignorer ses succès et sa gloire, était, en quelque sorte, en Espagne, à la tête d'une seconde république romaine. C'était près de lui que cherchait un asyle tout ce qu'il y avait de mécontens. Il choisit, entre les plus illustres de ces réfugiés, trois cents hommes, dont il forma un sénat, et il le donnait pour le véritable sénat romain [1].

Mithridate lui-même regarda ce général comme une puissance, lui envoya des ambassadeurs, et lui proposa d'unir leurs intérêts. Il lui offrit de l'argent, une flotte, et lui demandait ce qu'il semblait que *Sertorius* ne pouvait refuser; la permission de rentrer dans les provinces d'Asie auxquelles Sylla l'avait obligé de renoncer. Sertorius, banni de Rome et déclaré ennemi de la république, affecta toute la hauteur qu'eût pu montrer un consul. En renvoyant à Mithridate ses ambassadeurs, il les chargea de lui répondre, en son nom, qu'il ne s'opposait point à ce que ce prince reprît la Bithynie et la Cappadoce, provinces sur lesquelles le peuple romain n'avait aucun droit; mais qu'il ne lui permettrait jamais d'entrer dans l'Asie-Mineure, qui appartenait à la république. C'était ainsi qu'il soutenait la

[1] Plut. in Sertorio, p. 329.

majesté de Rome, lorsqu'elle le repoussait de son sein. « Que ferait donc cet homme, dit « Mithridate, s'il siégeait dans le sénat romain, « lui qui, tout banni qu'il est, ose fixer les « limites de notre empire? » Cependant ce fier Mithridate, obéissant à l'intérêt, souscrivit un traité aux conditions que lui imposait ce Romain [1], et celui-ci lui envoya un corps de troupes sous les ordres de Marius Varius, l'un des membres de son sénat. Varius se conduisit en Asie comme s'il eût été dépositaire des volontés du peuple et du sénat, et soulagea les villes des taxes pesantes dont Sylla les avait accablées. Sa modération, sans le secours des armes, était plus puissante que les armées de Mithridate, et lui ouvrait les portes des villes [2].

On pouvait douter si la fortune ne déciderait pas que la république romaine était dans le camp de Sertorius, et que, dans Rome, étaient les rebelles. Mais les sénateurs qui s'étaient retirés sous sa protection devinrent des ennemis jaloux de sa puissance, et Perperna sur-tout, d'autant plus vain de sa noble

[1] An de Rome 679, avant l'ère vulgaire 75.

[2] Plut. in Sertorio, p. 331.

origine, qu'il avait moins de talens pour la soutenir, obéissait impatiemment à un grand capitaine dont la naissance était obscure. Ils cherchaient à le rendre odieux, et ils y réussissaient moins par leurs intrigues que par leur conduite. Ils vexaient le peuple, ils l'accablaient de contributions, et ces vexations étaient attribuées à Sertorius : ils déplaisaient aux soldats qui désertaient vers le parti contraire, et c'était encore Sertorius qui souffrait de leur dureté. Quand il apprenait le mal, il envoyait de ses lieutenans chargés d'y porter remède, et qui ne faisaient que l'aggraver. Métellus et Pompée lui enlevaient des places les unes après les autres, et l'affaiblissaient sans qu'il y eût d'actions remarquables [1]. Lui-même, après leur avoir communiqué une partie de son art, ne montrait plus la même activité. Il s'abandonnait aux voluptés, il se livrait à l'amour des femmes et aux délices des festins. Moins heureux, souvent contrarié, souvent trahi, il prit une humeur chagrine, et devint soupçonneux et cruel. Perperna, toujours dévoré par l'envie, craignit d'ailleurs pour lui-même. Il conspira : dix des conjurés furent découverts ; les uns furent arrêtés et punis, les

[1] Plut. in Sertorio, p. 333.

autres prirent la fuite : mais le secret de Perperna fut gardé [1]. Le danger qu'il venait de courir ne fit que l'affermir dans son dessein, et l'engager à en presser l'exécution. Il invita Sertorius à un repas, et lui donna la mort [2].

Ce qui avait sur-tout indisposé contre Sertorius les Romains de son parti, c'était la confiance qu'il accordait aux Espagnols : mais, après sa mort, on ne se ressouvint plus que de ses grandes qualités [3]. Romains et barbares eurent horreur du crime de Perperna, surtout quand on eut ouvert le testament de Sertorius, et qu'on lut qu'il avait institué son héritier ce même Perperna, qui s'était rendu son assassin.

Cependant par caresses, par menaces, par des exécutions sanglantes, par des crimes atroces, par une clémence politique, par des bienfaits intéressés, cet homme odieux conserva le commandement : mais il ne le prit en main, que pour détruire, par son incapacité, le parti formidable qu'avait rassemblé son illustre victime [4]. Le besoin de faire subsister leur

[1] An de Rome 681, avant l'ère vulgaire 73.

[2] Appian. *de Bell. civ.* l. 1. p. 700.

[3] *Ibid.* p. 699.

[4] *Ibid.* p. 701.

cavalerie avait forcé Pompée et Métellus à se séparer. Le premier, plus voisin de Perperna, se présenta devant lui ; l'assassin fut abandonné par la plupart de ses soldats ; les autres se défendirent à peine. Lui-même prit la fuite, et se cacha dans des broussailles, par crainte des siens autant que des ennemis. Des cavaliers le découvrirent. Pendant qu'ils le traînaient au camp de Pompée, les soldats l'accablaient d'injures. Le lâche, content de vivre même dans l'opprobre, offrait, pour conserver ses jours, de découvrir au vainqueur les secrets de son parti ; mais Pompée, sans permettre qu'il fût amené en sa présence, envoya l'ordre de lui trancher la tête. Devenu maître des papiers de Sertorius, il les jeta au feu, pour supprimer les preuves des intelligences de cet illustre rebelle avec un grand nombre de Romains [1].

Ainsi fut terminée une guerre qui avait occupé pendant huit ans l'élite des armées de Rome et les plus célèbres de ses généraux. Pompée recueillit la gloire de cet événement ; mais il n'avait jamais pu se glorifier d'un suc-

[1] Appian. *de Bell. civ.* p. 702. — Plut. in Pompeio, p. 439. 440. — Plut. in Sertorio, p. 535.

cès contre Sertorius. Ce fut en effet Perperna qui termina la guerre par un crime, et Pompée recueillit l'avantage de ce crime en le punissant.

A-peu-près dans le tems que finissait la guerre d'Espagne, les Romains, en expiation de leurs divertissemens atroces, eurent à repousser une guerre non moins honteuse que terrible. Nous avons vu, dès les premiers siècles de la république, s'introduire chez eux les combats de gladiateurs : on croit qu'ils les reçurent des Etrusques, peuple qui avait dans son caractère la même dureté que l'on remarque dans ses ouvrages de l'art. Ces combats furent pour les Romains le plus agréable de tous les spectacles, et les ambitieux n'avaient pas de plus sûr moyen de gagner la faveur du peuple, que de lui offrir sur l'arène des batailles sanglantes. Elles faisaient l'ornement des pompes funèbres, elles étaient l'ame des fêtes où respirait le plaisir. On avait des gladiateurs dans les festins. Les riches citoyens, et sur-tout les citoyens factieux, entretenaient des troupes de gladiateurs, et ils appelaient ces bandes des familles; ils s'en servaient pour divertir le peuple; ils s'en servaient aussi pour l'épouvanter. D'autres acquéraient de ces

bandes pour s'en faire un revenu, en les louant dans l'occasion. On choisissait ces malheureux entre les esclaves les plus vigoureux et de la plus belle taille, et sur-tout entre ceux qui avaient porté les armes, et que le sort de la guerre avait réduits en captivité. Ils faisaient, sous des maîtres sévères, l'apprentissage de leur odieux métier. Il ne suffisait pas qu'ils sussent bien combattre, il fallait qu'ils combattissent avec grace, et tout mouvement disgracieux leur était interdit, même pour éviter la mort. Ils prouvaient, par leur exemple souvent répété, que le plus grand courage peut se trouver dans la servitude, et qu'il n'est une vertu que par l'usage qu'on en fait. Ils ne se montraient pas plus sensibles aux blessures qu'ils recevaient, qu'à celles qu'ils faisaient aux autres; et quand ils tombaient épuisés de force et de sang, c'était encore dans une attitude gracieuse. Ils ne se permettaient pas le plus léger signe de timidité, quand, étendus sur la terre, ils voyaient le vainqueur leur porter le coup mortel. Ils voulaient que des applaudissemens accompagnassent leur dernier soupir. Leur courage était intéressé; car s'ils plaisaient par leur bonne grace et leur air d'intrépidité, les spectateurs, ou celui qui don-

nait les jeux, ordonnaient au vainqueur de les épargner; mais si, dans leur défaite, ils encouraient la défaveur par leur maintien ou par quelque indice de faiblesse, leur mort était certaine.

Vers l'époque de la mort de Sertorius, une bande de gladiateurs était gardée à Capoue. L'un d'eux, nommé Spartacus, était de Thrace. Homme de guerre, fait prisonnier, vendu comme esclave, et destiné à être offert en spectacle dans les jeux publics, il sut persuader à soixante et dix compagnons de son sort, la plupart Thraces ou Gaulois, de tout hasarder pour la liberté, et de risquer leur vie pour l'obtenir, plutôt que pour contribuer aux sanguinaires plaisirs des Romains. Il parvint à s'échapper avec eux de sa prison, et, s'étant emparé de quelques voitures chargées d'armes que l'on portait à la ville, il se retira sur le Vésuve. Sa troupe fut bientôt renforcée par des esclaves fugitifs, et même par des hommes libres. Il exerça le brigandage dans les campagnes voisines; et comme il partageait fidèlement le butin entre ses compagnons, il vit chaque jour sa troupe s'augmenter. Les Romains regardèrent cette armée naissante comme une bande méprisable de voleurs; ils

ne sentaient pas avec quelle rapidité devait la rendre respectable la misère des habitans de la campagne, auxquels leur dureté ne laissait guère d'autre ressource que le vol. Ils se contentèrent d'envoyer successivement contr'elle deux préteurs, avec des soldats pris au hasard. Spartacus victorieux prit le cheval de l'un de ces commandans, et peu s'en fallut que le préteur lui-même ne tombât dans les fers du gladiateur. Ce premier avantage rendit le brigand plus célèbre : il eut une armée de soixante et dix mille hommes, et bientôt ses forces ne purent plus se calculer. *Il fallut* envoyer contr'eux les consuls avec deux légions. Crixus, l'un des chefs de gladiateurs, fut battu, et périt avec trente mille hommes : à peine se sauva-t-il un tiers de son armée.

L'autre consul suivait Spartacus, qui gagnait la Gaule à travers l'Apennin : il fut battu, et Spartacus immola trois cents Romains aux mânes de Crixus.

D'abord il résolut de marcher vers Rome. Cent vingt mille hommes composaient alors son armée, si cependant les Romains n'en ont pas exagéré la force pour atténuer leur honte. Les consuls l'attaquèrent près du Picenum, et ne firent que lui procurer une victoire écla-

tante et le rendre plus terrible, en augmentant sa renommée. Cependant, comme aucun peuple ne s'était encore déclaré en sa faveur, et que ses forces n'étaient guère composées que d'esclaves et de bandits, il abandonna le dessein d'aller à Rome, ne croyant pas avoir assez de force pour y entrer ou pour s'y soutenir. Il campa dans les plaines voisines de Thurium, et s'empara de cette ville, située sur le golfe de Tarente. Il ne permettait à ses soldats d'avoir ni or ni argent : leur luxe, leur richesse consistaient dans la bonté de leurs armes [1].

Déjà depuis près de trois ans durait cette guerre humiliante pour les Romains, et personne ne se présentait plus pour commander contre ces ennemis d'abord si méprisés. Enfin Licinius Crassus ne craignit pas d'accepter ce commandement [2]. Cet ancien capitaine du parti de Sylla était méprisable par son caractère. Il s'était enrichi de la dépouille des proscrits, et, entr'autres, de celles d'un citoyen opulent qu'il avait proscrit de lui-même pour envahir sa fortune. Mais, dans son opprobre, il s'était fait de nombreux et illustres amis, en

[1] Appian. *de Bello civ.* l. 1. p. 702 et seq.

[2] An de Rome 683, avant l'ère vulgaire 71.

rendant de bons offices, en prêtant sans intérêt de grosses sommes à ceux qui lui pouvaient être utiles, en défendant des accusés qui célébraient ensuite ses louanges, en accordant sa recommandation quand il ne pouvait servir par lui-même, enfin en procurant, par son crédit ou son argent, des suffrages à des candidats ambitieux. D'ailleurs, il ne manquait pas de courage, et connaissait le métier des armes [1]. Il emmena six légions, et les joignit aux deux que les consuls avaient commandées. Il fit décimer des corps qui avaient mal servi, et, par cette sévérité, il rétablit la disoipline; car ses soldats craignirent encore plus leur général que l'ennemi. Il battit d'abord un corps de dix mille hommes des troupes de Spartacus : il défit ensuite Spartacus lui-même, et le força de gagner la Sicile, où des bandes d'esclaves révoltés offraient de se joindre à lui. Dans une autre journée, il lui tua six mille hommes le matin, et autant le soir [2].

Spartacus, instruit par ces défaites, évita les actions générales, et ne fit plus que harceler les ennemis. Pour ôter à ses gens toute espérance de grace, il fit pendre un prisonnier

[1] Plut. in Crasso, t. III, p. 255. 256.

[2] Appian. *ubi supra.*

romain. Obligé de tenter encore une fois le sort des armes, il se battit avec le courage du désespoir. Le combat n'était pas encore engagé, lorsqu'on lui amena un cheval : au lieu de le monter, il le tua. « Si nous sommes vic« torieux, dit-il, je ne manquerai pas de che« vaux ; et si je suis vaincu, je renonce à m'en « servir ». Ses troupes combattirent avec une valeur digne d'une meilleure cause ; lui-même se montra digne d'avoir pour adversaire l'un des plus habiles généraux de Rome [1]. Enfin, blessé à la cuisse, et ne pouvant plus se soutenir que sur ses genoux, il opposait encore aux ennemis son bouclier et continuait de se défendre. Il périt accablé par le nombre, et entouré d'une foule des siens qui reçurent le coup mortel en combattant pour lui. On ne put trouver son corps [2]. Ceux des brigands qui purent se sauver se partagèrent en quatre bandes et se réfugièrent sur les montagnes. Ils étaient au nombre de cinq à six mille. Crassus ignora sans doute leur retraite, et peut-être même leur existence. Pompée, à son retour d'Espagne, eut le bonheur de les rencontrer, et avec les forces qu'il commandait, il lui fut

[1] Plut. in Crasso, p. 263.

[2] Appian. *de Bello civ.* l. 1. p. 707.

aisé de les détruire. Mais les moindres de ses actions étaient à ses yeux des exploits signalés. Pour avoir tué, ou pris et fait pendre des malheureux presque sans défense, il écrivit au sénat qu'il était vrai que Crassus avait défait les gladiateurs en plaine campagne, mais que c'était lui qui venait de couper les dernières racines de cette guerre [1]. Cette jactance, qui devait le rendre ridicule aux yeux des gens sensés, plut au parti dont il était l'idole.

Crassus fut, sans doute, offensé de cette lettre qui lui ravissait la gloire d'avoir terminé la guerre des gladiateurs; mais il dissimula son injure, parce qu'il aspirait au consulat et qu'il redoutait le crédit de Pompée. Il lui fit proposer d'unir leurs factions; et Pompée, dont il flattait l'orgueil, y consentit. Tous deux furent élus consuls [2]; mais l'élection de Pompée était une infraction aux lois. Les consuls devaient être tirés de l'ordre des sénateurs, et il n'était que chevalier; ils devaient avoir été décorés de la préture, et il n'avait pas même

[1] Plut. in Pompeio, p. 440.— In Crasso, p. 263.

[2] An de Rome 684, avant l'ère vulgaire 70. — App. p. 707.

été questeur ; ils devaient avoir quarante-trois ans, et il en avait à peine trente-quatre.

Il était un autre point sur lequel Crassus et Pompée avaient également enfreint les lois. Les généraux qui sollicitaient les honneurs du triomphe, ne devaient point entrer dans Rome avant de les avoir obtenus, et tous deux y étaient entrés pour briguer le consulat. Après leur élection, on fut étonné de leur voir demander le triomphe. Ni l'un ni l'autre, jusqu'aux derniers tems de sa magistrature, ne licencia son armée. Crassus qui n'aimait pas Pompée, ne le ménageait plus depuis qu'il n'avait plus besoin de son crédit ; il prétendit que c'était à lui de désarmer le premier, puisqu'il avait fini le premier la guerre dont le commandement lui avait été confié : Pompée prétendait qu'avant de licencier ses troupes, il devait attendre Métellus pour triompher avec lui de l'Espagne. C'était la même contestation qu'il eut dans la suite avec César, et qui changea le gouvernement de Rome.

Le peuple regardait les motifs allégués par les deux consuls comme des prétextes pour se ménager des forces l'un contre l'autre ; il croyait voir un commencement de guerre civile ; il les suppliait de se réconcilier, et l'un

et l'autre se montraient toujours plus opiniâtres. Enfin les aruspices ayant déclaré que cette querelle menaçait l'Etat des plus grands dangers, Crassus, plus religieux que son collègue, descendit du siége consulaire et s'avança vers Pompée en lui tendant la main. Pompée sentit que cette démarche était agréable au peuple et voulut en partager le mérite. Il courut à la rencontre de Crassus; tous deux s'embrassèrent comblés des bénédictions de Rome. Les armées furent licenciées, et l'assemblée se sépara dans la joie. Pompée reçut les honneurs du triomphe avec Métellus [1]: c'était la seconde fois qu'il les obtenait contre les lois, puisqu'il n'avait fait en qualité de préteur aucune des guerres qui les lui avaient mérités.

Cependant les deux collègues, réconciliés en apparence, ne s'en aimaient pas mieux et tous deux travaillaient à grossir leur faction. Crassus riche de sept mille talens (37,800,000 francs s'il s'agit de talens attiques, et près du double, si c'était des talens d'Alexandrie ou d'Eubée) fit distribuer aux familles indigentes du blé pour trois mois, et traita le peuple sur

[1] Appian. *de Bello civ.* l. 1. p. 708.

dix mille tables dressées dans les rues [1]. Pompée, sûr d'avoir pour lui le peuple s'il gagnait les tribuns, rendit au tribunat sa première autorité, et cette magistrature redevint, comme autrefois, un degré pour s'élever aux grandes charges. Contre les dispositions de Sylla, il dépouilla les sénateurs de la connaissance exclusive des affaires criminelles, et partagea les tribunaux entre les hommes les plus riches des trois ordres [2]. On le vit, lui qui était entré dans la carrière des honneurs sous les auspices de Sylla, qui lui devait le principe de sa fortune, qui s'était signalé dans la faction sénatoriale, se déclarer le protecteur de la faction plébéïenne et porter le premier atteinte aux institutions du dictateur. Cependant il faut être juste. On ne peut le blâmer, s'il eut l'intention d'opposer un contrepoids au pouvoir illimité dont le sénat abusait. Il ne prévoyait pas qu'en rendant au peuple ses anciens droits, et à l'Etat les formes républicaines, il prononçait un arrêt

[1] Plut. in Crasso, p. 264.

[2] Plut. in Pompeio, p. 442. Les tribunaux furent alors partagés entre les sénateurs, les chevaliers et les *tribuni ærarii*, ou tribuns du trésor. Ceux-ci étaient de riches plébéiens.

de mort contre lui-même et contre la république.

Il fit revivre les fonctions de la censure, interrompues depuis seize ans, parce que ces années avaient été presque constamment troublées par les discordes civiles, et que les censeurs n'auraient fait que servir la faction qu'ils auraient embrassée, ou tourmenter la faction contraire [1]. D'ailleurs cette magistrature ne convenait plus aux mœurs des Romains, précisément parce qu'elles étaient trop généralement dignes d'être censurées, et que les censeurs ne pouvaient plus frapper personne, puisqu'il aurait fallu frapper tout le monde. Aussi ne servit-elle qu'à donner Pompée en spectacle, et c'est tout ce qu'il voulait. Accompagné de ses licteurs, décoré des ornemens consulaires, et tenant son cheval par la bride, il se présenta aux censeurs en qualité de simple chevalier. Interrogé par eux, suivant l'usage, il fit l'énumération fastueuse des services qu'il avait rendus, toujours en qualité de commandant, et n'ayant jamais été sous les ordres de personne [2]. C'était déclarer hautement qu'il n'avait jamais été soumis aux lois, et cependant il fut applaudi avec enthousiasme.

[1] Plut. *ubi supra*. [2] *Ibid.*

Sa conduite fut également approuvée quand après son consulat, il dédaigna de suivre l'exemple des plus illustres Romains, qui paraissaient souvent en public, fréquentaient le *Forum*, montaient à la tribune pour accuser des coupables ou défendre des accusés, et donnaient auprès d'eux un libre accès à tous ceux qui voulaient leur demander des conseils et profiter de leurs lumières. Il sortait peu, et s'il daignait se montrer quelquefois, il était accompagné d'un nombreux cortége. Il était rare qu'on pût le voir ou lui parler, sans fendre la foule de ce que, dans le langage moderne, on appellerait ses courtisans[1]. Il croyait ajouter à sa dignité, en se rendant inaccessible, et affectait d'être d'une condition supérieure à celle des autres personnages consulaires. Il accoutumait les Romains à voir, au sein d'une république, un citoyen qui ne reconnaissait point d'égal, et qui se parait d'un orgueil qu'on pardonne avec peine aux grands, même dans les gouvernemens absolus.

[1] Plut. in Pompeio, p. 443.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table du second volume.

ERRATA.

Page 4. *lig.* 14. Trente lieues de nos lieues, *lisez* trente de nos lieues.

Page 12. *lig.* 5. Rome en avait perdu, *lisez* Rome avait perdu.

Page 92. *lig.* 17. Enore, *lisez* encore.

Page 229. *lig.* 16. Leur seul industrie, *lisez* leur seule industrie.

Page 295. *lig.* 16. Les Gaulois, Ibériens, *lisez* les Gaulois-Ibériens,

Page 309. *lig.* 15. Et qu'on peut, *lisez* et qu'on put.

Page 347. *lig.* 11. *Effacez :* pour la première fois.

Page 419. *lig.* 21. Guerre moins, *lisez* guères moins.

